



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

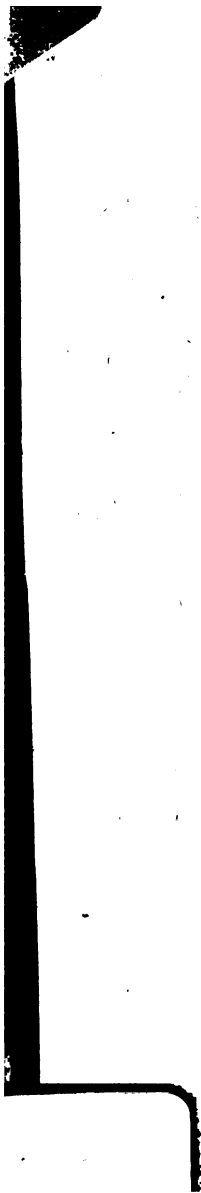
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

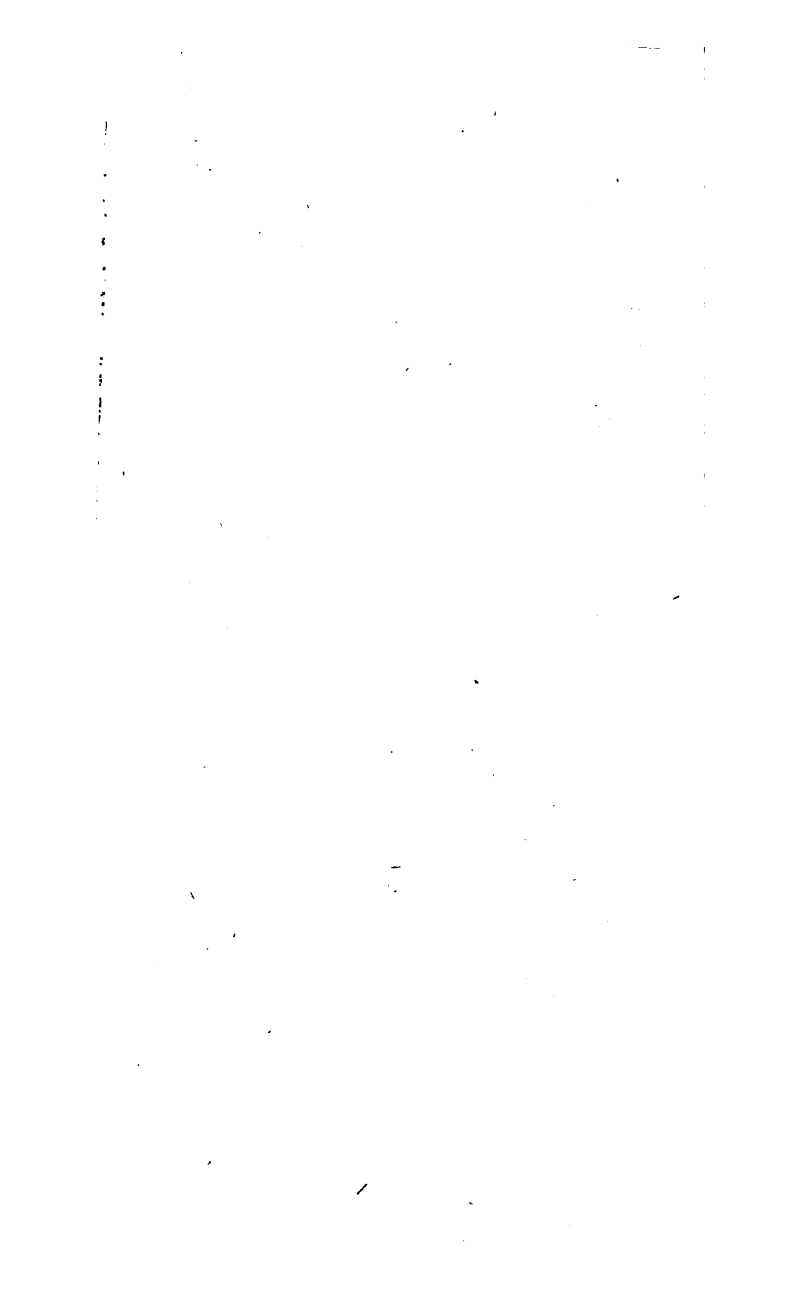
À propos du service Google Recherche de Livres

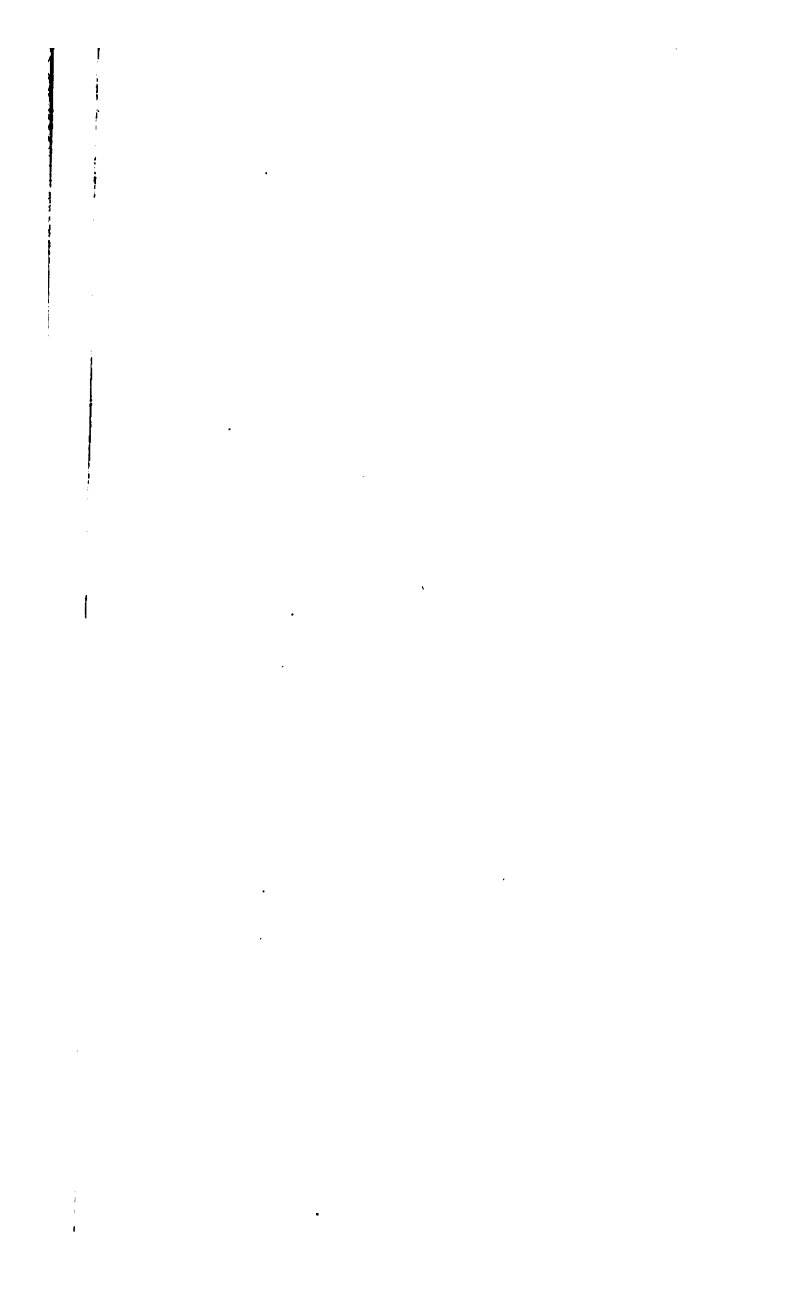
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



W. W. W.

M. K. W.







Louis Dorville NKV
LE D^r L. VÉRON

CINQ CENT
MILLE FRANCS
DE RENTE

ROMAN DE MŒURS

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

La traduction et la reproduction sont réservées

1856



100

CINQ CENT
MILLE FRANCS
DE RENTE

I

UNE SCÈNE DE FAMILLE

Vers 1828, dans une des rues du faubourg Poissonnière, un honnête homme se fit banquier.

Cette nouvelle maison de banque s'était imposé les règles de conduite les plus sévères ; elle voulait choisir et limiter ses opérations de finances ; elle ne devait se charger que de recouvrements d'effets sur la province , avec escompte et droit de commission, de dépôts d'argent, ou d'avances de fonds sur de bonnes valeurs ; spéculations industrielles,

jeux de Bourse, devaient surtout lui être interdits.

A défaut de la célébrité que donnent vite les grandes affaires et les hautes relations, la maison Picard (ainsi s'appelait le fondateur et le chef de cet établissement) mérita et obtint bientôt une réputation d'ordre et de probité.

Tout y était simple et modeste.

Adolphe Picard avait commencé sa vie dans des conditions assez humbles; on peut dire de lui ce qu'on se plaît à répéter de beaucoup d'enrichis et de parvenus ;

« Il vint à Paris en sabots. »

Son père tenait une maison d'épicerie dans un chef-lieu d'arrondissement du département de la Seine-Inférieure; entraîné par les idées nouvelles de 89 qui émancipaient la bourgeoisie, cet épicier libéral fit des sacrifices pour donner à son fils une certaine instruction.

C'est ce grand mouvement politique et social de 89 qui a élevé le niveau des intelligences dans notre pays; c'est 89 qui a donné à la France tant d'esprits éminents et, il faut le dire aussi, tant d'ambitions effrénées qui ont agité et qui agiteront encore le dix-neuvième siècle.

On apprit au jeune Adolphe à lire et à écrire; on lui apprit même l'orthographe, même un peu de latin et beaucoup d'arithmétique.

Dans sa petite ville, Adolphe Picard passait pour un savant ; les fortes têtes de l'endroit disaient qu'il irait loin.

Dès que ce jeune savant de province atteignit l'âge de dix-huit ans, il ne songea plus, comme tant d'autres, qu'à trotter dans les boues de Paris. Le jour de son départ, il reçut de sa mère deux louis d'or, et on lui souhaita toutes les prospérités qu'on avait rêvées pour lui. Nul ne doutait de ses succès et de sa fortune.

A son arrivée à Paris, il se plaça comme commis chez un épicier en gros de la rue de la Verrerie, auquel son père l'avait recommandé ; c'était là, pour parvenir à la richesse, le chemin le plus long, mais peut-être le plus sûr. Il y fut initié à cet art merveilleux de trouver des centaines de mille francs dans des bénéfices et des économies de centimes. Comme M. Jacques Laffitte dans sa jeunesse, Picard était capable de se baisser dans la rue pour ramasser une épingle.

Bientôt il se fit courtier *marron* de marchandises ; dans ses relations d'affaires il montra tant de droiture et d'intelligence, qu'il put en quelques années, par la multiplicité des ventes et des achats dont le chargeait sa nombreuse clientèle, mettre de côté loyalement la somme considérable de deux cent mille francs.

Picard [perdit son père et sa mère, qui ne lui

laissèrent qu'une succession des plus modiques.

Né en 1804, il comptait à peine vingt-cinq ans lorsqu'il se maria ; celle qui lui avait inspiré son premier amour devint sa femme.

Ce fut alors que, déjà très-connu dans le commerce de Paris, il songea à fonder sa propre maison de banque.

Sa femme, jeune orpheline, lui apporta en dot cent mille francs, dont elle hérita pour sa part ; total : trois cent mille francs de fortune en commun.

M^{me} Picard, que son mari n'appelait jamais par son petit nom : *Constance*, était une remarquable personne, bien élevée, instruite, fort raisonnable ; chez elle l'intelligence, la religion, le devoir, le goût du travail, je dirai presque le goût des affaires, s'alliaient à des grâces personnelles.

Orpheline dès son bas âge, élevée au fond d'une petite ville de la Seine-Inférieure, où Picard l'avait connue tout enfant, Constance avait dû à l'attention et surtout au bon cœur d'une vieille parente sa forte et sainte éducation.

Dans les premières années de ce jeune ménage — si un bordereau d'effets à escompter vous était amené dans les bureaux de la maison Picard, vous eussiez surpris, penchée sur un énorme registre de comptes courants, une jeune femme la plume

main, portant un court tablier noir, des manches de soie attachées au-dessus du coude, et travaillant, travaillant toujours ; c'était M^{me} Picard.

Dans cette attitude de commis, dans cette tenue d'expéditionnaire, Constance se montrait séduisante presque à son insu.

A Paris surtout, dans plus d'une grande maison de commerce, les femmes prennent la part la plus active aux affaires, s'en préoccupent avec passion, les surveillent et les dirigent avec intelligence. Leur esprit net et positif, leurs manières d'une décence agréable, leur élégance modeste, qui seraient peut-être dépaysés, mal à l'aise dans un salon, plaisent et réussissent dans la situation qu'elles se sont faite. Acheteurs de tout rang, petite bourgeoise ou duchesse, sont traités par elles avec tact, avec convenances, avec les nuances les plus fines. La tenue réservée, les mœurs simples et sévères de ces femmes laborieuses, en même temps qu'elles sont de bons exemples pour leur intérieur, inspirent au dehors confiance, estime et respect.

Des cheveux noirs, soyeux, mais difficilement contenus, bien que plusieurs fois repliés et contournés sur eux-mêmes, couronnaient le large front de Constance, un front d'un blanc mat ; ses grands yeux d'un bleu clair, d'une expression douce et tendre, semblaient protégés par des

sourcils et des cils noirs. On pouvait observer en elle une grande distance entre l'extrémité des sourcils et la naissance des cheveux sur les tempes : signe extérieur de l'esprit d'ordre, d'après les partisans du système de Gall.

Cette physionomie un peu mélancolique souriait rarement ; mais elle souriait toujours avec esprit, avec un fin à-propos, et alors elle s'illuminait de tout l'éclat d'une bouche aux lèvres fraîches qui laissaient voir des dents blanches, petites et épaisses.

Une mise toujours simple ne donnait que plus de relief à l'élégance sympathique, à la taille harmonieuse de cette jeune femme sans prétention.

A la première vue, Louis XIV s'extasia devant un des petits mérites de la duchesse de Bourgogne : *elle savait manger !* Constance savait s'asseoir, se lever, marcher comme une duchesse de Bourgogne :

Chez la femme surtout, la grâce dans les attitudes atteste les plus heureuses proportions, des attaches fines et délicates ; certaines poses, certaines contenance naturelles révèlent même du goût, de l'esprit et quelquefois jusqu'à un sentiment de vertu et de dignité.

Tous ces attrait féminins auxquels on s'efforce de suppléer quand ils font défaut, Constance cherchait presque à les dissimuler ; elle ne voulait

plaire qu'à un seul, à son mari, et elle se montrait pleine de confiance dans la durable affection de celui qu'elle aimait et qui l'avait aimée presque dès l'enfance ; toute sa coquetterie, c'était le luxe d'une minutieuse propreté.

La place qui lui était réservée dans les bureaux se reconnaissait à l'ordre, à la netteté de toutes choses ; à cette place, dans un élégant petit vase d'étagère, s'épanouissait chaque jour une fleur nouvelle. Picard savait trouver chaque matin pour Constance la fleur la plus charmante de la saison : une rose, un dahlia, un camélia, une touffe de violettes. Les fleurs que lui donnait son mari étaient les seuls bijoux dont Constance aimât à se parer.

Cet intérieur calme, modeste, ne manquait cependant point de gaieté ; des distractions, des plaisirs peu coûteux suffisaient pour tempérer les soucis des affaires.

Toute question entre le mari et la femme était précédée de ces petits noms : *Adolphe*, *Constance*, prononcés avec des inflexions de voix toujours affectueuses et tendres ; plus d'une fois même, Constance était distraite d'une *addition* ou de la lecture de son *courrier* par un baiser qu'elle recevait de son mari avec une dignité charmante, avec un bonheur contenu.

Les difficultés, les tracasseries inséparables de nombreuses affaires, jetaient bien parfois quelques

nuages passagers sur le riant horizon des jeunes époux : mais les peines à deux pèsent moins sur le cœur ; deux âmes étroitement unies résistent presque gaiement à des malheurs qu'elles peuvent réparer ensemble.

On se plaisait au travail dans la maison Picard ; mais on n'y était pas pressé de faire fortune.

La régularité, l'exactitude dans la correspondance, dans les comptes et bordereaux, agrandirent bientôt le cercle des relations et le chiffre des affaires.

Très peu de temps après son mariage, Constance mit au monde, à un an de distance, deux jolis enfants : un garçon et une fille. Cette maison semblait bénie ! On leur donna les noms de Blanche et d'Anatole. Anatole était l'aîné.

Des devoirs, des soins nouveaux tinrent la mère de famille un peu plus éloignée des affaires de la maison de banque, dont la prospérité croissante avait d'ailleurs déjà rendu nécessaire la collaboration de cinq ou six commis aux écritures.

Les petits événements auxquels nous faisons assister le lecteur se passaient en 1851.

La maison Picard avait toujours dirigé ses relations commerciales avec tant de prudence ; elle s'était abstenue avec tant de persévérance de toute équivoque entreprise, qu'il lui fut facile de

lutter contre deux révolutions, celle de 1830 et celle de 1848, sans que son crédit eût chancelé, sans qu'elle eût cessé un seul jour de payer à bureau ouvert.

Un soir, — une belle soirée d'été, — vers les dix heures, après une journée bien remplie par le travail et par les affaires, madame Picard retint son mari près d'elle, dans un boudoir dont les fenêtres donnaient sur le jardin d'une maison voisine. Une des portes de ce boudoir s'ouvrait dans la petite chambre de jeune fille réservée à Blanche. L'entretien des deux époux devait être sérieux et solennel : il s'agissait d'un secret et d'un aveu. Constance s'approcha de son mari ; tous deux étaient émus.

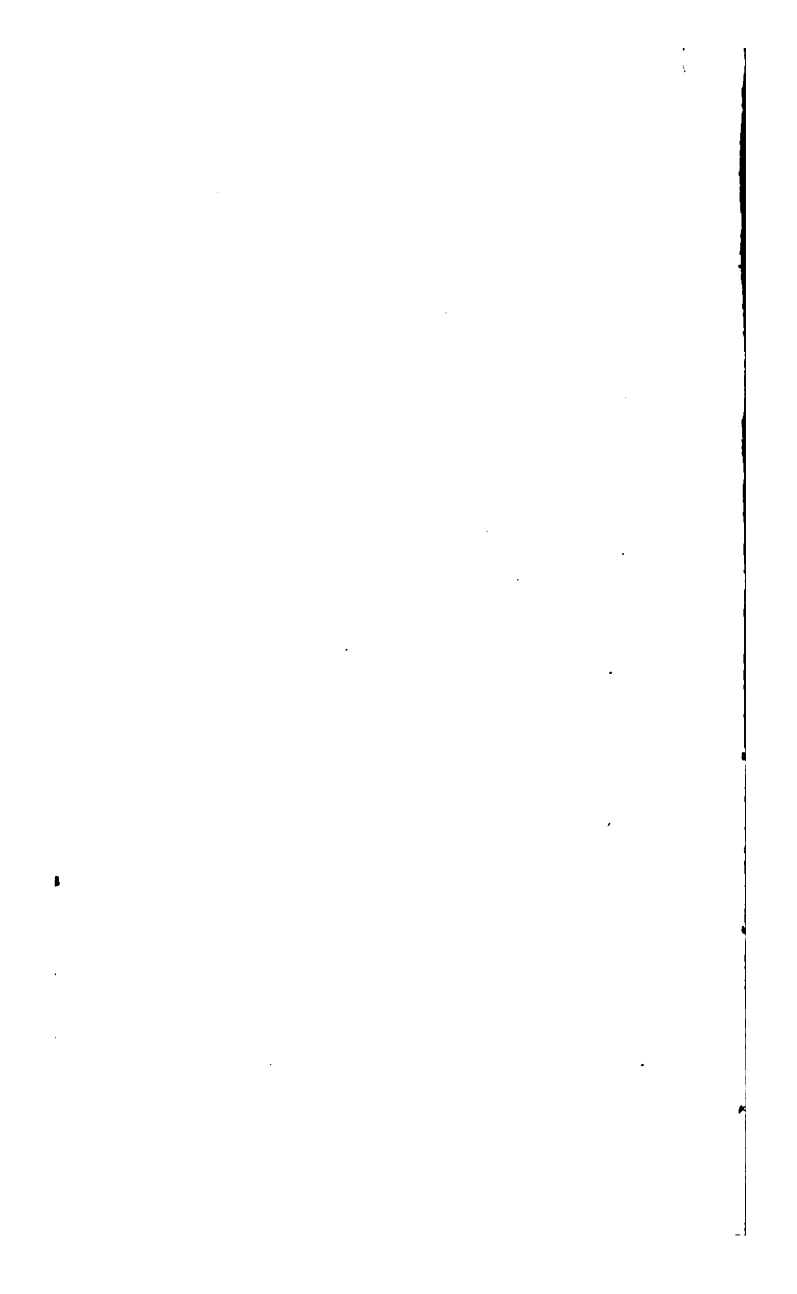
— Qu'as-tu donc à m'apprendre, ma chère amie ? dit Picard, en serrant dans les siennes les mains de sa femme.

— J'ai à t'apprendre que j'ai peut-être mérité tes reproches ; depuis plus d'un mois je renferme dans mon cœur un secret que j'aurais dû te confier : M. de Rhétorière, l'un de nos commis les plus assidus, aime ta fille, et, ce qui est plus sérieux, il est aimé.

— Un grand secret, en effet ! mais comment l'as-tu surpris ou deviné ?

— Mon Dieu ! on tient aujourd'hui à honneur de donner beaucoup d'instruction à ses enfants,





chez Dolé NKV
LE D^R L. VÉRON

CINQ CENT
MILLE FRANCS
DE RENTE

ROMAN DE MŒURS

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

La traduction et la reproduction sont réservées

1856



1850

CINQ CENT
MILLE FRANCS
DE RENTE

I

UNE SCÈNE DE FAMILLE

Vers 1828, dans une des rues du faubourg Poissonnière, un honnête homme se fit banquier.

Cette nouvelle maison de banque s'était imposé les règles de conduite les plus sévères ; elle voulait choisir et limiter ses opérations de finances ; elle ne devait se charger que de recouvrements d'effets sur la province , avec escompte et droit de commission, de dépôts d'argent, ou d'avances de fonds sur de bonnes valeurs ; spéculations industrielles,

vice); mais puisque tu ne dois pas venir me remplacer sous les arbres que j'ai plantés dans la commune où mon nom, je puis le dire, est aimé et respecté, je ne veux pas que mon bien soit peut-être vendu par petits lots, pour le plus grand bénéfice de ton *encaisse*.

» Enferme donc à double tour ton cœur et ton avenir dans un coffre-fort; marie-toi si tu veux, fais fortune si tu peux; tes destinées ne m'intéressent plus. J'ai encore en toi un neveu, je n'ai plus un fils.

» Le général comte DE RHÉTORIÈRE. »

— Que dirait ce grognard de la grande armée s'écria Picard avec un certain orgueil mêlé d'ironie, si des gens d'argent donnaient leur fille et une belle dot à son neveu déshérité? Le jeune de Rhétorière est intelligent, travailleur, honnête, bien élevé; le général saura que pour les gens d'argent, les qualités d'esprit, de caractère et de cœur sont un capital!

— Pourtant, mon ami, ne précipitons rien, reprit Constance.

— Ne laissons pas partir ce jeune homme de notre maison, répondit Picard; il peut assurer le bonheur de notre Blanche. Une vie modeste, occupée, où toutes les émotions appartiennent à la famille, où toutes les ambitions appartiennent à

l'avenir des enfants, une vie pareille a ses sollicitudes, mais elle a aussi ses douceurs et ses joies : ne pouvons-nous pas tous deux regarder en arrière sans tristesse et sans regret ? Allons ! la maison Picard ne perdra rien à s'appeler un jour la maison Rhétorière.

Laurent, un vieux domestique au service de la famille Picard depuis vingt ans, interrompit cet entretien.

— Un grand laquais en livrée, dit-il, vient de se présenter pour savoir à quelle heure monsieur était visible ; je lui ai répondu ceci : M. Picard est trop à ses affaires pour quitter souvent sa maison ; il est chez lui tous les jours et presque à toute heure.

On retrouvait dans ce vieux Laurent le domestique d'autrefois, esclave de ses devoirs, content de son sort, respectant, honorant ses maîtres, et souvent dévoué, aux jours de malheur, jusqu'à l'héroïsme.

Les domestiques d'autrefois étaient, pour ainsi dire, des arbres animés dont les racines vigoureuses vivaient profondément attachées au sol, à la maison⁴ ; souvent ils naissaient, ils se mariaient, ils mouraient au sein de la même famille, qu'ils aimaient, dont ils étaient aimés, et leurs enfants

⁴ *Domus.*

se montraient dignes de l'héritage de bonne renommée qui venait de leurs aïeux. Les domestiques d'aujourd'hui ne sont, le plus souvent, que des ouvriers d'occasion et de passage : on les prend à l'année, au mois, à la journée, à l'heure ; il n'y a, aujourd'hui, entre le domestique et le maître, qu'un marché qui se conclut sans qu'on se connaisse, sur de vagues renseignements, et qui peut se rompre sous le moindre prétexte.

Constance se sépara de son mari, oppressée, souffrante, agitée par des mouvements nerveux ; elle se retira dans la solitude de sa chambre, où elle pouvait souffrir sans le laisser voir.

Pour ne pas inquiéter ceux qui l'entouraient et qui lui étaient chers, Constance, dont la santé depuis un certain temps s'était altérée sans aucun changement extérieur dans sa personne, contraignait sa physionomie à une douce sérénité, cachant ainsi sous un masque des douleurs quelquefois poignantes qui l'accablaient.

II

UN DINER D'AMIS

Lorsque l'on concentre ses émotions dans le cercle étroit du foyer domestique, les sentiments de la famille prennent toute l'exaltation, toute la fiévreuse sollicitude des plus violentes passions du cœur humain.

La révélation des premiers battements du cœur de Blanche, le pudique repentir de cette innocente enfant, avaient vivement ému M. et M^me Picard, et pendant plusieurs jours, leurs préoccupations se trahirent par une silencieuse tristesse.

Sans avoir échangé une seule confidence, un seul mot de leur douleur, ils se savaient tous deux en proie aux mêmes inquiétudes, aux mêmes tourments.

Ce fut dans une pareille situation d'esprit et de cœur que M. Picard reçut, à son grand étonnement, une invitation à dîner d'un certain baron de Longueville, qu'il avait tiré de plus d'un mauvais pas par des services d'argent : voici le billet du baron :

« Mon cher Picard,

» La fortune a réparé ses torts envers moi. Je lui pardonne : je suis riche ! Tu m'as secouru dans les jours difficiles ; viens rire chez moi avec notre camarade de collège le docteur Bernard, dans un des beaux jours de ma prospérité. Je t'attends à dîner mardi prochain, à six heures et demie, rue de la Pépinière, n° 50.

» BARON DE LONGUEVILLE.

R. S. V. P.

» P. S. Je t'invite par écrit ; ton vieux domestique a répondu à mon valet de pied que tu étais tout entier à tes affaires : je n'ai pas voulu contrarier tes goûts, moi qui n'ai jamais fait passer les affaires qu'après les plaisirs. »

Ce nouveau personnage qui daignait pardonner à la fortune sa pauvreté d'autrefois, avait débuté sur le théâtre de la vie parisienne dans l'emploi de

commis de *nouveautés* : au collège (il poussa ses études jusqu'en troisième), il se distinguait déjà par des habitudes d'élégance ; à quinze ans, il portait, sous l'empire, des bottes à la Souvaroff et des carricks à huit ou dix collets. Ses façons juvéniles de grand seigneur, ses enfantines recherches de toilette l'avaient fait surnommer le *baron* : c'était une espèce de sobriquet-épigramme qui lui resta, et dont il se fit dans le monde un titre de noblesse. Il finit par prendre ce titre au sérieux, et il se disait noble sans rire.

Dans sa première et sa seconde jeunesse, Longueville essaya de tous les métiers, même de celui d'homme de lettres. Soyons juste : aucune académie, même de province, ne couronna ses œuvres légères, trop légères ; aucun journal ne publia ses articles. Esprit futile, incapable d'application, il commençait tout, il ne finissait rien ; sa bonne humeur était sa seule supériorité, et c'en est une. Il savait rire de tout et de tout le monde, de ses amis et de lui-même. Remuant, intrigant, familier et abusant de la familiarité ; s'agitant pour de petites choses, pour des puérités, il inventait mille combinaisons, hasardait mille bassesses pour une invitation de bal, pour une invitation à dîner ; il tenait à se montrer, à parler de tout, à se dire l'ami du monde entier, des gens d'esprit, des gens riches, des femmes du monde, des beautés à la

mode du jour, et même des coquines à la mode... pour la nuit. Il aimait à placer au milieu de ses causeries vulgaires, mais frottées d'un certain esprit : « J'ai dîné hier chez le marquis... Le bal de la comtesse était charmant!... Nous avons joué hier gros jeu aux Provençaux... j'ai perdu cent louis. »

On l'écoutait, on l'acceptait ; sa confiance en son propre mérite lui donnait un aplomb qui allait souvent jusqu'à l'effronterie. Quant à sa fortune, ce n'était qu'un va-et-vient, ce que l'on appelle des *hauts* et des *bas*. De revenus assurés, gagnés par le travail : aucun ; il vivait d'expédients, de coups de dés, à la grâce de Dieu.

Cette existence de hasards et d'aventures est celle de bien des gens. La profession de ces gens-là est de n'en avoir aucune ; ils vivent du métier, du talent, de la fortune et de la position d'autrui.

Le baron eut des jours difficiles ; dans le temps de peine, il écoutait volontiers les mauvais conseils de la misère : il se mettait au-dessus du qu'en dira-t-on. Mais dans la prospérité, son bon naturel reprenait le dessus : il se donnait alors, comme un nouveau luxe, tous les semblants de la délicatesse et de la probité. Il redevenait galant homme, et se montrait même obligeant et généreux.

Constance pressa son mari d'accepter l'invitation du baron, espérant qu'il trouverait du moins quelques distractions dans ce dîner d'amis.

Au jour et à l'heure indiqués, M. Picard se présenta rue de la Pépinière, 50.

Un domestique en livrée — galons d'argent, culotte de panne rouge, bas de soie blancs, — faisait l'office de concierge dans un petit hôtel qui n'était habité que par le baron.

Les appartements de réception occupaient tout le premier étage. On y montait par un large escalier orné de vases de fleurs et recouvert d'un tapis aux couleurs éclatantes, retenu au bas de chaque marche par de petites tringles dorées. L'ameublement du salon et des pièces voisines représentait ce luxe improvisé et criard que fournissent à grands frais, du jour au lendemain, aux enrichis de la veille, les tapissiers les plus vulgaires. Pas un tableau, pas un de ces objets d'art ou de haute curiosité, qu'on ne parvient à *collectionner* que par des recherches patientes, en épiant l'occasion.

Un valet de pied, dans une tenue de livrée irréprochable, avait à peine annoncé à haute voix : « Monsieur Picard ! » que le baron se jeta dans les bras de son ami avec cordialité, et peut-être aussi avec une certaine joie vaniteuse.

De Longueville prit sur la cheminée trois billets de mille francs.

— Il me faut d'abord, s'écria-t-il en souriant au banquier, payer mes dettes. Tu es généreusement venu à mon secours, et c'est ton dévouement qui a posé la première pierre de ma fortune.

La porte du salon s'ouvrit de nouveau, et on annonça le docteur Bernard.

— Cher baron, quels sont aujourd'hui tes illustres convives? dit le docteur ébloui de tant de lumières et de magnificence.

— Je n'attends plus personne; pour bien dîner, ajouta-t-il prétentieusement, il faut, comme le dit un célèbre gourmand, être *trois* comme les Grâces, ou *neuf* comme les Muses. Les Grâces dîneront aujourd'hui tout à leur aise, les coudes sur la table.

Sept heures sonnèrent; les deux battants de la salle à manger s'ouvrirent. Un maître d'hôtel vêtu de noir, cravate blanche, prononça d'une voix solennelle:

— Monsieur le baron est servi!

Rien de plus coquet que cette table surchargée d'argenterie aux armes du baron, couverte de linge de Saxe tout neuf, richement damassé. La douce lumière des bougies se jouait dans les cristaux et à travers les jours des ciselures élégantes des cloches, des réchauds, des seaux à vin de Champagne.

Tout ce luxe, tout cet éclat, se reflétait sur la

physionomie épanouie et triomphante du baron : il avait voulu étonner ses deux convives, et il était tout surpris lui-même de son opulence.

Le menu du dîner était inscrit sur une carte de vélin, entourée de vignettes coloriées, comiques et appétissantes. Par leur nombre, par leur forme et par leurs couleurs, les verres finement gravés suppléaient à la carte des vins.

Les convives, bien assis, bien installés, avec leurs coudées bien franches, — le mouvement du service commença.

— Tu as la parole, mon cher baron, dit Picard : raconte-nous ton roman des *Mille et une Nuits*.

Sceptique et rieur, d'une morale très-commode, ne manquant ni de verve ni d'esprit, fort à l'aise avec deux camarades de collège du même âge que lui, le baron donna l'ordre de se retirer aux valets de pied placés derrière chaque convive. Frédéric, le maître d'hôtel, resta seul chargé du service. Il méritait cette faveur.

— Frédéric, ajouta le baron, est un confident et presque un ami. Pendant les mauvais jours, un plaisant disait de nous deux : Le baron est supérieur à Frédéric par l'intelligence ; mais Frédéric est supérieur au baron par les capitaux.

En maître d'hôtel de bonne maison, Frédéric ne se permit pas de sourire.

— Eh bien! puisque vous le voulez, continua le baron, voici mon histoire :

Fatigué de voir tant de gens partir de si bas et monter si haut, je résolus, moi aussi, de prendre la peine d'arriver ou plutôt de parvenir; on parvient plus vite qu'on n'arrive! Pour sa fortune comme pour sa santé, il faut d'abord choisir le climat, le milieu dans lequel on doit vivre; quand on veut avancer sur la route qui conduit aux succès et aux millions, il faut ne hanter que les puissants du jour, les enfants gâtés de la fortune, et, comme Gil Blas, se mettre à leur suite, une plume, une serviette ou un plumeau à la main.

Je me liai d'abord, par de fréquentes et obséquieuses causeries, au foyer de l'Opéra, avec le directeur d'un journal influent : c'était un homme d'un grand esprit, — quoiqu'il eût de l'influence.

Sollicité par tous les ministres, courtisé dans toutes les petites églises, sans préjugés, sans ambition, il se montrait obligeant pour tout le monde et dévoué pour ses amis; il aidait, il protégeait les succès dans son journal, mais il se plaisait souvent à les dénigrer dans son intimité; il brutalisait les gens qu'il avait le mieux servis, le mieux appuyés. Je me fis son *souffre-douleur*! Comme il riait de bon cœur dans toutes les occasions que je lui ménageais de s'écrier d'une voix retentissante: « Cet

imbécile de baron ! ce stupide baron ! cette f...
bête de baron ! »

Je me montrai heureux et fier des épithètes variées dont il affublait mon nom et ma personne ; elles me donnaient la mesure de ma faveur du moment. En toute occasion je parlais de mon ami le journaliste ; à tout propos, je parlais de son journal, de l'article de la veille, de l'article du jour, et même de l'article du lendemain ; je faisais ainsi refléter sur moi le crédit et l'importance du personnage dont j'étais le plastron familier. Tout cela se passait, bien entendu, à une époque où les journaux avaient de l'importance et du crédit.

J'eus une seconde bonne fortune : un de mes amis se cassa la jambe. Il était l'un des chefs d'une maison de banque mêlée à toutes les grandes entreprises, à toutes les grosses affaires du jour. Tant qu'il garda le lit, je me fis sa garde-malade ; dès qu'il put se lever, je me fis sa béquille. Quand on l'invitait à dîner, la béquille recevait aussi son invitation ; je devins ainsi le convive indispensable de tous les dîners d'affaires, puis le boute-en-train des grosses parties de jeu et des parties fines. J'ai pleuré, il y a quelques jours, sur la tombe d'un régent de la Banque : il avait la prétention de bien jouer le whist, et cette prétention me valait trente mille francs de rentes.

Les amitiés de nos *Ouvrards* du jour ne sont pas stériles : il ne s'est pas formé une société anonyme, une société en commandite, sans bénéfice pour moi ; j'ai obtenu d'emblée des paquets d'actions au pair, et l'on prenait la peine de les vendre pour mon compte au premier flot de la prime ; je me suis fait ainsi, en très-peu de temps, un capital de quatre cent mille francs que j'ai au moins doublé par d'heureuses opérations de Bourse, bien conseillées et bien dirigées.

Tu vois, mon cher Picard, qu'il est bien loin de nous le temps où j'allais te demander assez humblement un billet de mille francs que tu me donnais de si bon cœur !

— Voilà, mon cher baron, ton budget de recette, répondit Picard ; mais tu ne nous dis rien de ton budget de dépense.

— Patience ! mes nouvelles et brillantes relations firent du bruit ; les beautés célèbres, les *sobriquets* les mieux attelés de Paris vinrent bientôt frétiler autour de moi, non point par amour, mais par un calcul tout simple. Mon rôle de familier dans une véritable population d'enrichis, me donnait du crédit dans les boudoirs, et mon crédit dans les boudoirs ajoutait à ma faveur près de ces pauvres diables de millionnaires, presque tous vieux et blasés, courant toujours, en chancelant, après un plaisir nouveau.

— Tout ce monde-là, dit le docteur Bernard, en vidant un verre de vin de Champagne, a-t-il un peu d'esprit ?

— Ce petit monde de femmes a du moins un grand fond de gaieté et de philosophie ; tout les passionne, rien ne les afflige ; leur cœur est une lanterne magique : tous les *Desgrieux* y passent ! Des pointes de leurs diamants, elles écrivent (celles qui savent écrire), sur les glaces de *Véry* ou des *Frères Provençaux*, leurs petits noms accolés aujourd'hui à un Alfred, demain à un Arthur. Ces noms restent amoureusement tracés ; ils y restent longtemps : seuls, les amours et les diamants s'en vont !

Malgré mes cinquante ans, ces joyeuses filles courent après moi : elles savent que j'ai souvent pour mon propre compte des entraînements de cachemires et de mobiliers ; souvent, aussi, pour leur faire une bourse de jeu, il me suffit d'apostropher l'orgueil de quelque riche ami ; je m'écrie : « Comment vous avez plus de vingt millions (dans ce monde de finance, les millions comptent pour des quartiers de noblesse), et vous ne prêtez pas cinquante louis à cette jolie *Madone* ? à cette charmante *Ibrahim* ? » On les prête, et les cinquante louis sont plus que doublés dans la soirée, par les chances heureuses du jeu ou par des emprunts nouveaux,

Le docteur Bernard, tout en respirant avec volupté le bouquet d'un grand vin de Bordeaux, interrompit brusquement le récit du baron.

— Voilà, dit-il, un premier cru d'une bonne année; c'est un vin droit, bien fondu, dans toute sa maturité.

Il se fit un court silence pendant lequel les trois amis dégustèrent religieusement la fleur de la cave du baron.

— Eh bien ! messieurs, reprit l'amphitryon, c'est encore à mon état dans le monde que je dois ce privilège, qui est presque un monopole aujourd'hui, de ne compter dans ma cave que des vins naturels, des vins faits, des vins qui rappellent les grandes qualités de ces vignobles d'autrefois, attendant aux riches abbayes. Les marchands de vin me font la cour comme les jolies femmes, pour que je daigne leur indiquer des connaisseurs assez riches pour payer les bonnes choses le prix qu'elles valent. Ainsi, vous le voyez, mes chers amis, si je suis un imbécile, une f... bête, comme le disait mon ami le journaliste, je n'en ai que plus d'esprit à m'être fait tout seul une position qui me donne du crédit, des vins d'élite, de l'importance, de l'argent, des jolies femmes et des flatteurs.

— Mon cher baron, dit le docteur, tu es le Gil Blas de notre pays et de notre temps; tu ne han-

tes, il est vrai, ni les Scipion, ni les don Raphaël, mais tu as su découvrir plusieurs comtes d'Oliva-rès qui se sont chargés de ta fortune, seulement, je crains fort que tu ne sois moins ferré sur la philosophie et sur le latin que le brillant élève du collège d'Oviédo, quoique l'Almanach des vingt-cinq mille adresses te donne le titre de baron et la qualité d'homme de lettres.

— Il ne faut pas croire, répliqua l'amphitryon, que je sois à court d'une citation de Virgile ou d'Horace :

Impavidum ferient ruinæ,
Si fractus illabatur orbis.

Traduction libre: J'ai dîné à vingt-cinq sous, le front calme et serein.

Aujourd'hui, je règne: j'ai des revenus, j'ai un capital! je donne des poignées de main à presque tous les membres du *Jockey's-Club*, et même à ces pauvres doctrinaires qui ont toujours beaucoup d'esprit, qui n'ont plus de pouvoir ni de portefeuilles, mais qui regrettent les portefeuilles et le pouvoir. J'ai pour camarades de cigares les célébrités à la mode dans les arts et dans les lettres; j'ai pour camarades de chasse des comtes, des ducs, des princes et des ministres; je tutoie les plus grands noms et les personnages les plus hauts

placés; je les écrase tous par la tenue de mes gens, de ma maison, par ma mise de bon goût et toujours soignée, par la variété de mes costumes de chasse; ils m'envient mes maîtresses; ils sont jaloux de mon bonheur au jeu; enfin,

Ma fortune est bien haut, je peux ce que je veux!

comme dit le vieux Corneille.

Bernard! à savant, savant et demi! apprends donc que lorsqu'on vit avec des gens qui ne sont que riches, il faut être deux fois lettré, — pour soi et pour eux.

— Mais en dehors de ces dépenses d'esprit, dit Picard, ta vie doit te coûter cher?

— Premières représentations, spectacles à bénéfice; toute solennité dont le prix des billets est aux enchères; bal de la ville, bal de la cour, bal d'actrices; courses de Satory, de la Marche, de Chantilly exigent ma présence. Ma vie d'oisif est très-occupée! Du plus loin qu'ils m'aperçoivent, ces nombreux millionnaires, dont quelques-uns ne sont riches que pour se priver de tout, ne manquent pas de s'écrier: — Baron, qu'y a-t-il de nouveau? Et il faut par mes récits les faire assister gratis à tous ces plaisirs que j'ai payés, et qu'ils se refusent. Mon métier est de tout savoir, l'anecdote de la cour, le scandale de la ville, le

secret des coulisses. C'est pour ces millionnaires harpagons que je viens de louer ce petit hôtel, et de m'y établir somptueusement. Ils seront ravis que je leur donne chez moi de bons dîners ; ce sera une économie qui leur coûtera cher. Cependant, rassure-toi, Picard : mon *actif* dépasse mon *passif*, comme vous le dites, je crois, dans vos *balances* de fin d'année ; mais, toi, mon vieil ami, ma ressource dans les crises financières, ta dernière balance t'a-t-elle complètement satisfait ?

— Je vis, répondit Picard en souriant, sous un climat tempéré ; je crains peu les orages... je ne cours pas après les millions.

— Tu fais bien, répliqua le docteur Bernard, il en est de l'argent comme des liqueurs spiritueuses : l'excès ne conduit pas à la satiété.

— Dès que tu le voudras, reprit le baron, on t'offrira une belle part dans les grandes affaires. La maison Picard, dit-on, est une maison respectable, mais tu te fais trop petit : je ne te donne pas deux millions, tu n'es qu'un bourgeois en finance. Il ne dépend que de ta volonté de devenir marquis, duc, prince. Je voudrais que mon ami Picard eût un jour, comme tout le monde, cinq cent mille francs de rente, qu'il se placât à la tête de notre commerce, de notre industrie, qu'il devînt un Mécène intelligent des arts et des lettres.

On méprise trop l'argent ; je me fais l'avocat de

l'argent : l'argent seul rend possibles les bonnes actions et les grandes choses; pour moi, je veux, comme millionnaire, aller très-haut... aussi haut que possible.

— Prends garde de tomber, dit en riant le sage docteur.

— Bernard, tu es de ces gens qui n'osant rien, voudraient que tout le monde vécût comme eux, les bras croisés.

— Tu te trompes; j'ai aussi mes entreprises : je viens d'être chargé par le ministre d'une mission dans un département décimé par une épidémie.

— Allons, mes amis, buvons donc à nos succès, à la fortune, à la gloire ! Il faut que Bernard soit de l'Académie des sciences; il faut que le banquier Picard soit régent de la Banque et sénateur... ça s'est vu ! quant à moi, je me contente d'une médiocrité... de beaucoup de millions.

Ce mot millions était pour ainsi dire stéréotypé sur les lèvres cupides du baron.

Les trois amis choquèrent leurs verres. Le ton fraternel et gai de leurs causeries et les excellents vins de l'amphitryon avaient excité les esprits, attendri les cœurs. Picard, lui-même, d'un caractère calme et froid, souriait aux projets, aux vœux, aux espérances du baron.

— Quand tu le voudras, ajouta Longueville, je

te présenterai à tous ces messieurs. Tiens, les coulisses de l'Opéra sont un terrain neutre : viens-y un soir avec moi ! j'ai mes grandes entrées , je suis bien avec tout le monde, et surtout avec le directeur.

— Quelle figure ferai-je au milieu de ces dames les actrices , au milieu de la jeunesse dorée ?

— Notre jeunesse dorée manque souvent d'argent !

Le docteur Bernard , gourmet comme tous les médecins , commençait l'éloge du dîner, des entrées, du poisson, du rôti, lorsqu'un valet de pied lui présenta deux lettres sur un plateau d'argent.

— Oh ! docteur, fit le baron , nous sommes entre amis ; c'est un moyen usé que de se faire persécuter, même à table, par des malades qui vous appellent.

— Il y a deux espèces de médecins , ceux qui dépensent leur temps à courir après les malades ; ceux qui se consacrent à des travaux , à des concours, et qui font que les malades courent après eux.

— Je sais que tu es des seconds , Bernard ; lis les lettres.

Tandis que le docteur rompait un des cachets :

— Tiens, dit Picard , je reconnais l'écriture de ma femme ; elle te prie sans doute de venir voir Blanche : cette charmante enfant est un peu souf-

frante. Les mères s'effrayent toujours; mais, c'est égal... viens nous voir dès demain.

Le docteur lut le billet de M^{me} Picard; à cette lecture il se troubla, il devint pâle; sa physionomie peignait l'étonnement et l'effroi. Heureusement, les deux autres convives venaient de quitter la table; ils ne purent rien surprendre à la subite émotion du docteur.

Les trois amis prirent le café dans le salon. Pour cacher sa douleur ou pour l'oublier, le docteur Bernard continua de contredire.

— Je pars demain soir, messieurs, ajouta-t-il.

— Eh bien! nous te verrons à ton retour, répondit le baron. Mais toi, Picard, je veux te faire dîner prochainement avec nos plus habiles capitalistes; il y en a, dans le nombre, qui sont spirituels et aimables: l'argent ne rend pas bête.

— J'accepte à l'avance ton invitation, mais tu ne me feras pas sortir de ma vie de famille et de pot-au-feu.

Dix heures sonnèrent.

— Je vais faire ma malle, dit le docteur.

— Je vais retrouver ma femme et ma fille, dit Picard.

— Je vais à l'Opéra, dit le baron; je verrai le ballet dans les coulisses.

III

L'ARRÊT DE MORT. — ANATOLE. — UN COUP DE DÉ
DE DEUX MILLIONS

Le lendemain du dîner du baron de Longueville, dès sept heures du matin, M. Picard donnait dans ses bureaux l'exemple du travail et de l'activité : il signait la *correspondance*, contrôlait les *règlements sur le livre des comptes courants*, visait les bordereaux et répondait à tous venants.

Blanche avait retrouvé le calme : elle savait que M. de Rhétorière, bien que déshérité par son oncle, restait dans la maison ; cette décision de famille était plus qu'un pardon : c'était presque un *consentement*.

Après avoir passé une nuit sans sommeil, M^{me} Picard attendait impatiemment le docteur Bernard, à qui elle avait écrit la veille au soir ; la

lettre lui avait été remise chez le baron de Longueville. Elle se tenait assise devant une petite table encombrée de livres et de papiers ; elle froissait convulsivement une lettre qu'elle avait lue et relue.

Il était à peine neuf heures du matin lorsque le docteur arriva. Un incident grave et triste l'amena près de madame Picard.

— Mon cher docteur, lui dit-elle, presque sans lui laisser le temps d'entrer et de s'asseoir, cette lettre que voici a été écrite et cachetée hier par vous, dans cette chambre ; elle est adressée à celui de vos confrères qui, pendant votre absence, doit vous remplacer comme médecin dans cette maison : elle s'est trouvée mêlée sur cette table à d'autres lettres d'affaires ; par distraction je l'ai ouverte, et mes regards n'ont pu se détacher de cette phrase qui est mon arrêt de mort : *Ce n'est qu'avec les plus grands soins que nous pourrons conserver madame Picard à sa famille pendant trois ou quatre années au plus.* La douleur que j'en ai ressentie au cœur n'aurait pas été aussi vive, aussi poignante, si je n'étais en effet atteinte d'une maladie mortelle. Je garde cette lettre ; elle contient pour moi un triste, mais utile avertissement.

Ému, profondément affligé, le docteur s'efforça de se contredire.

— J'ai eu grand tort, répondit-il, de prophétiser. Notre science peut si rarement prévoir et affirmer ! en trois ou quatre années une crise peut se produire. La santé des femmes d'ailleurs est si trompeuse ! Leur sensibilité nerveuse, presque toujours surexcitée, peut faire croire à toutes les maladies organiques et cependant ne laisser aucune trace des graves et fugitifs symptômes qu'on a cru observer.

Bernard, pour faire douter de la science et de son savoir, employait tous les raisonnements, faisait tous les efforts d'esprit auxquels ont recours d'ordinaire les médecins dans le double but d'inspirer à leur malade une confiance aveugle et de conserver un client.

— C'est à moi de vous rassurer, mon cher docteur, répliqua madame Picard ; vous ne m'avez rien appris : je souffre en secret depuis un certain temps, vous le savez ; n'étiez-vous pas le seul confident de mes douleurs ? Je ne croyais pas le terme de mes maux si prochain : je vais donc me préparer à bien mourir ; mais j'ai une prière à vous faire, une prière sacrée... c'est ma volonté dernière ; il faut que vous me juriez de laisser ignorer à mon mari, à mes enfants, la gravité de ma maladie et son prochain dénouement. Ils m'aiment tant...

Une larme s'échappa de ses yeux.

— Ils m'aiment tant qu'ils souffriraient trop de cette longue agonie ; voyez votre confrère, et, à votre tour, exigez de lui le secret.

Le docteur, dont la physionomie grave et sévère peignait cependant la vive émotion et la souffrance morale, insista de nouveau, mais vainement, pour casser l'arrêt qu'il avait rendu lui-même ; il promit une inviolable discrétion.

Vers la fin de cet entretien, dont les deux interlocuteurs éprouvaient un si pénible embarras, un bruit de portes qui s'ouvrent et se ferment violemment se fit entendre : le jeune Anatole entra brusquement ; il se jeta au cou de sa mère, et après plus d'une question à laquelle il ne laissait pas le temps de répondre, il conta tout d'un trait ses projets de plaisirs pour ses trois jours de liberté.

Anatole n'avait quitté le collège que depuis trois ou quatre ans, pour entrer en pension chez un professeur de droit ; il y était logé et nourri ; à la veille de passer ses examens pour la licence, il n'avait de *sortie* que tous les douze ou quinze jours.

— Malgré la présence du docteur, chère mère, tu te portes bien ? Je viens d'embrasser mon père ! Comment va Blanche ? Je reste avec vous toute cette journée ; mais demain nous nous réunissons, cinq à six anciens camarades de collège, les

uns élèves en médecine ou en droit, les autres de l'École polytechnique ou de Saint-Cyr. Dès neuf heures du matin, rendez-vous à la salle d'armes. Nous déjeunons, nous montons à cheval; à cinq heures, à l'école de natation; à sept heures, au Palais-Royal. Nous payons à dîner à ce pauvre Thiberge, qui, en finissant cette année sa rhétorique, tombe de Charybde en Scylla : d'élève il devient professeur! Il n'est pas très-fort, mais nous l'aidions tous à être le premier : c'est une de ces machines à prix qui font la gloire des collèges. Son père est un portier du voisinage. Depuis des années, ce pauvre diable de Thiberge ne connaît que les ortolans du réfectoire; nous tenons à lui faire tâter demain d'un menu des *Trois Frères* plus ou moins *provençaux*. Le comte de la Roserie, notre ancien camarade, se conduit bien : tout comte qu'il est, il ne dédaigne pas de venir avec nous; et cependant, à sa majorité, sa vie s'est trouvée ouatée de quatre-vingt mille francs de rentes! Il est déjà membre du jockey's-club; il a une brillante écurie et jouit de ses entrées dans les coulisses de l'Opéra. Dès la *cinquième*, celui de nous deux qui pouvait se procurer des cigares en donnait à l'autre, et nous fumions de compagnie. Son amitié pour moi résiste aujourd'hui aux vanités de la naissance et aux éblouissements de la fortune. Nous nous promettons de faire perdre

un peu la tête au pauvre Thiberge, dont le seul défaut est de n'en avoir aucun.

Anatole comptait à peine vingt-deux ans. Il était de ces natures ardentes au bien comme au mal. D'un cœur d'or, il chérissait toute sa famille; mais les premières passions l'entraînaient déjà vers les séductions du monde et le jetaient dans la fièvre de tous les désirs.

— Nous voulons aussi, ajouta Anatole, aller au théâtre; on joue *Phèdre* demain. L'École de droit, l'École de médecine, l'École polytechnique et l'École de Saint-Cyr, sont tout enthousiasme, tout amour pour Rachel. Le comte de la Roserie lui a déjà été présenté dans le petit hôtel de la rue Trudon qu'elle habite.

D'un visage ouvert et sympathique, avec des dents blanches, une chevelure riche et bien plantée, une taille assez haute, Anatole était distingué de toute sa personne; des efforts plus ou moins heureux d'élégance trahissaient déjà son impatience de conquérir sa place dans les rangs de la jeunesse brillante des clubs, du sport et des avant-scène.

Il espérait surtout mettre à profit pour ses plaisirs l'expérience précoce et la haute position de son ami le comte de la Roserie.

Anatole savait son père à la tête d'une certaine fortune et d'une bonne maison de banque. Les

élèves de nos collèges fument, et additionnent leur richesse plus ou moins probable, dès les premières classes.

Le docteur Bernard, interpellant le jeune Anatole, essaya de le ramener à des idées sérieuses, à des idées d'avenir.

— A quelle carrière vous destinez-vous ? lui demanda-t-il.

— Cher docteur, je ne vois d'autre carrière devant moi que mes trois jours de liberté. J'ai d'abord un premier devoir à remplir, c'est d'être jeune. Je n'ai pas été cancre dans mes études ; soyez tranquille, je me tirerai d'affaire.

Échangeant un regard de tendresse avec sa mère, Anatole l'embrassa.

— N'est-ce pas, ma mère, que tu as confiance en moi ?

Elle eut grand'peine à contenir ses tristes pensées, et plus de peine encore à retenir ses larmes...

— Oh ! je suis bien sûr, répliqua le docteur Bernard, que vous ne resterez pas en route.

— Docteur, reprit d'une voix émue M^{me} Picard, tel est le sort des mères : nous tremblons d'abord pour la santé, pour la vie de nos enfants ; plus tard nous nous inquiétons de leurs penchants, de leur conduite, de leur avenir. Bien heureuses, entre toutes, celles dont on écoute les conseils et

qui peuvent être témoins du bonheur de leur famille, la noble ambition de toute leur vie!

— Ma mère, demanda en riant Anatole, permets-tu qu'on fume dans ta chambre?

— Non, sans doute.

— Eh bien ! pour ne point te quitter, je ne fumerai pas.

Et, posant les doigts sur le clavier d'un piano, Anatole, tout en dansant sur sa chaise, se mit à jouer une polka. Il ne manquait pas d'un certain talent sur le piano et sur l'orgue ; il était bon musicien.

Au bruit de ces mélodies vivement rythmées, Blanche, vêtue avec la plus modeste élégance, le sourire sur les lèvres, vint embrasser son frère.

Blanche et Anatole s'aimaient de l'amitié la plus tendre — une amitié toujours gaie. Anatole saisit sa sœur par la taille et l'entraîna, presque malgré elle, dans le mouvement d'une danse dont il indiquait les temps en fredonnant une valse.

Quel contraste entre la folle gaieté de ce fils chéri, dont la vie commençait, et le secret désespoir de cette mère de famille, dont la vie allait finir, qui se voyait déjà séparée de son mari et de ses enfants!

La danse bruyante du frère et de la sœur ne fut pas interrompue par l'arrivée du vieux Laurent : ils

continuèrent à danser dans une chambre assez étroite, encombrée de petits meubles, qu'ils menaçaient de renverser à chaque pas. Dans sa folie, Anatole allait aussi entraîner le père Laurent.

— Riez, chantez, dansez, jeunes gens, leur dit d'une voix affectueuse le fidèle serviteur, qui avait vu naître et grandir ces deux enfants; c'est de votre âge, mais ce n'est plus du mien?

— Je viens, ajouta Laurent, de la part du baron de Longueville, en ce moment dans les bureaux : il prie M. le docteur Bernard de ne point partir sans qu'il ait pu lui faire une dernière fois ses adieux.

A ce nom de Longueville, le jeune Anatole éprouva un sentiment de surprise et de joie.

— Ce baron de Longueville... se dit-il, c'est lui qui a ouvert toutes les portes des clubs, des coulisses de l'Opéra, des petites maisons d'actrices, à mon ami la Roserie. Lié avec mon père, il protégera aussi ma jeunesse ! il me fera faire mes premiers pas dans ce monde amusant que je brûle de connaître ; grâce à lui j'éviterai les écoles, et j'échapperai à toutes les gaucheries d'un débutant.

Après s'être regardé dans une glace pour grouper ses cheveux un peu en désordre, après avoir relevé ses moustaches naissantes, Anatole des-

cendit vite dans les bureaux ; il avait hâte de se présenter lui-même au baron de Longueville.

— Voilà mon fils, dit M. Picard au baron ; puis il continua de parler affaires avec un étranger, facilitant ainsi une conversation intime entre ce *Mentor* bon vivant et ce jeune *Télémaque* déjà très-passionné pour les *Eucharis*.

— Vous connaissez, monsieur le baron, dit Anatole, mon ami le comte de la Roserie ?

— Charmant garçon, qui a eu un grand bonheur, — celui d'entrer de plain-pied dans une belle fortune sans passer par les étrivières des usuriers. Le comte n'est pas un ignorant : il fait un peu de peinture, un peu de musique ; il ne souffre pas, comme la plupart de nos jeunes héritiers, de cette maladie cruelle : l'oisiveté ! il ne fera pas comme eux : il ne se ruinera pas par ennui.

— Monsieur le baron, dans quinze jours je serai licencié en droit ; me permettez-vous d'aller vous faire une visite avec mon ami de la Roserie ?

— Venez me voir, jeune homme : je vous indiquerai les mauvais courants, les bancs de sable à éviter sur cette mer orageuse de la vie parisienne. Quelques passagers y périssent corps et bien ! Vos vingt ans auront à se préserver des lettres de change, des comptes courants chez les bijoutiers

à la mode, des liaisons avec bail ; il faut toujours pouvoir quitter les lieux, même sans se prévenir quinze jours d'avance. Avec ces dames, pas de sottises excentricités ; soyez seulement convenable : il faut que tout le monde vive !... Vous fûrez les parties de jeu entre amis intimes, les parties de baccarat où l'on paye en petits carrés de papier que l'on appelle des *bons*, excellentes valeurs ou fausse monnaie suivant la signature ; pas de paris de course, pas d'échanges ruineux chez les marchands de chevaux... Le plaisir, quand on est jeune, n'est pas une denrée bien chère ; il n'y a de ruineux que le plaisir de la vanité.

Un très-grand nombre de nos jeunes fous éprouvent un tel vertige en posant le bout de leurs bottes vernies sur le marchepied d'une voiture bien attelée, qu'ils se ruinent en cochers, en valets de pied, en grooms, en harnais, en chevaux, en voitures de toutes formes : coupé, calèche, tilbury, cabriolet, phaéton, karric à pompe. Ils achètent même à grands frais en Angleterre, des trotteurs, afin de se ruiner plus vite !

Une fois libre, Picard interrompit la conversation fort animée de son fils avec le baron. Le docteur Bernard vint renouveler ses adieux à tout le monde ; puis Longueville demanda à son ami le banquier un entretien secret et urgent, pour une affaire de la plus haute importance.

Ils se réfugièrent dans un cabinet dont le baron prit soin de retirer la clef.

— Il s'agit, mon cher Picard, de ton avenir, de celui de ta famille ; il s'agit de prendre la place que tu mérites par ta longue pratique des affaires et par ta haute probité.

Il se forme en ce moment une riche compagnie pour une ligne de chemin de fer réclamée avec instances par de nombreuses et intéressantes populations.

Tous ceux qui ont souscrit les fonds nécessaires veulent te compter parmi eux et te placer à leur tête.

Il tira de sa poche un volumineux manuscrit.

— Tiens, dit le baron, voici l'affaire, lis ! tu verras là de grosses sommes et des noms considérables.

Picard examina très-attentivement cette liste de souscription.

— Comment ! dit-il, le premier nom est le nom d'un ancien ministre des finances sous Louis-Philippe ?

— Pour tout te dire, ce n'est pas le ministre.

— C'est donc quelqu'un de sa famille ?

— Notre associé est du même département ; le ministre et lui ne sont pas parents, mais ils sont compatriotes. Tu comprends bien que tous ces petits détails sont pour toi, et qu'il est fort inu-

tile de donner de pareils renseignements au public.

— Le second nom sur la liste est fort inconnu : M. Burdin... est-ce un homme d'affaires ?

— Non, mais c'est un médecin.

— Est-ce un financier ?

— Non, mais il est chef de bataillon de la garde nationale.

— Est-ce un capitaliste ?

— Non, mais il est chevalier de la Légion d'honneur ; il a le mérite ou le ridicule, comme tu voudras, de se donner un air grave et de pérorer à tout propos. Les actionnaires veulent qu'on les prenne au sérieux, et ils aiment qu'on leur fasse des discours en attendant qu'on leur distribue des dividendes... Le docteur Burdin nous sera utile : il fera les discours... et les courses.

— Je vois sur cette liste le comte de la Roserie. Je le connais un peu...

— Oh ! celui-là est un ami de ton fils, et il dispose de gros capitaux ; il a au moins deux ou trois cent mille francs de rente.

— Tu vas même chercher des financiers au collège d'Anatole ?

— Mon cher ami, crois-moi : même dans des affaires d'argent, les titres de noblesse ont leur valeur et leur prix. Il n'y a que ton nom qui puisse se passer de titre ; Picard, tout court, pèse plus

dans le plateau de la finance qu'un duc et qu'un marquis!

— Enfin, ajouta Picard qui continuait l'examen de la liste, voilà des banquiers qui ne me sont point inconnus. Mais ce Thomas dont j'aperçois le nom, a fait faillite! il a obtenu, il est vrai, un concordat...

— Thomas a été malheureux, mais c'est un honnête homme.

— Je le sais, répondit Picard.

— Il se conduit bien, il donne des à-compte à ses créanciers. Il se réhabilitera; on s'intéresse à lui; toute la finance le protège, et comme notre affaire est excellente, nous désirons qu'il en soit. Je sais que son nom ne serait pas rayé, même par le ministre.

— Ah! le baron de Longueville... vingt mille actions? premier crédit!

— Mon ami, souscris toi-même, toi surtout, pour vingt-cinq mille actions, et les premiers banquiers de Paris et de la province sont à nous. Nous l'emporterons sur toute autre compagnie, ou bien nous arriverons à une fusion honorable.

— Toutes les spéculations hasardeuses sont en dehors de mes habitudes d'affaires, répondit Picard; lorsqu'on engage sa signature pour une somme de plus de douze millions, on doit tout prévoir et tout craindre; il faut avoir dans sa

caisse la somme pour laquelle on s'est engagé, et je ne l'ai pas!

— Crois-tu, par hasard, que j'aie dix millions dans ma poche? j'ai cependant souscrit vingt mille actions. Quand des actions font une prime, on n'est pas embarrassé de les vendre, et à plus forte raison est-il facile de les placer au pair. Tu ne sais donc pas que les actions de cette ligne de fer feront au moins une prime de cinq cents francs? Tous tes correspondants, toute ta clientèle, assiègeront tes bureaux pour en demander, pour en solliciter.

— Je me suis fait la loi de m'interdire les bonnes chances, pour me mettre à l'abri des mauvaises; ainsi, mon cher baron, tu ne vaincras pas ma résistance.

— Tu ne peux pas, du moins, me refuser de devenir le banquier de notre compagnie : tu ne payeras ainsi que l'argent que tu auras reçu. Vois donc les noms et les titres qui figurent dans notre conseil judiciaire! Nous avons la fleur des avoués, des agréés, des avocats et des notaires; nous tenons à avoir la fleur des banquiers. On aimera mieux porter son argent chez toi que chez tout autre de tes confrères; ta maison est si haut placée! elle inspire à tout le monde une si grande confiance!

Picard accepta cette seconde proposition. Ce fut une imprudence, une faute.

Les mœurs légères, excentriques, la vie désordonnée, la morale trop facile du baron auraient dû éloigner Picard de toutes relations avec ce nouveau *courtier d'industrie* dont l'espèce abonde dans notre temps; mais Picard était obligeant; ses habitudes modestes, ses mœurs sévères, sa vie de famille mettaient une distance infranchissable entre lui et Longueville; il croyait ne pas se compromettre en lui rendant service, en l'admettant à une indulgente familiarité.

Il se trompait.

Les intrigants, les gens sans dignité, sans honneur, sont habiles à faire cause commune avec un galant homme, pour forcer ainsi ce galant homme à faire cause commune avec eux. Ils empruntent à l'autorité de son nom une recommandation flatteuse dont ils ont besoin et qu'ils exploitent. Ils gagnent chaque jour du terrain par leurs assiduités, par d'importunes prévenances; ils parlent sans cesse, avec ostentation, de leur chaud dévouement; à les entendre, ils vous protègent, ils vous défendent, tandis que le *zèle* de leurs paroles vous discrédite. Si votre caractère respecté met leur nom équivoque dans un jour favorable, leur mauvaise réputation jette sur vous de fâcheux et tristes reflets.

Le baron avait intérêt à crier par-dessus les toits les vertus de son ami Picard ; mais Picard, malgré toute sa bienveillance, ne pouvait que se taire sur le compte du baron.

C'était donc s'engager dans une mauvaise voie que de mêler son nom à des noms compromis, que d'ouvrir sa maison de banque à une spéculation qui ne devait réussir qu'à force de réticences, d'intrigues et de mensonges. Picard ne donna son adhésion ni par ambition, ni par cupidité, mais par imprévoyance.

Le baron venait d'obtenir une demi-victoire et il courut exploiter le nom de Picard à la Bourse, en le posant comme associé aux intérêts de la compagnie.

Plus l'époque indiquée pour l'adjudication de cette ligne de fer approchait, plus les promesses d'actions montaient dans la coulisse.

Dans l'exagération habituelle de son langage, le baron s'essouffait à répandre le bruit que la maison Picard était à la tête de la compagnie.

L'attrait d'une prime considérable qui ne pouvait, disait-on de tous côtés, manquer de s'élever à cinq cents francs par action, fit envahir les bureaux de la maison Picard par la foule des demandeurs avides.

Le docteur Burdin et le baron arrivèrent à ce résultat : leur compagnie bâtarde, grâce au nom

honoré de Picard, fut prise au sérieux et entra dans une fusion générale avec des compagnies qui offraient de véritables et sérieuses garanties!

Une répartition définitive assura six mille actions à la maison Picard, qui cette fois les accepta, bien certaine qu'elles étaient placées à l'avance dans sa clientèle.

Après la signature du traité par le ministre, les promesses d'actions faisaient en effet cinq cents francs de prime, et Picard put réaliser en peu de jours un bénéfice net de deux millions. Gardant en outre deux mille actions en portefeuille, il fut appelé dans le conseil d'administration.

Picard entra à pleines voiles dans cet océan agité; et souvent plein de tempêtes, des grandes affaires, des grandes spéculations; il débutait presque malgré lui par un coup de maître.

— Ce Picard est-il heureux! s'écria-t-on de tous côtés dans les bureaux des agents de change et dans ce monde d'oisifs intéressés à se persuader que le bien vient en dormant!

Picard recueillait ce qu'il avait semé. Il avait mis vingt ans à acquérir, à force de travail, d'économie, par une vie modeste, une solide réputation, un grand crédit: sa réputation, son crédit, le désignaient, dans cette circonstance, comme un homme spécial, qui donnait d'incontestables

garanties d'intelligence et de probité à l'État et au public.

Chacun touche du doigt une ou deux fois dans sa vie la Fortune, l'Occasion; mais que de gens qui laissent échapper par négligence, par distraction, par la mauvaise situation qu'ils se sont faite, les moyens que le hasard leur offre de s'élever ou de s'enrichir! Ceux-là seuls en profitent, qui se sont créés des titres, des droits et des aptitudes.

Seulement, les uns font leur chemin aussi vite que l'aiguille à secondes, qui parcourt le cadran en une minute; les autres n'arrivent à leur but que comme cette aiguille moins pressée, qui met douze heures à faire le tour du cadran. Picard commençait à courir comme l'aiguille à secondes, et c'était là le danger.

Le coup de dés, que ne voulait pas jouer le patient et laborieux banquier, lui causa une profonde agitation : il éprouva d'abord un certain orgueil à constater l'influence de son nom dans le monde financier.

Comme il n'était accoutumé à réaliser, avec beaucoup de travail, à la fin de chaque année, que de médiocres bénéfices, ce gain de tapis vert s'élevant à deux millions lui donna tous les vertiges de la fièvre.

On sauvegarde, on ménage, on respecte l'ar-

gent, fruit du travail. Le spéculateur, comme le joueur, ne traite qu'avec le dédain de la prodigalité l'argent que jette dans ses mains un caprice de la fortune.

Un premier succès rend ambitieux d'un second ; l'enivrement de l'orgueil devant des richesses si facilement acquises, la confiance en un avenir toujours heureux, le vif désir de dépasser ses rivaux sur la route des grandes entreprises, font bientôt prendre en pitié le jeu régulier, mais certain, des petites affaires et des petits bénéfices.

Picard éprouva à son insu ces divers sentiments, et son âme jusque-là paisible, calme, vivant dans le sommeil de toutes les passions, n'en reçut qu'une plus violente secousse, qu'un plus profond ébranlement.

L'esprit fin et pénétrant de M^{me} Picard démêla bientôt toutes les impressions qu'avaient reçues de ce coup de fortune l'esprit et le cœur de son mari.

Par une intuition pleine de tendresse, elle s'affligea de ce bonheur, dont elle comprenait toute la portée. Elle comprenait déjà que Picard n'était plus le père de famille laborieux et assidu ; que ce gros succès d'argent devait faire naître dans son âme deux funestes passions : l'ambition et la cupidité. Dans sa sagesse, elle prévoyait surtout que celui qu'elle aimait serait bientôt entouré

d'intrigues, de complots, de tous les dangers qui menacent l'homme riche, et surtout l'homme devenu riche.

La situation d'un enrichi n'inspire aucun intérêt; une grande fortune, promptement gagnée, excite l'envie de ceux qui manquent du nécessaire, et même de ceux qui ne se contentent pas de leur superflu. L'envie est un vice si passionné, si naturel au cœur humain, que les lois de la société, de la morale, et les préceptes de la religion, sont impuissants à le contenir, à le réprimer; malgré ces lois et ces préceptes, l'envie dispose des trappes, ouvre des abîmes sous les pieds de l'enrichi, dont l'orgueil fascine souvent la raison, égare l'esprit, endurecit le cœur.

Constance tremblait, de toute la vive affection qu'elle portait à sa famille, d'abord pour son mari que cette révolution d'argent si imprévue pouvait conduire à sa perte; pour Blanche, dont le mariage n'était point encore résolu; pour Anatole, que l'enivrement de faciles richesses pouvait entraîner à tous les désordres. Elle ne pensait qu'à l'avenir des siens.

Pour elle-même, ne savait-elle pas son sort! Ne savait-elle pas qu'elle n'avait plus beaucoup de temps à vivre, à souffrir?

A compter du jour où Picard entra dans les rangs des millionnaires, on dressa contre lui tou-

tes sortes de batteries; on ourdit toutes sortes de complots contre cette fortune à peine assise; de tous côtés, on tendit des pièges à cet homme, qui allait perdre la raison dans la plus triste des ivresses : celle de l'argent!

IV

UNE SURPRISE

Cette grosse affaire qui donnait une prime de cinq cents francs causa dans Paris une certaine sensation.

Comme M. Picard était tout à la fois administrateur et banquier de la compagnie, il devint le point de mire de toutes les cupidités. Ce ne furent que petits billets armoriés et câlins de marquises et de duchesses, billets parfumés et provoquants d'actrices et de femmes galantes, billets avec *têtes de lettres* de diverses administrations. Picard, ce jour-là, comptait beaucoup de connaissances, d'amis et même de parents.

On lui écrivit de la petite ville où il était né; on lui rappelait des souvenirs d'école, des jeux d'en-

fance, des échanges de tartines, de taloches, de coups de poing, de coups de pied; on cherchait à le flatter, à le rajeunir, pour le rendre généreux.

On se préoccupe aujourd'hui du cours de la rente, d'actions au pair, de primes, de reports, dans les sous-préfectures et même dans les villages. Plus d'un paysan s'avisent de vendre de bons quartiers de terre au rabais, mais à deniers comptants, pour doubler cette somme, en espèces, sur le tapis vert de la Bourse.

De ces quartiers de terre et de ces sacs d'écus que reste-t-il? Le plus souvent pas une obole.

Cette fièvre d'agiotage et de convoitise est déjà, dit-on, exploitée dans de petites villes, peu distantes de Paris, par des coulissiers qui s'en vont y porter le soir même, par les chemins de fer, le cours de la rente, du *Lyon*, de *l'Orléans*, de *l'Est* et de *l'Ouest*, du *Crédit mobilier*, etc., etc.; ils tiennent boutique de toutes ces valeurs, ils en vendent ou en achètent à terme, ils payent ou reçoivent en liquidation les différences: c'est la vapeur appliquée à la passion du jeu.

Les commis de la maison Picard reçurent comme gratification quelques actions au pair; le vieux Laurent fut le seul qui ne voulut rien demander. A ceux qui lui reprochaient sa ridicule discrétion, il répondait: Grâce à mes économies, j'en ai bien

assez pour aller jusqu'au bout, pour mourir avec un médecin, pour me faire enterrer avec un prêtre.

Le plus pauvre était le plus désintéressé.

Dans cette répartition d'actions à primes, le baron de Longueville et le docteur Burdin lui-même parvinrent à obtenir une assez belle part.

Ignorant, ne sachant pas même l'orthographe, le docteur Burdin cultivait avec amour le *lieu commun* et déclamait les *vérités de M. de la Palisse* avec une grande satisfaction de soi-même; il avait son public.

De nombreux actionnaires trouvèrent le docteur Burdin si grave, si sérieux et si éloquent, que, sur leur demande, cet apprenti financier fut admis dans le conseil d'administration.

Le baron ne voyait, dans cette première affaire de Ficard, que l'aurore d'un avenir illuminé de millions.

Un jour, quelque temps après la réalisation de deux cent mille francs de bénéfice, de Longueville et une dame voilée descendaient mystérieusement d'une voiture de place, à l'hôtel de la rue de la Pépinière.

Le baron ouvrit sans bruit, avec une petite clef d'or, une des portes d'entrée de son appartement; il conduisit dans sa chambre à coucher la dame voilée et alluma lui-même une bougie. Il avait eu

le soin de donner congé pour cette soirée à son trop curieux valet de chambre Frédéric, en lui disant le matin : « Je ne rentrerai pas dans la soirée, je n'aurai pas besoin de toi. »

La dame voilée fit le tour de la chambre, pour bien s'assurer que personne n'était caché dans les armoires, derrière les rideaux : elle ne se décida à soulever son voile qu'après une inspection minutieuse.

— Tant de précautions t'étonnent, baron ? mais j'ai donné mon cœur, tu entends... donné!... à un charmant jeune homme de vingt ans qui a de l'avenir et que je veux garder. Mes meilleures amies sont si méchantes, si envieuses ! si on me voyait entrer le soir chez toi... un libertin... elles feraient tambouriner l'aventure dans tout Paris. Voyons, que me veux-tu ? pourquoi ce mystérieux rendez-vous ?

Cette femme, dont la mère avait traîné sa vie dans les maisons de bouillotte et à Frascati, comptait déjà de trente-quatre à trente-six ans. Le baron, qui le premier la présenta dans le monde riche, avait préparé sa célébrité en lui donnant un sobriquet (il aimait les sobriquets) : il l'avait surnommée *la Cardoville*.

Souvent, quelques-unes de ces malheureuses qui font trafic de leurs charmes se laissent entraîner dans cette vie honteuse par les obsessions

enivrantes que leur attire leur beauté. La Cardoville était belle ; elle brillait surtout par une abondante chevelure d'une nuance dorée , par une peau éclatante de blancheur, par une splendide poitrine. Ses attraits comme ses vices étaient héréditaires, et l'on disait d'elle, dans le monde licencieux où elle vivait : « C'est tout le corset de sa mère ! »

Grâce au sobriquet et à une seconde éducation qu'elle avait reçue du baron, la Cardoville vendait beaucoup plus cher les restes de sa beauté qu'elle n'en avait vendu les prémices ; ce n'est guère qu'après de publiques et d'innombrables galanteries que courtisanes et comédiennes deviennent des ragoûts de prince.

— Chère amie, dit le baron, depuis quelque temps, je vous ai toutes perdues de vue ; j'ai dû m'occuper de moi seul et de ma fortune. Voyons, dis-moi, où en est aujourd'hui le personnel des femmes légères à Paris ?

— Mais tu me demandes là *une Histoire universelle !*

— J'ai besoin de renseignements, j'ai besoin de tes avis, et peut-être de tes services.

— Tu veux me charger de quelque mauvaise action ; mais je te préviens que je tourne à la vertu.

— Très-bien ! Voici ce dont il s'agit. Mon ami

Picard, le gros banquier (le baron aimait à se vanter de ses relations avec la finance), vient de gagner des millions ; il est destiné à en avoir vingt ou trente avant peu de temps. Les millions donnent la danse de Saint-Guy : ceux qui les gagnent subitement, comme par un coup de baguette, sont pris d'une fièvre de plaisirs, d'excentricités, qui les arrache à leur logis et à leur famille. A l'exemple de tous les millionnaires de ma connaissance, mon ami ne tardera pas à me prier de lui trouver un nid élégant, parfumé, où il soit sûr de rencontrer une fidèle et tendre colombe. C'est un bon mari, un bon père de famille : je ne veux pas qu'il puisse être compromis par quelque scandale. Trouve-moi donc une petite femme discrète, tranquille, un peu pot-au-feu, qu'il puisse fréquenter sans danger ; il ne lésinera pas sur les *honoraires*.

— En amitié, comme autrefois en amour, tu as confiance en moi, et ta confiance est bien placée. J'ai ton affaire : une charmante personne ; elle s'appelle Marie : c'est son vrai nom.

— Qu'est-ce que cela, dit le baron avec dédain, Marie ?

— Je vais bien t'étonner, c'est une très-honnête fille. Voici son roman ; nous avons toutes le nôtre !

— Je t'écoute.

— Marie est la fille d'un colonel qui ne lui laissa,

en mourant, aucune fortune... pas un sou ; cette mort rendit Marie orpheline : elle avait déjà perdu sa mère. Marie vendit le mobilier dont elle hérita, se créa ainsi quelques petites ressources, et se plaça courageusement comme ouvrière dans une maison de lingerie. Le fils de la maîtresse de cette maison essaya de la séduire en lui promettant le mariage ; mais, bien qu'il lui eût inspiré de l'amour, elle résista ; ce faux don Juan ne tarda pas à l'abandonner pour épouser une dot. Les hommes nous accusent de les tromper, et ils ont raison ; conviens qu'en vous trompant nous ne faisons que prendre une revanche ! La jeune fille, désespérée, vint se réfugier dans une des mansardes de la maison que j'habitais ; je la rencontrai plusieurs fois sur l'escalier : je fus frappée de sa beauté et de sa silencieuse tristesse.

— Tu ne me fais pas un conte ? dit le baron.

— Je n'y ai aucun intérêt. Je continue. En rentrant un soir chez moi vers minuit, je me sentis suffoquée par une odeur de charbon. Entraînée par un mouvement presque involontaire, je montai vite jusqu'à la mansarde de la jeune fille : je frappai ; on ne me répondit pas. La porte était si mal fermée, avec une si mauvaise serrure, que, d'un coup de pied, je l'ouvris.

Baron, je ne te dis pas de farces ! Je vis là un triste spectacle qui m'émut jusqu'aux larmes :

Marie était étendue sur son lit, mourante ; au milieu de la chambre, des charbons brûlaient encore dans un réchaud ; j'ouvris toutes grandes la porte et la fenêtre. Marie faisait entendre les gémissements de l'agonie ; j'appelai au secours ; on vint aussitôt ; un médecin accourut, et, à force de soins, Marie put être rappelée à la vie. Sur une table, je remarquai un papier ; j'y lus cette phrase : « Je suis seule : je suis trop malheureuse, je vais rejoindre mon père et ma mère. »

Une locataire de la maison, une brave femme, M^{me} Dominique et moi, chacune à notre tour, nous passâmes plusieurs nuits près de Marie : elle nous en témoigna la reconnaissance la plus vive. Alors, je m'intéressai vivement à elle. Je n'hésitai pas à lui donner les tristes conseils que nous dicte l'expérience.

« Chère enfant, lui dis-je, sachez que la pauvre fille dans la misère, travaillant pour manger, n'est bonne qu'à être trompée, séduite, abandonnée ; mais si certains hommes nous rencontrent, nous autres, parées de riches étoffes, couvertes de diamants, insolemment assises dans un équipage... oh ! oh !... c'est bien différent ! Étoffes, diamants, équipages, nous devons souvent tout cela ; mais notre luxe les flatte, éblouit leur vanité bien plus encore que la nôtre, et, pour se pavaner de notre conquête qu'on envie, de notre élégance qu'on

cite, ils nous couvrent de billets de banque, aumônes vaniteuses où la charité et l'affection n'entrent pour rien ! »

— Tu parles comme un livre, chère amie.

— Par malheur, les bons exemples comme les mauvais laissent des impressions ineffaçables. Dans sa famille, les mots *honnêteté, vertu, honneur*, sont les seuls qui aient frappé l'oreille de Marie, et malgré mes conseils, plus sages qu'ils n'en ont l'air, son âme est aussi enracinée dans le bien que la mienne et la tienne le sont dans le mal.

— Mais, ma chère, c'est toi qui me proposes de faire une mauvaise action, de corrompre une fille vertueuse !

— Ton ami fera une bonne action, au contraire, en éloignant d'elle ces chiens d'hommes capables d'abuser de sa jeunesse, de sa beauté, sans faire cesser sa misère. M^{me} Dominique, qui l'a soignée avec moi, a recueilli Marie dans une maison dont elle est, je crois, propriétaire, et où elle habite maintenant ; elle la loge, elle la nourrit, elle la traite comme son enfant.

Il faut que ton ami Picard se présente sous un nom d'emprunt et ne dise point qu'il est marié.

Marie est sage, instruite, charmante, bien élevée ; c'est une la Vallière que ton ami trouvera sur sa route, et de notre temps les la Vallière sont rares.

Il vous faudra imaginer un prétexte pour cette première visite ; ton ami le banquier offrira à Marie, que j'aurai prévenue, une place de demoiselle de compagnie près d'une sœur riche et veuve. Elle refusera ; mais vous vous serez introduits dans la place, et ce sera un grand pas de fait.

— J'ai bien suivi le drame en cinq actes que tu viens de me conter. Je vois comment il faudra s'y prendre avec cette jeune fille et surtout avec Picard ; il a bon cœur, cette fille lui inspirera de l'intérêt ; l'amour viendra plus tard chez Marie par reconnaissance, et chez son protecteur pour le souvenir de tous les sacrifices qu'il aura faits pour elle. Le jour où mon ami le millionnaire sera pris de la danse de Saint-Guy, je te demanderai l'adresse de ta la Vallière, tu lui annonceras notre visite avec tous les ménagements, c'est-à-dire avec toutes les ruses, avec tous les mensonges que tu jugeras nécessaires.

Le baron, dont l'imagination était chaque soir excitée par de fins dîners, s'approcha de la Cardoville et voulut se permettre quelque tendre familiarité d'autrefois.

— Baron, des services d'amie tant que tu voudras... mais rien de plus. Je t'ai aimé, scélérat, et tu m'as quittée ; j'avais cependant manqué ma fortune pour te rester fidèle !

A la grande surprise du baron, un bruit d'éclats

de rire interrompit cette conversation qui allait tourner aux reproches.

La Cardoville s'empessa de baisser son voile et s'écria :

— Traître, il y a quelqu'un ici !

Le baron sortit de sa chambre et se dirigea vers la salle à manger d'où partaient les éclats de rire.

La porte en était fermée, mais on pouvait entendre tout ce qui s'y disait.

Le baron, qui tenait à ne pas être accusé de trahison, revint dans la chambre pour calmer les inquiétudes de son ancienne amie.

— Croirais-tu que mon valet Frédéric donne à souper dans mon linge de table, dans mon argenterie, à cinq ou six domestiques de ses amis ?

— Allons donc les écouter, reprit en riant la Cardoville.

Tous deux traversèrent le salon sans lumière, marchant sur la pointe des pieds, ayant bien soin de ne pas faire le moindre bruit. Ils s'assirent de chaque côté de la porte de la salle à manger, pour ne rien perdre de ce qui pouvait se dire.

Il fallait entendre toutes les *santés* que les convives se portaient ! Ils faisaient l'éloge des vins, singeant les manières et prenant le langage de leurs maîtres. Ils se donnaient aussi les uns aux autres les noms et les titres des personnages qu'ils servaient.

Frédéric s'appelait M. le baron; le valet de chambre du comte de la Roserie s'appelait M. le comte, et, sous les noms, sous les titres de leurs maîtres, ils buvaient à grands verres comme des laquais.

Frédéric prit solennellement la parole.

— Vous savez que nous venons de gagner quelques cent mille francs et qu'un de nos amis, le banquier Picard, vient de gagner trois ou quatre millions. La maison Picard doit nécessairement changer de face. Il se fera là de grandes affaires, de gros bénéfices, il faut donc qu'un des nôtres s'introduise dans la place et nous tienne au courant de toutes les opérations de Bourse qui devront réussir.

L'intérieur de cette maison est depuis longtemps gouverné par le vieux Laurent, domestique arriéré, qui ne songe qu'à faire des économies; les conditions bourgeoises abaissent l'esprit! Il faudra initier M. Picard aux bonnes manières, au luxe, à une grande existence. Il faut que M. de Picard ait un hôtel, une écurie, une chasse, un château, un nombreux domestique et des maîtresses. Un valet de chambre intelligent fait ce qu'il veut de son maître, en flattant sa vanité, en cultivant ses mauvais penchants, en passant une main caressante sur toutes ses faiblesses. Tout le monde a les

siennes ; les maîtres ont les leurs ; nous-mêmes, nous avons peut-être les nôtres !

Je ne veux pas faire ici le professeur ; mais croyez que ma position inébranlable près du baron, je ne la dois qu'à de longues et sérieuses études.

J'étudie les variations de sa santé, j'étudie ses impressions, ses émotions de chaque jour, j'étudie jusqu'à ses digestions ! Je courbe la tête dans les mauvais quarts d'heure pour la relever aux bons moments.

Hier, je tenais à questionner mon maître sur les chances de bénéfices que pouvaient avoir certaines actions ; il avait beaucoup perdu dans la journée à la Bourse, et dans la nuit au baccarat : l'instant était mal choisi ; le baron m'envoya promener ; pour se calmer il prit un bain. « Vous voilà en ma puissance, vous m'appartenez, lui dis-je alors, en le voyant humble comme le poisson dans l'eau ; vous serez bien forcé de me répondre maintenant. » Mais le baron se mit en fureur. Je changeai vite de langage ; nous ne sommes que des pots de terre !

« Le linge de M. le baron sera bien chaud , répliquai-je ; ce bain rafraîchira le sang de M. le baron ! Il faut que M. le baron ait bien garde toute cette journée de prendre froid ! »

Ces paroles de dévouement firent leur effet, le

baron s'attendrit, et j'obtins de lui tous les renseignements qui devaient m'être utiles.

Il est surtout pour nous, messieurs, un premier devoir : la flatterie, la flatterie à toute heure, en toute occasion. Les vaniteuses dépenses du baron : générosité ; les gains de Bourse ou de jeu : savoir-faire ! Je suis tout enthousiasme pour la maîtresse en faveur, tout dédain pour la maîtresse en disgrâce. Si je surprends monsieur heureux d'être au monde, se mirant, levant la tête, tendant le jarret, je ne manque jamais de m'écrier : « Comme M. le baron a bonne mine ! M. le baron ne s'est jamais si bien porté ! Comme M. le baron a l'air jeune ! Comme M. le baron doit encore plaire aux femmes ! »

Un valet de chambre de l'antiquité se permettait, dit-on, de répéter tous les matins à son maître : « Souviens-toi que tu es homme ! » Moi, je persuade tous les matins au baron qu'il est presque un dieu !

Le valet de chambre du comte de la Roserie proposa un toast en l'honneur de Frédéric.

On en était au dessert, et on ne trinquait plus qu'avec les vins les plus fins de l'Espagne.

Le vrai baron, qui écoutait la bouche béante et ne perdait pas un mot de ces entretiens, prenait assez gaiement cette incartade et ces roueries de l'impertinent Frédéric ; il approuvait même assez

volontiers ses plans, ses projets sur la maison Picard.

— Messieurs, dit un des convives, pourquoi ne nous enrichirions-nous pas comme nos maîtres ? Ayons comme eux nos agents de change et suivons la marche de leur jeu. Au parquet, les imbéciles changent leurs pièces de vingt francs en pièces de vingt sous ; ayons l'esprit de convertir nos pièces de vingt sous en pièces de vingt francs, et nos estomacs de laquais s'habitueront aux pâtés de foie gras, aux homards, aux truffes, aux excellents vins, à tout ce que Frédéric nous fait manger et boire, — tout comme si nous étions barons, comtes ou marquis.

— Imitiez-moi, reprit Frédéric ; n'était la serviette que je suis forcé quelquefois de porter sous le bras, je m'habille comme le baron, j'ai autant d'esprit que le baron, et je lui ressemble à ce point qu'on se demande si c'est Frédéric qui copie le baron ou si c'est le baron qui singe Frédéric. Je suis déjà assez riche pour ne me refuser aucune des maîtresses de mon maître, lorsque ses maîtresses me plaisent. J'ai été aimé, mais presque ruiné par la dernière drôlesse qui a régné sur son cœur et sur sa bourse ; il la nommait *la Cardoville*.

Grâce à l'obscurité du salon, Longueville ne put juger de l'émotion et de la colère de son ancienne

maîtresse, pas plus que la Cardoville ne put voir quelle grimace faisait le baron, en apprenant qu'il avait eu pour rival son valet de chambre.

— Eh bien ! mon cher, dit à voix basse la Cardoville, n'ai-je pas eu raison de ne pas te dire le nom de celui que j'aime ? Tu ne te serais pas couché avant de lui avoir conté cette plaisanterie. Conviens qu'elle est drôle et que notre situation est assez comique.

Au milieu des éclats de la plus fôlle gaieté, Frédéric revint au côté sérieux de l'affaire.

— Messieurs, dit-il, qui choisissons-nous pour surveiller, pour diriger la fortune de la maison Picard ?

— Je ne vois que toi à la hauteur de cette besogne, reprit le faux comte de la Roseric.

— Messieurs, je suis trop attaché au baron, il a trop besoin de moi pour que je le quitte ; mais, je le reconnais, la besogne sera rude. Vingt ans d'économie, de régularité, d'ordre, de *lésinerie*, remplissent un logis de beaucoup de poussière et de beaucoup de toiles d'araignées. Il ne sera pas facile d'épousseter, de nettoyer, d'appropriier ce taudis : il faudra batailler contre toutes les mauvaises habitudes des maisons honnêtes.

Il faudra prendre l'affaire de haut, rompre avec le passé, trancher dans le vif, n'écouter aucune plainte, et n'accepter sur la dépense aucun rabais.

Il faudra du savoir-faire, de la décision, et une certaine impertinence. L'impertinence réussit assez, auprès des petites gens ! Ainsi, messieurs, pensons-y sérieusement ; cherchons, chacun de notre côté, un candidat, et l'élection se fera ensuite à la majorité des voix.

C'est une affaire qui en vaut la peine ! Jurons tous, le verre à la main, de ne jamais servir chez ces gredins de bourgeois qui liardent avec leurs domestiques ; dévouons-nous à la vraie noblesse d'aujourd'hui, aux millions !

Le faux comte de la Roserie, après cette harangue de Frédéric qui fit vider bien des verres, invita à souper... à la table de son maître, tous les convives présents, pour la semaine suivante.

Le baron et son ancienne amie crurent sage de battre en retraite.

— Vous avez là, baron, pour valet de chambre un coquin bien insolent et bien indiscret !

— Vous pourriez ajouter que j'ai eu pour maîtresse une femme... bien digne de lui, bien peu digne de moi ! Ceci me prouve qu'avec de l'argent on peut tout avoir, tout acheter, excepté quelque chose d'honnête.

— Je te quitte... mon ami, tu fais de la morale, tu deviens bête.

Le baron, qui se piquait de façons de grand seigneur, reconduisit poliment la Cardoville jusqu'à

la voiture, et comme les roués de la Régence, **il** s'empressa d'aller conter dans les coulisses **de** l'Opéra, en en faisant des gorges chaudes, le **secret** de sa mésaventure ; il ne cacha que le nom **de** l'héroïne.

Il tenait à être le premier à en rire, pour **se** mettre à l'abri des moqueries et des quolibets — en les devançant.

En sortant de l'Opéra, le baron s'était rendu à Tortoni. Un tilbury, attelé d'un cheval de sang, bai brun, qui attirait tous les regards, s'arrêta à l'entrée de la rue Taitbout.

Un jeune homme d'une élégance irréprochable et du meilleur goût en descendit. C'était Anatole.

— Bonsoir, baron, s'écria-t-il en apercevant de Longueville.

Anatole n'avait la bride sur le cou que depuis un mois environ ; et déjà il pouvait rivaliser de bonne tenue, de grandes manières avec les jeunes gens les plus à la mode et les mieux *nés*. Il prit le bras du baron et l'entraîna sur le boulevard.

Notre jeune échappé du collège n'avait-il pas déjà bien des choses à lui conter ?

— Est-ce que votre père vous a donné un cheval et un tilbury ?

— Je n'ai pas trop suivi vos conseils, baron, et mon luxe n'est qu'une preuve de mon crédit. J'ai fait un petit mensonge à mon père ; il croit que le

comte de la Roserie me prête ses domestiques, ses chevaux et ses voitures. Mais j'ai du nouveau à vous apprendre : je suis amoureux d'une femme charmante qui prétend qu'elle n'a jamais aimé que moi ; j'ai déjà donné quelques meubles, un peu de dentelles et de diamants. Notre bonheur est sans nuages ; elle croit à ma fidélité, je crois à la sienne ; malheureusement, malgré les deux millions que vient de gagner mon père, ma bourse est un peu à sec. Indiquez-moi donc quelque usurier qui ne m'écorche pas trop...

— Jeune homme, vous voilà déjà dans la mauvaise route que je vous avais dit d'éviter. Tenez, ajouta le baron, en tirant de son portefeuille quelques billets de mille francs, avec moi du moins, vous n'aurez pas à faire de lettres de change. Nous compterons plus tard. Mais, voyons, je connais tout Paris ; quel est le nom de votre brillante conquête ?

— Ah ! je crois que son nom n'est qu'un sobriquet ! on l'appelle la Cardoville.

Le baron partit d'un éclat de rire, et il allait raconter l'anecdote de sa soirée ; mais il réfléchit : « Ce jeune homme, se dit-il, a déjà fait quelques frais de premier établissement ; une autre ne lui serait pas plus fidèle : laissons-lui ses illusions ; d'ailleurs, je menacerai la Cardoville de tout dire si elle abuse de l'amour de ce jeune fou. » Il expli-

qua facilement son accès de gaieté par l'étrangeté du sobriquet de la *Cardoville*, et il eut le bon goût de ne pas se venger de celle qui l'avait trompé.

Le baron pensait que son infidèle amie pouvait bien aimer ce beau garçon, et tiendrait à ne pas trop l'endetter. Lui aussi, il avait encore des illusions !

Anatole, tout en lui faisant confiance de sa nouvelle passion, n'en pria pas moins de Longueville de lui faire obtenir ses entrées dans les coulisses de l'Opéra, et de le présenter à dix ou douze actrices presque célèbres qu'il lui nomma.

La surveillance paternelle manquait à ce jeune fou ; il avait déjà perdu la tête en voyant tomber à l'improviste deux millions dans la caisse de son père. Picard se préoccupait de grandes affaires ; marié, et ayant toujours vécu en famille, il ignorait les séductions et les dangers qui entouraient son fils, et lui-même, depuis cette nouvelle et subite fortune qui avait fait tant de bruit.

Quant au baron, ce n'était point l'expérience qui lui manquait ; mais son goût effréné pour les plaisirs, que l'âge n'avait point calmé ; ses mœurs, plus que légères, ne pouvaient donner à Picard et à son fils que de fâcheuses leçons et de mauvais exemples.

Anatole ne s'était point encore livré à la passion du jeu ; mais sur la pente de cette vie inoccupée

et toute de plaisirs , il ne pouvait manquer de tomber tôt ou tard dans toutes les folies.

Le baron quitta Anatole chez lui vers deux heures du matin. Il ne retrouva aucun vestige des ripailles de la veille, et , par dignité, par amour-propre , il garda le silence sur tout ce qu'il avait vu et entendu.

Après tout, la morale de Frédéric n'était-elle pas celle du baron !

V

LES JEUX DE BOURSE. — LE GÉNÉRAL DE RHÉTORIÈRE. MONSIEUR LEDAIN

Rien n'était encore changé dans l'intimité de la maison Picard.

Le nouveau millionnaire était cependant, malgré lui, entraîné à un nouveau genre de vie. Ses matinées se trouvaient prises par les visites intéressées d'une foule de gens à projets.

Il commençait à ne plus rejeter sans examen les inventions, les découvertes utiles ou même ridicules qu'on venait lui soumettre; il regardait, du reste, presque comme un devoir de protéger, d'encourager le commerce, l'industrie, d'aider de ses capitaux les hommes intelligents, honnêtes et laborieux.

Grandes lignes de fer, entreprises de voitures

publiques, quartiers nouveaux à construire, procédés économiques de fabrication, découvertes scientifiques, journaux littéraires et industriels à créer, toutes les affaires, et des meilleures, affluaient chez l'heureux banquier et le détournaient du train ordinaire et régulier de sa maison.

Les habiles lui avaient surtout fait apprécier les avantages des sociétés anonymes. Dans ces sociétés, pas de responsabilité personnelle; l'honneur n'est point engagé, on n'y compromet jamais son crédit, disait le baron : ce sont les écus qui luttent, ils sont vainqueurs ou vaincus.

La société anonyme a surtout été inventée pour ces grandes conceptions dont le capital ne saurait être garanti par des fortunes individuelles. La spéculation ne peut d'ailleurs produire de grands mouvements à exploiter que lorsqu'elle agit sur une masse d'actions considérable.

Parlait-on au baron d'un capital de six à dix millions ? il répondait en levant les épaules :

— Mais il n'y a rien à faire à la Bourse avec un si petit morceau : six à dix millions, ce n'est qu'une bouchée !

Picard s'était laissé convertir à ces affaires colossales d'un capital social d'au moins cent millions. Déjà célèbre par plus d'un succès, la maison Picard régnait despotiquement au parquet et dans

la coulisse. Les opérations nouvelles dont elle se chargeait y excitaient l'engouement des spéculateurs; les entreprises agonisantes qu'elle ressuscitait dans son crédit reprenaient aussitôt la faveur de la popularité.

De là, pour ce grand comptoir, des manœuvres qui lui assuraient des bénéfices illimités.

Lorsque le financier Picard devait, par des mesures administratives, peser sur des valeurs industrielles, les rendre *lourdes* sur le marché, il en jetait à l'avance par milliers dans la coulisse : ces valeurs étaient condamnées à la baisse.

Lorsqu'il devait remettre en crédit des valeurs délaissées, il faisait à l'avance une razzia de ces valeurs qui *s'offraient* à vil prix : celles-là étaient vouées à la hausse.

C'était un jeu bien simple : le public recevait toutes les basses cartes, Picard et ses amis se donnaient tous les atouts. Ceux qui savent adroitement exécuter ces tours de gobelet passent aujourd'hui pour de grands génies en finances.

Le baron de Longueville vint un jour proposer à Picard la plus savante, la plus admirable combinaison pour pêcher en eau trouble une masse de millions d'un seul coup de filet.

— Voici, dit-il, comment il faudrait s'y prendre.

Il s'agissait d'une ancienne ligne de chemin de

fer, isolée, et comme oubliée dans un coin de la France. Les actions créées étaient de cinq cents francs ; elles descendirent à soixante-douze francs.

— Fais acheter adroitement, dit le baron, les actions offertes sur la place ; quand elles seront entre tes mains, rejette-les sur le marché jusqu'à ce qu'elles tombent à quinze ou vingt francs ; la panique s'en mêlera, et tu rachèteras toutes les actions pour rien. Tu trouves ensuite le moyen de relier cette ligne de fer, d'un petit parcours, à une des grandes lignes qui prospèrent ; les actions achetées à quinze ou vingt francs remontent au prix d'émission, même avec une prime de deux ou trois cents francs. Les premiers actionnaires seront ruinés, mais tu gagnes douze ou quinze millions.

Picard, silencieux, paraissait hésiter.

— Mais n'hésite donc pas ; s'écria le baron, ne fais-tu pas ton métier ? n'es-tu pas spéculateur ? Qu'est-ce que spéculer ? C'est vendre et acheter ; on achète bon marché et on vend cher, voilà tout ; on ne spécule que pour s'enrichir ; c'est le but. Qu'importent les moyens ; ceux qui perdent à ce jeu-là sont des imbéciles ; toi, tu ne fais qu'user des avantages que te donnent d'immenses capitaux qui, après tout, ne doivent pas rester improductifs dans tes mains.

Le banquier était devenu un homme cupide et

ambitieux : il finit par adopter ce projet, qui aurait pu, d'ailleurs, être exécuté par un autre dans de moins bonnes conditions. C'eût été là une affaire gâtée!

Surmené par les conseils du baron, par la fièvre du jeu, par des concurrences jalouses, par la nécessité de mettre la main sur de gros bénéfices, puisqu'il pouvait subir de grosses pertes,— Picard se sentait forcé bien souvent de faire taire d'importuns scrupules de conscience, et de s'écarter de ses anciennes habitudes de prudence et de délicatesse.

L'ambition financière de Picard ne s'arrêtait pas même aux bénéfices fabuleux de ses jeux de Bourse. Avec l'aide de ses ressources immenses, il s'attaquait, par une concurrence redoutable, à des établissements privés. Il monopolisait, par des commandites décisives, plus d'un commerce, plus d'une industrie, par exemple, la *nouveauté*, la *confection*, l'*hôtel garni*, et même jusqu'à la *table d'hôte*.

Il voulait, disait-il, doter chaque département d'une succursale de la maison Picard. Il s'était promis d'écraser tous les banquiers, même Rothschild! il visait secrètement à révolutionner la Banque de France pour la remplacer.

Dans son ivresse, Picard osait tout, et la fortune ne se lassait pas de protéger son audace.

Grisé par les millions, gâté par des flatteries perfides, intéressées, il ne pouvait plus s'arrêter sur cette pente du succès, pente plus rapide peut-être que celle du malheur.

Le navire de la maison Picard, poussé par le vent, emporté par les flots, ne pouvait plus regagner les bords paisibles du rivage, qu'il se promettait autrefois de ne jamais quitter.

De nouvelles et nombreuses relations arrachèrent Picard aux dîners de famille. Il dut surtout fréquenter les collègues des conseils d'administration dont il faisait partie.

Dans ces réunions, il se prit d'une grande sympathie pour le comte de la Roserie, qui lui fut présenté, et dont le bon sens, la bonne tenue, la précoce intelligence le surprirent et le charmèrent.

Le comte de la Roserie se tenait au courant des œuvres littéraires, des œuvres d'art, des mouvements de l'industrie; il avait déjà visité presque toutes les grandes capitales de l'Europe. C'était un homme d'un très-aimable commerce; mais il avait une très-bonne opinion de soi : il voulait être compté.

Avec toutes ses bonnes qualités, un rien, une misère, le rendait même presque ridicule : il se montrait aussi entiché de son titre de comte, — que s'il n'avait pas eu le droit de le porter.

Sa couronne de comte resplendissait, brodée aux coins de ses mouchoirs, gravée sur la pierre fine d'une bague, en relief sur la boîte en or de sa montre, sur ses voitures, sur ses harnais, sur son argenterie, sur des chaises en tapisserie, sur des coussins pour les chaussures. Il était comte des pieds à la tête.

Le titre de gentilhomme lui dérangeait l'esprit; il faisait toutes choses en gentilhomme : il vivait en gentilhomme, il aimait en gentilhomme, il montait à cheval en gentilhomme, il jouait en gentilhomme, il tirait l'épée en gentilhomme.

Aux moindres rassemblements populaires, il s'écriait, plein de dédain pour notre société démocratique :

— Vous verrez que nous serons encore forcés d'émigrer!

Une seule chose le passionnait autant que son titre de comte : l'argent ! Il était cupide ! sans être avare.

Les grands succès de Picard le rendirent courtisan de la roture et de la fortune du banquier ; il s'appliquait à lui plaire.

Dans les bureaux de Picard, pendant les fréquentes absences du chef de la maison, le zèle du jeune de Rhétorière suffisait à tout ; il avait même pris, à force d'assiduité, une autorité reconnue par tous ; on le consultait, on l'écoutait, et les

anciens clients ne s'adressaient plus qu'à lui.

Madame Picard se préoccupait des nouvelles distractions, des nouvelles habitudes de son mari. La mère de famille eût souhaité que son mari et ses enfants restassent plus que jamais auprès d'elle, comme pour doubler le temps trop court où elle pouvait encore les voir et les aimer. Blanche elle-même prenait souci de cette situation : elle présentait de mauvais jours.

Quel fut l'étonnement du jeune de Rhétorière, lorsqu'au milieu des *allants* et *venants*, il vit entrer, un matin, son oncle le général !

— Monsieur Picard est-il ici ? demanda le général d'un ton bourru.

— Non, mon oncle, mais madame Picard est chez elle.

— Je viens remplir une mission dont j'ai été contraint de me charger. Mon conseil général m'envoie près de ton patron pour le décider à former une compagnie sérieuse, qui donne enfin un chemin de fer à notre département. Pour peu que tu aies montré ma lettre qui te déshérite, je ne serai pas bien reçu ici : mais enfin je fais mon devoir.

— Mon oncle, je vais savoir si, en l'absence de son mari, madame Picard peut vous recevoir.

Le jeune commis revint avec joie annoncer au général qu'il pouvait monter au salon.

Au moment où madame Picard reçut ce visiteur inattendu et de fâcheuse humeur, sa fille était près d'elle. Toutes deux étaient très-émues et surtout très-curieuses du motif qui amenait le général; mais, dans cet entretien, les interlocuteurs ne tardèrent pas à changer de rôle.

La tenue modeste de la mère et de la fille, la grâce intéressante et sympathique de l'une, la beauté séduisante de l'autre, le parfum de mœurs honnêtes qu'on respirait dans cette maison surprirent et désarmèrent le général : il se trouva comme embarrassé de la situation que lui faisait près de cette famille la lettre écrite par lui à son neveu, et si pleine de préventions injustes.

Le vieux soldat changea de ton : son langage, ses façons tournèrent à la plus aimable bienveillance. Il fit connaître le motif de sa visite et témoigna le désir de causer affaires avec M. Picard.

Tout cela fut bientôt dit, et chacun se renferma de nouveau dans une réserve qui trahissait l'intérêt de la situation.

Qui oserait le premier rompre la glace ? Le général allait-il faire amende honorable, désavouer ses opinions contre le commerce, contre l'argent ? Ce fut lui, en effet, qui, le premier, aborda la question difficile.

— Si mon neveu vous a fait confidence d'une lettre que je lui ai écrite et d'une résolution que

j'avais prise, vous devez, madame, avoir conçu de moi une mauvaise idée. J'ai traité mon neveu durement, et je reconnais aujourd'hui que j'ai eu tort. Heureusement ma lettre ne lui a pas nui dans la maison, puisqu'il y est resté.

— Monsieur le comte, répondit madame Picard, M. de Rhétorière a toujours fait preuve de zèle, d'intelligence et d'activité; M. Picard en fait très-grand cas.

Le général, arrivé de la veille à Paris, ne se doutait pas de l'accroissement de fortune, de la transformation de la maison Picard.

— Croyez bien, madame, que dès ce moment j'ai tout à fait changé d'avis; mon neveu trouverait en moi un homme moins fâcheux et de meilleure volonté.

— Votre neveu, général, est digne, selon moi, de toute votre affection.

— Je suis heureux, madame, d'entendre de vous de telles paroles.

Pendant cet entretien, la physionomie de la jeune Blanche et de sa mère s'éclairait d'un rayon de joie et d'espérance, lorsque Picard, averti de la présence du général, entra dans le salon.

L'expression du visage est souvent plus indiscreète que la parole elle-même. Le front du père de famille était soucieux.

Modeste banquier, il n'avait tenu que peu de

compte de la lettre de M. de Rhétorière. Devenu un homme important, considérable, il se souvint de cette lettre avec amertume, ressentiment.

Picard était habitué déjà à l'encens qu'on brûlait à ses pieds. Son attitude presque hostile et résolue n'échappa à aucun des acteurs de cette scène.

Cédant à sa nature vive et passionnée, le général, lui aussi, changea de sentiment et de langage; il fit connaître très-sèchement le but de sa visite, Picard s'empessa de répondre, sur le même ton, qu'il ne pouvait se charger de nouvelles affaires.

Après cette demande et cette réponse, le comte de Rhétorière salua avec un respect affecté et se retira sans mot dire.

Blanche quitta le salon pour mieux cacher sa douleur, et les deux époux eurent à s'expliquer entre eux sur l'avenir de leur fille.

— Adolphe... dit Constance avec douceur, tu as bien mal reçu ce pauvre général!

— Oui, tu as raison, j'ai peut-être eu tort; mais, aussi, ce vieux soldat fait trop bon marché des gens qui, par leurs capitaux, par leur intelligence, savent donner un nouvel essor aux progrès du commerce et de l'industrie! Le temps est au travail, aux affaires, et non pas aux coups de sabre. Une alliance avec cette famille, dont le général est aujourd'hui le chef, serait une faute.

— Mais, mon ami, le jeune de Rhétorière ne pense pas comme son oncle ; il est actif, dévoué pour tous nos intérêts ; il te rend plus que jamais des services, et, si tu t'en souviens... c'est toi qui as voulu qu'il restât dans nos bureaux.

— Eh bien ! j'ai eu tort ; nous devons penser à l'avenir de Blanche, et la présence d'un jeune homme qui a demandé sa main pourrait nuire à son établissement. J'ai en tête des idées nouvelles, j'ai un projet... j'ai fait un choix ! Quand j'aurai tout dit tu comprendras comme moi qu'il nous faut prendre un parti. Le jeune de Rhétorière n'a fait de confiance qu'à toi seule ; charge-toi donc de lui apprendre, avec ménagement, mon refus définitif, fais-lui comprendre que les bienséances exigent qu'il songe à quitter cette maison.

C'était la première fois que Picard imposait sa volonté ; Constance éprouva une émotion et une douleur qu'elle s'efforça de contenir : elle ne comprenait que trop bien qu'une triste révolution s'était faite dans l'esprit et le cœur de celui qu'elle aimait. Elle courba la tête et promit d'obéir. Elle sentait que la moindre observation, la moindre discussion, en irritant son mari, le ferait persister plus encore dans ses nouvelles résolutions.

Comme pour se pardonner à lui-même ce premier acte de despotisme, Picard avait embrassé sa femme en la quittant !

Le neveu du général fut donc appelé par madame Picard : elle lui raconta ce qui venait de se passer ; tout en lui montrant la plus douce bienveillance, les plus vifs regrets, elle lui fit pressentir la seule décision qu'il eût à prendre.

Le jeune homme en fut atterré ; les paroles lui manquèrent d'abord pour exprimer sa surprise et sa douleur.

M. de Rhétorière n'était pas un esprit brillant ; il manquait de confiance en lui-même ; mais son amour du travail, sa religion du devoir, son esprit réfléchi et appliqué, la dignité de son caractère, les sentiments les plus généreux suppléaient à bien des qualités de convention ; d'ailleurs, il était jeune, élégant, distingué de sa personne ; on comprenait qu'il eût gagné le cœur d'une jeune fille bien élevée.

— Madame, répondit-il avec émotion, j'aurai quitté ce soir cette maison pour n'y plus reparaître. Je n'oublierai jamais les égards qu'on m'a prodigués et la confiance dont on m'a honoré ; je m'efforcerai d'imposer silence à des sentiments qui étaient pour moi le bonheur, et qui aujourd'hui ne sont plus qu'une cruelle souffrance...

M. de Rhétorière se retira. Blanche vint se jeter au cou de sa mère ; elles pleurèrent ensemble, agitées par des sentiments bien différents.

— J'obéirai, s'écria Blanche, à la volonté de

mon père ; il peut me défendre d'épouser M. de Rhétorière, mais je n'en épouserai point d'autre.

La mère et la fille comprenaient que c'en était fait pour elles de cette vie toute d'intérieur et de famille, où le bonheur savait tenir la première place.

Paris est plein de gens qui se disent chaque matin en se levant : — Comment s'y prendre pour mettre la main sur le bien d'autrui ? Paris est plein de ces fripons qui, sous divers masques, jouant des rôles divers, font métier d'escroquer des aumônes, d'extorquer de l'argent, et qui demandent toutes les places vacantes ou non, semblables au milan qui cherche des yeux, dans les airs, des oiseaux dont il puisse faire sa proie. Toute cette canaille se mit à la poursuite des millions du nouvel enrichi. Les misères honnêtes souffrent en silence et dans l'ombre !

Parmi ceux dont la nouvelle fortune de Picard excitait le plus l'envie et la convoitise, figurait un M. Ledain, qui entretenait depuis longtemps les relations les plus secrètes avec la Cardoville.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années ; sous des façons de paysan du Danube, il cachait un fonds inépuisable de dissimulation et de perfidie ; il avait fait sans y réussir tous les métiers ; ce n'était point l'intelligence qui lui manquait ; ce qui lui manquait, c'était un esprit droit, un cœur droit,

Une fois le pied dans votre logis, il tenait à vous épargner, à force de zèle et d'activité, tous soins tous soucis d'affaires, — et au moment où il complotait votre ruine, il criait sur les toits qu'il se jetterait dans le feu pour vous; rusé flatteur, il eût, dans son obséquiosité, tué la mouche osant bourdonner à votre oreille; il eût sali son mouchoir et la manche de son habit à chasser la poussière de votre chapeau et de vos bottes; expérimenté coquin, il se liait par tous les moyens avec les bandits qui pouvaient aider l'exécution de ses plans, de ses roueries, de ses crimes.

Ledain fut, un des premiers, averti par la Cardoville de la révolution qui s'accomplissait dans la maison Picard; il corrompit un commis *obscur* des bureaux, qui le tint au courant jour par jour de tout ce qui s'y passait. On ne tarda pas à le prévenir du congé donné à M. de Rhétorière; il se mit aussitôt en campagne et dressa ses batteries. La personne qu'il choisit pour le premier confident de ses projets et de son ambition, ce fut la Cardoville. Il sollicita même son intervention.

— Vous savez à merveille votre Paris, lui dit-il, vous êtes intime avec toutes les femmes qui ont des liaisons dans la finance. Allez donc les trouver et tenez-leur ce langage :

« Ledain est un de mes vieux amis; vantez sa probité, sa capacité; faites-le appuyer, recomman-

der auprès du banquier Picard. S'il est reçu comme commis dans cette maison, il la dirigera, il saura réserver notre part d'actions au pair dans toutes les entreprises nouvelles qui se font, et il s'en fait beaucoup. »

Vous ajouterez :

« Puisque les millions courent les rues, il faut bien qu'ils prennent la peine de monter jusque chez nous. »

La Cardoville, très-cupide et très-entendue, se mit en route ; elle eut le soin de recommander à ses complices de ne pas montrer un intérêt direct pour Ledain, de peur d'éveiller d'injustes soupçons ; elles ne devaient paraître s'intéresser à lui que pour rendre service à leur couturière, à leur marchande de modes ou à leur médecin.

Son langage positif fut compris, il inspira zèle et dévouement.

— Je ferai une scène ce soir, lui dit l'une de ses amies intimes, et comme on est trop poltron pour partir brouillé, on se réconciliera ; dans les réconciliations on obtient l'impossible. Je réponds de ton affaire.

— On me tourmente, dit l'autre, pour que je n'aille pas cette année à Bade : *je jurerai sur la tombe de ma mère* que je resterai à Paris, et dès que votre affaire sera faite, je pars avec Ludovic.

— Je promettrai, dit celle-ci, de quitter le corps de ballet de l'Opéra : on m'en supplie ; je demanderai un congé au directeur, et lorsque votre protégé sera placé, je reprendrai mon service : vous aurez réussi et je n'aurai pas fait la bêtise de me retirer du théâtre.

— Je vous promets, dit celle-là, que votre protégé aura sa place. Un peu avant la visite que j'attends ce soir, je me mettrai au lit, je dirai que j'ai mes douleurs ; on se désole lorsqu'on me voit malade, et dans ces moments de chagrin, on fait tout ce que je veux pour me guérir. Il n'y a pas huit jours que j'ai obtenu avec ces douleurs-là *vingt actions du Crédit mobilier*.

La morale de Ledain était que les honnêtes gens ne sont bons à rien et qu'on n'arrive à quelque chose que par la canaille.

Les premières manœuvres de Ledain et de la Cardoville eurent un plein succès. A Paris, les recommandations se donnent facilement ; sur des renseignements pris à la légère, on introduit chez soi un ennemi, on l'initie à des secrets de famille et d'affaires.

Ledain fut protégé auprès de Picard par trois ou quatre banquiers ; il n'entra d'abord, il est vrai, que comme simple commis aux écritures ; mais une fois dans la place, il était bien sûr de capter la confiance de son patron ; il était sûr de se rendre

indispensable, d'être mêlé à toutes les affaires et d'en prendre un jour la direction.

Son espoir, son ambition étaient de se créer une grande fortune en préparant la ruine de l'homme confiant qui allait se livrer à lui tout entier.

En haut et en bas, bien des intrigues se nouaient contre la maison Picard ; bien des plans se combinaient pour duper sa confiance, pour épier ses faiblesses, pour exploiter ses mauvais penchants, pour faire sortir de sa situation nouvelle des prétextes et des occasions d'entraînements dangereux et de folies, pour dresser enfin contre lui tous les pièges où peut se laisser prendre un cœur enivré par la prospérité, sans expérience de tout ce mauvais monde.

VI

MARIE

Chaque jour, la fortune de Picard augmentait : il marchait à pas de géant vers cette oasis de millions que lui avait fait entrevoir, dans un court avenir, le baron de Longueville.

Une fois lancé sur ce chemin, on ne court plus après les bonnes affaires : les bonnes affaires courent après vous.

Le baron de Longueville ramassait chaque jour quelques miettes de cette grande orgie d'argent, où tant de parasites incapables mendiaient leur part.

Le jeune Anatole, en pleine eau de plaisirs, de folies, d'excès et de dépenses, voyait aussi, de son côté, s'accroître non pas sa fortune, mais son crédit.

L'intérieur de la maison Picard n'en était pas moins rempli de tristesse. Constance souffrait autant des absences fréquentes et prolongées de son mari que de celles de son fils Anatole, qui abusait de sa liberté. La pauvre Blanche, seule, restait près de sa mère, mais silencieuse et le cœur navré.

Madame Picard faisait mystère de toutes ses peines, de toutes ses inquiétudes, et s'efforçait de ne rien laisser voir de ses douleurs physiques et morales ; y pouvait-elle réussir ? La volonté et la force humaine ont des limites.

Picard, en rentrant chez lui après des journées de grosses affaires qui lui causaient une agitation fébrile, ne trouvait plus dans son intérieur assez de distraction, assez de mouvement pour écarter ses préoccupations d'esprit. Soit avant, soit après le dîner, il se montrait fatigué, abattu ; il dormait, et ne cachait point assez le malaise et l'ennui qui le gagnaient.

Les femmes seules s'ennuient et souffrent sans se plaindre et sans qu'il y paraisse ; mais il en est aussi plus d'une qui, dans cette oisiveté, dans ce luxe que donne une grande fortune, se voyant délaissées, cherchent au dehors des distractions et des aventures ; le mari et la femme vivent alors chacun de son côté, compromettant tous deux l'honneur de la maison et l'avenir des enfants.

En pareil cas, combien de femmes riches, n'ayant plus ni jeunesse, ni beauté, payent souvent leurs fautes tardives de cruelles humiliations et de sanglantes offenses! Ainsi, une d'elles redemande, après une rupture, son portrait qu'elle a donné entouré de diamants; on lui rend le portrait, mais on garde les diamants: c'est la seule chose à laquelle on tienne! Une autre n'obtient qu'au prix d'un argent qu'on lui emprunte à perpétuité, un semblant de passion qui s'arrête tout court lorsque l'argent vient à manquer; marché scandaleux, où celle qui donne et celui qui reçoit doivent éprouver la même honte, et qui appelle sur eux le même mépris!

Le baron de Longueville parvenait seul à distraire le grand financier, soit en lui parlant des entreprises dans lesquelles il était engagé, soit en l'entretenant de plaisirs et d'extravagances.

— Mon cher Picard, lui disait-il, pour se détendre l'esprit, pour conserver de l'entrain et de la verve, il n'y a qu'un moyen, c'est de se créer un petit ménage.

— Quelle figure, répondait Picard, ferais-je dans ce monde que je ne connais pas? Tu sais combien j'aime ma femme et mes enfants!

— Mais tout peut se concilier; je ne te conseille point de ces liaisons qui font scandale, et je ne te permettrais pas la moindre relation avec ces *filles*

de plâtre qui scandalisent tout Paris. Viens un jour avec moi rendre visite à une jeune personne modeste dont je te conterai la touchante histoire ; tu trouveras chez elle des habitudes simples, sans prétention ; tu es compatissant, généreux, tu donnes volontiers à tous ceux qui te tendent la main : tu éprouveras quelque plaisir à tirer de là misère une pauvre fille bien élevée, jeune, charmante, et qui a déjà beaucoup souffert.

Longueville était intéressé, plus que personne, à ce que son ami le financier n'eût point le tort de se jeter dans des désordres publics.

— Il nous faudra prendre quelques détours pour arriver à cette orpheline, sage, craintive... et bien surveillée. Il nous faudra trouver un prétexte honnête pour nous faire ouvrir sa porte. Tu auras soin de te présenter d'abord comme un simple célibataire. C'est convenable... et prudent.

Peu de temps après cette petite scène, Picard et Longueville, en sortant de la Bourse, se faisaient conduire, dans un fiacre, rue Cassette ; sans *parler au portier*, ils montèrent cinq étages. Longueville sonna à une porte qui ne tarda point à s'ouvrir.

Une jeune fille reçut les deux visiteurs.

Elle avait une physionomie angélique, le sourire le plus fin et le plus sympathique, une taille élégante, des manières gracieuses. Elle était coif-

fée en bandeaux à la vierge ; elle portait une simple robe de mérinos d'une couleur foncée, et l'on voyait à sa ceinture une petite touffe de violettes.

Cette jeune fille de dix-huit ans environ montra d'abord de l'émotion, du trouble, quoiqu'elle eût été prévenue de cette visite par un billet de la Cardoville.

Du geste le plus gracieux, elle invita cependant ses deux visiteurs à traverser une petite pièce qui servait tout à la fois d'antichambre et de salle à manger. Deux chaises et une table couverte de toile cirée en composaient tout l'ameublement.

Ils passèrent dans un salon lambrissé, peint en gris ; au pied de chaque chaise un petit carré de tapisserie ; sur la cheminée, ornée d'une glace d'une médiocre dimension, une pendule à colonnes en albâtre ; de chaque côté de la pendule un petit flambeau doré et une tasse avec sa soucoupe ; près du cadre de la glace étaient suspendues, d'un côté, une pelote recouverte de mousseline brodée et sur laquelle brillait avec son ruban rouge une croix de commandeur de la Légion d'honneur ; de l'autre côté, une miniature, un portrait. En face des deux fenêtres qui donnaient sur un jardin voisin, une alcôve entièrement fermée avec un fin grillage en cuivre derrière lequel se drapait un rideau en soie verte.

Chacun s'assit, le baron prit la parole, et son bavardage mit fin à l'embarras, à l'agitation que laissaient voir en même temps la physionomie de la jeune fille et l'attitude de Picard.

— Mademoiselle Marie, on m'a beaucoup parlé de vous, de votre esprit, de votre instruction; je vous présente mon ami, M. Eugène Rémond, grand financier et vieux garçon; il vient vous demander s'il vous plairait d'accepter la position de dame de compagnie près de sa sœur, riche veuve sans enfants.

Le baron tenait compte de toutes les recommandations de la Cardoville : il ne brusquait rien et n'omettait aucun mensonge.

— Je ne saurais, répondit Marie, accepter cette position, si honorable qu'elle puisse être. Je tiens à mon indépendance. Je suis pauvre et heureuse. Ne voyez en moi qu'une ouvrière qui vit de son travail.

— Vous mériteriez, mademoiselle, une vie plus brillante, dit le baron.

Les yeux de Picard restaient fixés sur cette jeune personne, qui, par sa simplicité, par sa beauté, par ses grâces naturelles, lui rappelait sa chère Constance dans les premières années de son mariage.

Marie répondit au baron en souriant :

— Je ne suis point à plaindre, monsieur, je tra-

vaille, je brode, je lis; des dames très-respectables, et entre autres la propriétaire de cette maison, madame Dominique, m'ont prise en amitié; l'été, je passe mes soirées au Luxembourg avec elles, et l'hiver dans leur propre salon.

— Comment!... dit Picard, cacher ainsi votre beauté et votre jeunesse?

— Je n'ai jamais connu que la vie la plus simple, la plus cachée; ma famille n'était pas riche.

Cette conversation, qui ne s'était point engagée sans quelque embarras de part et d'autre, fut interrompue par le bruit d'une porte qui s'ouvrait: l'étonnement de Picard et même du baron ne put échapper à Marie: elle s'empessa de les rassurer.

— Ce ne peut être, leur dit-elle, que madame Dominique, ma bienfaitrice; elle a une double clef de cet appartement; elle peut entrer chez moi à toute heure.

On vit en effet paraître une femme d'une quarantaine d'années; elle portait avec précaution deux assiettes couvertes, placées l'une sur l'autre, et surmontées d'un bol d'où s'exhalait le parfum d'un consommé.

— Mon enfant, c'est votre dîner que je vous apporte. Je ne croyais pas, dit-elle d'un ton presque sévère, rencontrer ici ces messieurs... mais je vais faire tenir tout cela chaud.

— Vous m'obligerez, ma bonne madame Dominique.

— Comme il vous plaira, mademoiselle; pour monter vos cinq étages, vous savez que j'ai toujours mes jambes de quinze ans.

Cette bonne femme s'éloigna.

— Puisque vous ne voulez pas renoncer à votre vie heureuse et indépendante, reprit le baron, ne pourriez-vous point, par l'intermédiaire des dames respectables qui sont vos amies, indiquer une personne qui acceptât la situation que nous venions vous offrir?

— Il y a tant de gens qui souffrent, que je serais heureuse, en vous obligeant, de rendre service à quelqu'un qui méritât votre confiance.

— Ainsi, dit le baron à Marie, vous ne recevez personne, mademoiselle... on peut donc vous voir à toute heure? Si vous le permettez, mon ami viendra chercher la réponse et les renseignements que vous voulez bien lui promettre.

Ce fut chose convenue.

Picard se leva et s'approcha du portrait suspendu à la cheminée.

— Que vois-je! s'écria-t-il, quel est ce portrait?

— C'est celui de mon père, mort colonel de cavalerie, commandeur de la Légion d'honneur.

— Je le reconnais! mais... il s'appelait Durand?

— C'est aussi mon nom : Marie Durand.

— Ah!... oui, il parvint au grade de colonel; c'était un officier très-distingué, un homme aimable, plein d'esprit et de cœur.

Picard fit un effort sur lui-même, pour ne point en dire davantage.

— Oserais-je vous demander, monsieur, reprit Marie, quand et comment vous avez connu mon père?

— C'était en 1836; je le rencontrai chez des amis; il n'était alors que capitaine et simple chevalier. Puisque vous me permettez de revenir chercher quelques renseignements, nous reparlerons du colonel Durand, que j'avais perdu de vue depuis longtemps, par suite de ses changements de garnison et de son départ pour l'Afrique.

— C'est là qu'il a été tué, monsieur, à la tête de son régiment, dans un engagement avec les Arabes.

— Mais vous n'avez donc pas obtenu une pension du gouvernement?

— Élevée par une tante assez riche et veuve, mais qui avait des enfants, je ne fis aucune démarche lorsque je perdis mon père; ma tante mourut bientôt, et je me trouvai presque sans ressources, n'ayant que mon travail pour vivre. Mes cousins et mes cousines, avec lesquels j'avais passé mon enfance et les premières années de ma jeunesse, — peut-être un peu jaloux de moi, —

m'ont abandonnée, et je suis trop fière pour aller leur tendre la main.

Les deux visiteurs ne tardèrent pas à prendre congé de Marie.

Picard, grâce aux conseils de la Cardoville, grâce à l'aplomb et à l'effronterie du baron, s'était donc introduit dans la citadelle, mais dans une citadelle bien gardée.

Le baron, émerveillé de la beauté de la jeune orpheline, en faisait le plus vif éloge.

Quant à Picard, Marie lui avait plutôt inspiré de l'intérêt que de l'amour.

— Tu ne croiras pas, dit-il à Longueville, ce que je vais te dire : tu m'as conduit chez cette jeune fille pour la séduire, pour la perdre ; — eh bien ! je ne continuerai à la voir que pour la sauver, pour éprouver ses bons sentiments, sa sagesse, et pour l'aider à se marier honnêtement !

— Mais, répondit le baron, le comte Almaviva se réservera le droit du seigneur ?

— Tu es aussi médisant que ce coquin de Figaro ; tu ne crois qu'aux mauvaises actions, et tu soupçonnes tout le monde de mal faire.

— Mettre tout au pis, c'est le moyen de ne jamais se tromper.

— Cette visite me laisse presque un remords !... elle me donne l'idée d'offrir un riche présent à ma femme avant de venir au secours de cette

pauvre fille. Il me semble que ce serait là un moyen de me pardonner à moi-même ce commencement d'infidélité. D'ailleurs Constance va être forcée de recevoir : il faut qu'elle ait des diamants comme tout le monde; conduis-moi chez un joaillier : je veux en embrassant ma femme, la surprendre par des boutons d'oreilles et par une rivière de diamants.

Le présent fut acheté, offert et accepté. Constance se montra sensible à cette marque de tendresse de son mari.

— Je te remercie, mon ami, mais je ne porterai pas souvent cette parure. Et elle se disait en elle-même que cet écrin n'enrichirait sans doute que la corbeille de mariage de sa fille.

Picard passa toute cette soirée, avec un nouveau bonheur, auprès de sa femme et de Blanche.

Anatole était censé s'occuper de hautes études : il demeurait ou devait demeurer dans un des hôtels du quartier des Écoles.

Le lendemain de la visite de Picard rue Cassette, madame Dominique remettait à Marie Durand une lettre cachetée, assez volumineuse. Ce pli contenait, avec une petite liasse de papiers, un billet ainsi conçu :

« Mademoiselle,

» En ma qualité de banquier, je vous ai com-

prise pour quarante actions dans la compagnie d'un chemin de fer dont je suis administrateur ; j'ai vendu ces quarante actions aujourd'hui même à la Bourse, et j'ai pu réaliser à votre profit un bénéfice de cinq cents francs par action. Ci-inclus, 20,000 francs.

» Croyez à mes sentiments dévoués.

» Eugène RÉMOND. »

La jeune fille et M^{me} Dominique restèrent ébahies. Marie compta en riant ces vingt billets de mille francs.

— Je ne prendrai pas cet argent ! dit-elle.

— Bien ! Marie, s'écria M^{me} Dominique.

La jeune fille remit dans l'enveloppe la lettre et les billets de banque ; elle cacha tout cela sous un paquet de linge, dans un des tiroirs d'une commode.

Deux ou trois jours après la réception de cette lettre *chargée*, Marie reçut une seconde visite de Picard... c'est-à-dire de M. Eugène Rémond.

Il eut le bon goût, en arrivant, de ne témoigner à la jeune fille que la plus respectueuse politesse. Il lui demanda si elle avait pensé à prendre des renseignements et si elle croyait pouvoir lui indiquer une dame de compagnie digne de toute sa confiance.

Picard continuait son rôle.

La jeune fille lui répondit que des dames lui avaient promis d'y songer.

Tous deux éprouvèrent d'abord un embarras bien visible, et ce fut à qui ne parlerait point le premier du billet de la veille et des vingt mille francs. Cependant Marie ouvrit le tiroir de sa commode.

— Vous êtes généreux, Monsieur; je ne sais si vous avez été pauvre, mais, du moins, vous savez être riche. Cependant, je ne puis accepter de vous ni des aumônes ni des bienfaits.

— Pourquoi refuser des bénéfices légitimes que convoite et que sollicite aujourd'hui tout le monde, sans en excepter les marquises et les duchesses ?

— Que penseriez-vous, et que n'auriez-vous pas le droit de penser et d'exiger de moi, si j'acceptais cette somme qui peut faire tant d'heureux ? Si vous aviez une fille, se conduirait-elle autrement que je ne le fais en ce moment ? Eh bien ! je n'ai plus ni père ni mère pour me défendre, pour me conseiller : je suis donc obligée à plus de réserve encore, à plus de sévérité.

Marie posa la lettre qui contenait les vingt mille francs sur un coin de la cheminée; d'un geste, elle pria Picard de les reprendre.

Il n'en fit rien, et la conversation continua.

— Ne soyez pas plus surpris qu'il ne faut l'être

de mon refus, ajouta Marie ; je vis avec la plus stricte économie, mais je ne manque de rien, Mme Dominique, que vous avez vue, me traite comme sa fille. Je suis peut-être assez habile en broderies : elle se charge avec la plus active tendresse de placer mon ouvrage, et elle en obtient un prix assez élevé pour me loger, pour me nourrir, pour me donner encore un certain luxe de toilette qui, je l'avoue, réjouit ma petite vanité de jeune fille. Je crains que cette bonne et digne femme n'ait au fond du cœur un chagrin, qu'elle semble soulager en me prodiguant les soins les plus assidus. Elle a, dit-on, une grande aisance, et loue à son profit toute cette maison. Je n'ai pu encore lui arracher son secret ; mais elle me répète souvent qu'elle a retrouvé la paix et le bonheur depuis que je suis son enfant. Elle ne souffrirait pas qu'une autre main que la sienne vint à mon secours. Vous comprendrez toutes ces raisons, qui, sans pouvoir vous blesser, vous expliquent et justifient mon refus.

Picard éprouvait une vive surprise et un grand plaisir de cœur : il avait craint de trouver cette jeune fille uniquement préoccupée de robes, de chapeaux et de cachemires ; tant de dignité, de noblesse, de désintéressement ne firent qu'ajouter l'estime et le respect à son attachement pour Marie.

Après un entretien assez court, Picard, un peu déconcerté, se leva : il allait se retirer sans reprendre les vingt mille francs ; mais la physionomie de Marie, plutôt émue qu'irritée, quelques paroles qu'elle prononça d'une voix plus suppliante que sévère, décidèrent Picard à lui obéir.

— Vous êtes une noble fille, lui dit-il, mais vous avez tort de me refuser. Vous auriez pu vous charger de distribuer cet argent à des malheureux ; vous auriez été dame de charité !

— A nous autres pauvres filles, répondit-elle, beaucoup de missions honorables sont interdites. On ne saurait où j'ai pris cet argent...

Marie persista dans son refus.

Picard prit congé de la jeune fille, qui pensa peut-être qu'elle ne reverrait plus celui dont elle venait de blesser l'orgueil.

Elle se trompait. Picard était heureux de trouver un noble cœur dans la fille du colonel Durand. Il se promettait de lui assurer une petite fortune, qui lui permit de vivre honorablement. Il avait à payer une dette à la fille du soldat.

VII

LE VICE ET LA VERTU

Grâce au prétexte mis en avant par le baron, Picard put renouveler ses visites chez Marie.

Marie ne se défiait pas de lui et il avait toute confiance en elle; il en était venu à lui raconter, devant M^{me} Dominique, et en mettant les restrictions nécessaires à ses confidences, toutes ses émotions, ses inquiétudes, ses soucis d'affaires, ses joies d'amour-propre et d'orgueil.

Près des femmes, les hommes aiment à parler d'eux-mêmes, à leur confier les sentiments les plus secrets; et les femmes qui savent écouter gagnent facilement la confiance de ceux qui éprouvent le besoin de ces effusions de cœur.

Marie se faisait une haute idée de ce nouvel

ami respectueux que le hasard avait amené près d'elle ; ce n'était ni sa fortune ni sa générosité qui l'éblouissaient : elle était fière d'avoir pu captiver honnêtement un pareil homme, de lui avoir inspiré un sincère attachement.

Picard était confiant, mais timide, auprès de Marie.

La vertu chez les femmes est comme le grand talent, comme le génie chez les hommes : elle inspire une craintive réserve et du respect.

Le baron de Longueville ne manquait pas un seul jour de questionner son ami sur ses galantes prouesses.

— Tout ce que je peux t'apprendre, répondait Picard, c'est que Marie m'inspire un très-vif intérêt ; elle est une amie pour moi ; nos causeries me font du bien : j'oublie la hausse, la baisse, les reports, les primes, les liquidations de la quinzaine et du mois ; j'oublie les coulissiers, les agents de change, tout ce monde de joueurs maldroits ou malheureux qui se ruinent à tripoter des millions.

— Tu n'es pas de ces joueurs-là, répliqua le baron, et il n'est pas convenable qu'une petite fille lanterne un gros financier comme toi.

— Marie est sage, vertueuse : elle n'a jamais voulu accepter vingt mille francs, que je ne lui offrais cependant que comme bénéfice de Bourse.

— Ainsi, dit le baron, tu crois à la vertu de cette jeune fille ? Tu es ridicule ! Elle connaît la Cardoville, c'est par la Cardoville que nous avons pu la découvrir ; la Cardoville m'a raconté, il est vrai, une longue histoire ; mais, comédie que tout cela ! La Cardoville n'est jamais à court de comédies ni d'histoires. Il y a des mijaurées qui ont le courage de refuser vingt mille francs pour en obtenir cent mille et plus. C'est un jeu hardi, dangereux... et que toutes ces dames ne jouent pas. Rien qu'un billet de mille francs les éblouit... elles tombent dessus ! D'ailleurs, Marie rêve peut-être un mariage avec toi. Il y a des grands seigneurs et des millionnaires qui ont épousé leur maîtresse et même leur servante.

— Tiens, reprit le baron, il me vient une idée ; il y a un moyen de t'édifier sur les sentiments de Marie et de savoir où tu en es. La Cardoville prétend qu'elle lui a sauvé la vie ; elle prétextera une maladie et priera Marie de lui faire visite, dans un jour et à une heure indiqués. La jeune fille ne lui refusera pas ce témoignage de reconnaissance ; elle ira la voir, et dans leur entretien il ne sera question que de toi. Tu te tiendras caché, silencieux, dans un cabinet, et tu sauras à quel chapitre en est ton roman.

Consens à cette petite scène de cabinet, un peu vieille au théâtre ; nous aurons ainsi tous les

secrets du cœur de Marie. Tu sauras si tu n'es pas trop mystifié ; tu sauras si Marie est une coquine comme les autres ; tu sauras enfin quels sont ses projets sur toi, contre toi... La Cardoville lui tendra des pièges pour l'obliger à tout dire. Dans ce monde-là, il est bien convenu qu'on a le droit de jouer les plus mauvais tours à ses meilleurs amis.

Picard hésita d'abord à se prêter à ce manège ; cette visite chez la Cardoville, cette connivence avec elle, avec le baron, répugnaient à ses mœurs honnêtes et délicates.

Cependant Longueville avait déjà, par ses mauvais propos, ébranlé la confiance de Picard ; la curiosité, je dirai même l'intérêt que lui inspirait Marie, le décidèrent à se prêter à cette scène de comédie.

Il aurait ainsi des preuves certaines de la perfidie ou de l'honnêteté de sa protégée.

Du reste, dans tout ceci, il espérait le bien, beaucoup plus qu'il ne craignait le mal. Il aimait à se persuader que cette jeune fille était sincère, loyale, et qu'elle méritait la protection dévouée qu'il se faisait un devoir si doux de lui réserver.

Au jour indiqué, le baron accompagna Picard chez la Cardoville ; elle demeurait rue Joubert ; ils y arrivèrent avant l'heure de la visite de Marie.

Le baron ne se sentait pas d'aise ; il s'agitait en pleine intrigue de bal masqué.

On montra à Picard le boudoir où il devait se cacher et d'où il pourrait tout entendre ; les portes de dégagement, les petits cabinets ne manquaient pas dans cet appartement : c'était comme un petit théâtre fort bien machiné.

Le baron insista pour tenir compagnie à son ami, ne voulant pas lui permettre de se livrer au découragement, ni surtout de se décider à une rupture dans le cas où la conversation viendrait à mal tourner.

On sonna.

Chacun se hâta de se mettre en scène et de prendre sa place : les deux amis dans le boudoir ; la Cardoville dans le salon, sur un canapé, en robe de chambre de velours rouge garnie d'hermine, la tête à demi couverte d'un bonnet des plus coquets et surchargé de riches dentelles, les pieds enveloppés dans un cachemire. La femme de chambre, vraie soubrette du théâtre de Regnard, alla ouvrir.

C'était Marie.

Sa mise pleine de bon goût et de simplicité contrastait avec l'élégance affectée de la maîtresse du logis ; elle portait un chapeau de velours noir, un ample collet de même étoffe, une robe montante

de popeline couleur gris de fer, également garnie de velours noir.

Marie avait des mains et des pieds d'une finesse aristocratique, et on ne pouvait s'empêcher de les remarquer; aussi était-elle chaussée et gantée avec une certaine coquetterie.

Jeune, fraîche, distinguée, modeste, Marie ne pouvait qu'éclipser la Cardoville, dont la figure, déjà fatiguée, n'avait aucune distinction, et dont le regard n'avait que de l'effronterie.

La pauvre fille fut d'abord plus étonnée qu'éblouie de la richesse de l'appartement.

Le petit salon dans lequel on la recevait était tendu d'étoffe de soie chinoise, avec oiseaux et fleurs brochés d'or sur fond blanc; presque tous les meubles étaient en bois doré, tapissés de cette même étoffe. Des soieries jaunes et cramoisies couvraient aussi quelques fauteuils et quelques chaises de formes variées et de fantaisie.

On foulait aux pieds les plus splendides tapis.

Sur un des côtés du salon, une glace descendait jusqu'au parquet, entourée d'un large cadre doré où se jouaient des Amours; sur la cheminée, une pendule et de riches candélabres, vrai Louis XVI: rançon d'un amateur de curiosités, qui avait passé par cette forêt de Bondy.

Çà et là, des coussins de toutes les formes, brodés en soie de couleur ou en or.

Sur une table, des keepsakes, des bijoux, un petit paquet de billets de banque oubliés, — avec intention, — sous un serre-papiers qui représentait un Amour endormi.

Ce n'était pas le luxe d'une duchesse, d'une femme de banquier; c'était bien le salon d'une Cardoville.

Marie questionna la malade avec un intérêt sincère; elle fut bientôt rassurée.

Il s'engagea alors entre ces deux femmes, dont les idées, les mœurs, étaient si différentes, une conversation dont la conclusion fut assez singulière.

— Vous voyez souvent, demanda la Cardoville, M. Eugène Rémond?

— J'ai à vous remercier, répondit Marie, d'avoir pu connaître par votre entremise cet ami d'un certain baron de Longueville; M. Rémond est un excellent homme, dont le cœur est ouvert à tous les bons sentiments, aux inspirations les plus généreuses.

— Il faut parler franchement, répliqua en riant la Cardoville; cet homme généreux veut faire de vous sa maîtresse...

— Mais, madame... reprit Marie avec surprise, avec indignation, M. Rémond ne m'a jamais dit un mot qui exprimât autre chose que de l'amitié; s'il m'avouait d'autres sentiments et d'autres exigences, je ne le recevrais point chez moi.

Cependant, ajouta-t-elle, après quelques instants de réflexion, vous m'éclairiez : dès le lendemain de sa première visite, M. Rémond m'a envoyé vingt mille francs sous enveloppe.

— Vingt mille francs ! s'écria la Cardoville ; comme il y va !

— Il m'écrivit qu'il m'avait comprise dans une affaire pour quarante actions *au pair*, et qu'il les avait vendues *avec prime*. Je l'ai forcé de reprendre les vingt mille francs. Il s'est présenté chez moi pour m'offrir une place de dame de compagnie ; il prétend avoir connu mon père. Je commence à croire que vous avez raison : M. Eugène Rémond voulait faire de moi sa mattresse ! Dès aujourd'hui ma porte lui est pour toujours fermée.

— Ma chère, vous faites de la vertu inutile ; le monde n'en conclura pas moins, des quelques visites de M. Rémond, qu'il a été votre amant.

— Tenez, madame, à tort ou à raison, l'opinion du monde me préoccupe fort peu ; on ne vit guère que pour mériter et obtenir la sympathique estime d'une ou deux personnes. M. Rémond ne peut garder de moi qu'un souvenir qui m'honorera à ses yeux. Je tiens surtout à conserver l'amitié de M^{me} Dominique que vous connaissez, à qui je dois tant, et qui ne m'a secourue avec une tendresse maternelle qu'en croyant à mon honnêteté ; sa confiance en moi ne sera jamais trompée.

— Il y a des liaisons, dit la Cardoville, qui, à force de durer, deviennent honnêtes et se font pardonner. M. Rémond n'est pas homme à vous délaissier, à vous abandonner ; ce serait là une de ces liaisons qui durent, et vous auriez tort de le mettre à la porte.

— Je comprends tout ce que vous me dites et tout ce que vous avez le bon goût de ne pas me dire ; mais, quoique jeune, j'ai déjà passé par de rudes épreuves. Mon premier amour a été trahi ; celui que j'aimais a pu me délaissier ; il n'a pas eu le droit de me mépriser, et cependant, madame, vous le savez, ma douleur m'a conduite au suicide. L'approche de la mort opère une terrible et heureuse révolution dans l'esprit et dans le cœur. On dit trop de mal de la mort, madame ! Quand elle vient à nous, à notre chevet, elle nous avertit, elle nous conseille : elle nous fait renoncer à toutes les faiblesses humaines, pour nous convertir à la religion de tous les devoirs. Rappelée à la vie par les secours de votre compassion désintéressée, je ne crois plus qu'aux bons sentiments ; oui, je crois à la bonté du cœur humain, et cette foi nouvelle me donne une douce joie que je ne veux troubler par aucun remords.

— Vous voilà dans le ciel, ma chère amie ! redescendons sur la terre. Avec votre singulière morale, vous perdez une fortune ; vous la regret-

terez, et selon moi, il vaut mieux s'exposer à des remords qu'à des regrets.

— C'est sur ce point, répliqua Marie, que nous différons de sentiments. Avec une conscience en repos, je suis heureuse dès que je m'éveille : je suis heureuse de toutes choses : heureuse du rayon de soleil qui vient me faire visite à travers mes vitres ; heureuse d'une fleur, des chansons des oiseaux ; heureuse de mes lectures, de mes ouvrages à l'aiguille quand je les commence , quand je les finis. Il faut savoir se contenter des petits bonheurs. Les petits bonheurs sont de tous les instants ; chacun peut toujours en faire naître autour de soi. Je resterai fidèle à des traditions de famille ; mon père, vieux soldat, disait qu'il ne connaissait que deux choses : le devoir et l'honneur ; je tâche de lui ressembler. Ce monde est plein de miséricorde ; il tend la main à tous ceux qui ont de la dignité et du courage. Chacun ne me traite qu'avec politesse, avec bonté, avec respect ; j'ai même l'espoir de rencontrer un jour un honnête homme qui ne dédaignera pas de prendre pour femme une honnête fille.

La physionomie candide, virginale, de Marie, prenait peu à peu une exaltation angélique qui semblait charmer la Cardoville elle-même.

— Vous m'avez rendu la vie, ajouta la jeune fille, je ne veux pas en faire un mauvais usage ;

bien des femmes se sont vendues très-cher, qui ont fini par mourir dans la honte, à l'hôpital. Je n'exagère rien, je suis plus heureuse dans ma mansarde que je ne le serais au milieu de tout ce luxe qui vous environne.

— Vous me rappelez de cruels souvenirs, dit avec émotion la Cardoville. Cette pauvre Mathilde est morte l'autre jour, sans que même son chien, que sa femme de ménage lui avait volé, ait pu suivre le convoi. Parmi les femmes plus ou moins belles que j'ai connues, quelques-unes sont devenues folles, d'autres sont mortes à Saint-Lazare après des années d'agonie, et n'ont eu d'autre tombe qu'une table de dissection ; c'est affreux à dire, mais j'en ai vu plus d'une mourir soûles d'eau-de-vie, dans la rue, aux éclats de rire de la populace... dans un égout !

Changeant de langage et d'attitude, la Cardoville, troublée, oubliant même que Picard et le baron écoutaient, prit la main de Marie assise près d'elle :

— Vous avez raison, lui dit-elle avec tristesse, le bonheur n'habite pas ici : nos joies de vanité ne nous font pas oublier les inquiétudes de l'avenir ; la fatigue des plaisirs nous rend incapables de tout travail, de toute résolution, de tout courage ; l'orgie du lendemain peut seule nous reposer de l'orgie de la veille ; il nous faut abuser

de tout jusqu'à l'ivresse, pour nous consoler des outrages jusqu'à l'oubli. Même ceux à qui nous plaisons nous méprisent; que pouvons-nous attendre de ceux à qui nous ne plaisons pas? Vous êtes heureuse de voir le monde en beau! Avec notre façon de vivre, nous ne le voyons qu'en laid. Tant que nous sommes jeunes, courtisées, nous rions de tout; mais les rides et les années viennent, les rides avant les années, et alors tout change autour de nous; même celles qui ont gardé de quoi vivre vieillissent dans quelque ignoble compagnie. On ritait de notre repentir: nous sommes attachées au poteau sur la place publique: il nous faut mourir dans la boue. Et cependant, lorsqu'une de nous rencontre un cœur qui lui pardonne, qui l'élève jusqu'à la prendre pour femme, — et cela s'est vu, — par respect de soi-même autant que par reconnaissance, elle ne manque à aucun de ses devoirs. Elle regrette si peu son ancienne vie, qu'elle craindrait de perdre sa vie nouvelle. Pour moi, ma jeunesse se passe déjà, ma beauté se fane, ma gaieté m'abandonne; je finirai mal!

La physionomie de cette femme au front déjà ridé exprimait une profonde douleur; Marie en fut attendrie.

— Jamais je ne vous saurai malheureuse, lui dit-elle en lui serrant affectueusement les mains, sans partager mon pain avec vous.

— Vous avez bon cœur, Marie!

— Si vous étiez malade, je vous soignerais comme vous m'avez soignée; je ne vous abandonnerais pas, vous trouveriez une amie à votre chevet jour et nuit; quelles que soient nos croyances et notre conduite, que les hasards de ce monde nous aient placées en bas ou en haut de la société, ne sommes-nous pas toutes de la même famille?

Ces douces et indulgentes paroles, qui méritaient confiance, touchèrent jusqu'au fond du cœur la Cardoville; par un mouvement presque convulsif elle se leva et se jeta au cou de Marie; puis, essuyant ses larmes :

— Ma chère enfant, dit-elle, je voulais vous convertir à ma vie agitée, tourmentée, fiévreuse, et c'est vous plutôt qui me ramenez à tous vos bons sentiments; je voulais vous faire croire à mon bonheur, et c'est vous qui me faites croire au vôtre. Vous avez pris la bonne route; dès ma plus tendre enfance, on m'a jetée dans le mauvais chemin!

La femme de chambre entra dans le salon tout effarée.

— Madame, c'est *Monsieur*! il voulait entrer malgré moi...

— Je vous en supplie, madame, dit Marie, qui tenait à n'être rencontrée par personne chez la

Cardoville, donnez-moi les moyens de sortir sans être vue.

La Cardoville se précipita vers une porte qu'elle ouvrit; elle y poussa Marie en lui disant :

— Vous allez trouver l'*escalier de service*, par lequel vous pourrez descendre et sortir.

Picard et le baron, sachant Marie partie, quittèrent le boudoir; au même instant Anatole, qu'on appelait *Monsieur* dans la maison, entra presque de force dans le salon.

Quel fut l'étonnement du père et du fils de se trouver réunis dans un pareil lieu, chez une pareille femme!

— Baron, vous m'avez trahi, dit Anatole, vous avez tout dit à mon père!

Ce reproche donna au baron et à la Cardoville l'idée de mettre Picard à l'abri des soupçons de son fils et de sauvegarder ainsi la dignité paternelle.

— Mon cher Anatole, répliqua le baron, vous m'accusez injustement; des bavards vous ont dénoncé comme passant votre vie dans cette maison. Votre père, pour s'assurer du fait, m'a prié de l'accompagner chez madame, voilà la vérité.

La Cardoville, qui ne manquait ni de tact ni d'à-propos, et qui avait repris son sang-froid, adressa aussi des reproches au jeune Anatole.

— Voilà bien les jaloux! J'avais dit à M. votre

père que je ne vous voyais que rarement, et vous venez me démentir en entrant dans ce salon, comme Othello chez Desdémone ! Les jaloux n'ont jamais fait, ne font, et ne feront jamais que des sottises !

Picard, qu'on tirait d'embarras, et qui conservait ainsi vis-à-vis de son fils un rôle digne de respect, semblait ne garder le silence que par un sentiment de convenance et de délicatesse :

Il ne pouvait en effet, chez la Cardoville et devant elle, reprocher à son fils ses assiduités près de cette femme.

Picard mit fin à cette scène en adressant à Anatole, fort ému d'avoir pu affliger son père, ces paroles bien indulgentes :

— Je comprends que madame ait pu vous séduire ; mais vous avez des études à poursuivre, votre chemin à faire : votre place n'est point ici. Soyez à l'avenir plus prudent... Vous saurez que vous êtes surveillé !

Anatole, après ces paroles, fut heureux de trouver l'occasion de s'éloigner, et le banquier, bien qu'affligé de surprendre son fils en pleine folie, alors que sa situation ne lui permettait guère de faire de la morale, balbutia des remerciements et des excuses à la Cardoville, et partit avec le baron.

En sortant de cette maison, où les émotions les

plus vives s'étaient succédé, les deux amis avaient hâte d'échanger leurs réflexions sur tout ce qui venait de se passer.

— Baron, dit Picard, vous m'avez tiré du danger; mais voyez où mènent un mauvais conseil et une première faute!

— Convenez, répondit le baron, que Marie est une fille adorable; elle m'a ému! Décidément c'est une très-honnête fille: c'est une place forte dont le siège sera long et difficile.

— Marie est charmante, elle m'intéresse, elle intéresserait tout le monde; mais je dois avoir le courage de ne plus la revoir pour ne pas la compromettre. D'ailleurs, de quel droit reprocherais-je à mon fils ses maîtresses, s'il pouvait m'accuser, moi époux, moi père de famille, de me livrer aux mêmes folies que lui? Finissons là cette intrigue où vous m'avez entraîné. Vous verrez la Cardoville, vous lui direz que j'ai rompu avec Marie, vous achèterez son silence sur toute cette affaire; je donnerai tout l'argent qu'elle demandera. Quant à mon fils, je ne veux pas me montrer trop sévère envers lui; il a le cœur bien placé, et la leçon d'aujourd'hui le rendra, je l'espère, plus circonspect et plus raisonnable.

Le baron pensa qu'il fallait laisser passer cet orage de regret et de sagesse. N'était-il pas sûr, d'ailleurs, de reprendre son empire sur ce caractère

faible , sur ce cœur plein de sensibilité , et que n'avaient point usé les vives passions de la jeunesse.

— Je ferai , dit le baron, tout ce que vous me demandez. Je verrai la Cardoville , ne craignez rien de ce côté : si elle a votre secret , j'ai le sien qui pourrait la perdre : une histoire de valet de chambre que je vous conterai ; jamais , je vous le promets, je ne vous parlerai de Marie.

Picard, tout en prenant la résolution de ne plus revoir Marie, se promettait de ne pas la perdre de vue, de ne pas l'abandonner, et de chercher tous les moyens de lui assurer un avenir heureux.

VIII

LE DINER ET L'ORGIE

Cédant aux instances de sa femme, Picard, malgré ses nombreuses relations, malgré les vingt millions de son actif, malgré les conseils du baron de Longueville, avait longtemps refusé de se donner un train de maison en rapport avec sa situation financière; mais M^{me} Picard elle-même reconnut la nécessité de prendre un parti : elle comprit que la richesse impose certains devoirs.

Il fut décidé qu'on achèterait un hôtel, — qu'on recevrait, — qu'on donnerait des bals.

On était loin de ce temps où Constance, avec ses manches de soie noire, contrôlait sur le grand-livre les *comptes courants*, égayée par le frais bou-

quet qu'elle recevait chaque matin par la tendresse attentive et fidèle de son mari.

Les nouveaux projets de Picard firent du bruit, et cette population, chaque jour plus nombreuse, de *gens d'affaires*, s'agita pour tailler sa part dans le gâteau de quelques millions que Picard allait dépenser.

Chacun de lui recommander un architecte, de lui indiquer un hôtel à vendre.

Un hôtel de la rue Saint-Lazare fut acheté sept cent mille francs, sur lesquels l'entremetteur prélevait un droit secret de cinquante mille francs. L'architecte soumit à Picard des plans qui bouleversaient l'ancien hôtel de fond en comble.

Il proposait de vastes écuries, qui devaient rappeler les écuries princières de Chantilly, — de nombreuses remises, une vaste cour, grands et petits appartements, jardins, serres chaudes, serres tempérées, etc., etc.

Le génie fécond et ruineux de cet architecte dévorait tant de terrain qu'on fut contraint d'acheter les deux maisons contiguës pour les démolir et pour relier la place qu'elles occupaient à celle sur laquelle l'ancien hôtel était assis.

Ledain avait été admis dans les bureaux de Picard, et il n'avait pas tardé à se faire remarquer par son assiduité et par son zèle.

On le trouvait à son bureau dès six heures du

matin ; on l'y trouvait le soir. Sa capacité, sa passion pour le travail, lui conquièrent la confiance aveugle de Picard, qui continuait en dehors de ses grandes affaires de Bourse les opérations de sa maison de banque, mais en laissant à Ledain, pour ces affaires-là, une complète liberté d'action.

Les appointements de Ledain avaient été successivement élevés à vingt-cinq mille francs, et Picard lui faisait une belle part dans les bénéfices de toutes ses entreprises.

Ledain fut chargé d'indiquer à l'architecte des dispositions nouvelles pour l'établissement des bureaux. Il n'oublia pas de se réserver, pour cabinet, un grand salon avec antichambre. Sur des glaces dépolies, on lisait :

Direction générale. — Cabinet du directeur.

Picard ne voyait dans cet envahissement de son commis principal que des preuves de zèle, de dévouement.

Pour le service des écuries, on fit choix d'un piqueur sortant d'une très-grande maison.

Douze chevaux de sang furent achetés en Angleterre ; on y acheta même plusieurs chevaux de course, qui furent confiés à un entraîneur. Ils devaient courir sous le nom d'Anatole Picard ; c'était un moyen de poser tout d'abord ce jeune étourdi comme protecteur de la race chevaline, comme

homme de progrès, comme se préoccupant de hautes questions d'agriculture, qui cependant ne le préoccupaient guère.

Pour le service intérieur de l'hôtel, on chargea le baron de Longueville du choix d'un contrôleur général, et de tout le personnel; le baron, à son tour, chargea Frédéric, son valet de chambre, de cette mission; à son tour, Frédéric réunit pour ainsi dire en assemblée générale tous ses camarades. On procéda, par scrutin, à l'élection de ce contrôleur et de tous les domestiques qui devaient être placés sous ses ordres.

Celui qui obtint la majorité des voix et qui dut prendre l'engagement, vis-à-vis de ses *électeurs*, de les tenir au courant des grandes affaires de Bourse de la maison Picard, était à la hauteur du rôle qu'il allait jouer; il s'appelait Alexandre.

Après avoir végété comme domestique pour tout faire chez un avocat, chez un médecin et chez un directeur de théâtre, il avait été admis, en Angleterre, dans le personnel du *Reform's club*; à son retour en France, il se plaça d'abord chez une grande tragédienne et ensuite chez un cardinal.

D'un sérieux imperturbable, Alexandre donnait en toute occasion à son langage, à ses attitudes, à ses gestes et jusqu'à son silence, l'apparence la plus respectueuse; à tout ce qu'on disait, il n'avait jamais qu'une réponse:

— Oui, mylord... oui, monseigneur.

Il lui en coûta beaucoup, il se sentit presque humilié d'être contraint de répondre à Picard : Oui, monsieur — tout court.

Alexandre avait emprunté aux anciens maîtres qu'il avait servis quelque chose de théâtral ; mais tout, dans son service, se disposait, s'exécutait sans trouble, sans agitation et surtout sans bruit ; on ne l'entendait pas fermer une porte, poser sur table une assiette, une pièce d'argenterie ; il écoutait sans avoir l'air d'entendre : il ne se fût jamais trahi ni par un mouvement de surprise, ni par un sourire ! C'était le Talleyrand de l'office.

Comme il eut à faire, dans cette maison qu'il révolutionnait, l'éducation de tout le monde, même celle de Picard, il y prit bientôt une grande autorité ; il ne commandait pas en maître, — mais on faisait toutes ses volontés.

Jamais une observation sur la dépense : on savait qu'il n'aurait consenti à aucune lésine, et que la moindre économie eût dérangé la haute philosophie du service somptueux qu'il organisait.

Plus affligé encore que surpris de cette révolution d'intérieur, le vieux Laurent demanda à prendre sa retraite, à la vue de cette armée de nouveaux laquais.

Des instances furent faites près de lui ; il céda,

à la condition de ne rester attaché qu'au service personnel de madame Picard.

Ce fidèle serviteur ne trouva ni un mot de plainte, ni un mot de raillerie contre ses maîtres, mais il ne tarissait pas en *quolibets* sur *monsieur* le contrôleur général, sur *monsieur* le valet de chambre, sur *messieurs* les valets de pied ; il ne consentit jamais à dîner à la même table qu'eux. A côté de cette domesticité en habits à la française galonnés d'or et en bas de soie, il lui fut permis, à lui seul, de garder son ancienne et modeste livrée.

Dans ses accès d'ironie et presque de colère, il faisait quelquefois sourire cette bonne madame Picard, qui, loin de s'enorgueillir de ce grand train de maison, en était souvent importunée.

Cependant Blanche et sa mère se plaisaient à se retrouver seules dans les serres remplies de fleurs aux formes, aux couleurs et aux parfums les plus rares.

Depuis la nouvelle situation du banquier, un second hiver commençait.

Tous les travaux terminés (on avait travaillé jour et nuit), l'argenterie, la verrerie, le linge de table achetés, la cave montée par les soins du baron, Alexandre déclara qu'il était en mesure de donner à dîner à vingt-cinq ou trente personnes.

Il ne s'agissait plus que de trouver des convives.

Tout le *parquet* eût accepté l'invitation de Picard. Ce financier heureux, faisant chaque jour de grosses affaires, était aimé à la Bourse ; mais chacun veut surfaire sa position sociale, et Picard lui-même, cet homme simple, modeste, se laissait aller à penser que, dans un si splendide hôtel, il ne devait recevoir que de grands noms, des célébrités, ce qu'on appelle le beau monde.

Cependant il invita d'abord ses collègues des divers conseils dans les administrations dont il était membre.

Le comte de la Roserie, le baron de Longueville et le docteur Burdin lui-même furent inscrits les premiers sur la liste.

Pour donner de l'éclat à ce personnel de convives, Picard eut la pensée de consulter le *répertoire* où figuraient tous ceux qui recevaient de sa maison des actions [au pair dans toutes ses entreprises.

On voyait là des gens de tous rangs, de toutes conditions. Mais dans cette foule de courtisans de la fortune, les uns étaient trop peu importants, les autres trop haut placés.

Picard regretta ce jour-là d'avoir rompu avec le comte de Rhétorière, homme considérable et considéré. On eut donc grand'peine à trouver un brillant personnel qui voulût bien essayer les plâtres de cette fortune et de ce luxe improvisés.

— Je peux, dit à Picard le baron de Longueville, te trouver un convive qui te fera honneur. Je connais un vieux général de l'empire, le général Crouart... dont tu as dû entendre parler... Il cherche à emprunter une somme de vingt-cinq mille francs ; prête-la-lui, c'est un galant homme, il te remboursera ; il viendra te faire visite , tu l'inviteras, et tu auras ainsi à ta table un général célèbre, avec son grand cordon de la Légion d'honneur.

On eut le général et son grand cordon. Le baron de Longueville parvint en outre à recruter deux princes italiens, un grand seigneur hongrois et un comte polonais, tous réfugiés.

On eût voulu pouvoir, même à prix d'argent , convertir pour la circonstance de bons roturiers en mauvais gentilshommes.

On parvint cependant à racoler vingt-cinq convives.

Chargé de régler le cérémonial du dîner et d'en composer le menu, Alexandre fit des merveilles. La carte imprimée sur vélin, entourée de filets d'or, et que nous donnons ici, excita surtout l'admiration du baron ; elle mérite d'être citée.

La table était garnie de fleurs, à la Louis XIV.

Les hors-d'œuvre variés, parmi lesquels s'élevait un édifice de crevettes à la Joinville, offraient le tableau le plus pittoresque.

4 POTAGES.

Le potage à la tortue, — le colbert à la royale,
— la bisque d'écrevisses, — le potage à la Ba-
gration.

4 HORS-D'ŒUVRE CHAUDS.

Les kramousky, — les boudins à la Richelieu,
— les côtelettes de homard à la Victoria, — les ris-
soles à la d'Orléans.

4 RELEVÉS.

Le turbot garni d'éperlans frits, sauce homard
et sauce crème (pommes de terre à la duchesse).

La carpe du Rhin à la Dusseldorf.

Le filet de bœuf à la dona Maria, sauce mal-
voisie.

Les poulardes historiées à la Régence.

8 ENTRÉES.

Les cailles à la Lucullus.

Les laitances de carpes à la Stuart.

Les filets de perdreaux rouges à la Penthièvre.

Les côtelettes de chevreuil à la Condé.

Les mauviettes désossées à la Sainte-Isabelle.

Les suprêmes de *poulets Reine* bigarrés écarlate,
aux truffes.

Le pâté de foie gras à la Bonaparte.

Les paupiettes de veau à la Demidoff.

Sorbets ananas au champagne, — Sorbets mousseux au kirsch.

ROTS.

Les faisans truffés à la Sainte-Alliance.

Les merles de Corse et les gélinottes.

(Ortolans en litières.)

La truite du lac de Genève au bleu, sauce verte.

Les bartavelles des Alpes sur piédestal.

Les truffes du Périgord au vin de Champagne.

Les écrevisses de Wurtemberg au vin de Sil-
lery.

Salade à l'anglaise. — Salade à la française.

ENTREMETS.

Les asperges de Paris, sauce blanche.

La timbale de fruits à l'impératrice.

La suédoise de pommes à la Bernadotte.

La Madeleine sur socle à l'impériale.

Les fonds d'artichauts farcis à la dauphine.

Les pêches à la vénitienne.

La plombière à la Clermont-Ferrand.

Le parfait moyen âge.

Les pièces de pâtisserie.

La mousse suisse. — La cascade italienne.

DESSERT.

Fruits divers, compotes et bonbons.

Les ananas sur pied.

Les arbres fruitiers.

Les ceps de vigne.



Les vins du baron de Longueville eurent un grand succès.

L'éclat des lumières, les brillants reflets d'une riche argenterie tempérés par la couleur douce des fleurs les plus rares, faisaient de cette table somptueuse un spectacle royal.

Alexandre cachait les joies de son orgueil sous un masque sérieux, modeste et point affairé.

Ce jour-là, — grand début du banquier dans une grande existence, — les convives ne commencèrent à arriver que vers sept heures et demie.

Le comte de la Roserie fit sensation par son élégance, par sa mise recherchée ; il avait pu prendre, dès l'enfance, des airs riches, et même des airs nobles.

Il fut présenté à madame Picard et à Blanche, dont la beauté, l'air simple, modeste et distingué, furent remarqués, surtout du jeune comte. Madame Picard avait été presque contrainte de se parer des diamants qui lui venaient de la ten-

dresse plus généreuse que fidèle de son mari.

Anatole resta auprès de sa sœur avant et après le dîner, pour l'aider à cacher, au milieu de ce monde, si nouveau pour elle, sa tristesse et son embarras. Elle répondit peu et mal aux attentions empressées du comte de la Roserie très en faveur cependant auprès de Picard.

Pendant le dîner, assez silencieux entre convives de toutes les paroisses, le baron de Longueville but tour à tour, avec chacun, des verres de vin de Champagne, de vin de Bordeaux, de vin du Rhin, cachet bleu ; mais, pour ajouter aux semblants de ses belles manières et de sa distinction, il chargeait Alexandre de porter, même à ses voisins, ces paroles respectueuses :

« Monsieur le baron vous prie de lui faire l'honneur de boire avec lui. »

Un de ceux qui lui touchaient le coude, et qui traitait le baron comme le traitait le journaliste, fort étonné de ces paroles que lui portait Alexandre, ne put s'empêcher d'en rire.

— Imbécile, dit-il au baron, pourquoi ne fais-tu pas tes commissions toi-même ?

Le premier dîner donné par Picard fit un certain bruit dans la jeune finance, c'est-à-dire parmi les intrépides joueurs récemment enrichis à la hausse.

Un de ces boute-en-train, ami intime de tout

le monde et surtout des grands faiseurs, blessé de n'avoir pas été de ce premier dîner, imagina de donner au banquier oublieux une leçon de politesse et une preuve de dévouement; il organisa en l'honneur de Picard un *pique-nique*.

Il put facilement recruter, à cette occasion, tous ces jeunes gens à la mode et titrés qui protègent la finance de leur amitié, et que la finance protège de ses généreuses faveurs.

Picard accepta.

Le banquier fut, comme toujours, escorté par son aide de camp le baron de Longueville.

Le dîner eut lieu aux Frères Provençaux, à cent francs par tête sans le vin.

Il était convenu qu'on mettrait de côté toute cérémonie, que le baron inviterait quelques-unes *de ces dames* les plus gaies et les plus excentriques.

On ne voulait pas éblouir Picard, on tenait à l'égayer, à l'amuser.

Chacun apporta de sa cave les vins les plus fins, les plus vieux et des meilleures années.

Avant que le dîner fût servi, ces dames et quelques-uns de ces messieurs donnèrent à Picard un échantillon de la danse échevelée du Château-des-Fleurs et de Mabilles.

Ce début, avant le potage, promettait pour le dessert.

On se mit à table. Comme à un bal masqué de

l'Opéra, une nuit de mardi gras, on s'apostropha bientôt, d'un bout de la nappe à l'autre, des épithètes les plus gaies et des sobriquets les plus inattendus ; ces dames se mirent de la partie, ne manquèrent point de verve et ne furent point à court d'effrontés propos.

On interrogeait souvent la physionomie de Picard, pour s'assurer qu'il prenait plaisir à cette bruyante gaieté.

Isocrate a raison d'appeler l'intempérance et la folie les compagnes inséparables des riches.

Il y eut, dans tout ce monde qui ne reculait pas devant une orgie, émulation à vider les verres. Picard lui-même fut contraint par l'exemple de sortir de ses habitudes de sobriété.

Pas une de ces dames qui ne cherchât à lui plaire et à se faire remarquer de lui en le faisant rire.

Les plus singuliers paris furent proposés. Un des convives paria qu'il danserait sur la table surchargée de verrerie, de bouteilles, d'argenterie, de réchauds et de mets, sans rien briser, sans dégâts.

Il exécuta cette danse périlleuse avec succès, en parcourant la table dans sa circonférence et dans tous les sens, aux grands éclats de rire et aux applaudissements de tous les convives.

Le pari fut gagné ; il était de cent louis.

Une de ces dames aux pieds mignons, finement

chaussée, relevant ses jupes jusqu'au-dessus de la cheville, sauta sur la table, légère comme un oiseau, et répéta cette scène de danse et de pantomime avec beaucoup de grâce et de gentillesse.

Tant que dura cet exercice, elle livra aux regards indiscrets la jambe la mieux dessinée, une jambe dont un bas de soie blanc bien tiré n'altérait ni les lignes élégantes ni les gracieux contours.

— Moi aussi, dit-elle, j'ai gagné mon pari de cent louis!

— Il a été tenu, madame, répondit avec empressement Picard, et je suis votre débiteur...

— Picard, répliqua-t-elle en se jetant à son cou, je t'embrasse et je te bénis! Ces cent louis-là me serviront à ne pas payer mes créanciers et à m'acheter des chapeaux et des dentelles chez les marchands qui ont le bon sens de ne pas me faire crédit.

— J'irai chez vous demain, lui dit à l'oreille le banquier généreux. J'irai, si vous le permettez, régler nos comptes.

— Venez à quatre heures, je serai seule et je défendrai ma porte.

Cette bonne fortune de la femme au pari excita la jalousie de ses compagnes.

— Tais-toi, répliqua l'une d'elles, tu te vantes d'avoir des dettes? Tu écris ta dépense? Après-demain, de bonne heure, tu courras chez ton

agent de change pour qu'il t'achète avec tes cent louis des brinborions d'*actions*, d'*obligations*, ou de 3 pour 100.

— Eh bien, et toi? le gargotier qui est ton amant ne te place-t-il pas cent francs par mois, sous ton nom, à la caisse d'épargne? C'est donc *comme il faut*?

Les cris, les vociférations, les chants les plus discordants, succédèrent aux personnalités et aux éclats de rire.

Au rôti, ces messieurs et ces dames fumaient déjà. Cet étourdissant tapage et les nuages de fumée de tabac ajoutaient encore à l'ivresse causée par le plus fréquent mélange des vins blancs et des vins rouges.

Plus d'une bouteille, plus d'un verre volèrent en éclats. Chacun quitta sa place.

Ce désordre de la salle à manger obligea tout le monde à passer dans un salon, où les danses les plus fantastiques recommencèrent au son d'un piano violemment tapoté.

Bientôt un secret se dit à l'oreille; on le fit circuler, en évitant surtout qu'il fût entendu de Picard.

On venait d'apprendre que, tandis que le père riait de toutes ces folies, et prenait un rendez-vous peu mystérieux avec la jambe fine et le pied bien chaussé, le fils faisait des siennes dans

un cabinet voisin, en tête-à-tête avec la Cardoville!

Dans cette orgie à laquelle il s'était laissé entraîner, notre banquier devenu grand seigneur put faire, du moins, de nouvelles connaissances, de nouvelles recrues pour ses dîners et pour ses bals, parmi les convives les plus présentables et les mieux placés.

Les plus intelligents manéges, les plus habiles obsessions, entraînèrent bientôt à de nouvelles folies les millions de ce banquier, si vite et si facilement enrichi.

On décida Picard à acheter une terre de deux millions, avec château, avec bois, avec chasse, avec étangs, avec fermes ; on fit sonner bien haut les revenus exagérés de deux ou trois fermes contiguës ; mais cette propriété, qu'on appelait le château de Fermon, n'offrait guère d'autre avantage qu'une habitation splendide.

Les châteaux ne sont plus de notre temps. Il faut une société nombreuse et choisie pour égayer dans de vastes salons les réunions du soir. Il n'y a plus de riches aujourd'hui, c'est-à-dire il n'y a plus d'oisifs vivant uniquement de leurs revenus.

Derrière l'homme riche qu'on peut citer, vous ne trouvez le plus souvent qu'un industriel habile, heureux, mais surmené par les affaires.

Tout le monde est lié, garrotté dans le cercle de

ses spéculations, de ses entreprises ; notre société laborieuse et cupide n'a pas de loisirs.

Le nouveau grand seigneur n'allait trouver que le vide et l'isolement dans son château, qui n'était cependant situé qu'à douze lieues de Paris.

Bons lits, bonne table, nombreux domestiques, pêche, chasse, feux d'artifice, rien ne manquait à cette hospitalité pleine de magnificence ; malgré tout, ce n'étaient pas les invités qui remerciaient leur hôte de ses premières réceptions ; c'était l'hôte lui-même qui remerciait les invités de leur présence, comme d'un grand service.

On comptait sur vingt ou trente personnes, et souvent on n'en voyait arriver que dix à douze, parmi lesquelles figuraient les familiers de la maison.

Sans l'active intervention du baron de Longueville, le château n'eût été qu'une maison de retraite, un désert. On était souvent réduit à faire un appel aux voisins qu'on ne connaissait guère, pour simuler une compagnie d'amis intimes.

Cette espèce de solitude plaisait plus à M^{me} Picard et à Blanche, qu'une cohue de gens prétentieux qui auraient pu rire de tant de luxe et de vanité.

Les invités faisant défaut aux grands dîners de la ville comme aux parties de chasse, on décida d'organiser des bals auxquels on inviterait tout

Paris ; mais un plus dispendieux projet fut d'abord arrêté. On fit tant que Picard se laissa entraîner jusqu'à l'orgueil de former, dans son hôtel, une vaste galerie de tableaux.

C'était, comme nous allons le voir, mettre la caisse de Picard au pillage ; c'était donner la clef de cette caisse aux experts, aux courtiers, aux connaisseurs, aux amateurs, aux barbouilleurs, aux fureteurs, aux tripotiers en peinture.

IX

UNE GALERIE DE TABLEAUX. — NOUVEAUX PROJETS DE MARIAGE

On conduisit d'abord Picard chez un marchand de tableaux faisant le commerce en chambre, assez connaisseur, assez savant, assez habile pour tromper tout le monde et ne se laisser tromper par personne. Il savait découvrir et acheter à bon marché des tableaux de maîtres d'une certaine qualité et d'une assez bonne conservation.

En recevant chez lui Picard, il crut y voir entrer la fortune. Le point important était de conquérir sa confiance dans une première affaire ; il s'agissait de le faire mordre à la grappe. Voici la comédie que le marchand imagina :

Dans un des coins du salon de ce madré brocanteur, était placée, sur un chevalet, une très-belle

esquisse de Rubens, d'une composition des plus poétiques et de la plus belle couleur. Ce tableau séduisait à la première vue : il attira les regards et excita l'admiration de Picard.

Le marchand semblait ne point partager cette admiration ; il traita cette œuvre de petite dimension avec un apparent dédain.

— Je vous la laisserai, dit-il, à bon marché : prenez-la pour cinq cents francs !

Ce fut la seule acquisition que fit Picard dans cette première visite.

Le lendemain, le riche banquier, affichant déjà des prétentions d'amateur expert, eut la curiosité de recueillir les opinions des allants et venants sur le choix qu'il avait fait : chacun d'exalter le mérite de cette composition, qui réunissait toutes les brillantes qualités du maître !

On n'estima pas à moins de douze à quinze mille francs la valeur de cette ébauche très-étudiée du chef illustre de l'école flamande.

La vanité des amateurs de peinture se révèle sous deux formes différentes.

Celui-ci vous dit, avec la vanité du riche :

— Regardez ce tableau : quelle belle chose ! je l'ai payé soixante mille francs.

Celui-là vous dit, avec la vanité du connaisseur :

— Regardez ce tableau : c'est un chef-d'œuvre ! je l'ai eu pour rien.

Picard se gaudissait surtout d'avoir su, bien mieux qu'un marchand, apprécier les qualités de cette toile; il se réjouissait de n'avoir payé que cinq cents francs une œuvre qui en valait quinze à vingt mille.

La ruse du marchand eut un plein succès; il avait consenti sciemment à se laisser tromper d'abord, par un millionnaire, afin d'avoir le droit et l'occasion de le duper un peu plus tard, à beaux deniers comptants. Ce n'était pas acheter trop cher une si rare clientèle, que de la payer d'une perte provisoire de dix à douze mille francs.

On s'empressa d'étaler l'ébauche de Rubens sur les murs de *la galerie Picard*.

Cette galerie ne tarda pas à s'encombrer de tableaux de toutes les dimensions, de tous les maîtres : copies ou originaux plus ou moins bien conservés ou restaurés, purs ou avec retouches, repeints, nettoyés, vernis de la veille; quelquefois même on lui apportait des toiles toutes couvertes de poussière : on tenait à lui prouver que ces chefs-d'œuvre lui étaient livrés *tels quels*, sans réparation et sans artifice.

Chaque tableau était accompagné de sa notice historique : l'un provenait d'une vente célèbre; l'autre de la succession d'une grande famille. Celui-ci avait été trouvé au fond d'une province, chez des gens qui n'en connaissaient pas le prix;

quant à cette toile d'une si grande valeur, c'est en la nettoyant qu'on avait découvert un chef-d'œuvre sous une peinture des plus vulgaires. Comme preuves à l'appui de chaque notice, on démontrait victorieusement que le bois, la toile et le cadre étaient bien du temps du maître !

Que de contes on inventa pour expliquer par quelle heureuse succession d'événements, des œuvres rares qu'on vantait outre mesure se trouvaient à vendre et subissaient la honte d'être jetées dans le commerce !

Un tableau reçoit en effet un certain lustre et souvent une plus-value, du nom plus ou moins célèbre de l'amateur qui le possède ou qui l'a possédé.

La passion pour la peinture est une des plus ardentes passions de l'esprit, et je dirai même du cœur humain ; admirez ou critiquez l'œuvre d'un maître dont un amateur raffole : votre admiration lui cause la joie la plus vive ; votre critique n'excite que son mépris et sa colère.

On réussit à communiquer à Picard cette fiévreuse passion, qui chez lui se révélait par les plus folles dépenses. Il entreprit plus d'un voyage pour voir et juger lui-même quelque prétendu chef-d'œuvre égaré dans le triste logis d'une famille pauvre.

On lui recommandait surtout de ne regarder le

tableau qu'à la dérobée, sans en avoir l'air, de peur de provoquer ou d'encourager les prétentions cupides de ces pauvres diables. On trouvait à cette mystérieuse visite un prétexte plus ou moins vraisemblable : très-souvent, le tableau, enfumé à dessein, n'avait été apporté là que la veille, à l'intention du visiteur du lendemain ! En pareil cas, tout le monde jouait la comédie, l'acheteur et le prétendu propriétaire du tableau : à tous deux on avait fait la leçon, à l'un pour qu'il sût acheter à bon marché ; à l'autre pour qu'il sût vendre cher ; il lui fallait remplir cette dernière condition pour recevoir le salaire promis.

Il arrivait souvent à Picard d'être accosté à la Bourse, dans la rue, et de s'entendre dire à l'oreille :

— Je sais une chose admirable qu'on pourrait peut-être avoir pour rien ; ne le dites à personne, et, si vous le voulez, j'irai vous prendre demain matin ; nous irons voir cela ensemble.

Tantôt il s'agissait d'un magnifique Greuze ; tantôt d'un beau Murillo, d'un Watteau inconnu, ou même d'un splendide Rubens.

Le banquier était obligeant et généreux : on le dupa plus d'une fois, et facilement, avec le prétexte de rendre un important service, de faire une bonne action.

On venait lui dire :

— Un commerçant, un homme qui est dans les affaires, et qui ne veut pas être nommé, se trouve fort gêné pour ses paiements de la fin du mois ; il possède une collection très-précieuse : prêtez-lui cinquante ou soixante mille francs sur cette valeur, sur cette garantie : vous recevrez ses tableaux en dépôt, et vous ne les lui rendrez qu'après remboursement.

On ne remboursait pas, on ne remboursait jamais, et l'on avait ainsi vendu cinquante ou soixante mille francs des toiles qui n'en valaient pas vingt mille !

On poussait Picard vers l'école italienne.

Dieu sait de combien de faux Raphaël, de faux Véronèse, de faux Titien, de faux Corrège, de faux Léonard de Vinci, l'Europe tout entière est encombrée !

C'est surtout avec les grandes écoles d'Italie que se fait sur une vaste échelle l'agio en peinture. On sait que les copies des plus belles œuvres abondaient déjà du temps des maîtres et se brossaient même dans le voisinage de leurs ateliers. De nos jours encore, des copies des chefs d'école les plus recherchés se font à l'entreprise.

On adressait à Picard des mémoires, des factums, des notes diplomatiques, pour bien démontrer à l'amateur novice que la toile copiée qu'on

voulait lui vendre n'avait rien qui pût la faire soupçonner d'être une copie.

De temps en temps, toutefois, le marchand chez lequel Picard avait fait sa première acquisition prenait le soin de lui trouver une œuvre remarquable, et même il la lui céda à bon marché. Ce fut ainsi qu'il parvint à conserver presque exclusivement la clientèle du banquier, et qu'il put gagner avec lui plus d'un million.

Cependant Picard ne manquait pas d'une certaine intelligence. On devient connaisseur, expert en peinture, à force de voir des tableaux. Après avoir visité tous nos musées, toutes les collections particulières, et suivi les ventes publiques les plus importantes, Picard finit par tirer profit de son ruineux et long apprentissage. Il se laissa duper moins facilement, et plus d'une fois il déconcerta brutalement les brocanteurs et les coquins.

Un prétendu prince italien vint un jour lui présenter un Corrège dont il ne se séparait qu'avec douleur et dans un grand besoin d'argent!

— Je ne vous en demande que soixante-quinze mille francs, dit-il à Picard... mais à la condition qu'il me sera permis de venir contempler tous les jours mon beau Corrège dans votre galerie!

— Je vous offre de votre Corrège quarante francs, avec le cadre... répondit Picard, mais à

la condition que vous ne mettez jamais le pied dans ma galerie!

— Eh bien! répliqua avec empressement le prétendu prince italien, mon tableau est à vous... c'est une affaire faite!

Le millionnaire déjà blasé trouvait du moins quelques distractions dans les soins plus ou moins heureux qu'il donnait à sa galerie. Il dut s'occuper de faire rédiger un catalogue, de faire imprimer un livret, de faire graver des *billets d'entrée*.

Pas un étranger de distinction ne venait à Paris sans visiter la galerie Picard, qu'on *expurgeait* peu à peu des toiles par trop ridicules.

Ces visites lui valurent d'honorables relations.

Malheureusement, les nombreux fripons qui exploitèrent l'inexpérience de ce nouvel amateur avaient pris soin de le détourner du goût des œuvres modernes. Si Picard eût visité les ateliers de nos artistes et leur eût fait des commandes, il n'eût point été grugé et dupé par tout ce vilain monde. Mécène généreux, il se fût rendu populaire auprès de notre jeune et brillante école française, qui compte dans ses rangs des Couture, des Decamps, des Meissonnier, des Rousseau, des Troyon, des Flandin, des Eugène Delacroix.

Prenant toutes les habitudes des maniaques en peinture, Picard trouvait moyen de créer des occupations à ses nombreux domestiques : chaque

jour ils avaient à changer de place les tableaux de sa galerie.

Cependant, comme au milieu de cet immense gâchis de toiles sans valeur, brillaient quelques œuvres estimables, de jeunes artistes, hommes et femmes, sollicitaient et obtenaient la faveur de venir prendre des copies.

Picard ne s'avouait pas à lui-même qu'on l'avait bien souvent trompé : en voyant plus d'un chevalet dressé pour des études, en se rappelant sans cesse son fameux Rubens de cinq cents francs qui en valait quinze mille, il donnait proportionnellement à chacun de ses tableaux la même plus-value, et alors il lui semblait que sa collection représentait au moins un capital de dix à douze millions. Il la faisait même figurer, pour cette somme, dans tous ses inventaires, estimant d'ailleurs que tout tableau provenant de la galerie Picard empruntait à cette origine une grandissime valeur; chez ce digne homme, l'amateur de peinture, comme le financier, avait ses faiblesses et ses enivrements.

Depuis les révolutions successives et profondes qui s'étaient accomplies dans la maison Picard, les deux époux, sans qu'aucune froideur apparente les éloignât l'un de l'autre, semblaient éviter les entretiens, les épanchements où l'esprit et le cœur parlent tout haut; ils sentaient que la richesse, le

luxe, le faste de leur maison inspiraient à chacun d'eux des idées et des sentiments bien différents.

Un peu étonné de son opulence, Picard en était fier, surtout parce qu'elle lui paraissait une preuve de son intelligence des affaires, de sa haute capacité en finances.

A chaque nouveau million qu'il gagnait, il répétait avec orgueil à ses amis :

— Vous voyez que mes plans ont encore réussi et que j'ai encore eu raison !

Il aimait à dire qu'en s'enrichissant il enrichissait le pays, qu'en augmentant sa fortune privée il donnait un nouvel essor au crédit public, un nouvel élément à la fortune de la France. Personne ne s'avisait de le contredire ; on lui répondait chaque jour :

— Que n'êtes-vous ministre des finances ! nos budgets n'auraient que des excédants de recette.

En sa qualité de maire de la commune où était situé son château, Picard fut nommé chevalier de la Légion d'honneur ; ses nombreuses relations, pour des emprunts, avec diverses chancelleries, lui valurent plus d'une décoration en sautoir, plus d'une plaque sur la poitrine et plus d'un grand cordon.

Tant de flatteries, tant de cajoleries, tant de distinctions, n'étaient pas reçues par Picard avec la vaniteuse ostentation d'un sot, mais avec une secrète satisfaction d'amour-propre qu'il ne par-

venait pas toujours à bien cacher. Il éprouvait surtout une certaine joie en songeant que la maison Picard se plaçait par ses capitaux, par son crédit, par ses colossales entreprises, à la tête des premières maisons de banque.

L'ancien commis d'une maison d'épicerie en gros de la rue de la Verrerie, l'ancien courtier marron se laissait dire sans en être blessé le moins du monde et sans penser à faire taire les gens :

— Vous êtes un homme de génie ! Si les grands capitaines sauvegardent le drapeau de la France ; si les grands poètes et les grands écrivains illustrent leur pays, les grands financiers l'enrichissent ! Vous ne devez votre position à aucune intrigue, à aucune protection ; vous êtes l'artisan de votre fortune et de votre gloire : le gouvernement devrait vous combler d'honneurs.

M^{me} Picard jugeait les choses tout autrement : elle regardait les heureuses spéculations de son mari comme des parties de jeu, où l'on ne gagne qu'à force d'audace et d'imprudence. Tant que la fortune vient vous sourire, on étonne la galerie par des coups de dé miraculeux qui vous enrichissent ; quand elle vous tourne le dos, on reste confondu de la ténacité des mauvaises chances qui vous ruinent.

Constance, qui ne partageait pas les enivrements de son mari, qui n'était point exposée

comme lui à de continuelles surexcitations d'orgueil, s'affligeait surtout de le voir entouré de flatteurs, de faux amis, d'intrigants, d'hommes dangereux qui semblaient avoir toute sa confiance.

Ledain lui faisait peur; elle s'effrayait de son zèle, de sa passion pour le travail, de ses ostentations de dévouement.

Toutes les ruses ourdies contre Picard pour le duper, tous les pièges tendus à sa bonne foi, à son bon cœur, ne pouvaient échapper à la tendresse, à la pénétration de Constance; elle comprenait que dans ce milieu où il vivait, les idées, les sentiments de Picard ne pouvaient plus être ce qu'ils étaient autrefois, dans la vie modeste, dans le bonheur ignoré qu'elle regrettait.

Le mariage de Blanche était pour les deux époux une vive préoccupation; mais c'était à qui des deux n'aborderait pas un pareil sujet; ils pressentaient qu'ils ne s'entendraient plus sur ce grand intérêt de famille.

Une occasion se présenta naturellement de décider de cette grave affaire.

Picard dit à sa femme qu'il ne pouvait point laisser passer l'hiver sans donner un grand bal, et qu'il fallait se préoccuper des invitations.

— Je t'en demanderai une, dit Constance, pour le jeune de Rhétorière; il s'est toujours conduit vis-à-vis de nous en galant homme, il t'a même

rendu des services dans ton ancienne maison de banque; lui et son oncle le général, tu les as bien durement traités!

— Je consens à inviter le jeune de Rhétorière; mais je ne veux pas plus longtemps te laisser ignorer mes intentions et mes projets. Il faut penser à marier Blanche. Elle est charmante; elle est bien élevée, grâce à tes soins; je peux lui donner pour dot un million; il faut donc lui trouver un mari digne d'elle, digne de nous, et j'en ai déjà choisi un. Par le titre et par le nom qu'il porte, par sa fortune personnelle, par son âge, par sa haute distinction, par son active et louable intervention dans toutes les grandes affaires, il doit l'emporter sur tout autre prétendant. M. le comte de la Roserie est un gendre qui ne peut manquer de te convenir. C'est un mari qui doit plaire à Blanche; j'ai, toutefois, remarqué que lorsque nous avons reçu M. le comte de la Roserie, Blanche ne lui faisait guère bonne mine. J'espère qu'elle finira par comprendre que notre nouvelle situation m'impose des devoirs; elle sentira que je ne dois chercher un gendre que dans notre monde.

— Adolphe, reprit Constance, tu aimes ta fille; tu veux qu'elle soit heureuse : tu dois tenir à savoir ce qu'elle pense et ce qu'elle désire.

Nous avons élevé Blanche dans les idées de la plus sévère économie, de la plus grande simpli-

cité; nous lui avons fait voir qu'il n'y avait de bonheur que dans la vie de famille; nos leçons et nos exemples n'ont que trop fructifié dans son cœur. Tu veux aujourd'hui plier cette jeune tige en sens contraire; tu veux qu'elle se plaise au milieu d'un monde qu'elle ne connaît point et qui n'aime que le luxe et l'éclat; tu veux étouffer dans son âme un sentiment qui a d'abord obtenu plus que ton pardon; tu veux remplacer une affection déjà ancienne par des goûts nouveaux et des entraînements qu'elle ne partage pas!

Blanche, pas plus que moi, ne s'est laissé séduire par notre nouvel état de fortune; elle regrette les jours tranquilles où nous ne vivions qu'entre nous et pour nous, elle ne désire pas le moins du monde de s'entendre appeler comtesse. Tu connais sa douceur, sa respectueuse docilité; mais je la crois capable d'avoir une volonté; celle de ne jamais épouser M. le comte de la Roserie. Le premier amour d'un jeune cœur est résolu, courageux, persévérant; je m'en souviens encore... Moi aussi, l'on m'eût jetée dans un cruel désespoir, et je me serais abandonnée au rôle de vieille fille, s'il l'on eût apporté, il y a vingt-cinq ans, des obstacles à notre union. Ce n'est qu'avec l'âge, avec les années et l'expérience que les femmes se résignent sans se plaindre aux plus douloureux sacrifices.

Je n'exagère rien; Blanche confie à ma tendresse de mère ses plus secrètes pensées, ses plus tendres sentiments; elle est triste, languissante; elle n'a plus le rire charmant de la santé, de la jeunesse, depuis que M. de Rhétorière est banni de cette maison. Pendant plusieurs années, elle a vu tous les jours M. de Rhétorière; les manières simples, les paroles honnêtes, les bons sentiments de ce jeune homme, l'avaient touchée; son respectueux et sincère attachement lui avait inspiré plus que de la confiance.

Elle n'a aperçu, au contraire, qu'une ou deux fois M. le comte de la Roserie; la position, l'élégance, les façons de grand seigneur d'un homme qui est né dans l'opulence l'intimident, lui inspirent une certaine défiance d'elle-même : elle se dit : « Ce mari-là me traitera de petite bourgeoise; pour lui plaire, il faudra me refaire, me transformer, devenir tout autre que je ne suis, et je ne me sens pas le courage de tâcher d'y réussir. » D'un côté, tu le vois, il y va du bonheur de ta fille; de l'autre, je sais reconnaître que la volonté du père de famille doit être respectée.

— Tous mes nouveaux amis s'accordent à voir, dans le mariage de Blanche avec le comte de la Roserie, une union des plus convenables : naissance, jeunesse, fortune, tout s'y trouve. Et puis, ce jeune homme servira puissamment; par sa capacité;

nos vœux et nos intérêts dans toutes les grandes affaires. M. le comte de la Roserie me suppléera, et allégera pour moi le fardeau du travail et de la responsabilité. Blanche ne peut manquer de tenir compte de toutes ces excellentes raisons; elle se fera, je l'espère, un devoir de m'éviter des inquiétudes, des ennuis, de vives contrariétés. M. le comte de la Roserie m'a demandé sa main : nos amis communs et moi, nous n'avons pas hésité à lui faire pressentir mon consentement, le tien et celui de Blanche.

— Une seule chose m'importe beaucoup, mon ami, c'est de ne pas mourir sans avoir vu ma fille mariée... et heureuse.

— Que parles-tu de mourir? d'où te viennent ces tristes pensées? ajouta Picard, en embrassant affectueusement sa femme.

— Si je n'étais plus là, dit-elle, pour consoler Blanche, la pauvre enfant s'éteindrait dans la souffrance et le chagrin.

Des larmes coulèrent des yeux de Constance, qui regrettait déjà d'avoir laissé deviner ces idées de mort prochaine qu'elle cachait depuis longtemps comme un secret.

Cette scène si pénible pour le mari et pour la femme fut heureusement interrompue par l'arrivée inattendue du baron de Longueville; il entra sans se faire annoncer.

Ce plaisant personnage qui, dans son égoïsme sensuel, n'avait d'autre préoccupation que le soin de ses plaisirs, venait dire à Picard qu'on ne parlait à la Bourse que du grand bal qu'il allait donner : tout le monde lui demandait des invitations !

— Le dix-neuvième siècle adore l'argent, et comme tu es du petit nombre de ceux qui en ont beaucoup, on t'aime, on te vante, on cherche à te plaire, on est fier d'être distingué et invité par toi. J'ai vu le général auquel tu as prêté vingt-cinq mille francs, et qui, par parenthèse, compte te les rendre prochainement. Il tient un peu au faubourg Saint-Germain ; je lui ai parlé de ton bal : je lui remettrai des invitations pour quelques femmes du grand monde qu'il me désignera, fort désireuses d'ailleurs de connaître le célèbre financier Picard. Quelques comtesses, quelques marquises, dont les noms et les titres seront annoncés à haute voix, relèveront le gros de ta compagnie, où la finance ne tiendra que trop de place.

Constance, que le jargon du baron impatientait, quitta la place, laissant Picard tout entier au programme de la fête qu'il se croyait obligé de donner, et dont la seule pensée était pour elle un supplice.

Le baron, de sa propre autorité, sonna pour

qu'on fit venir le contrôleur général Alexandre.

Alexandre, toujours empressé, toujours respectueux ne se fit point attendre.

— Je me rends, dit-il, aux ordres de monsieur.

— Alexandre ? s'écria le baron, à quel nombre de convives pouvez-vous donner à souper ?

— Monsieur le baron, le nombre des convives ne m'embarrasse jamais ; un dîner, un souper, c'est comme une bataille : il faut que le général en chef étudie d'abord le terrain. Dans quelle salle à manger devrai-je servir le souper ?

— Il faudrait souper dans la galerie ! répondit vivement le baron ; tous les tableaux seraient éclairés avec des réflecteurs ; on allumerait des milliers de bougies : on en serait quitte pour faire un service de pompiers. Ce serait magnifique ! on ne parlerait plus que des bals de Picard, de son bon goût, de sa magnificence, de son amour des arts ! N'oubliez pas surtout, Alexandre, de placer un suisse en grande livrée, avec une hallebarde, à l'entrée principale de la salle à manger et un second suisse à l'entrée des salons.

— Je réponds de tout le service, monsieur le baron ; quarante valets de pied en bas de soie blancs, quarante maitres d'hôtel en grande tenue, l'épée au côté, manœuvreront sous mes ordres. J'estime même que plusieurs chasseurs, tout couverts d'or, doivent se tenir dans les antichambres.

Il est bien entendu qu'outre l'orchestre du bal, un second orchestre est indispensable dans la salle du souper. Je compte placer dans des jardinières aux treillages dorés deux mille camélias sur pied.

Picard souriait à toute cette mise en scène pour laquelle le baron et le contrôleur général Alexandre luttèrent de prodigalité et d'invention.

Un crédit sans limite fut ouvert à toutes les improvisations du baron et d'Alexandre.

Picard ne se doutait pas de toutes les déconvenues blessantes qui l'attendaient dans cette fête, dans cette réunion d'amis qui, pour la plupart, lui étaient inconnus!

X

LE BAL

Sur les incitations du baron, le général Crouart se rendit près d'une de ses vieilles amies, **Mme la marquise de Pommereuse**, retirée au fond du quartier du Luxembourg, et voluptueusement blottie sous un édredon de cinquante mille francs de rente.

— Marquise, lui dit-il, un des gros bonnets de la finance m'a rendu en galant homme un service d'argent. Il fait son métier d'homme riche : il donne des dîners et des bals splendides. Parti, je crois, d'un peu bas, le banquier Picard étale un grand luxe ; il a une riche galerie, un nombreux domestique, des salons dorés ; il ne lui manque qu'une compagnie de gens comme il faut. Il donne

un bal dans douze jours; s'il pouvait vous plaire d'y assister, vous m'obligeriez! Les salons de Picard n'ont probablement jamais vu une marquise.

Florine de Pommereuse, née de Courtalin, avait aimé le monde et les plaisirs; ses beaux jours dataient de la restauration. Présentée sous Louis XVIII, elle tenait un haut rang à la cour et dans la noblesse du faubourg Saint-Germain. Issue d'une noble et riche famille du midi, elle épousa encore jeune le marquis de Pommereuse, officier supérieur des gardes du corps du roi, qui devait un jour mourir en Allemagne, où, sujet fidèle, il suivit, en 1830, la branche aînée des Bourbons.

L'indemnité des émigrés avait arrondi les revenus de l'ancienne maison des Pommereuse.

Malgré ses soixante ans, on retrouvait dans la marquise des restes de beauté et des traces de coquetterie. Elle mettait du rouge, se préoccupait de ses coiffures, de sa toilette. Elle se plaisait à se parer de bijoux, de bagues, de pendants d'oreilles, de carcans, de colliers. Elle avait conservé de la gaieté, un esprit jeune, un cœur tendre et charmant.

Le général remit à la marquise, pour le bal du nouveau millionnaire, une invitation qu'elle accepta. Il lui assura que toutes les personnes présentées par elle seraient accueillies avec distinction dans les salons du banquier.

Cette fête fut tout de suite pour la marquise une grande affaire. Elle était au nombre de ces dames respectables qui portaient le plus vif intérêt à Marie Durand ; elle s'empessa de faire venir M^{me} Dominique, la protectrice, la seconde mère de Marie.

— Madame Dominique, lui dit-elle, vous savez combien j'aime votre intéressante protégée. Je tiens à lui causer une surprise, à lui ménager un divertissement. Je suis invitée à un grand bal, chez un de ces financiers qui font aujourd'hui, en trois mois, d'effrayantes fortunes à la Bourse. Je veux y présenter Marie comme une de mes nièces : vieille marquise, je serais isolée, délaissée au milieu de ce monde où je ne rencontrerai certainement personne à qui parler : la compagnie de Marie me vaudra des assiduités et des empressements ; la beauté de la nièce attirera les galants autour de la tante. Je me charge, bien entendu, de la toilette de bal : tous ces préparatifs, auxquels il faut vite songer, m'égayent déjà ; cela me rappelle mon bon temps !

Marie accepta avec reconnaissance l'aimable et flatteuse proposition de la marquise ; bien élevée, elle n'éprouvait aucun embarras à se présenter dans un salon ; fille d'un colonel, commandeur de la Légion d'honneur, elle avait le droit d'y tenir dignement sa place. Elle ne pouvait d'ailleurs se

douter que le banquier Picard ne fût autre que le célibataire Eugène Rémond qu'elle avait plus d'une fois reçu chez elle.

Il fut convenu que le jour du bal, Marie dînerait de bonne heure chez la marquise et qu'elle s'y habillerait.

M^{me} de Pommereuse et M^{me} Dominique se faisaient une joie de présider à la toilette de Marie, d'en surveiller, d'en soigner les moindres détails; elles étaient peut-être toutes deux plus *émotionnées* que la jeune fille elle-même.

Pendant douze jours, cette toilette devint le sujet de tous leurs entretiens, de leurs études les plus sérieuses; elles en arrivaient aux discussions, à force de zèle. Elles tenaient à ce que leur protégée, qu'elles regardaient comme leur enfant, fût la perle du bal.

Enfin, le grand jour arriva.

Marie se retira dans la chambre à coucher de M^{me} de Pommereuse, se fit coiffer; elle se chaussa de bas de soie blancs et de souliers de satin blanc; elle revint ensuite à moitié vêtue dans le salon qu'éclairait un grand nombre de bougies : un peignoir garni de dentelles appartenant à la maîtresse du logis lui couvrait à peine les épaules, les bras et la poitrine.

La marquise lui enleva en riant le peignoir...

— M^{me} Dominique, s'écria-t-elle... mais voyez

donc cette petite morveuse! a-t-elle le bras blanc et potelé! a-t-elle une belle poitrine! a-t-elle une peau de satin! Peste! ma mie! si tu n'avais pas pris le bon parti de rester sage, tu ne manquerais pas d'amoureux!

Marie, un peu embarrassée de cette sortie sur les grâces de sa personne, se hâta, en rougissant, de passer sa robe de bal. C'était une simple robe de tarlatane, à trois jupes relevées par une rose entourée de quelques boutons et d'un léger feuillage.

Une rose était aussi le seul ornement choisi par le goût de la marquise pour parer les beaux cheveux de Marie, dont les nombreuses nattes aux brillants reflets étaient assez longues pour tourner deux ou trois fois autour de sa tête.

A peine M^{me} Dominique eut-elle attaché la dernière épingle, à peine eut-elle relevé le dernier pli, que par un mouvement presque involontaire, Marie courut devant une glace pour se regarder des pieds à la tête.

— Mon père et ma mère, dit-elle en souriant, seraient bien surpris et bien heureux s'ils voyaient leur pauvre fille ainsi parée.

— Ma toute belle, répliqua la marquise, bien des duchesses envieraient les trésors de la pauvre fille. Je donnerais tout ce que je possède pour être jeune et jolie comme toi. On m'a dit aussi, à moi,

que j'étais belle... il y a longtemps! J'ai même reçu, autant que je puis m'en souvenir, plus d'une brûlante déclaration : c'était peine perdue! J'estimais et j'aimais M. de Pommereuse : mais les galants propos, les déclarations font toujours plaisir. C'est même un devoir, pour les femmes, de se donner la peine de plaire.

— Si je plais dans ce bal, répondit Marie en riant, ce sera grâce à vous! Je suis Cendrillon, et vous êtes ma bonne fée, madame la marquise!

— Tu n'arriveras pas au bal du banquier Mirriflor dans une voiture attelée de six chevaux gris pommelés; mais j'ai donné l'ordre à mon cocher et à mon valet de pied de porter la grande livrée de ma maison.

Tout était prêt pour le départ; M^{me} Dominique jeta une pelisse noire sur les épaules de la marquise, vêtue en grande dame, toute couverte de diamants; elle jeta une pelisse rose sur les épaules de Marie, ravissante par son bon air, par sa modestie, par son élégante simplicité.

On remarquait une grande foule, beaucoup de mouvement, aux abords de l'hôtel Picard, splendidement illuminé.

Des gardes municipaux à cheval, des sergents de ville, maintenaient l'ordre au milieu des curieux et des nombreux équipages qui se succédaient sans interruption.

Dix heures et demie sonnaient, lorsque la voiture de la marquise s'arrêta devant le perron. Un moelleux tapis en recouvrait les marches et se prolongeait tout le long du grand escalier, où des masses de camélias s'épanouissaient dans des jardinières au treillage doré, à la lumière éblouissante de riches torchères qui portaient des milliers de bougies.

Dans la première antichambre, des valets de pied, des chasseurs, des huissiers, formaient une haie pour le passage des arrivants. Les dorures étincelaient partout dans cette antichambre, d'où l'on pouvait entendre déjà les vives mélodies d'un orchestre nombreux, aux *solis* les plus coquets, aux basses les plus puissantes.

Le valet de pied de la marquise, dont la livrée de grande maison fut remarquée, prit les pelisses de ces deux dames; la marquise et Marie eurent ensuite à traverser un salon dont les glaces descendaient jusqu'au parquet, et devant lesquelles les invités pouvaient réparer jusqu'au moindre désordre de leur toilette.

Le suisse frappa deux coups de sa hallebarde, et un huissier put annoncer avec fierté, d'une voix de stentor :

→ Madame la marquise de Pommereuse!

Ce titre et ce nom de noble famille retentirent dans toutes les salles du bal, non sans y produire

un grand mouvement de surprise et de curiosité. La société qui remplissait les salons se composait surtout de femmes d'avoués, de banquiers, de notaires, d'agents de change et d'hommes d'affaires!

Tous les regards se dirigèrent vers la porte d'entrée, et chacun d'admirer les grands airs de la marquise et la beauté sympathique de Marie, séduisante de grâce, de distinction et de timidité.

Que de questions on se faisait déjà à l'oreille?

— D'où vient cette marquise de Pommereuse?

— Quelle est cette jeune personne qui l'accompagne, si charmante, si modeste, si élégante?

Tout le monde se rangeait sur leur passage; elles étaient les bienvenues!

Picard, chamarré de plaques sur la poitrine, de grands cordons d'ordres étrangers, se précipita, avec le vieux général Crouart, au-devant de la marquise de Pommereuse.

— Je vous présente ma nièce, dit la marquise à Picard; et la jeune Marie, baissant les yeux, fit au maître de la maison la plus charmante révérence; mais quelle surprise, quelle émotion pour tous deux, quand tout à coup leurs regards se rencontrèrent.

Picard croyait rêver! Malgré cette ressemblance qui le frappait, il se disait que la nièce de la marquise ne pouvait être Marie Durand, et pourtant il

se disait aussi avec assurance, avec conviction :
C'est bien elle !

Picard cherchait à vaincre et à cacher toute la tendresse respectueuse qu'il ressentait pour Marie, et dont l'expression involontaire ne devait pas échapper à la pénétration de la marquise.

De son côté, Marie n'y fut point trompée : du premier coup d'œil, elle reconnut dans Picard Eugène Rémond ; elle s'affligea d'un mensonge, d'une ruse dont elle avait été la dupe ; elle mesura avec effroi de quels dangers l'avaient entourée les perfidies habilement calculées du baron de Longueville. En se rappelant les lettres d'invitation pour ce bal, elle pouvait constater que le prétendu célibataire Eugène Rémond, ou plutôt que Picard était marié.

Le banquier et le vieux général escortèrent la marquise et la jeune Marie jusqu'auprès de M^{me} Picard et de sa fille. Après les révérences d'usage, les deux nouvelles arrivées prirent place sur des fauteuils à côté de la maîtresse et de la fille de la maison. Marie, au milieu des premiers embarras de la conversation, trouva le moment de dire à Picard, à la dérobée :

— Que je suis heureuse, monsieur, de pouvoir aujourd'hui, sans rougir, être présentée à la femme, à la fille de M. Eugène Rémond !

Marie conquit tout de suite les sympathies de

Blanche et de sa mère. Ces deux cœurs pleins de tristesse semblaient attirés vers la pauvre orpheline, dont le naturel, l'air gracieux et décent les charmaient.

A la vue de cette mère de famille qui lui inspirait déjà un vif sentiment d'intérêt, Marie éprouvait une joie secrète d'avoir échappé aux périls qui l'avaient menacée.

— Que je serais malheureuse, se disait-elle, si, en me laissant tromper, j'avais rempli cette maison de chagrin et de désespoir !

Picard offrit son bras à la marquise pour la conduire dans tous les salons, et le général offrit le sien à Marie.

Au milieu des flots de curieux qui se pressaient, forcés de s'arrêter un instant, Picard, séparé tout à coup de M^{me} de Pommereuse, se rapprocha de la jeune fille et sollicita son pardon.

— Croyez bien, lui dit-elle, que je suis venue ici comme à un bal masqué, sans me douter surtout que je pourrais vous y rencontrer. La marquise, si bonne pour moi, a tout arrangé ; elle s'est fait une partie de plaisir de me parer ; de m'amener au bal et de me présenter comme sa nièce.

Cette nouvelle Cendrillon et sa bonne fée revinrent prendre place près de Blanche et de M^{me} Picard ; il se forma autour de ces dames un cercle

de chevaliers empressés et galants. Marie fut bientôt assiégée d'invitations à danser ; les plus entreprenants cherchèrent même, comme l'avait prévu la marquise, à engager des commencements de conversation avec la tante, pour se faire bien venir de la nièce.

Le jeune de Rhétorière se glissa au premier rang dans cette foule ; mais tous ses regards et toutes ses invitations n'étaient que pour Blanche. N'avaient-ils pas bien des choses à se dire ? Ils profitèrent du bruit de l'orchestre et du mouvement des quadrilles.

— Sachez bien, lui dit-elle, que tout est fini pour nous : mon père exige que je sois la femme du comte de la Roserie ; mais je tiendrai les serments que je me suis faits à moi-même : il me serait impossible d'obéir...

— J'ai perdu tout espoir, répondit l'ancien et modeste commis, depuis que votre père a su amasser en si peu de temps une si colossale fortune. Je vous aime, je vous aimerai toujours, je n'aimerai jamais que vous ; mais, écoutez-moi : il y a dans cette maison un homme dangereux qui conspire contre la fortune et l'honneur de votre père ; je ne peux suivre que de loin toutes ses menées ; éveillez contre ce Ledain la défiance de M. Picard. Je ne suis point un calomniateur ; qu'on m'interroge si l'on veut. Les faits ne me

manqueront pas pour l'accuser et le confondre.

Ledain, cet affreux personnage, continuait, même au milieu du bal, son infâme manège contre celui qui lui accordait toute sa confiance ; exploitant la vive impression que causait sur tous la beauté de Marie, il fit tant que ce bruit calomnieux rasa bientôt le parquet des salons : *Marie est la maîtresse de Picard.*

Quelques vagues indiscretions de la Cardoville, sa digne amie, avaient inspiré à Ledain cette atroce insinuation ; il ajouta même que cette jeune fille n'était pas la nièce de la marquise, et que cette prétendue marquise n'était qu'une aventurière.

Les méchants propos font vite leur chemin. Ces révélations, qui furent accueillies avec joie par tous ceux dont Picard excitait l'envie, égayèrent un grand nombre d'invités.

Pendant les premières heures du bal, le baron de Longueville s'était trouvé cloué par une perte de trente mille francs à une table de baccarat ; il avait entendu vanter les grands airs de la marquise et la beauté angélique de sa nièce. Mais les mœurs du baron ne l'attiraient guère que vers les anges en vacances, qui font leurs farces dans ce monde.

Pendant, dès qu'il eut entendu accuser Picard d'avoir présenté à sa femme et à sa fille une drôlesse dont il était l'amant, il se leva tout indigné

pour démentir une plaisanterie si cruelle, qui pouvait tout à la fois porter atteinte au caractère honorable de Picard et révolter, en arrivant jusqu'à sa femme, la tendresse d'un cœur bonnête et dévoué. Le baron obéissait quelquefois à des sentiments généreux, surtout lorsqu'il ne s'agissait pas d'argent.

Longueville protesta avec tant de chaleur, avec tant d'honnêteté, qu'on crut à ses paroles. Quelques personnes honnêtes qui connaissaient Picard comme époux, comme père de famille, comme galant homme, se joignirent au baron pour repousser avec énergie de si folles et de si perfides inventions.

— Il suffit de regarder cette jeune fille, ajoutaient-ils, pour être certain qu'elle est bien élevée, d'une bonne famille, d'une bonne conduite. Il suffit de voir et d'entendre la marquise pour être certain que ce n'est point là une aventurière.

Cette réaction de l'opinion publique en faveur de Picard déconcerta Ledain, qui prit le parti de s'esquiver pour éloigner de lui tout soupçon compromettant.

Au milieu de toutes ces agitations, le comte de la Roserie ne trouva qu'un très-froid accueil auprès de Blanche ; il ne put danser avec elle qu'une seule fois, et malgré ses aimables instances, ils n'échangèrent que d'insignifiantes paroles.

Picard se plaignait à sa femme et à sa fille, devant la marquise, de ce que M. de la Roserie s'était rendu presque invisible pendant la soirée.

— Le comte de la Roserie ? s'écria la marquise ; mais il est mort depuis plus de deux ans ! Je les ai beaucoup connus, les la Roserie...

— Madame la marquise, répliqua Picard, il s'agit de leur fils, jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

— Mais M^{me} de la Roserie n'a jamais eu de fils ; dans ma jeunesse, la comtesse, que j'aimais beaucoup, me parlait souvent de son vif chagrin de n'avoir point d'enfants : nous avions toutes deux le même regret, la même peine ! Prenez-y garde, monsieur Picard, il y a là-dessous quelque mystère, et la personne dont vous paraissez faire un grand cas ne peut être qu'un faux comte de la Roserie.

Dans son franc parler, la marquise laissait voir toute l'indignation que lui causait l'usurpation d'un titre de noblesse.

Les paroles de M^{me} de Pommereuse, prononcées avec l'accent de la vérité, causèrent à Picard une grande surprise, un grand désappointement ; sa femme et sa fille en ressentirent au contraire une joie secrète qu'elles se gardèrent bien de laisser deviner.

Dans cette cohue de gens de Bourse et d'inconnus qui avaient reçu une invitation personnelle

où qui s'étaient fait présenter le soir même au maître du logis, Picard eut encore à subir plus d'une humiliation, plus d'une blessure d'amour-propre.

Soit qu'il parcourût les salons, soit qu'il se tint presque caché derrière les rangs pressés des danseurs et des curieux, plus d'une fois des propos fâcheux pour sa personne, hostiles même, vinrent frapper son oreille.

— Ce sont nos *différences* qui payent tout ce luxe ! disait l'un.

— Il m'a fait perdre cent mille francs à la dernière liquidation des chemins ! disait l'autre.

— Ces gros capitalistes, ajoutait celui-ci, jouent contre nous avec des dés pipés !

— Je l'ai pourtant connu, répliquait en riant celui-là, garçon épicier rue de la Verrerie ; les plaques et les grands cordons d'alors... c'était une serpillière.

— Ne trouvez-vous pas, messieurs, s'écriait le docteur Burdin, aigri par quelques pertes de Bourse, tourmenté d'un besoin d'ingratitude envers Picard, qui l'avait admis dans plus d'une affaire, que les fleurs de ces salons sentent le poivre et la cannelle ?

Toutes ces magnificences, toutes ces splendeurs et surtout les millions qu'elles représentaient avaient provoqué, chez bien des gens plus ou

moins étrillés par la hausse et par la baisse, de mauvais sentiments qui se trahissaient en grossiers quolibets.

Par une compensation assez triste, des flatteurs dont le banquier avait acheté le semblant de dévouement, en les mettant quelquefois dans son jeu, ne tarissaient pas d'éloges sur la somptuosité, sur les richesses de l'hôtel Picard.

— On est trop heureux, répétaient-ils bien haut, que les millions tombent dans des mains généreuses et enrichissent un homme d'esprit et de goût.

Ainsi, on ne se faisait aucun scrupule, soit de maltraiter en paroles, soit de duper par d'hypocrites flatteries, celui que la fortune avait pris au collet pour le combler de ses faveurs.

Dans cette fête où se succédaient des incidents plus ou moins piquants pour l'observateur, le jeune Anatole faisait auprès de tous, sans prétention, sans embarras, en bon garçon, les honneurs de la maison de son père.

Il dansa plus d'une fois avec Marie, dont la physionomie, dont l'attitude gracieuse et distinguée l'avaient bien vite séduit. Ce jeune étourdi commençait à se lasser des Cardoville.

La marquise, de son côté, se montrait pleine de sympathie pour Anatole. Elle regrettait que ce beau jeune homme, spirituel et d'un si grand air, ne fût pas duc ou marquis.

Les assiduités du jeune Picard près de Marie furent remarquées, et les faiseurs de nouvelles, croyant deviner l'énigme de la situation, répandirent le bruit que la main de cette jeune personne était destinée au riche et brillant Anatole.

— C'est sans doute une fille bien née, mais pauvre, dont la marquise veut faire la fortune par un riche mariage !

Deux heures du matin sonnèrent. Picard vint arracher le baron de Longueville de la table de baccarat, où il s'était installé de nouveau, et l'avertir qu'il était l'heure de donner le signal du souper. Il lui raconta à l'oreille toute l'histoire de la marquise et de Marie; il le pria de garder le plus profond silence sur tout ce qu'il savait; il lui recommanda d'éviter toute rencontre avec la jeune orpheline, de peur de lui causer quelque trouble et quelque embarras; prudente recommandation dont n'avait pas besoin le dévouement du baron.

Les danses cessèrent, et toutes les dames furent conduites jusqu'à l'entrée de la galerie où devait être servi le souper.

C'était un spectacle féerique auquel ne faisaient point défaut les spectateurs.

Deux cents personnes à la fois purent s'asseoir; le service se fit avec un ordre et une méthode admirables, sous la surveillance du contrôleur général Alexandre, qui se distinguait au milieu de tous

par son impassibilité, par son regard d'aigle, par les diamants qui brillaient à sa chemise et à ses doigts.

Un orchestre dont les instruments de Sax avaient été bannis, exécutait avec les plus fines nuances les quadrilles de *la Fée aux roses*, du *Prophète* et du *Caid*, les grands succès de théâtre les plus récents.

Pendant le souper dont le riche et rare menu rappelait celui dont nous avons reproduit les pittoresques détails, Anatole redoubla de soins et d'attentions auprès de la marquise et de Marie ; il sollicita de M^{me} de Pommereuse la permission de se présenter chez elle.

— Vous m'intéressez, monsieur Anatole, répondit la marquise, et je ne veux pas vous jouer un mauvais tour. J'aurais grand plaisir à vous recevoir, mais dans vos visites, vous ne rencontreriez que moi seule : ma nièce me quitte demain pour retourner dans sa famille. A votre âge, on a toujours mieux à faire que de causer avec une vieille femme.

Cette réponse désespéra ce jeune homme déjà bien épris de la nièce de M^{me} de Pommereuse.

— Après le souper du moins, répondit-il, mademoiselle Marie me donnera une contredanse ?

Marie consulta du regard la marquise ; elle accepta.

Le souper à peine fini, l'orchestre du bal se fit entendre. Anatole et Marie, au milieu du mouvement, du bruit, du tumulte général, trouvèrent presque l'occasion d'un tête-à-tête.

— Mademoiselle, il est impossible que vous refusiez de me recevoir, soit chez M^{me} de Pomme-reuse, soit dans votre famille.

La jeune fille déconcerta cette passion subite par un éclat de rire.

— Il se joue ici, monsieur, répondit-elle, une comédie assez plaisante ; mais comme la vérité n'a rien dont je doive rougir, je vous la dirai tout entière. Je ne suis point la nièce de la marquise. M^{me} de Pommereuse, qui m'honore de sa protection, tenait, pour obliger son ami le général, à venir à cette fête ; elle m'a parée, m'a fait monter dans son carrosse, et m'a présentée comme sa nièce. Cette innocente plaisanterie était pour elle une distraction, un amusement, et je m'y suis prêtée de bon cœur. Je ne veux point vous tromper, je ne veux point me jouer de vous. Je ne suis qu'une pauvre orpheline vivant de son travail ; mon père, colonel de cavalerie, ne m'a laissé en mourant aucune fortune ; vous ne trouverez donc en moi ni une jeune fille à séduire, ni une jeune fille à épouser. Les plus brillantes destinées vous attendent ! quant à moi, tout l'éclat, tout le luxe de cette maison ne m'éblouissent pas ; je n'envie

point les grandes richesses, et je suis bien loin de me plaindre de mon obscure pauvreté.

Tant de sincérité, de bonne foi, de noblesse vraie, ajoutaient encore à l'admiration, à la passion subite qu'Anatole éprouvait pour Marie.

— Une seule visite de vous, monsieur, ajoutait-elle, me compromettrait, me perdrait peut-être, auprès de toutes les dames respectables qui me prodiguent des preuves d'intérêt; voilà la contredanse finie... il ne nous reste plus qu'à nous séparer.

Anatole, tout confus, et bien malheureux, quitta sa danseuse en la saluant avec le plus profond respect, se promettant bien de tout entreprendre pour la revoir, pour lui parler.

La marquise et sa nièce se levèrent; elles prirent congé de Blanche et de M^{me} Picard, dont la figure fatiguée trahissait la tristesse et la souffrance.

Le maître du logis accompagna ces deux dames jusqu'à la dernière antichambre.

Avec ce langage un peu ironique dont use la noblesse envers les parvenus et les enrichis, ne voulant pas d'ailleurs passer pour une petite bourgeoise qui n'aurait jamais rien vu, la marquise dit au banquier :

— Monsieur Picard, votre petite fête était charmante !...

Cendrillon et sa bonne fée quittèrent le bal bien après minuit, contentes, heureuses de toutes les émotions qui avaient rempli leur soirée...

M^{me} de Pommereuse, comme nous l'avons dit, n'avait rien perdu de tout ce qui s'était passé entre sa prétendue nièce et Picard ; pendant la route, la jeune fille lui raconta les tentatives de séduction que l'on avait imaginées pour la perdre. Elle lui apprit que Picard s'était présenté chez elle sous un faux nom, qu'il lui avait offert une somme de vingt mille francs, qu'elle avait refusé un pareil présent. Elle lui dit toute la vérité ; Marie ne mentait jamais.

On s'ajourna au lendemain matin pour reprendre cette conversation. Ce bal, d'ailleurs, devait être le sujet de longs et nombreux entretiens entre Marie et ses deux protectrices. N'avaient-elles pas toutes trois à jaser longuement de M. et de M^{me} Picard, de Blanche, d'Anatole, de M. de Rhétorière, et surtout de ce prétendu comte de la Roserie ?

XI

UN DUEL. — LE COMTE DE LA ROSERIE ET MADAME DOMINIQUE

Le lendemain, il ne fut question que du bal de Picard à la Bourse, au café de Paris et dans les cercles.

Les envieux se firent avec joie les échos de la calomnie inventée par Ledain. On répéta que Picard avait présenté en plein bal une drôlesse à sa femme et à sa fille. On ajoutait que le banquier fastueux allait prendre pour gendre le comte de la Roserie, et que ce jeune homme n'était ni un la Roserie ni un comte.

— Ainsi, il aura pour gendre un faux comte ! disait celui-ci.

— Je crois même, répliquait celui-là ; que Picard n'a qu'une fausse fortune !

Au Jockey's-Club, le bal Picard défraya tous les entretiens.

Un jeune homme de bonne maison, le marquis de Verneuil, indigné au dernier point que le roturier Picard pût se donner des airs de grand seigneur à force d'argent et de luxe, prit tout haut la parole au milieu d'un groupe d'amis.

— Savez-vous, messieurs, dit-il, que le comité aura peut-être bientôt à prendre une mesure sévère contre un des membres du club? Hier, au milieu du bal que donnait M. Picard, la respectable marquise de Pommereuse, que j'ai l'honneur de connaître, a dénoncé le comte de la Roserie comme portant un nom et un titre qui ne lui appartiennent pas! Selon moi, on n'a pas plus le droit d'usurper un titre de noblesse que de porter le ruban de la Légion d'honneur sans en avoir le brevet!

Le jeune Anatole, reçu à titre d'éleveur membre du Jockey's-Club, jouait gros jeu à une table de whist; il entendit les paroles du marquis, déposa ses cartes et, d'un ton ferme, presque provoquant, répondit à M. de Verneuil :

— Vous vous trompez, monsieur, le comte de la Roserie a le droit de porter et son nom et son titre. Comme il est mon ami, comme il est absent, vous trouverez bon que je vous contredise; insulter M. le comte de la Roserie, c'est m'insulter moi-même!

— Prenez-le comme vous voudrez, répliqua le marquis, je maintiens ce que j'ai dit... malgré vos dénégations.

— Recevez donc un démenti! s'écria Anatole.

— C'est bien! pas d'inutiles paroles, monsieur... nous savons tous les deux ce qu'il nous reste à faire.

Témoins d'Anatole, le baron de Longueville et son ami le général Crouart s'entendirent dans la journée avec les témoins du marquis.

Le soir, assez tard, le baron se rendit chez Picard; ils se retirèrent tous deux dans un cabinet très-éloigné des appartements.

— Mon ami, dit le baron, j'ai une fâcheuse nouvelle à t'apprendre. Ton fils a un duel; il a pris hier, au Jockey's-Club, la défense du comte de la Roserie : on s'est dit des paroles provoquantes, et ton fils a donné un démenti.

— Mon dieu! s'écria Picard, quelle affreuse nouvelle!

— On se bat demain, à neuf heures du matin, à Saint-Mandé.

— Quelle arme?

— L'épée. Le général, toujours reconnaissant du service que tu lui as rendu, et moi, nous assistons Anatole. Nous avons trouvé les témoins du marquis très-raisonnables; il est convenu que le combat cessera au premier sang.

— Mon cher baron, que faire, qu'imaginer pour empêcher cette rencontre?

— Impossible d'arranger l'affaire, répliqua le baron; notre adversaire est un galant homme... il a reçu un démenti, et il est très-roide!

— Il me serait impossible d'attendre chez moi, répondit Picard avec douleur, avec un profond abattement, les résultats de ce duel! Ne pourrais-je me rendre, dans une voiture de place, à un endroit convenu? Si mon fils n'est point touché, tu me ramèneras bien vite ce cher enfant; s'il est blessé... ou mort! tu viendras me chercher, afin de lui porter secours... ou assister à ses derniers moments.

Des larmes s'échappèrent des yeux de Picard.

— Mais, ce n'est pas tout, reprit le baron, Anatole est jeune; le bruit de ta fortune lui a fait perdre la tête : il a joué... il a perdu soixante mille francs, et il les doit. Il tient à les payer aujourd'hui ou demain matin de très-bonne heure, avant le combat; c'est surtout cette dette d'honneur qui m'oblige à venir t'instruire dès ce soir de cette malheureuse affaire.

Picard ouvrit tout de suite une petite caisse et remit les soixante mille francs au baron:

— Ne pourrai-je pas, avant ce duel, embrasser mon fils?

Au même instant, Anatole entra. Le père et le

fil, tous deux émus, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Je sais tout, mon enfant... sois tranquille, ta dette de jeu est payée.

Le baron lui montra les billets de banque.

— Je vous remercie. mon père, répliqua le fils prodigue; mais dans la situation où je me trouve, je suis forcé de vous faire un autre aveu; je dois encore trois cent mille francs!

— Vous comprendrez, mon fils, combien j'aurais de reproches à vous adresser; je ne vous en ferai aucun.

— Je vous promets, mon père, que cette vie de désordre est finie pour moi. Je sais aujourd'hui par cœur tout ce mauvais monde au milieu duquel j'ai vécu, et vous ne trouverez plus en moi qu'un fils soumis et laborieux.

— Nous causerons de votre situation, de votre avenir; mais aujourd'hui... et demain surtout!... soyez calme, défendez votre vie, et si vous le pouvez, ménagez celle de votre adversaire.

— Anatole est grand, vigoureux, il tire comme *Gatechair*, dit le baron... tous les avantages sont de son côté. N'ayons aucune inquiétude! cela se passera bien.

— Mon fils a le beau rôle; il ne se bat que pour défendre l'honneur d'un ami. C'est loyal et généreux!

Malgré toutes ses préoccupations de duel, d'argent, de dettes de jeu, Anatole, dès le lendemain du bal, avait déjà mis en campagne plusieurs li-miers pour découvrir la demeure de Marie.

Picard cacha avec grand soin à sa femme et à sa fille ses poignantes inquiétudes; il crut n'avoir éveillé aucun soupçon.

Le lendemain matin, dès huit heures, le malheureux père sortit à pied, prit une voiture de place et se rendit à Saint-Mandé, à l'endroit convenu avec le baron.

Que les minutes lui parurent longues, et que de fois il questionna sa montre !

Dans sa fiévreuse anxiété, il descendait de voiture, il y remontait; il eût voulu se rendre près de son fils sur le lieu du combat; il croyait, en supprimant la distance, diminuer aussi ses impatiences et ses inquiétudes.

Quand sa montre eût marqué neuf heures, son cœur battit encore avec plus de violence; il éleva ses regards vers le ciel, appelant sur ce fils chéri la protection de Dieu.

Il eût voulu traverser l'espace; à chaque instant, il espérait voir accourir Anatole; mais il n'apercevait que des indifférents, des promeneurs à la démarche lente, au visage heureux et tranquille.

Ce supplice d'attente et de crainte dura long-

temps. Picard avait cessé de consulter sa montre; mais neuf heures et demie sonnèrent à l'église de Saint-Mandé, et pas de nouvelles! dix heures... personne encore!...

Enfin, à dix heures un quart, quelqu'un paraît... c'est le baron, mais le baron seul; le malheureux père s'écrie :

— Où est mon fils? mon fils est blessé, mon fils est mort!...

— Anatole n'a rien... rien! s'écrie à son tour, et de bien loin, le baron qui accourait de son mieux, et qui arriva enfin tout essoufflé près de Picard.

Picard embrassa en pleurant l'ami qui lui apportait cette bienheureuse nouvelle...

— Mais... où est mon fils?

— Laisse-moi respirer!... M'y voici. Anatole s'est conduit avec un courage et une noblesse qui ont été appréciés par tous ces messieurs. Le marquis tire bien. Ni lui ni ton fils ne songeaient à rompre; leurs épées s'agitaient croisées et serrées l'une contre l'autre. Il fait sec et froid: le terrain était bon. Après avoir ferrailé pendant dix minutes, le marquis demanda à prendre quelques instants de repos. Ton fils était calme... un sang-froid admirable!... Et il abaissa son épée. Bientôt on se reprit. Notre adversaire craignant sans doute de se fatiguer, de s'affaiblir, tenta un coup hardi; mais la main prompte et ferme d'Anatole, après

avoir paré le coup, toucha le marquis en pleine poitrine : le marquis tomba.

Ton fils, hors de lui, jette son épée; il s'écrie avec douleur : « Mon Dieu! je l'ai tué... » Et il s'empresse de lui prodiguer ses soins. Un chirurgien saigne le blessé, qui revient à lui; une seconde saignée est pratiquée : les étouffements cessent; enfin le chirurgien répond de la vie du marquis. On a pu le transporter dans une maison voisine, et ton fils a voulu l'accompagner... Comme Anatole s'est montré brave garçon au milieu de cette triste scène! « Vous êtes un noble cœur, » lui a dit d'une voix affaiblie son adversaire, et ils se sont serré la main.

Picard était doublement heureux, d'abord de savoir son fils sain et sauf, puis d'apprendre qu'il s'était conduit de façon à se faire respecter de tous.

En se revoyant un peu plus tard, le père et le fils ne trouvèrent rien à se dire en paroles; mais on s'embrassa... on pleura de joie.

Les trois cent mille francs de dettes furent pardonnés et payés.

Le comte de la Roserie accourut chez Picard pour serrer la main d'Anatole. Il le remercia avec effusion d'avoir défendu en gentilhomme l'honneur d'un ami.

— Le marquis de Verneuil, ajouta-t-il, ne l'en

portera pas en paradis, et je n'attendrai même pas un prétexte pour lui apprendre qui je suis — l'épée à la main.

— Calme-toi, reprit Anatole; c'est une affaire finie et qui demain sera oubliée.

— Le marquis a mérité une seconde leçon, et je la lui donnerai bonne.

C'est chez la marquise de Pommereuse que nous allons connaître la véritable histoire du comte de la Roserie.

Marie Durand et M^{me} Dominique s'étaient fait un devoir de se rendre près de la marquise, à l'heure de son déjeuner, pour la remercier de toutes ses bontés.

La marquise, en négligé fort coquet, prônait le chocolat; la jeune fille et sa protectrice se placèrent sur de petites chaises, autour du guéridon, et on devisa sur les principaux personnages qu'on avait pu observer la veille.

— Depuis 89, on s'est beaucoup moqué de la noblesse en France, disait M^{me} de Pommereuse assise dans une vaste bergère, et toujours de belle humeur; mais depuis 89, les bourgeois ne nous ont-ils pas souvent donné la comédie? Tous ces gens devenus millionnaires à la Bourse, en exploitant à la hausse, à la baisse, les prospérités ou les désastres publics, sont toujours les mêmes: fastueux, vaniteux! leurs écus leur tournent la tête:

ils se donnent des airs de princes ; mais que leur magot leur échappe , ils deviennent Gros-Jean comme devant ! Sous le directoire , il n'était bruit que des fêtes d'Ouvrard ; sous la restauration , on ne parlait que des bals du banquier Laffitte : c'était le repaire des libéraux ; le faubourg Saint-Germain ne voulut jamais y mettre les pieds. Sous Louis-Philippe , on allait plus volontiers aux raouts splendides d'un banquier israélite ; il recevait du moins assez bonne compagnie. Comme ces gens-là , ce Picard , enrichi de la veille , se jette dans tous les luxes , dans toutes les vanités. C'est , je crois , un brave homme ; mais il se sent gêné , emprunté dans ses millions ; on voit qu'il n'a pas encore l'habitude du ridicule.

Quant à M^{me} Picard , continua la marquise , elle a l'air souffrant , malheureux ; elle se trouve mal à l'aise dans cette situation nouvelle et inattendue.

La jeune Marie prit timidement la parole pour l'éloge de Blanche.

— Ma foi ! un charmant jeune homme , reprit la marquise , c'est Anatole ! on n'a pas meilleur air !

Sous la restauration , nous avions , M. de Pomereuse et moi , pour ami , pour intime , un homme encore jeune , mais très-laid. On ne pouvait savoir plus de choses , être plus plaisant , plus amusant , plus divertissant que notre ami , — et

dans sa vanité d'homme d'esprit, — les gens d'esprit ont de la vanité tout comme les imbéciles, — il se vantait de ne laisser aux Adonis qu'une bien petite avance sur lui, auprès des femmes, un quart d'heure tout au plus.

Il oubliait, ajouta-t-elle en regardant Marie, qu'on fait bien du chemin dans le cœur d'une femme en un quart d'heure !

Si Anatole était né marquis, s'il eût paru à la cour, quel avenir ! mais il s'appelle Picard, et, d'ailleurs, il n'y a plus de cour !

Souriant avec tendresse à la jeune orpheline :

— Ce serait là, reprit-elle, un charmant mari ! et s'il épousait M^{lle} Marie Durand, ce mariage me causerait tant de plaisir, et vous feriez à vous deux un si joli couple, que je voudrais doter le jeune ménage.

M^{me} Dominique et Marie demandèrent à baiser la main de la marquise, où brillait plus d'une pierre précieuse.

— A propos, dit la marquise en riant, voyez quelle mauvaise compagnie on reçoit chez ces gens de finance : ce comte de la Roserie ne peut être qu'un aventurier, et, comme on dit aujourd'hui, un *grec*.

M^{me} Dominique se leva, et répliquant aussitôt, avec l'accent de l'orgueil blessé :

— Non, madame la marquise, M. le comte de

la Roserie n'est ni un aventurier, ni un grec : c'est mon fils.

En ce moment, cette pauvre femme avait quelque chose de noble ! Bientôt elle redevint humble et s'assit tristement.

Marie et M^{me} de Pommereuse se regardèrent avec une émotion qui était au moins une grande surprise.

— Madame Dominique, dit affectueusement la marquise, je retire toutes mes mauvaises paroles contre celui que vous appelez votre fils ; mais expliquez-nous comment le fils de M^{me} Dominique peut être aujourd'hui le comte de la Roserie ?

— Ah ! madame la marquise, c'est là un secret qui fait le malheur de ma vie ; en le confiant à votre discrétion, je soulagerai mon cœur, qui a bien souffert pendant plus de vingt ans !

— Marie et moi nous vous écoutons.

— Comme Marie, j'étais orpheline à dix-huit ans. Une vieille tante, qui me tyrannisait pour me prouver qu'elle s'intéressait à moi, me fit entrer comme ouvrière chez une blanchisseuse. Je portais le linge chez les pratiques : je me conduisais en honnête fille, par éducation et par goût ; mais, comme je n'étais ni coquette ni jolie, j'avoue que les occasions de mal faire ne se présentaient pas souvent. Je me pris, sinon d'amour, du moins

d'un vif intérêt pour un jeune musicien, un de nos clients; c'était un charmant garçon, plein d'esprit, de cœur et de talent. Élève d'Habeneck pour le violon, et de Cherubini pour la composition, il occupait, dans un de nos théâtres lyriques, un pupitre de premier violon. Mais il souffrait dans son orgueil, dans son imagination, de n'exécuter que la musique des autres; il eut, pour son malheur, l'ambition de faire exécuter la sienne.

Il me racontait tout ce qu'il avait à endurer des auteurs de vaudevilles, auxquels il ne pouvait arracher un poème, fût-ce un poème sans intrigue, sans intérêt, sans un trait d'esprit. Un jour, il me cria victoire! il venait d'obtenir la faveur d'écrire une partition sur une pièce qui avait été refusée à tous les petits théâtres de Paris. Tandis que je mettais en paquet le linge à emporter, et que je mettais en ordre le linge blanchi, il me faisait entendre les morceaux qu'il avait composés dans la semaine. A compter de ce moment, ses inquiétudes, ses peines furent les miennes; je l'aimais tant, qu'il me paya de retour.

Nous avons aussi, dans notre clientèle, une jeune cantatrice, fine mouche, habile à agacer le cœur de son directeur, et faisant durer l'amour qu'il avait pour elle en lui tenant la dragée haute. Je m'imaginai qu'elle pouvait assurer la fortune de notre ménage... je m'étais laissé séduire par

celui que j'aimais! A force d'adroites câlineries et de coups d'encensoir qui lui cassaient le nez le lendemain des jours où elle avait bien ou mal chanté, j'obtins à grand'peine que cette reine de théâtre voulût bien donner audience à l'obscur compositeur.

Ce fut ma perte! Ce nez retroussé, par les mille séductions auxquelles s'exercent les comédiennes, rendit fou celui à qui je m'étais donnée. Elle menait de front ses coquetteries, ses intrigues avec son directeur, avec les auteurs, avec les compositeurs, avec le souffleur, avec le décorateur, avec les musiciens, avec les journalistes, avec les avant-scène, avec tous les habitués de l'orchestre, jeunes ou vieux, chérubins ou têtes chauves, et elle faisait ainsi concourir tous ces cœurs plus ou moins dupés à une commune admiration, à un même enthousiasme pour ses cavatines, pour ses trilles, pour ses points d'orgue qui lui coûtaient tant d'efforts et de grimaces!

Celui que j'aimais avait l'exaltation d'un musicien et d'un poète : il se tua pour celle qui ne l'aimait pas; il me laissa dans la plus profonde misère, avec un enfant que j'allais et dont il était le père. La tendresse maternelle a des ressources infinies ; je ne saurais plus dire comment je m'y pris pour vivre... mais je survécus à toutes mes douleurs, à toutes mes peines, et je pus élever

jusqu'à l'âge de deux ans mon charmant petit Édouard.

Édouard avait des yeux pleins de feu et d'intelligence... c'était un superbe enfant.

Le bonheur que j'éprouvais à être mère, malgré mon dénûment, manquait au comte et à la comtesse de la Roserie, malgré leur opulence. Je demeurais dans le voisinage de ces deux riches sans enfants; les gentilleses, les espiègeries d'Édouard les amusèrent, les séduisirent : il leur vint la pensée de l'adopter en bonne forme et de donner leur nom, leur titre, leur fortune, au fils du pauvre musicien.

On me proposa, pour me décider à un si cruel sacrifice, des conditions qui étaient pour moi une fortune. Je rejetai d'abord avec indignation un pareil marché; mais, près de moi, le plus triste avenir et la plus basse condition étaient réservés à mon pauvre enfant; loin de moi, au contraire, les destinées les plus brillantes l'attendaient! J'avais dans la main une boule blanche et une boule noire pour décider de son sort. Je me fis violence; je me séparai, en m'obligeant à ne plus le revoir, de celui que j'avais allaité et dont les premiers pas dans la vie m'avaient coûté tant de pleurs, tant de veilles et de peines!

On crut me rendre heureuse en m'abandonnant par contrat les revenus de la maison où j'habite,

rue Cassette; on me dit que je ne manquerais plus de rien, que j'aurais du bien-être, de l'argent... mais je n'avais plus d'enfant!

J'ai pu du moins m'assurer que mon fils a profité des leçons de tous les maîtres qu'on lui a donnés; il est élégant, distingué, instruit, généreux; on le recherche, on l'aime dans le plus grand monde.

Si elle n'eût pas été arrêtée par le respect qu'elle portait à la marquise, M^{me} Dominique se fût volontiers écriée, dans son enthousiasme de mère :

— On voit bien que le comte de la Roserie est un enfant du peuple!

La marquise, de son côté, ne disait-elle pas :

— Il manque au jeune Anatole une seule chose... c'est d'être né dans les rangs de la noblesse!

— Je suis, reprit M^{me} Dominique, si heureuse du bonheur de mon fils, que, de peur de le troubler, j'ai toujours évité avec soin qu'il entendît parler de moi; il ne sait pas même si j'existe encore. Cependant je l'ai toujours suivi de loin; je ne manque pas une occasion de le rencontrer; je vais dans les lieux publics où j'espère l'apercevoir sans lui être importune et sans que le comte de la Roserie ait à rougir de sa mère; il ne se doute pas qu'au milieu de la foule le cœur d'une vieille femme bat d'un pieux amour pour lui; il ne sait pas combien je suis heureuse de l'admirer; il ne

sait pas que je donnerais ma vie pour avoir le droit de l'embrasser et de lui dire : — Tu es mon fils!

M^{me} Dominique avait raison : elle n'avait plus de fils. L'enfant adoptif, en effet, est séparé de sa première famille et n'en a plus d'autre que celle qu'il tient de l'adoption. Cette substitution d'une famille à une autre n'entraîne pas seulement la possession du nom, des titres et des biens que lui apporte cette paternité nouvelle; on donne au père adoptif plus qu'un héritier, on lui donne un enfant. La loi semble commander au cœur humain : elle impose la tendresse paternelle à celui qui adopte; elle impose au fils adoptif la piété filiale. D'ailleurs la vanité que surexcite une nouvelle et brillante situation vient souvent aider la loi dans ses exigences excessives : le fils, qui tient de sa nouvelle famille titres, rang et fortune, peut se laisser aller jusqu'à dédaigner ceux qui lui ont donné le jour; riche et anobli, il pourrait rougir de l'humilité de son ancienne condition et de la pauvreté de sa mère.

— J'ai cependant encore un enfant, ma chère Marie, ajouta M^{me} Dominique, et c'est toi! Tu comprends maintenant quelle consolation j'éprouve à te soigner, à te chérir. Comme moi, tu as souffert; mais tu es belle, tu es pure; je me réhabilite à mes propres yeux en te prodiguant de maternelles tendresses.

Marie serra affectueusement la main de M^{me} Dominique. La pauvre femme supplia la marquise et Marie de ne confier à personne un pareil secret.

— Il serait facile, dit-elle en essuyant ses yeux, de prouver par l'acte d'adoption que mon enfant a le droit de porter son titre et son nom; vous voyez bien, madame la marquise, que le comte de la Roserie n'est ni un aventurier ni un *grec*.

— Ce que vous venez de nous raconter d'une comédienne, dit la marquise, ne me surprend pas. Dans nos grandes familles, que de jeunes oiseaux au charmant plumage se laissent prendre à la glu de ces saltimbanques, qui savent si bien inspirer de l'amour, mais qui se font un devoir de ne jamais éprouver une passion dont elles montrent en public le danger et le ridicule !

Deux jours après cet entretien, qui avait été une véritable révélation, le général Crouart vint rendre visite à M^{me} de Pommerouse.

Il trouva Marie près d'elle. Il raconta avec quelle fermeté Anatole avait pris en plein club la défense du comte de la Roserie; il raconta tous les détails émouvants du duel, faisant le plus grand éloge de l'attitude, du courage et de la noblesse d'Anatole.

Marie suivait ce récit avec un vif intérêt.

— Mais, dit la marquise, ce jeune homme a toutes les façons chevaleresques d'autrefois ! Je croyais qu'aujourd'hui, dans votre temps de pro-

grès, on avait défendu les duels? Général, priez donc M. Anatole de venir me voir demain matin, à l'heure du déjeuner, vers onze heures; dites-lui que M^{lle} Marie et moi nous tenons beaucoup à le remercier de ce service d'ami qu'il a rendu au comte de la Roserie. Je le sais maintenant: M. le comte de la Roserie a le droit de porter son nom et son titre. Je veux dire tout cela au jeune Anatole, pour qu'il puisse m'aider à réparer publiquement le tort que j'ai involontairement causé à son noble ami.

M^{me} de Pommereuse avait ses projets. Pleine de tact et d'esprit, elle savait ménager les convenances, éluder ou aplanir les difficultés, pénétrer le secret des cœurs; elle se plaisait à rapprocher les gens nés pour s'entendre; elle aimait à faire des heureux.

Anatole ne se fit pas attendre; il ne put cacher son émotion en revoyant Marie aussi fraîche, aussi séduisante le matin qu'elle s'était montrée distinguée et brillante dans la nuit du bal.

Marie, de son côté, n'était pas moins émue; une pudique rougeur vint colorer son visage et trahir le secret de son cœur.

La marquise n'eut que des paroles louangeuses pour Anatole, qui, disait-elle, s'était conduit en gentilhomme. Elle le pria de rétracter en son nom ce qu'elle avait pu dire contre son ami.

Le vif entraînement d'Anatole et de Marie l'un vers l'autre n'était plus un mystère pour M^{me} de Pommereuse, et dès lors la voilà tout entière à un projet dont les difficultés mêmes stimulaient sa volonté.

Elle voyait déjà ses deux protégés signant en grande cérémonie un contrat de mariage; elle voyait ces deux beaux et charmants enfants, si dignes l'un de l'autre, marcher à l'autel en grande pompe, admirés et enviés de tous, et assez jeunes pour être bien longtemps heureux.

Anatole sollicita de M^{me} de Pommereuse l'honneur de venir souvent lui faire sa cour.

— J'y compte bien, répondit la marquise; mais afin de ne pas me compromettre par de fréquents tête-à-tête, afin de ne pas m'attirer de méchants propos, j'aurai soin, je vous en préviens, que Marie soit toujours en tiers entre nous deux.

Comme elle savait qu'en fournissant à Anatole un motif de prolonger sa visite, elle contentait son plus ardent désir, la marquise imagina de faire subir un interrogatoire à ce brillant cavalier, et lui adressa toutes les questions qui pouvaient intéresser celle qui l'aimait.

La curiosité, peut-être un peu indiscreète, de M^{me} de Pommereuse rendait bien heureux ses deux protégés, qui, sans se parler, continuaient ainsi en quelque sorte un doux et libre entretien.

— Je pourrais être votre grand'mère, monsieur Anatole, dit la marquise; vous m'inspirez de l'intérêt! je suis curieuse : me permettez-vous de vous confesser? Voyons! quelle vie menez-vous dans cet enfer de Paris?

— Madame la marquise, j'ai eu la fièvre et le délire de mes vingt ans; mon père vient de payer mes dettes... plus de trois cent mille francs. Mes dépenses folles dans un vilain monde m'ont du moins rapporté de l'expérience pour le reste de ma vie, et l'expérience vaut toujours ce qu'elle a coûté.

— Vous voilà donc sage, rangé pour le reste de vos jours? M. le marquis de Pommereuse avait aussi coûté bien cher à sa famille; il avait couru les ruelles avant de m'épouser... Nous nous mariâmes très-jeunes... je n'en ai pas moins trouvé en lui un excellent mari. Quelle fortune immense a donc votre père? Ces grosses fortunes de Bourse n'ont-elles pas leurs dangers? Elles m'inquiètent toujours!

— Mon père est, il est vrai, engagé dans de nombreuses et grandes entreprises. Je ne sais point ses affaires; mais j'ai résolu de me livrer dans ses bureaux à un travail sérieux. Les richesses vous entourent de faux amis, d'envieux et d'ennemis perfides; peut-être aurai-je à lutter, peut-être saurai-je me rendre utile! Je crains que mon père ne

regrette un jour sa vie passée, si simple et si modeste !

— Vous n'aimeriez donc plus cette existence toute de luxe, où l'on vit moins pour soi que pour les autres ?

— Je suis déjà revenu de bien des folies.

Il regarda tendrement Marie, et il ajouta :

— Les conseils de la raison nous viennent souvent par le cœur. Pendant toute mon enfance et ma première jeunesse, j'ai vu mon père et ma mère heureux de la vie de famille : cette vie serait la mienne !

— Ainsi, le mariage ne vous effraye pas ?

— Madame la marquise, si mes vœux pouvaient être exaucés aujourd'hui, je me marierais demain. Le mariage serait le complément nécessaire de ma vie nouvelle.

— Il faudrait épouser une jolie femme ; vous auriez de beaux enfants ! Une vie occupée et l'éducation des enfants assurent le bonheur des ménages. Monsieur Anatole, je vous ai peut-être déjà trouvé une femme digne de vous ; mais tous deux vous devrez mûrement réfléchir. J'ai toujours eu mauvaise opinion de ceux qui traitent légèrement le mariage, la chose la plus sérieuse de la vie !

Anatole et Marie remerciaient tacitement la marquise d'avoir si bien deviné leurs véritables sentiments.

Cette première entrevue fit deux heureux.

L'on convint, en se séparant, du jour et de l'heure d'une seconde visite.

Anatole devait se montrer, dans une vie laborieuse, aussi passionné pour le bien qu'il s'était montré ardent pour le mal, dans une vie de dissipation et de plaisir.

XII

UNE COURSE AU CLOCHER. — UNE MORT. — UN CONVOI. —
UN TESTAMENT

Plus de trois années s'étaient déjà écoulées depuis la première opération de Bourse à laquelle le banquier Picard s'était laissé entraîner. La fortune l'avait longtemps protégé; mais l'horizon financier du nouveau millionnaire commençait à s'assombrir. Sur des *balances*, sur des *états* inexacts et trompeurs, composés, arrangés par Ledain (l'art de grouper les chiffres fait aujourd'hui d'immenses progrès), Picard engageait chaque jour son actif dans de nouvelles entreprises: il transformait des capitaux ayant cours en chiffons, en papier, en actions industrielles de toutes couleurs et de tous formats.

Le misérable Ledain préparait ainsi la ruine de

son patron ; il tenait un poignard sur la poitrine de cet honnête homme, et il était capable de lui en percer le cœur.

Des pertes importantes et successives, un certain pressentiment de malheurs prochains attristaient déjà ce père de famille, que la mort d'un des siens, que la moindre atteinte portée à son honneur eût réduit au désespoir.

Ce fut dans cette situation qu'il apprit le retour du docteur Bernard, après un récent voyage.

Depuis sa nouvelle fortune, Picard ne voyait que rarement son ancien camarade de collège, dont la vie modeste contrastait avec le train somptueux du banquier millionnaire.

Le docteur vint faire, à son arrivée, une visite à M^{me} Picard ; il la trouva dans le jardin de l'hôtel, par une belle matinée d'automne.

— Docteur, lui dit à voix basse M^{me} Picard, votre prédiction s'accomplira de point en point : ma fin est prochaine, et je suis bien heureuse de vous retrouver ici ! n'êtes-vous pas mon confident, le seul ami à qui je puisse tout dire ? Je vois tout en noir, dans cette maison en apparence si heureuse et si magnifique ! Il s'est passé au milieu de nous bien des événements depuis votre départ ; la fortune est venue nous apporter de funestes présents ! Vous trouverez Blanche affaiblie, languissante. Son mariage avec M. de Rhétorière que

vous connaissez avait été presque décidé entre mon mari et moi, ce mariage eût fait le bonheur de notre fille, mais Picard a changé brusquement d'avis.

Vous ne sauriez croire combien de prétendants ont recherché la main et la dot de Blanche : des magistrats, des généraux, des députés, des sénateurs, des diplomates, les plus hautes positions; les plus grands noms; nous avons même eu l'honneur de refuser des chambellans et des princes étrangers! Blanche dépérit; elle ne veut pas épouser un certain comte de la Roserie, un de ses prétendants, que son père prétend lui imposer.

Vous voyez sur quel pied de luxe, de faste, on a monté cette maison. Tout cet éclat ne nous rapporte que des envieux, que des ennemis! Dans nos bureaux même, il se trame je ne sais quels coups de main dont l'honnêteté de Picard ne se défie point assez.

Jugez, docteur, si mon mal a dû faire des progrès! A la suite d'un bal que nous avons donné, Anatole s'est battu en duel pour défendre l'honneur d'un de ses amis. Mon mari s'efforça de me cacher cet événement; mais le cœur d'une mère, qui ne vit que pour sa famille, interroge, interprète les regards, les paroles, jusqu'aux moindres actions, jusqu'à l'attitude, jusqu'au silence de ceux qui l'entourent. Une visite mystérieuse du baron

de Longueville, — un soir, très-tard, — une conversation secrète entre lui et mon mari, me donnèrent des soupçons et des craintes. Je veillai toute la nuit, et lorsque le lendemain matin, dès huit heures, je vis Picard sortir à pied, je le fis suivre par notre fidèle et dévoué serviteur Laurent, qui partageait toutes mes inquiétudes. Ce ne fut que quatre heures après son départ qu'il vint m'apprendre ce qui s'était passé : Anatole s'était battu à l'épée ; il avait blessé son adversaire.

Pendant ces longues heures d'attente, je crus, docteur, que je mourrais, tant mes douleurs étaient vives, tant mon cœur battait avec violence ! Je n'adresse qu'une prière au ciel, c'est de voir, avant de quitter ce monde, Blanche mariée selon ses vœux ; c'est d'être rassurée sur l'honneur de cette maison ! Je finirai ma vie, presque consolée et tranquille, si j'emporte au moins l'espérance que tous les miens seront heureux encore lorsque je ne serai plus là pour veiller sur leur bonheur !

Anatole, ce cœur excellent, a un peu calmé ce matin mes sinistres pressentiments. A genoux devant moi et prenant mes mains dans les siennes : « Je viens, dit-il, ma bonne mère, me confesser, t'apprendre toutes mes sages résolutions. J'ai fait un stage au milieu de tous les vices les plus huppés de Paris ; j'ai connu les fausses amitiés, les fausses amours ; j'ai vu de près les faux riches, les fripons,

les escrocs, que chaque jour l'on coudoie; j'ai payé rançon à tout ce monde-là; mon père vient de m'absoudre et de me libérer de trois cent mille francs de dettes : je ne dois plus rien ! Chère mère, je te le promets, je vais me mettre au travail avec passion; je réparerai toutes mes fautes. Si mon père le permet, j'étudierai, je surveillerai toutes les affaires de la maison avec M. de Rhétorière, et, s'il y a ici de vilaines gens, je ne craindrai pas d'arracher leur masque. »

Ainsi, mon cher docteur, j'espère encore. Votre retour près de nous, — votre présence, dont je vous sais gré, car nous sommes malheureux, — accroît surtout mes espérances : vous inspirez la confiance la plus méritée à mon mari; il tient grand compte de vos conseils. Ramenez-le à ses anciennes vues sur M. de Rhétorière : sauvez Blanche, sauvez-nous !

Bernard, attendri, promit d'étudier avec un vif intérêt la situation qui effrayait M^{me} Picard; il promit de rendre à toute cette maison le calme et la sécurité. Les médecins sont souvent tout à la fois conseillers, arbitres et magistrats au sein des familles.

Picard vit bientôt entrer dans son cabinet le docteur Bernard; il embrassa cet ancien camarade de tous les temps, avec plus de cordialité, plus de joie que jamais.

Le docteur et le banquier prirent place sur un canapé. Picard se sentit heureux d'épancher ses tristesses, ses inquiétudes, dans le sein d'un ami dont le jugement et la droiture ne pouvaient lui donner que de bons conseils.

— Tu sais, lui dit-il en souriant tristement, par quels procédés l'on peut faire, aujourd'hui, une fortune immense en quelques mois...

— Certainement ! répondit le docteur ; mais ne peut-on pas la perdre en moins de temps encore ?

— Tu me connais : je suis circonspect, prudent ; mon crédit, mes capitaux, l'autorité que me donnent de brillants succès dans plus d'une entreprise, me permettent de jouer presque à coup sûr. Eh bien ! malgré tout, je regrette ma vie passée ; tous ceux qui m'entourent et me recherchent n'écoutent que les calculs de leur intérêt et de leur cupidité. J'ai rendu et je rends beaucoup de services d'argent : mes obligés, loin de m'en garder un bon souvenir, se rient de ma faiblesse et se vantent d'avoir su attendrir mon cœur en flattant ma vanité ; ils croient bien plus à leur habileté de langage qu'à mon obligeance. Quand je viens à leur secours, ils se frottent les mains... parce qu'ils ont la joie de m'avoir dupé. Dans chaque service que j'ai pu leur rendre, ils ne voient que le tour qu'ils m'ont joué. Toutes leurs bonnes paroles, tous leurs bons offices envers moi cachent des manœuvres, des spécula-

tions, des perfidies à *terme*, — à un terme plus ou moins long.

Celui qui est pauvre et celui qui vit modestement peuvent croire aux sentiments honnêtes, fraternels, désintéressés du cœur humain ; mais tout ce monde qui s'agite autour de mes richesses, qui s'empresse sur mon passage, me prouve bien vite la fausseté des sentiments qu'il affiche. Les honnêtes gens semblent me fuir par dignité ; ils pensent que je ne prête l'oreille qu'aux paroles complaisantes, qu'à de basses flatteries : ils se respectent trop pour emprunter le langage et l'attitude d'éhontés courtisans.

Tu ne saurais imaginer tout ce que fait inventer le besoin d'argent, la rage de s'enrichir ! Tu ne te douterais jamais de tous les grotesques projets qu'on me propose. On me presse, aujourd'hui même, d'opérer la fusion de tous les restaurants, et de mettre en actions l'*Union des broches et des fourneaux de Paris*. Je suis poursuivi par un utopiste qui ne voit le bonheur du genre humain que dans la création d'une valeur en papier cosmopolite, qui rendrait inutiles, et même méprisables, l'or et l'argent.

— Mais ta situation financière ne te donne-t-elle aucune inquiétude ?

— Le développement exagéré du crédit a toujours ses dangers : s'il me fallait liquider à jour

fixe toutes mes affaires, la dépréciation inévitable des nombreuses actions industrielles que j'ai entre les mains ferait, peut-être, que mon passif dépasserait bientôt mon actif disponible. J'ai dépensé des sommes folles dans mon hôtel, et dans cette terre de Fermont où je ne vais jamais ; j'ai enfoui beaucoup d'argent dans ma galerie de tableaux, et si j'étais réduit par je ne sais quelles circonstances à une vente forcée, je ne retirerais pas la moitié de tout ce que cela m'a coûté.

Que veux-tu ? les millions m'ont grisé ; après la fièvre, après l'ivresse, je tombe aujourd'hui dans l'abattement, et même, je te l'avoue, dans la terreur de l'avenir.

— Dans mes tournées, j'ai souvent entendu parler de toi ; un banquier de Marseille me demandait tout récemment s'il était vrai que tu dusses quitter les affaires. Est-ce que tu n'as pas un M. Ledain à la tête de ta maison ?

— Oui... Qu'a-t-il fait, qu'a-t-il dit, ce Ledain ?

— Il a écrit à ce banquier que tu ne tarderais pas à te retirer, qu'il te succéderait, et que, depuis longtemps, il dirigeait seul ta maison.

— Je te remercie de ce renseignement ; il vient s'ajouter à d'autres révélations qui m'arrivent chaque jour sur cet homme.

— Allons, mon ami, du calme, du courage ! sacrifie tout à ta tranquillité, à la sécurité de ton ave-

nir. Dieu t'a donné déjà une grande consolation ; tu es entouré de la plus charmante famille : une femme qui réunit toutes les vertus ; une fille, simple dans ses goûts, et dont ta fortune n'a changé ni le caractère ni les bons sentiments. Applique-toi à rendre heureux tous ceux qui t'entourent, qui t'aiment ; préfère pour Blanche, à un brillant mariage, une union modeste, mais qui lui assure le repos dans le bonheur : marie-la le plus tôt possible... c'est le vœu de ta femme !

— Pour obéir aux vœux de ma femme, pour faire le bonheur de ma fille, je voudrais suivre tes conseils, je voudrais hâter le mariage de Blanche avec M. de Rhétorière...

Le docteur serra la main de Picard, tant il était heureux d'avoir trouvé, d'avoir provoqué peut-être cette nouvelle disposition d'esprit chez son ami.

— Mais, ajouta Picard, je suis très-engagé avec le comte de la Roserie : il a peut-être plus de deux millions en dépôt dans ma maison ; il s'est associé presque à toutes mes affaires : je dois le ménager et je ne peux rompre avec lui d'un jour à l'autre... Nous verrons!... Maintenant, parlons de toi, mon cher Bernard : qu'as-tu fait pendant tes fréquentes absences de Paris ?

— Ma vie, répondit le docteur, est bien peu accidentée : le ministre m'a fait voyager dans les

départements ravagés par le choléra, et je vais lire prochainement, à l'Académie des sciences, un Mémoire où j'ai rassemblé toutes mes observations.

En ce moment, Anatole entra.

— Je te présente, mon cher Bertrand, un mauvais sujet qui a des duels, qui fait des dettes, et qui se ruine pour des *Cardoville*.

— Docteur, mon père vous parle de ma vie passée! Je viens aujourd'hui faire amende honorable et lui demander de réintégrer M. de Rhétorière dans les bureaux, afin qu'il me mette au courant de la tenue des livres, de tout ce qui regarde la clientèle, du passif et de l'actif de la maison, en un mot de toutes nos affaires.

— J'y consens, répondit Picard, et je t'approuve.

La porte s'ouvrit, et l'infatigable baron de Longueville fit son entrée, toujours brillant, toujours joyeux, toujours en fête. Le docteur Bernard, après avoir dit un bonjour assez froid à ce vieux fou, se hâta de se retirer.

— Anatolé, s'écria le baron, je viens te prendre pour le *steeple-chase* de la Croix de Bërny; tu sais que c'est une course de *gentlemen riders*! Le comte de la Roserie doit courir; il monte un excellent cheval. On parie gros pour lui.

— Mon cher baron, répondit Anatole, je ne suis plus des vôtres; je ne suis plus qu'un commis à

quinze cents francs dans la maison Picard. Adieu le baccarat, adieu les orgies de cabaret, adieu toutes les protégées, *Brochet*, le *Petit-Lapin*, la *Souris*, et autres animaux rongeurs ! Je commence à comprendre que mon père ne puisse pas payer, pour moi, chaque année, trois cent soixante mille francs de dettes.

— Mais tu vas réduire au désespoir tout ce monde-là ! répliqua le baron. Est-ce que tu m'autorises à annoncer ta conversion et ton entrée au couvent ?

Le baron s'était fait, par état, colporteur de nouvelles.

— Ne parle plus de moi ; je tiens surtout à éviter que tous ces bons amis, que tous ces cœurs fidèles me persécutent de leur tendresse, à laquelle je ne crois plus, et de leur gaieté qui m'attriste.

— Je suis désolé de ton refus : j'ai fait mettre quatre chevaux de poste à ma calèche. J'ai fait provision, pour la route et pour les entr'actes des courses, d'un panier de vin de Champagne, de sandwiches et d'un pâté de foie gras ; j'ai deux boîtes de cigares, et deux sixains de cartes...

— Tu trouveras facilement à me remplacer.

— Ma foi ! je vais aller prendre *Brochet* et le *Petit-Lapin* ; je suis fâché d'avoir laissé partir le docteur Bernard sans lui proposer de nous accompagner : ces dames auraient eu un médecin sous

la main , en cas d'attaque de nerfs ou d'indigestion.

Suivons de Longueville jusqu'à la Croix de Berny, pour assister avec lui à des événements graves et inattendus.

Le baron trouva bien vite des compagnons et des compagnes de voyage. A peine sortis de Paris, hommes et femmes fumaient.

On tailla un baccarat sur les genoux de ces dames. Le baron était en veine : il eut des *huit* et des *neuf* pendant plus de dix kilomètres

Sur le champ de courses , la calèche du baron devint bientôt la voisine de quelques autres attelages de connaissance. Il se forma ainsi comme une petite colonie dont la tenue , les façons et le langage attirèrent l'attention de tous les spectateurs.

Les bouchons de vin de Champagne sautaient ; on se passait, on s'arrachait les truffes, les sandwiches, les tranches de pâté ; toutes ces dames avaient le cigare à la bouche ; dans ce groupe, tous se tutoyaient, s'apostrophaient : ce n'était qu'éclats de rire et vociférations.

— Dites donc, les enfants ! cria le baron, vous savez qu'Anatole se range et que son père a payé ses dettes ?

— Tiens, dit la Cardoville, dans tout l'éclat de ses toilettes *ébouffantes*, tu crois nous apprendre du nouveau ? Nous avons été remboursées, hier...

moi, des trente mille francs, et ma femme de chambre des dix mille francs qu'Anatole nous devait.

Dans ce monde qui court après le plaisir, mais qui cherche par-dessus tout l'argent, maîtresses et suivantes se rendent utiles aux fils de famille en leur prêtant à usure. Elles y mettent seulement une certaine décence... fort habile : un homme de paille paraît, au nom de qui se signent les lettres de change ; il sauve à ces dames, vis-à-vis de celui qu'elles aiment, la petite honte de prêter à quarante pour cent. L'homme de paille reste seul chargé de faire payer la famille, ou, en cas de non-paiement, de mettre l'amant à Clichy.

— On dit qu'Anatole va se marier ! s'écria en riant le *Petit-Lapin*, et qu'il épouse une jeune fille pauvre... mais honnête ! A propos, vous savez, mesdames... Ledain prétend que les millions du papa s'en vont !

— Tu ne sais ce que tu dis, répliqua le baron ; la fortune de Picard est la plus solide fortune de toute la Bourse.

Le spectacle de ces viveurs et de ces coquines en goguette attirait les regards de toutes les femmes du monde, qui se scandalisent volontiers en public de tant d'effronteries, mais qui ne s'en montrent pas moins très-curieuses, en particulier, des excentricités de cette vie de désordre.

L'heure du départ des chevaux ayant sonné, on n'entendit plus que ces mots qui circulaient d'une voiture à l'autre :

— Dix louis... vingt louis... vingt-cinq louis... pour le comte de la Roserie.

A ces paris offerts on répondait de tous côtés :

— *Tenu!*

Le cheval du comte était *favori*.

Les Cardoville offraient modestement à ceux qu'elles savaient donneurs fastueux et grands seigneurs, de parier une *discretion*.

Leur *discretion* était bien simple :

Si elles perdaient, toutes les faveurs qu'on pouvait solliciter, toutes les libertés qu'on pouvait prendre comme enjeu, ne leur coûtaient guère; si elles gagnaient, elles offraient à la vanité du perdant l'occasion de leur faire un présent qui devait témoigner de sa générosité et de son bon goût.

Bientôt, des hourras se font entendre : le comte de la Roserie apparaît le premier aux regards impatients de la foule.

— Il tient la tête! répète-t-on de toutes parts; les autres chevaux sont à une grande distance...

A ces premiers *vivat*, à ces premiers applaudissements succède un grand silence; le comte de la Roserie arrive au petit bras de rivière, dernier obstacle qu'il ait à franchir. Il enlève son cheval,

une bête vigoureuse, ardente, et qui n'avait pas même un poil mouillé ; l'obstacle est franchi.. mais le cavalier est violemment jeté à terre, la tête en avant...

Des cris d'effroi et de douleur se font entendre

Un nouvel incident vient encore ajouter à la terreur générale : une femme d'un certain âge s'échappe des rangs de la foule et court éperdue vers le cavalier qui est resté sur place.

Le cheval du comte, continuant sa course en toute liberté, renverse cette femme : on la croit morte! cependant elle se relève, les cheveux flottants, la figure ensanglantée; elle fait quelques pas en chancelant; mais bientôt, retrouvant toutes ses forces, elle s'élance de nouveau; deux ou trois spectateurs se dévouent, ils se précipitent sur elle pour la soustraire aux dangers qui la menacent... Les autres chevaux de course arrivent au but, presque pelotonnés, après avoir franchi le dernier obstacle.

Cette femme, avec cette puissance d'énergie que donnent les grands sentiments, se dégage des mains de ceux qui l'ont saisie et va tomber, les vêtements déchirés, haletante, épuisée, sur le corps du comte de la Roserie.

— O cher enfant que j'ai nourri! je ne te verrai plus! s'écriait-elle en levant les mains vers le ciel et les yeux noyés de larmes!

Tout cela venait de se passer avec la rapidité de l'éclair.

Le comte de la Roserie avait perdu sa toque; un sang écumeux et vermeil s'échappait de sa blessure et coulait sur les deux côtés de son visage. Sa casaque jaune et sa culotte de peau blanche étaient couvertes de sang et de boue.

On veut séparer la pauvre femme de cet homme blessé, presque mort, qu'elle essayait de relever dans ses bras : elle résiste, elle se défend, et montrant un portrait qu'elle portait suspendu à une chaîne, elle s'écrie en sanglotant : Vous voyez bien que c'est mon fils !

Elle révélait ainsi à tout le monde, dans son égarement, un secret qu'elle s'était fait un devoir de garder toute sa vie.

Bientôt, des amis, des camarades, des curieux entourent le comte de la Roserie. On le place sur une civière; un chirurgien lave sa blessure et constate une fracture profonde des os du crâne.

Cependant le blessé ouvre les yeux; on espère un instant... mais sans prononcer une parole, il rend le dernier soupir.

On se décide à *hisser* ce lourd fardeau dans une voiture et à ramener le comte chez lui. Un chirurgien et deux amis l'accompagnent.

La mère au désespoir trouve la force de suivre

en courant cette voiture qui n'emportait plus que le cadavre de son fils.

— Il est fâcheux qu'il soit mort! dit froidement un parieur... il me fait perdre cinq cents louis.

— J'ai bien cru que j'étais *enfoncé*, répliqua en souriant son voisin. Cette mort me fait gagner tous mes gros paris; s'il n'eût été que blessé légèrement, il eût pu remonter à cheval, et il était capable d'arriver encore premier.

— Ma foi! ajouta *un philosophe*, c'est bien bête de se casser la tête, quand on a quatre ou cinq cent mille francs de rente!

— Est-il marié? laisse-t-il des enfants? demandait l'un.

— Je ne crois pas, répondait l'autre, et je ne sais vraiment qui héritera de cette immense fortune.

— Le comte de la Roserie, ajouta la Cardoville, n'était qu'un enfant adoptif. Cette femme si courageuse, si à plaindre, est sa vraie mère; je la connais; elle s'appelle M^{me} Dominique: c'est une brave et digne femme, bienfaitante, généreuse. Cette mort est horrible... j'en suis malade!

Le baron de Longueville, assez ému, se souvint aussi d'avoir vu M^{me} Dominique quelque part: il l'avait, en effet, aperçue dans la chambre de Marie Durand, le jour de sa première et seule visite chez cette jeune fille.

— Ce qu'il y a de singulier, dit le baron, c'est que la Roserie a fait, il y a peu de jours, son testament ! Il était décidé à avoir une affaire avec le marquis de Verneuil : il avait tout prévu, et dans sa ferme et tranquille résolution, il a écrit ses dernières volontés, j'en suis sûr.

M^{me} Dominique, qui s'était refusé le bonheur d'embrasser son fils au milieu des prospérités de sa vie brillante, put du moins veiller, pleurer près de lui, et couvrir de baisers son froid visage après sa mort.

Marie, cet ange de vertu, ayant tout appris, vint aussitôt veiller avec sa bienfaitrice près des restes mortels du comte de la Roserie.

Le jeune comte était placé sur son lit. On avait eu soin de le couvrir d'un manteau, pour cacher son accoutrement grotesque de jockey ; on ne voyait que son visage. Dans cette chambre à coucher, splendide et coquette, le piano était encore ouvert. Sur un chevalet, une ébauche commencée, et que le comte ne devait pas achever. Sur la cheminée, des lettres ouvertes, un portrait de femme qui n'était point celui de sa mère ; des bijoux, des pièces de monnaie, tout cela en désordre. Un prêtre récitait les prières des agonisants, en présence de deux femmes en pleurs, dans cette chambre éclairée cette nuit-là par des cierges d'église. Les saintes paroles de la religion se faisaient seules

entendre dans ce réduit intime, témoin, peut-être hier encore, des enivrements de la jeunesse et de l'amour.

Le juge de paix, au milieu de ce triste spectacle, vint procéder à la pose des scellés.

Cette mort si imprévue affligea tout le monde dans la maison du banquier. M^{me} Picard eut surtout un douloureux serrement de cœur : elle songeait qu'Anatole, lui aussi, avait bravé les plus grands dangers dans un duel ; elle songeait qu'elle aurait pu apprendre à l'improviste la mort de son fils, comme elle apprenait en ce moment la mort du jeune comte de la Roserie.

Le testament du comte, qui disposait d'une grosse fortune, devint, dans la maison mortuaire, à l'église et jusque sur le terrain du cimetière, le sujet de toutes les conversations.

Chacun avait des *espérances* !

Dans nos mœurs, lorsqu'il s'agit de mariage, même au sein des familles les plus respectables, devant le père et la mère, devant les oncles et les parents plus ou moins éloignés, ne calcule-t-on pas à un centime près, ce que la mort de chacun d'eux ajouterait de revenus à la fortune présente des deux fiancés ? et ces calculs cyniques, ne les appelle-t-on pas des *espérances* ?

Ainsi, on *espère* la mort d'un père, la mort d'une mère ; on *espère* la mort d'un oncle, d'une tante,

d'un frère, d'une sœur. Ces *espérances* se règlent sur la fortunè et sur les chances de longévité de ceux dont on doit hériter. Sans doute, on tremble pour la vie des personnes qui vous sont chères; on craint leur mort, tout en *espérant* leur héritage.

Un grand nombre d'amis, et entre autres le baron de Longueville, suivirent le convoi. Quelques-uns, le baron surtout, se flattaient d'être compris pour un legs assez important, dans le testament du comte.

Longueville se disait: — Il ne m'a pas oublié... je lui ai rendu tant de services!... Je lui ai ouvert les coulisses de l'Opéra; il doit à mon intervention toutes ses bonnes fortunes; je l'ai associé à toutes les grandes spéculations de la maison Piccard; enfin, il dînait très-souvent chez moi.

Anatole seul pleurait sincèrement son ami de collègue, et sans se préoccuper le moins du monde de legs et d'héritage, — seul, il avait songé à acheter un terrain à perpétuité, pour y élever une tombe.

Le comte de la Roserie avait pour mattresse une danseuse de l'Opéra qu'il avait surnommée *Pichette*. On remarqua en effet, à l'église, une jeune personne dont la toilette de deuil était des plus élégantes et des plus singulières; elle pleurait de grosses larmes... sur la perte de deux ou trois

mille francs par mois et sur le brillant attelage que lui donnait le comte de la Roserie.

Le baron, qui ne l'avait pas rencontrée depuis longtemps, s'approcha d'elle, et lui serrant la main :

— Quel malheur!... A propos, lui dit-il, nous avons toujours nos *Crédits mobiliers*?

— J'ai tout gardé, répondit-elle.

— Tu as bien fait.

Pichenette, qui surveillait le comte de très-près, ne lui connaissait aucun proche parent, aucune liaison sérieuse; il n'avait pas d'enfants. Aussi se disait-elle, pour calmer son désespoir :

— Ce testament ne peut avoir été dicté que par l'amour que j'avais su lui inspirer!

Elle se vanta de ses *espérances*, surtout dans le foyer des artistes de la danse, et chacun de répéter :

— En voilà une bien heureuse! ce n'est pas avec son talent qu'elle eût jamais fait fortune!

Toutes s'empressaient cependant autour d'elle, la plaignaient de l'air le plus affligé, et s'efforçaient de prendre au sérieux son chagrin, dont elle tenait à faire grand bruit.

A la suite de ce coup terrible, *M^{me} Dominique* fut longtemps souffrante; mais les soins attentifs, empressés de Marie, qui lui était plus chère que jamais, aidèrent à son rétablissement.

La marquise ne se montra pas insensible à ce

malheur : elle vint plusieurs fois consoler cette mère si cruellement frappée.

Le jeune Anatole continua ses assiduités auprès de M^{me} de Pommereuse. Pendant la maladie de M^{me} Dominique, il ne vit point Marie, et la marquise profita de cette absence pour mener à bien le projet de mariage entre sa protégée et le fils de Picard.

— Puisque vous vous rangez, disait la marquise, le mariage seul vous affermira dans vos résolutions de sagesse et de travail. Je n'ai jamais eu d'enfants, je n'ai plus de parents autour de moi : vous serez ma nouvelle famille ; mais vous me promettez bien de rendre heureuse cette bonne Marie ?

— J'ai du cœur et de la loyauté, madame la marquise !

— Je veux que Marie vous apporte sa dot. Je lui donnerai en la mariant cinquante mille écus. Les choses sont assez avancées et convenues pour que vous parliez de cette union à monsieur votre père.

— Vous mettez le comble à mon bonheur... Mon père a consenti au mariage de ma sœur avec M. de Rhétorière, honnête jeune homme, d'une bonne famille, qui l'aime depuis longtemps. Il ne peut aussi qu'approuver une union que vous honorez de votre affectueuse protection.

— Ce sera charmant, reprit la marquise, les deux

mariées, également jeunes, également jolies, marcheront ensemble à l'autel. Je suis déjà toute joyeuse de cette touchante fête de famille! Ainsi, monsieur Anatole, c'est bien entendu; j'attends le consentement de monsieur votre père.

La mort du comte de la Roserie semblait avoir aplani tous les obstacles à l'accomplissement des vœux de Blanche et de M. de Rhétorière : Anatole aurait-il aussi le bonheur d'obtenir de son père une sympathique adhésion à l'accomplissement des siens?

XIII

DEUX MARIAGES. — LEDAIN. — UNE PANIQUE

Anatole, fier et heureux d'avoir trouvé M^{me} de Pommereuse si favorable à ses vœux les plus chers, n'hésita pas à dire à son père qu'il aimait Marie et qu'il croyait être aimé; il ajouta que la marquise honorait de la plus haute estime cette adorable jeune fille, et que, dans son vif désir de la voir heureuse, elle voulait lui donner comme témoignage d'amitié et de dévouement une dot de cinquante mille écus.

— Le mariage, continua-t-il, est presque une nécessité de ma vie nouvelle; je trouverai de douces tendresses là où je serai retenu par le travail et par les affaires; j'aurai pour confidente de mes pensées, de mes résolutions, une jeune femme qui s'as-

sociera tout entière à mon existence laborieuse. Si vous accordez votre approbation à mon mariage, je serai bien certain de n'avoir jamais de retours vers mon passé. La marquise espère que vous lui porterez vous-même votre consentement; elle attend votre visite.

— Mon fils, répondit Picard... dans le premier enivrement d'une grande fortune, j'ai souhaité pour votre sœur un mariage de convenance plutôt qu'un mariage d'inclination, j'ai eu tort; la mort si malheureuse du comte de la Roserie m'a délié de mes engagements : votre sœur épousera M. de Rhétorière et vous épouserez Marie. Cette jeune fille a été entourée de bien des dangers; elle a résisté, elle a contraint au respect et à la plus profonde estime ceux même qui voulaient la séduire et qui espéraient la perdre. Si jamais elle vous raconte toute sa vie de travail et de lutte, ses souvenirs ne pourront être que la preuve éclatante de son courage et de sa vertu. Chérissez-la, ayez confiance en sa raison, en sa sagesse. Elle vous soutiendra dans l'amour du travail; elle vous donnera la joie, le bonheur dans la simplicité, dans l'honnêteté. C'est à un intérieur tranquille, c'est à la vertueuse influence de votre mère, que je dois les années les plus heureuses de ma vie!

Anatole se jeta dans les bras de son père et courut porter toutes ces bonnes nouvelles à sa mère,

à sa sœur, à M. de Rhétorière et à la marquise. Sa visite chez M^{me} de Pommereuse précéda celle de Pjcard.

La joie de ce jeune homme, si naïve, si naturelle, si charmante, se refléta sur la physionomie pleine d'esprit et de bonté de la marquise.

— Je vais, dit-elle, envoyer chercher Marie pour lui apprendre le bonheur qui lui arrive.

— Que vous êtes bonne, madame la marquise ! s'écria Anatole, dont le cœur s'ouvrait toujours au sentiment de la reconnaissance.

Marie arriva bientôt sans s'être préoccupée le moins du monde de sa toilette, de sa parure : elle n'en était que plus gracieuse et plus séduisante.

La marquise, en souriant, et avec une certaine solennité, présenta l'un à l'autre les deux jeunes fiancés. Elle ressentait toutes les joies d'une mère qui marierait avec confiance, avec bonheur, une fille adorée à un beau et honnête jeune homme.

Anatole et Marie ne se ressemblaient-ils pas par l'âge, par la beauté, par le cœur, et par la distinction ?

Il fallut traiter, dès ce jour-là, bien des questions qui intéressaient le futur ménage. Les deux aimables enfants furent du même avis sur toutes choses : les propositions faites par Anatole obtenaient l'approbation empressée de Marie ; les idées de Marie devenaient tout de suite celles d'Anatole.

Une grande question surtout les trouva unanimes, — les deux fiancés et la marquise, — ce fut le choix d'un jour très-prochain pour la signature du contrat et pour la cérémonie religieuse. Il fut aussi convenu que les deux mariages se feraient dans la même journée.

L'avenir le plus riant semblait donc assuré à la maison Picard.

La marquise dut user de son autorité pour décider Anatole à se retirer. Une heure après sa sortie, on annonça le banquier.

La situation dans laquelle cette entrevue plaçait Picard et Marie Durand était nouvelle pour tous deux.

Picard remercia la marquise de sa gracieuse intervention dans ce projet de mariage qu'il approuvait de tout son cœur. Il regarda Marie avec une respectueuse tendresse :

— Je sais, dit-il, quel heureux avenir promet à mon fils une pareille union ; mais, je vous demande la permission, madame la marquise... et à vous aussi, Marie... A toi qui vas être ma fille, de vous faire ici ma confession, afin de soulager mon cœur et de me réhabiliter près de vous.

Je me laissai entraîner, je l'avoue, à de coupables projets contre Marie ; mais son attitude devant moi, dès notre première entrevue, sa physionomie, son langage, sa grâce décente, sa situa-

tion, m'inspirèrent le plus vif intérêt. Je reconnus, dans le portrait de son père, un ancien officier plein de dévouement et de courage, qui, en 1836, nous avait sauvé la vie à ma femme et à moi. Logé au quartier de l'École-Militaire, le jour des fêtes données au Champ-de-Mars pour le mariage du duc d'Orléans, il nous arracha, non sans péril pour lui-même, aux étreintes terribles, presque mortelles de la foule.

En continuant à me présenter chez Marie, toujours sous le nom de Jules Rémond, je n'eus plus d'autre pensée que de mettre à l'épreuve sa sagesse, sa vertu, afin de protéger son avenir, et de m'acquitter ainsi d'une dette de cœur.

— Marie, ajouta-t-il en lui prenant affectueusement la main, vous le disiez un jour vous-même : avec une conscience en repos, on est heureux de toutes choses ; le monde est plein de miséricorde ; et, vous le voyez, il tend la main à tous ceux qui ont de la dignité et du courage.

Maintenant, reprit Picard, me sera-t-il permis, madame la marquise, de parler d'une question d'argent ? Ma fortune est considérable, et si rien ne vient la diminuer ou la détruire, elle suffira certainement à toute ma nouvelle famille. La dot que vous nous offrez est pour Marie un témoignage précieux d'estime, de dévouement, et nous en sommes fiers ; mais cette dot doit se réduire au

plus modeste présent : une jeune personne bonne et belle vaut bien qu'on l'aime pour elle-même ; les qualités du cœur, de l'esprit et du caractère sont la vraie richesse des familles.

Par une allusion aux vingt mille francs qu'il avait osé offrir à Marie, et qu'elle avait refusés si noblement :

— Je connais, dit Picard, tout le désintéressement de M^{lle} Durand ; elle trouvera donc tout simple, tout naturel que je refuse, au nom de mon fils et au sien, une somme d'argent qui ne leur est point nécessaire.

Revenu de toutes ses prétentions de grand seigneur, Picard se souvint avec intérêt de M^{me} Dominique qu'il avait rencontrée plus d'une fois chez Marie, rue Cassette, et que venait d'éprouver si cruellement la mort du comte de la Roserie. Il annonça qu'il ferait visite à cette excellente femme ; n'avait-elle pas traité Marie comme son enfant ! Ce délicat souvenir charma surtout la jeune fille, qui dans le bonheur croyait plus que jamais aux bons sentiments du cœur humain.

Joyeuse de sa nouvelle destinée, elle se répétait à elle-même :

— Oui, ce monde est plein de miséricorde ; il tend la main à tous ceux qui ont de la dignité et du courage !

Marie n'avait commis qu'une grande faute dans

sa vie : un suicide... mais Dieu avait permis qu'elle échappât à la mort.

Une tentative de suicide n'est le plus souvent que le résultat de l'anéantissement des forces intellectuelles et morales dans le désespoir : la folie commence par la faiblesse.

Il faut constater, non pour excuser un pareil crime mais pour l'atténuer, que les sentiments les plus louables, que de grandes et nobles passions sont les mobiles qui poussent, qui entraînent le plus souvent au suicide : ainsi, l'amour dédaigné — l'amour trahi — la perte de quelque personne bien-aimée — une certaine misère qui humilie bien plus qu'elle ne fait souffrir — enfin la crainte ou la honte du déshonneur.

Voilà pourquoi sans doute les derniers moments des malheureux, des insensés qui se suicident, inspirent presque toujours une étrange curiosité, un vif et mystérieux intérêt. On se raconte ce qu'ils ont fait jusqu'à la minute suprême ; on répète leurs dernières paroles à quelques amis ; on cite des lettres qu'ils ont écrites, des adieux qu'ils ont adressés ; on se prend d'une pitié généreuse pour cette folie, en l'attribuant d'ordinaire à une infortune honorable, à un scrupule exagéré ou à un bon sentiment mal compris. Parfois même, le suicide donne à une tombe une célébrité peut-être regrettable : elle prête de l'orgueil aux imagina-

tions faibles, aux esprits mécontents; elle peut provoquer l'imitation par l'orgueil.

L'homme qui attende à ses jours n'obéit point à son intelligence : il faut dire, il faut répéter qu'il est assez fou pour mépriser et pour détruire l'œuvre de Dieu. Il n'y a que la morale païenne qui ait osé dire : L'homme n'est qu'un setier de sang... rien de plus! Il n'y a que la morale païenne qui nous apprenne à mépriser notre vie et celle des autres.

Il n'appartient qu'à Dieu de faire des martyrs, dit Saint-Evremond, et de nous obliger sur sa parole à quitter la vie dont nous jouissons pour en trouver une que nous ne connaissons point.

La marquise annonça qu'elle serait une grand-mère pour Marie. Le jour fut fixé par le banquier pour le mariage de ses deux enfants. Dès ce moment, il sembla retrouver le calme et la sérénité.

M. de Rhétorière s'empressa d'écrire à son oncle le général, pour lui apprendre que Picard, malgré son immense fortune, lui accordait la main de sa fille, à lui pauvre diable et neveu déshérité. Il suppliait son oncle de venir lui servir de témoin et de donner à ce mariage, par sa présence, une adhésion sympathique dont sa nouvelle famille et lui-même se trouveraient honorés. Le vieux grognard attendri répondit la lettre suivante :

« Mon cher neveu,

» Je regretterai toujours de ne pas te voir passer ta vie sous les drapeaux ; mais je ne veux pas rabâcher. M. Picard, en te donnant sa fille, ne se conduit pas en banquier : il ne met pas l'argent en première ligne ! C'est bien ! M^{me} Picard et M^{lle} Blanche sont deux femmes charmantes. J'irai souvent les voir à Paris, et il faudra que ces dames viennent essayer le rôle de fermières en Normandie. Donnez-moi vite des petits-neveux ; vieillir seul, c'est triste. Je serai avec plaisir un des témoins.

» Ton oncle, qui devient un peu ganache.

» Le général comte DE RHÉTORIÈRE. »

M^{me} Picard et sa fille pouvaient à peine contenir leur joie. Constance oublia un instant toutes ses douleurs : elle appela le docteur Bernard, le mit au courant de tout ce qui se passait, et lui dit en versant des larmes :

— Docteur, faites-moi vivre jusqu'au jour où mes deux enfants seront mariés !

Tous ces heureux événements jetaient le désespoir dans l'âme de Ledain.

Ledain s'était poussé dans les bureaux de Picard par les plus basses intrigues. L'heure était venue

pour lui de mettre en jeu tous les ressorts de sa politique, politique raffinée, profonde et terrible. Nature vile, prédestiné au crime, né pour les galères et devant pourtant manquer sa vocation, Ledain ne se sentait ni lié, ni seulement gêné par aucune raison de probité. Il fallait bien se garder de lui rendre service : l'ingratitude était pour lui un besoin, le malheur de ceux qui l'avaient obligé une jouissance. Il vous offrait, au besoin, après un bienfait, de se jeter dans le feu pour vous être utile ; mais, s'il trouvait, s'il découvrait contre son bienfaiteur le prétexte d'un procès sans cause sérieuse, ne reposant sur aucun fait, sur aucun acte, il se glissait chez les juges, chez le procureur impérial, chez les substituts, colportant en paroles ou par écrit les délations, les mensonges, les calomnies.

A prix d'argent, il exigeait de son avocat un plaidoyer bien rempli, bien bourré d'insinuations blessantes, de faits faux, de citations tronquées : il fallait que cette plaidoierie occupât au moins deux grandes audiences, et pût remplir les colonnes du *Droit* et de la *Gazette des Tribunaux*.

Il suait sang et eau pour que la victime ne pût en réchapper ; mais il s'essuyait le front avec bonheur en pensant à l'effet de ses habiles menées. Il comptait, sur ses doigts, avec une secrète joie, tous les désastres qui allaient frapper celui qu'il

avait juré de perdre : la ruine , la prise de corps, le désespoir, peut-être le suicide !

On pourrait s'étonner que l'intelligence et la sagacité de Picard n'eussent pas pénétré tous les replis du cœur de Ledain ; mais il était bien difficile de voir clair, dans ce gouffre ou dans cet égout : Ledain semblait, pour tout le monde, n'éprouver qu'un sentiment et qu'une passion : le dévouement et le travail.

Sobre , affectant des airs d'austérité , il restait cloué au fauteuil de son bureau , jour et nuit, comme s'il eût craint qu'on ne scrutât ce qu'il avait de ténébreux et de souterrain.

Il n'opposait à un avis, à un ordre , ni une contradiction, ni un argument, mais il savait en contrarier, en arrêter l'exécution ; il suivait sans trébucher les plans de son horrible stratégie ; il savait même cacher ses noirceurs sous un masque de sensibilité, de miséricorde pour le genre humain.

Parlait-on devant lui d'un malheureux sans ressources, d'un négociant contraint à la faillite ? Il faisait le généreux, le désintéressé ; il n'était qu'attendrissement.

A la fin de chaque année , Picard donnait des gratifications à tous ses commis ; celle de Ledain s'élevait d'ordinaire à six mille francs.

Eh bien ! il fallait lutter contre sa modestie ,

contre son désintéressement, pour qu'il daignât accepter cette somme.

— Donnez cet argent, disait-il, à des malheureux, à des établissements de bienfaisance...

Ce saint Vincent de Paul finissait cependant par se laisser vaincre : il acceptait pour son compte ce qu'il appelait le bien des pauvres. Il ne se contentait pas de passer pour un sage : il voulait qu'on le prit pour un saint.

Il s'était installé, établi, échafaudé dans les bureaux, dans la caisse de Picard, de façon à n'en jamais sortir. Le contrôleur général Alexandre, toute la domesticité, excepté le fidèle et le respectable Laurent, les Cardioville, vivant dans l'intimité de la finance, plus d'un commis de la maison Picard et des principales maisons de banque, et jusqu'à des garçons de caisse, étaient à la dévotion de cet homme.

Il entretenait le bavardage dévoué de tout ce monde par des aumônes d'actions au pair, dont il pouvait disposer assez librement, grâce à la crédule générosité de Picard.

Depuis qu'il s'était ancré dans la confiance de ce financier, qui négligeait volontiers l'intérieur de sa maison pour mieux mener au dehors ses grandes opérations de Bourse, il faisait tambouriner en les grossissant les chiffres des folles dépenses du banquier devenu, disait-il, si vaniteux et si fas-

tueux. Il ne craignait pas de déplorer lui-même ces prodigalités avec le ton du désespoir, la larme à l'œil, en s'adressant à ceux qui avaient intérêt à l'écouter.

— Cet homme se ruine et ruinera les autres, disait-il ; vous ne sauriez croire quelle peine cela me cause, à moi le confident obligé de toutes ses affaires ; lorsqu'il fait de grosses pertes, et il en fait souvent, cela me navre le cœur : malheureusement je ne peux pas me cacher ses pertes à moi-même, puisque j'ai le secret de sa caisse et de son grand-livre.

En déplorant avec un semblant de désespoir les folies de Picard, il employait le plus sûr moyen pour qu'on ne doutât pas de la sincérité de ses révélations.

N'épargnant ni le père ni le fils dans ses sinistres prophéties, il avait déjà obtenu un grand résultat : on commençait à dire de Picard : « Sil ne lui arrive pas une catastrophe, il ne peut manquer de mourir ruiné ! »

Ce coquin n'attendait qu'une occasion, pour frapper le grand coup, pour forcer Picard à suspendre ses paiements, pour faire éclater une panique préparée de longue main, et qui, en soufflant sur les millions en papier, en actions industrielles, devait emporter dans une véritable tempête le crédit et l'honneur d'un honnête homme.

Il savait mieux que personne que la maison Picard devait au moins six millions de francs reçus en dépôt, et que son encaisse ne pouvait suffire au paiement immédiat de cette somme considérable.

Ledain se voyait chargé de la liquidation ; il rêvait déjà qu'il s'emparait d'emblée, victorieusement, du maniement de toute la fortune de Picard, si imprudemment répartie : dès lors aucun œil trop curieux, aucune main hostile ne prendrait garde aux livres et aux pièces de dépense des années écoulées. Il savait le passé et il se préparait un grand avenir.

Enfin, Ledain se voyait debout et triomphant sur les ruines de celui qui l'avait tiré de la misère.

La rentrée de M. de Rhétorière dans les bureaux, les heureuses aptitudes et les allures franches, quelquefois même brutales, d'Anatole firent trembler l'infidèle comptable.

Il savait le double mariage d'Anatole et de M. de Rhétorière : il présentait que le pouvoir, la direction des affaires, tous les détails de la comptabilité allaient passer de ses mains dans celles de ces deux jeunes gens actifs, assidus et intelligents.

Tout en leur faisant l'accueil le plus empressé, tout en se mettant à leur disposition le sourire sur les lèvres : il avait pris son parti. La ruine de la maison Picard était décidée.

Sourd aux paroles doucereuses, n'aimant pas les demi-mesures, Anatole, averti de tous côtés, signifia à Ledain qu'on renonçait à ses services.

La blessure était profonde; mais loin de faire entendre une plainte :

— Je comprends, répondit Ledain, que le retour de M. de Rhétorière, que sa situation nouvelle dans votre famille, sa haute capacité, rendent mon concours inutile. Je serai d'ailleurs toujours à vos ordres pour les renseignements que vous auriez à me demander.

On fut tout d'abord surpris de tant de calme et de bon vouloir. Mais la vengeance de Ledain ne se fit pas attendre. Une circonstance lui sembla surtout devoir servir ses projets.

Il était certain que le comte de la Roserie avait fait un testament. Ce testament devait être ouvert sous peu de jours, et les héritiers, effrayés par la rumeur publique, ne manqueraient pas d'exiger immédiatement la remise des deux millions que le comte de la Roserie avait versés en dépôt dans la maison Picard.

Le mot d'ordre fut donné sur toute la ligne. Un bruit sinistre éclata comme un coup de tonnerre à la Bourse, dans les cercles, dans le haut commerce, dans toutes les grandes caisses particulières et publiques :

« Picard suspend ses paiements!... »

On ajoutait : Ledain ne s'est retiré que pour ne pas être le témoin de la catastrophe.

Très peu de jours après le départ de Ledain, quels furent l'étonnement et l'effroi du banquier, d'Anatole et de M. de Rhétorière, de voir, dès le matin, une véritable procession de clients effrayés qui venaient réclamer leurs titres et leur argent.

La vengeance de Ledain commençait à réussir : le crédit de la maison Picard chancelait, et, dans ces sortes de crises, les soupçons, les craintes gagnent tout le monde. C'est un sauve qui peut !

Picard avait un pied dans l'abîme : c'était à qui pousserait, pour l'y précipiter tout entier.

On ne put même cacher cette triste situation à M^{me} Picard et à sa fille, qui passaient ainsi d'une joie imprévue à un désastre plus imprévu encore. Il ne s'agissait plus d'un malheur réparable, mais d'une ruine complète, du déshonneur du père de famille, rejaillissant jusque sur l'avenir de ses enfants.

Anatole et M. de Rhétorière avaient tous deux, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, étudié les comptes courants, le grand-livre et le livre de caisse.

Le banquier et les deux jeunes gens se consultèrent.

Anatole surtout, plein de courage, de résolution, donnait du cœur à ceux qui l'entouraient. Il

fut d'abord convenu que chacun devait avant tout contenir ses émotions et cacher ses angoisses.

On constata un avoir de cinq cent mille francs en argent, soit dans la caisse, soit en compte courant à la Banque. On devait espérer que les paiements réclamés n'atteindraient pas cette somme dans les deux ou trois premiers jours.

Un grand nombre de clients de la maison Picard habitaient en effet dans les départements.

M. de Rhétorière se chargea des pénibles fonctions de caissier, et il sut avec intelligence, avec calme, avec adresse, gagner du temps tout en payant à bureau ouvert.

La première journée ne fut pas effrayante ; les craintes se calmèrent. On n'avait eu à payer, de neuf heures à trois heures, que cent cinquante mille francs ; on espérait même que le lendemain la panique cesserait et que l'orage serait conjuré ; mais Anatole insista pour qu'on ne s'endormît pas un instant sur un espoir chimérique et pour qu'on avisât à se procurer des ressources, sans bruit, de manière à ne point aggraver la situation.

Ledain continuait avec ardeur toutes ses manœuvres. Il y allait pour lui d'une grande fortune, avec le succès ; il y allait de sa perte, avec le salut de la maison Picard.

Le soir même de cette première journée, au foyer de l'Opéra, à la petite Bourse du boulevard,

une horrible nouvelle volait de bouche en bouche :

« Le banquier Picard s'est suicidé ! »

L'activité des correspondances et la facilité, la promptitude des communications firent que dès le lendemain on se précipita en foule au guichet de la caisse du banquier discrédité.

Anatole exigea que son père, pour démentir cette rumeur de suicide, se montrât dans les bureaux. Le conseil était bon : la présence de Picard produisit un excellent effet.

Dans son horrible et imprudente passion, Ledain avait compromis son jeu en voulant gagner trop vite la partie.

Durant cette seconde journée, néanmoins, les sommes réclamées, soit personnellement, soit sur titres de dépôts, s'élevèrent à trois cent mille francs.

Il ne restait donc en caisse que la faible somme de cinquante mille francs. Il fallut recourir à un moyen suprême : c'était de demander à la Banque un prêt de plusieurs millions sur dépôt de valeurs. Par malheur, cette démarche ne pouvait rester secrète : il en devait résulter que le vent de la panique soufflerait encore avec plus de violence.

On réclama et on obtint le secours de la Banque ; mais elle ne consentit à prêter sur tous les titres qui lui furent offerts qu'une somme de deux millions cinq cent mille francs.

A la fin de cette seconde journée, les commis étant partis, toute cette famille inquiète, désolée, se réunit le soir dans la vaste solitude des bureaux, à peine éclairés par une lampe.

M^{me} Picard tenait appuyée dans ses mains la tête de Blanche, à genoux devant elle : pauvre roseau pliant sous ce nouvel orage qui renversait encore une fois de si prochaines espérances.

M. de Rhétorière, triste, malheureux, associé à tant de douleurs, se tenait silencieusement en face de M^{me} Picard et de sa fille, la main appuyée sur le rebord d'un des guichets des bureaux.

Anatole, debout, immobile, les bras croisés, était celui dont la physionomie laissait voir le moins de trouble ; d'une énergique volonté, il espérait venir à bout de toutes les difficultés et sortir victorieux de cette crise. Il puisait de nouvelles forces dans son amour pour Marie qu'il n'avait pas manqué un seul jour de voir quelques instants chez la marquise, leur laissant à toutes deux ignorer ces événements si tristes et si inattendus.

Quant à Picard, dans son agitation fébrile, il ne pouvait rester en place ; à de courts intervalles, il s'écriait :

— Perdu, déshonoré !

..... J'ai traversé deux révolutions, ajoutait-il, sans avoir failli un seul jour aux nécessités de ces temps difficiles, et aujourd'hui, après avoir gagné

tant de millions, après des spéculations qui ont excité l'envie, la colère, la haine de tout un pays, je suis à la veille de ne pouvoir remplir mes engagements, de ne pouvoir même rendre l'argent confié à mon honneur!

— **Mon père, vous exagérez le danger de la situation. M. de Rhétorière et moi, nous sommes certains que, quoi qu'il arrive, nous ne ferons pas perdre un centime.**

— **Mais pour en finir au plus vite avec toutes ces frayeurs mortelles, répliqua M^{me} Picard, vendons tout... notre hôtel, notre terre, les chevaux, les voitures, et jusqu'à mes diamants que je ne regretterai pas!**

— **On spéculera sur notre malheur, répondit Anatole; ce serait avouer et aggraver notre situation que de tout vendre : la dépréciation de tant de valeurs industrielles pourrait même compromettre les garanties sérieuses que nous offrons à nos créanciers.**

— **De tous côtés des dangers! s'écria Picard; l'opinion publique m'accusera, me condamnera! L'opinion publique est un juge inexorable que des richesses trop vite, trop facilement acquises ont profondément irrité. J'ai même bravé l'opinion publique par mon luxe, par mon faste, par plus d'une folie. On n'aura pour moi aucune pitié! on n'aura pour moi que du mépris!**

— Il sera si facile de prouver, dit Anatole s'efforçant de calmer les anxiétés de son père, que vous n'avez pris le bien de personne, que vous avez rendu service au commerce, à l'industrie, que vous avez secouru des inconnus aussi bien que des amis !

— Sachez, mon fils, que quand le malheur nous frappe, on oublie les services, on ne se souvient que des fautes; on ne dira pas de moi : « C'est un homme malheureux, » on dira : « C'est un malhonnête homme ! »

M. de Rhétorière, pour mettre fin à cette triste discussion, rappela qu'on devait faire venir Laurent, ce serviteur si dévoué, si fidèle; on avait à lui rembourser quarante mille francs, capital et intérêts accumulés, fruit de trente ans d'économies.

Laurent, inquiet, ému, se rendit au milieu de cette famille qu'il n'avait jamais quittée.

— Laurent, dit Picard, vous savez que des bruits sinistres, mais injustes, alarment en ce moment toute notre clientèle. Nous avons en dépôt une somme de quarante mille francs qui vous appartient; ce sont les économies de toute une vie de travail et de dévouement : je dois tenir envers vous la même conduite qu'envers ceux qui viennent réclamer ce qui leur est dû. Voici vos quarante mille francs, reprenez-les : vous les avez bien gagnés !

— Est-ce que monsieur me chasse de chez lui, répliqua Laurent avec plus de tristesse que de colère ? Ai-je démerité ? Ne me croit-on plus bon à rien ?

Toute la famille s'empressa autour de ce vieux serviteur pour protester contre de pareilles pensées.

— Mais nous remboursons toutes les sommes que nous avons en dépôt, ajouta Picard, et nous vous remboursons comme nous remboursons tout le monde.

— Je n'ai que faire de cet argent ; je ne regretterais même pas de le perdre, si cette faible somme pouvait vous éviter un ennui. Je ne puis pas oublier en un jour trente années passées dans cette maison ; je ne peux pas oublier les soins, les égards dont vous m'avez comblé. Si j'ai tâché d'être un bon domestique, c'est que vous étiez un bon maître.

Regardant Blanche et Anatole :

— Ce beau garçon, cette belle jeune fille, sont mes enfants ; ne les ai-je pas vus naître, grandit sous mes yeux ? Toute ma vie je n'ai été heureux que de ce qui arrivait d'heureux à vous tous ; vous me tenez lieu de tout sur la terre : le reste n'est rien pour moi. J'aime trop tout le monde ici pour qu'on ne doive pas m'aimer un peu. Je ne veux, je ne peux vivre qu'avec vous... Je vous en supplie, reprenez donc cet argent !

Un dévouement si désintéressé fut presque une consolation pour cette famille si à plaindre. Il fallut garder l'argent de cet excellent homme qu'on eût désespéré en le lui rendant. Cette somme fut mise de côté.

On annonça le docteur Bernard. A cette visite d'un ami, toute la famille respira.

— Eh bien, mon cher Picard, demanda avec empressement le docteur, où en êtes-vous ce soir?

Anatole, moins abattu que son père, prit la parole.

— La situation est toujours la même; nous devons six millions payables à vue en numéraire, et nous n'en avons que trois à notre disposition. La journée n'a pas été bonne : nous avons eu à payer ces deux premiers jours, pour Paris et les départements, quatre cent cinquante mille francs. Il nous reste en caisse deux millions cinq cent mille francs pour satisfaire à toutes les demandes, d'ici à la fin de la semaine.

Le testament de M. de la Roserie doit être dans quelques jours porté, après la levée des scellés, chez M. le président du tribunal civil, et les héritiers auront à nous réclamer deux millions.

Pour être à l'abri de toute liquidation forcée, il nous faudrait donc trouver trois millions en espèces. Nous avons un peu de temps devant nous; avec de l'énergie, de la volonté, on vient à bout de tout.

— Oui, dit Picard, mais on ne trouve d'argent chez les amis et chez les gens de finance que quand on n'en a pas besoin.

— J'ai vu beaucoup de monde aujourd'hui, repris le docteur Bernard ; j'ai auprès de tous démenti les mauvais bruits qui ont été l'occasion et le signal de cette crise. Personne ne doute que Ledain ne soit l'auteur de toutes les calomnies ; mais, devant un désastre, tout le monde ferme sa caisse. Le chef d'une de nos premières maisons de banque, dont je suis le médecin, me disait à ce sujet :

— Si nous autres capitalistes nous nous faisons une réputation d'obligeance, de sensibilité, si on nous soupçonnait de venir au secours des gens d'argent qui se ruinent, ou qui sont ruinés, notre crédit serait entamé et compromis.

— Dans le monde des gens d'affaires, répliqua Anatole, ceux qui n'ont pas le sou font les riches pour pouvoir emprunter ; ceux qui ont beaucoup d'argent se font pauvres pour ne rien prêter.

Les établissements privilégiés, fondés dans cette grande pensée de soutenir le crédit public, de venir au secours du commerce, de l'industrie, gagnent des millions, doublent leurs capitaux dans les jours de prospérité, et ferment leur caisse dans les moments de crise.

— Mon cher docteur, dit Picard, en te préoccupant avec intérêt de mes affaires, tu oublies les

tiennes ; tu figures dans mon passif pour un dépôt de cent mille francs, fruit de tes épargnes ; cette somme est à ta disposition, et je vais te la remettre.

— Je ne la toucherai certainement pas ; je veux plus que jamais pouvoir dire à tout le monde : J'ai cent mille francs dans la maison Picard ; on m'a offert de me les rendre, et je n'ai pas voulu les accepter...

— La situation serait excellente, reprit M. de Rhétorière, si tout le monde avait la même confiance que le docteur ; nous n'aurions rien à craindre, car l'actif dépasse de beaucoup le passif.

S'il est des gens qui spéculent sur les entraînements de l'enrichi de la veille, il en est d'autres qui exploitent les embarras et le désespoir de ceux qui se ruinent.

Le vieux Laurent vint annoncer un homme d'affaires très-connu de Picard ; cet homme venait lui offrir d'acheter douze cent mille francs, argent sur table, l'hôtel qui avait coûté près de six millions, — la galerie non comprise. Cette offre fut accompagnée, bien entendu, des plus vifs témoignages d'intérêt et de dévouement.

Ce courtier d'affaires plaignait Picard, avec d'autant plus de compassion qu'il tenait à l'effrayer en lui montrant la profondeur de l'abîme, pour l'entraîner par la terreur à une transaction ruineuse.

Une pareille proposition ne pouvait être acceptée, et Picard fut profondément blessé qu'on eût osé la lui faire.

— On me croit donc déjà perdu? se disait-il; on ne croit donc plus ni à mon intelligence ni à mon honneur?

Son front rougissait; son cœur était navré!

XIV

LEDAIN DEVANT SES JUGES

Le cabinet de Picard s'éclairait sur la cour de l'hôtel. Dès huit heures du matin, ce malheureux banquier, dans des trances convulsives, écartait ses rideaux... et il épiait, il comptait ceux qui venaient réclamer leur argent.

La foule, avant neuf heures, se pressait déjà dans les bureaux, et stationnait dans la cour ; on attendait avec inquiétude que la caisse fût ouverte.

Picard avait fini par entrebâiller sa fenêtre, et, caché derrière des persiennes, il prêtait l'oreille à tout ce qui se disait. Les plus mauvais propos, des accusations de prodigalité, d'immoralité scandaleuse, des menaces même vinrent frapper au

cœur cet honnête homme. Toutes les calomnies de Ledain avaient porté!

— Ce Picard et son fils, disait-on à haute voix, jouent et perdent des sommes folles; ils entretiennent des femmes, ils font des orgies en commun. Un père de famille qui a voulu faire briller sa maîtresse à son dernier bal, un père de famille qui a osé présenter une coquine à sa femme et à sa fille!

Des larmes roulèrent dans les yeux du banquier.

— Comment voulez-vous, ajoutait-on, qu'une maison prospère et remplisse ses engagements, avec de pareilles mœurs, au milieu de pareils désordres? Est-ce qu'on peut, en s'abrutissant par des excès de tous genres, être à ses affaires et se préoccuper de comptabilité? Les affaires sont si difficiles qu'avec de l'ordre, de l'économie, une vie laborieuse, on a déjà bien de la peine à s'en tirer! Et cependant, que de millions cet homme-là a gagnés! que de chances heureuses il a exploitées! Nous lui accordions tous une confiance sans limites. Nous aidions, nous protégeons de nos capitaux ses colossales entreprises; tout devenait or entre ses mains! On est bien coupable, après tant d'affaires si heureuses, après tant de millions si facilement gagnés, de faire perdre à d'honnêtes gens leur fortune, leurs épargnes, leurs économies!

— On est trop indulgent pour ces gens-là! ajouta

un monsieur qui avait fait plusieurs faillites et une cession de biens (c'était un émissaire de Ledain). On devrait envoyer Picard en cour d'assises !

— C'est aller bien loin ! répondit *ad hominem* un interlocuteur plus modéré ; si on envoyait au criminel ceux qui ne payent pas leurs dettes, tout le barreau de Paris, tous les juges de la Cour impériale n'y suffiraient pas ! D'ailleurs, vous criez avant d'être écorché ; la maison Picard n'a pas encore suspendu ses paiements.

— Discréditer, accuser Picard, dit avec bon sens un créancier sérieux, ce n'est pas consolider son crédit, ce n'est pas lui donner les moyens de nous payer.

Ces quelques réflexions presque bienveillantes, de la part d'inconnus, d'indifférents, adoucissaient le mal que tant de blessures avaient fait au cœur de Picard. Mais les sages avis de quelques créanciers ne se hasardaient qu'à de longs intervalles. Cette foule passionnée et hostile se donnait à cœur joie le plaisir de la médisance, de la calomnie. Les vanités blessées, les vieilles rancunes, l'envie, la haine prenaient le dessus, et Picard n'était plus bon à jeter aux chiens.

Ce n'était plus le temps où tout ce monde-là le saluait jusqu'à terre, admirait, vantait son génie ! En ce moment, ce monde l'accablait d'injures et

se montrait implacable. La bassesse et la cruauté se succèdent souvent dans les vilaines âmes.

Humilié, désespéré de ce langage menaçant de la foule, Picard s'échappa de son hôtel par une porte du jardin. Il en était venu à ne plus oser paraître en public ; il se rendit en fiacre rue Cassette : on lui apprit que Marie était absente ; il espéra la rencontrer chez M^{me} de Pommereuse.

La marquise et Marie déjeunaient lorsqu'on annonça M. Picard. Ces deux femmes, qui déjà resentaient pour lui une amitié sincère, furent frappées de l'altération de ses traits.

Pâle, les yeux hagards, il laissait voir, malgré tous ses efforts pour cacher ses anxiétés, les tristes pensées qui le troublaient, qui l'agitaient.

Ceux dont le cœur s'exalte au sentiment de l'honneur, souffrent cruellement des moindres soupçons qui peuvent les poursuivre et les atteindre.

— Asseyez-vous, lui dit affectueusement la marquise ; vous avez l'air tout bouleversé ?

— Ma situation est bien changée ! répliqua Picard, et il faut que vous sachiez tout ce qui se passe autour de moi. Des bruits calomnieux contre ma maison ont été répandus dans le public ; une panique s'est emparée de ma clientèle, et ma caisse est assiégée par ceux qui, la veille encore, me donnaient leur confiance et leur argent.

— Mais , répondit la marquise , vous êtes en mesure de tout payer ?

— Certes , mon actif dépasse de beaucoup mon passif ; cependant , j'ai reçu six millions en dépôt , et si on exige de moi la restitution de cette somme , en espèces , d'ici à très-peu de jours je puis me voir contraint de suspendre mes paiements. Pour une maison de banque , c'est la ruine , c'est le déshonneur ! Une pareille crise rend impossible le mariage d'Anatole et de M^{lle} Marie ; je vous le répète , je puis être ruiné , déshonoré !

— Mais enfin , votre ruine n'est pas un événement accompli ! Je ne comprends pas grand'chose à votre actif et à votre passif. Votre fils est un jeune homme charmant : il a de l'esprit , il a du cœur , il aime Marie ; ma chère Marie n'a pas trop d'aversion pour lui ; cela doit me suffire... et à elle aussi. Permettez-moi , maintenant , mon cher Picard , de vous gronder en amie.

Vous vous ressemblez tous , grands financiers de tous les temps , spéculateurs de tous les régimes ! Parmi vous , c'est à qui aura le plus de vanité , le plus de luxe , le plus de faste. Eh bien , voilà ce qui arrive quand les mauvais jours sont venus ; les envieux , ceux que vous avez éclaboussés , et même ceux que vous avez obligés , se vengent de votre richesse et de votre ostentation.

Anatole , je l'espère , ne refusera plus la dot de

Marie : elle lui servira à se tirer d'affaire. Allons! monsieur Picard, du courage, de la confiance! Nous avons vu votre fils tous ces jours-ci; il était calme, heureux de son prochain mariage : il ne partage certainement pas toutes vos inquiétudes.

— Ah! madame la marquise, vous ne connaissez pas notre monde d'affaires; la probité, la solvabilité d'une maison de banque ne doivent même pas être soupçonnées!

— Tout ce que je sais, dit la marquise avec son franc parler, c'est que votre monde d'affaires est un vilain monde; on n'y connaît, on n'y aime que l'argent! les hommes ne sont plus les mêmes, soit qu'ils en gagnent, soit qu'ils en perdent. Dans ce monde-là, l'estime, le respect, la déférence, l'amitié, le dévouement se règlent sur la fortune des gens. Quand on a de la noblesse dans le cœur, sans mépriser l'argent, on n'en fait pas parade, on n'en fait pas une idole. Croyez-vous, monsieur Picard, que Marie et moi nous vous estimerons moins, parce que vous aurez perdu quelques millions ou qu'il ne vous en restera pas un seul? Pour le bonheur de ces deux jeunes gens, une vie occupée et laborieuse vaut mieux qu'une grosse fortune qui les jetterait dans tous les dangers de l'oisiveté.

— Ce ne sont pas les millions que je regrette, madame la marquise; mais je ne puis supporter

l'idée d'être accusé, d'être condamné, d'être traité de malhonnête homme !

Émue, presque effrayée du désespoir qui se trahissait sur les traits de Picard et dans son langage, Marie donnait par des gestes, par des mouvements de tête, son approbation, son adhésion aux paroles raisonnables, aux sentiments élevés de la marquise.

— Monsieur Picard, reprit M^{me} de Pomme-reuse, nous attendrons quelques jours de plus, s'il le faut; mais le mariage d'Anatole se fera. Votre femme, votre fille et Marie seront pour vous autant d'anges sauveurs; n'en doutez pas, le bon Dieu ne restera pas sourd à leurs ferventes prières. Nous autres, de vieille noblesse, n'avons-nous pas été ruinés, emprisonnés, expatriés? Pendant bien des années ne nous a-t-on pas appelés des *ci-devant*? Eh bien, nous en avons pris notre parti, nous avons été courageux! Il ne faut pas vous laisser abattre; le désespoir n'est bon à rien! Entouré d'une charmante et honnête famille, serait-ce un bien grand malheur qu'on vous appelât aussi, vous, un *ci-devant* en finances?

— Je suis d'ailleurs bien sûr, s'écria Picard, de ne faire perdre un sou à personne!

— Eh bien! c'est toute la question. Autant que je peux y voir clair, il ne s'agit plus alors que de trouver de l'argent comptant; on en trouve...

on vous en trouvera , monsieur Picard , non pas peut-être dans votre monde d'affaires , mais chez de braves gens , au cœur noble et généreux. La catastrophe que vous redoutez n'est pas imminente, vous avez quelques jours devant vous. Je veux, dès demain, causer sérieusement avec votre fils et M. de Rhétorière , qu'on dit très-entendu ; j'ai de la tête, toute vieille femme que je suis, et je ne souffrirai pas que par découragement , par orgueil blessé, vous donniez raison à vos ennemis.

Marie se sentait au fond du cœur assez de courage pour lutter contre l'adversité, et même, s'il le fallait, contre la misère. N'avait-elle pas déjà fait un triste mais utile apprentissage de la vie ?

Les paroles affectueuses et dévouées de M^{me} de Pommereuse , toutes consolantes qu'elles étaient, ne suffisaient pas pour relever l'âme abattue de ce malheureux Picard.

Marie et la marquise , toutes deux pleines de pénétration , se communiquèrent , après le départ du banquier, une même pensée qui les effraya : dans son découragement , dans son désespoir, Picard était capable de se tuer. Cette pensée leur causait autant de chagrin que d'épouvante.

— Ce serait, dit la marquise , la désolation , la perte de cette famille. Ce serait pour les enfants le plus sombre avenir. Je ne veux pas laisser passer cette journée sans voir ces braves gens, sans res-

ter quelques heures au milieu d'eux , pour leur donner du courage. Je préviendrai surtout M^{me} Picard , pour qu'elle ait à surveiller son mari. Ma chère enfant, sois prête à trois heures, j'irai te prendre dans ma voiture.

Vers trois heures et demie, la demi-fortune de la marquise entra dans l'hôtel Picard. Le banquier et son fils accoururent pour offrir le bras à M^{me} de Pommereuse et à la jeune fiancée. Elles furent reçues dans le salon par Constance et par Blanche, profondément attristées.

Après tous les témoignages d'affection, d'intérêt de cœur, qui s'échangèrent entre la marquise, Marie et la famille Picard, il se fit un grand silence : c'était à qui ne parlerait pas des événements qui préoccupaient et affligeaient tout le monde dans cette maison.

Pour mettre fin à cet embarras pénible, à cette obstination silencieuse de chacun, la marquise se leva, prit la main de M^{me} Picard, et l'entraîna dans un coin écarté du salon.

— Ma chère dame, lui dit-elle à l'oreille, je suis venue pour vous engager vivement à bien surveiller votre mari ; il nous a fait visite ce matin... il nous a effrayés, Marie et moi. Son découragement, son désespoir se peignent sur son visage, et se trahissent dans toutes ses paroles ; ne le laissez plus sortir seul, et pendant cette nuit ne

le perdez pas de vue. Demain matin, de très-bonne heure, je m'entretiendrai avec votre fils et M. de Rhétorière; j'ai du bien, de belles propriétés, et je pourrai peut-être vous être bonne à quelque chose. Il faut s'entr'aider sur cette terre. Ayez du courage pour tout le monde : vous savez qu'aux jours de malheur, c'est notre rôle à nous autres femmes!

— Madame la marquise, si cet orage ne me brise pas, j'aurai de l'énergie, du cœur et de la tête jusqu'au bout, répliqua Constance à voix basse. Allons reprendre nos places pour ne point faire naître de nouvelles inquiétudes.

Ces dames étaient à peine assises lorsque le vieux Laurent vint annoncer M. Ledain.

— Ledain! s'écrient Picard et son fils.

A ce nom chacun reste stupéfait.

— Comment! se disait-on, cet homme a l'audace de se présenter dans cette maison que ses infamies ont jetée dans la consternation!

— Mais à qui demande-t-il à parler? dit Anatole.

— Il veut parler à monsieur, répondit le vieux Laurent.

— Je suis en affaires, répliqua Picard. Je ne saurais recevoir un pareil homme.

— Vous avez peut-être tort, fit observer la marquise, il serait curieux à entendre; il est toujours bon de regarder son ennemi en face. Nous

sommes en force : laissons-le parler, peut-être l'intimiderons-nous. Nous verrons ce qu'il a dans l'âme.

— Mon Dieu, il n'a dans l'âme que de la scélératesse et de la fourberie, reprit Anatole.

— Faites entrer M. Ledain, dit énergiquement M^{me} Picard.

Le cœur de tous ces honnêtes gens battait d'impatience, de curiosité, d'inquiétude. Qu'allait-il se passer ?

Ledain entra.

Surpris et déconcerté de comparaître devant toute cette famille, il cacha son émotion en saluant jusqu'à terre chacune des personnes présentes. Il reprit bientôt son aplomb, son masque de bonhomie et son langage patelin.

Tous les yeux étaient fixés sur lui ; on était impatient de l'écouter, de le deviner.

— Monsieur Picard, dit-il d'une voix douce, presque émue, tout le monde a ses ennemis : vous avez les vôtres, j'ai les miens. Tout le monde est calomnié : la calomnie ne vous respecte pas plus que moi, la calomnie ne me respecte pas plus que vous. A la Bourse, dans les cercles, dans la banque, on a répandu le bruit que c'était moi, Ledain, moi longtemps honoré de votre confiance, comblé de gros appointements, de gratifications, de larges bénéfices dans toutes vos affaires, qui,

par d'indiscrètes révélations, aurais causé, précipité la panique dont vous êtes aujourd'hui victime. Cette indigne calomnie m'afflige et me désespère. Aujourd'hui, celui-là est perdu qui passe pour un malhonnête homme ! Eh bien, je serais un monstre d'ingratitude, si j'étais capable d'une semblable trahison, et même si je ne venais pas protester auprès de vous, auprès de toute votre famille, contre d'aussi injustes accusations.

Je n'ai point demandé à quitter cette maison où peut-être mes services pouvaient encore être utiles ; c'est vous qui m'en avez éloigné. Les uns n'ont point douté que tous les mauvais bruits contre vous ne fussent répandus par moi, et que cette panique ne fût ma vengeance ; les autres ont vu dans mon départ un motif de défiance, pensant que je m'éloignais pour n'être pas témoin d'une catastrophe. Il y a un moyen de fermer la bouche à tout le monde, de faire cesser cette panique, de rétablir votre crédit, et de raffermir votre fortune que cette crise a pu faire chanceler.

Ce moyen, le voici :

Je viens vous offrir de rentrer dans vos bureaux, d'y reprendre dès aujourd'hui la direction de vos affaires, et dès demain, je vous le promets, les bruits sinistres se taisent et la crise a cessé.

— Vous croyez donc inspirer au public une grande confiance ? répondit Anatole, que n'avaient

convaincu ni persuadé les paroles mielleuses de Ledain.

— Certes, répliqua-t-il, je ne prétends point inspirer au public la moindre confiance, mais quelques amis ont foi dans ma loyauté. Je ne viens pas vous apporter de vaines paroles, je ne viens pas vous proposer seulement de mettre à votre service ma vieille expérience des affaires, mes études intimes et personnelles sur toute votre clientèle ; je viens, pour vous sauver, vous ouvrir ma bourse et celle de mes amis. En vous offrant les cinq cent mille francs qui sont toute ma fortune, je ne ferai que vous rendre votre bien ; l'avenir ne m'inquiète pas. Par le temps qui court, ce ne sont pas les affaires qui manquent aux honnêtes gens, ce sont les honnêtes gens qui manquent aux affaires. Aux cinq cent mille francs que je mets à votre disposition, dans le cas où je reprendrais immédiatement la direction de vos bureaux, de votre comptabilité et de votre caisse, viendrait, aujourd'hui même, s'ajouter un million et plus, s'il le fallait, pour relever votre crédit et pour vous remettre à flot.

Dans son découragement, Picard semblait déjà prêter l'oreille aux offres de service de ce Ledain ; mais Anatole, avec cette fermeté, avec cette noble et tranquille résignation que les fortes âmes savent opposer aux insinuations, aux menaces, aux perfidies des plus rusés coquins, répondit :

— Malgré toutes vos belles promesses, nous trouverons le moyen de nous tirer d'affaire sans recourir à votre tardif dévouement.

— Prenez garde, monsieur Anatole ! répliqua Ledain ; vous et votre futur beau-frère, M. de Rhétorière, vous êtes jeunes ; vous avez sans doute déjà étudié tous deux, ajouta-t-il avec une émotion involontaire, la comptabilité, les comptes courants, le livre de caisse ; mais avez-vous tout vu ? Savez-vous le fort et le faible de la situation ? vous êtes-vous rendu compte de toutes les entreprises dans lesquelles la fortune de monsieur votre père est engagée ? Un grand nombre de ces entreprises sont aujourd'hui en discrédit, les actions sont beaucoup au-dessous du pair, et M. Picard en a des masses entre les mains. Un grand nombre de ces actions ont encore à faire leur quatrième, leur troisième, même leur second versement. Eh bien, ces versements obligatoires pour maintenir le crédit de cette maison, indispensables pour soutenir ces entreprises en défaveur, et qu'il faut cependant mener à bien, représentent en sus du passif une somme très-considérable de plusieurs millions.

Cette révélation de Ledain augmenta les inquiétudes, l'abattement, le désespoir de Picard ; elle fit même hésiter le jeune Anatole dans ses résolutions énergiques contre cet homme qui ne lui inspirait que de l'aversion et une invincible défiance.

Tous les témoins de cette scène se montraient troublés par le calme, par le langage modéré de Ledain, et par les nouveaux faits que venait de faire connaître ce comptable expérimenté.

Ledain sentait qu'il gagnait du terrain ; sa physiologie n'en paraissait que plus affable et il n'en mettait que plus de cordialité, que plus d'attendrissement, dans ses inflexions de voix.

— Je comprends, monsieur Anatole, reprit-il, que tant d'odieuses calomnies qui vous poursuivent, indignent la noblesse de votre cœur, et je trouve toutes naturelles les préventions qui se laissent voir contre moi dans votre physionomie, dans votre attitude, et dans toutes vos paroles ; mais, croyez-le bien, il n'y a dans ma démarche qu'un désir bien sincère de défendre votre père et moi contre nos ennemis, de vous sauver de la ruine et du déshonneur avec ma propre fortune et avec l'appui de capitalistes qui me sont dévoués.

La marquise se pencha à l'oreille de M^{me} Picard. Elle semblait tout à la fois lui soumettre ses observations et lui donner un conseil. De son côté, M^{me} Picard paraissait écouter avec une adhésion affectueuse les paroles de M^{me} de Pomme-reuse.

Ne voulant pas que son fils changeât de ton et d'attitude vis-à-vis de Ledain, et adressant la parole à ce dernier :

— Eh bien, monsieur, dit-elle, nous allons tous réfléchir sur vos propositions, prendre un parti, et, dès demain, vous aurez de M. Picard une réponse définitive.

— Il n'y a pas de temps à perdre, madame, répliqua-t-il; le tonnerre gronde... peut-être demain sera-t-il trop tard !

Ledain semblait plus pressé de sauver cette famille et cette fortune, que s'il se fût agi de se sauver lui-même.

Cependant Ledain crut prudent de ne pas insister; il sentait qu'il avait fait impression : il se retirait avec l'espoir de rentrer en vainqueur dans la place, de ressaisir la direction des affaires; mais le visage de ce grand comédien, loin d'exprimer la joie du triomphe, faisait croire de plus en plus à l'intérêt, au dévouement que lui inspirait la triste situation de son ancien patron.

Il salua de nouveau avec le plus profond respect toutes les personnes présentes. Ni Picard, ni Anatole ne trouvèrent le courage de le reconduire jusqu'à la porte du salon.

Après le départ de cet homme, on fit monter M. de Rhétorière; on le mit au courant de ce qui venait de se passer; on tint conseil.

— Voyons, dit M^{me} de Pommereuse, qui cherchait toujours à relever ces esprits abattus... que

chacun de nous dise ce qu'il pense de ce M. Ledain et de ses offres de service.

— Nous vous écoutons d'abord, madame la marquise, répondit-on avec empressement.

— Eh bien, il me semble que vous êtes tous trop prévenus contre ce monsieur, pour le juger avec quelque impartialité. Je ne le connais pas, je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois; j'avoue que sa figure ne me revient guère. Mais est-il bien prouvé que ce soit un malhonnête homme?

— Madame la marquise, répondit Anatole, ma première fièvre de jeunesse m'a jeté, au fond de notre société, dans des régions qui vous sont fort inconnues; je sais par quels manéges Ledain se fit ouvrir la porte de cette maison. Je sais, de source certaine, que cette panique est son œuvre. Du jour où on le laissa pénétrer ici, il rêva la ruine et le déshonneur de mon père.

— Mais comment expliquer alors, reprit la marquise, son dévouement d'aujourd'hui? Lui aussi peut être victime de faux rapports, d'odieuses calomnies, et il ne faudrait point repousser à la légère son aide et son appui.

M^{me} Picard, Marie et Blanche se rangeaient à l'opinion de la marquise et caressaient cette pensée que Ledain pouvait être, au milieu de l'orage, une ancre de salut. M. de Rhétorière prit alors la parole.

— Il y a longtemps que je surveille Ledain. Dès qu'il eut pris pied dans nos bureaux, il se dit : Je serai le maître ! C'est de longue main qu'il a préparé tout ce qui arrive. D'un côté, élevant, contre tous les usages, au taux exorbitant de quatre pour cent l'intérêt de l'argent versé en dépôt dans nos caisses, il y a fait affluer des millions qu'on nous réclame aujourd'hui à l'improviste ; d'un autre côté, protégeant auprès de M. Picard les spéculations les plus folles, il l'a entraîné à jeter imprudemment ses capitaux dans un très-grand nombre d'entreprises. Tout l'argent qui entrait ici par une porte en sortait par une autre. Voilà le vrai motif de la crise.

Ledain a toujours vécu dans les bas-fonds de la société et de la finance ; il s'est donné pour auxiliaires tous ceux que le succès, que la prospérité d'autrui blessent et irritent, et le nombre en est grand ; de ces bas-fonds s'exhalent souvent des miasmes délétères, poisons plus ou moins actifs. Il a publiquement et à dessein grossi le chiffre des dépenses de cette maison et dénoncé comme des prodigalités coupables ce qui n'était qu'un noble emploi d'une fortune bien acquise.

— Mais quel intérêt a-t-il aujourd'hui à venir au secours de celui qu'il voulait ruiner et perdre ? répliqua, en insistant, la marquise.

— Je vais vous le dire, répondit M. de Rhéto-

rière. Depuis le départ de Ledain, j'ai étudié de très-près le grand-livre, j'ai pointé toutes les dépenses, avec les pièces de comptabilité à l'appui. J'ai d'abord constaté un grand nombre d'irrégularités, d'inexactitudes : par exemple, les mêmes sommes, pour les mêmes dépenses, sorties deux fois de la caisse et deux fois inscrites sur les livres. En comptabilité, des irrégularités, des inexactitudes, cachent souvent des actes d'improbité ; j'ai entre les mains plus d'une pièce altérée et même plus d'un faux contre lesquels Ledain ne pourrait protester.

Je suis d'avis que pour traiter un homme de faussaire, il faut des preuves irrécusables ; cette nuit me suffira pour compléter contre Ledain un dossier écrasant.

La confiance de M. Picard laissait à cet homme la bride sur le cou ; Anatole et moi nous l'inquiétons ; mieux que cela : il nous connaît et il nous redoute.

Toute la politique de ce Ledain est bien simple ; elle consiste à ne laisser à personne le moyen d'examiner, d'étudier nos livres de commerce, nos pièces de comptabilité, témoins accablants de ses vols quotidiens. En vous donnant cinq cent mille francs, il ne vous donnerait pas le quart du capital dont il vous a dépouillé. Il a donc tout profit à se faire généreux, désintéressé, pour ne pas être pu-

bliquement accusé d'abus de confiance. Jusqu'à ce moment, il a espéré que cet assaut donné à notre maison par des créanciers inquiets et de mauvaise humeur nous ferait perdre la tête et nous déciderait à le rappeler; nous avons tenu bon, et c'est lui qui commence à trembler.

Ces paroles, ces explications de M. de Rhétorière portèrent la lumière dans tous les esprits, la persuasion dans tous les cœurs.

La loyauté du fiancé de Blanche s'était imposé le devoir de ne révéler des faits si graves, si odieux, que lorsqu'il y serait contraint. Ne voulant pas permettre que Picard retombât sous les griffes de cet homme abominable, M. de Rhétorière s'était décidé à parler.

Dès ce moment, la marquise était bien certaine que Picard n'était coupable que de trop de générosité, de trop d'abandon, de trop de confiance; elle était heureuse de le trouver, dans une pareille crise, toujours digne de la sympathie des honnêtes gens et du dévouement empressé de ses amis.

— Mais où en êtes-vous aujourd'hui? demanda avec intérêt M^{me} de Pommereuse.

La crise en était venue à ce point qu'on n'avait plus rien à cacher. Il en était de Picard comme d'un malade dont la vie est en péril; les médecins se font un devoir d'avouer toute la gravité du danger aux parents et aux amis.

— La journée n'a pas été bonne, dit M. de Rhétorière ; de neuf heures du matin à trois heures après midi, j'ai eu à compter près d'un million. Devant cette foule agitée et impatiente, j'ai tenu à faire bonne contenance. Je payais avec un empressement et une tranquillité qui étonnaient tout le monde. Il était impossible de soupçonner que notre caisse manquât d'argent. Pour toutes les grosses sommes, je donnais des bons sur la Banque ; pour les appoints, je payais en or, et quant à l'argent je me contentais de faire peser les sacs de mille francs. Pour Paris et pour les départements, nous avons en trois jours payé environ quinze cent mille francs ; en comptant les avances de la Banque, il nous reste donc une somme égale. Il nous manque trois millions pour faire face à tout, même aux exigences des héritiers du comte de la Roserie, qui peuvent réclamer deux millions ; nous avons au moins une journée entière pour trouver des ressources nouvelles.

— Vous ne trouverez pas un sou ! s'écria Picard.

— Dès demain, à neuf heures du matin, dit la marquise, je suis ici ; j'aurai vu mon banquier, mon notaire, et j'aurai quelque bonne nouvelle à vous apporter. Je suis, Dieu merci, fort inconnue à la Bourse, chez vos agents de change, dans ce que vous appelez le monde des affaires, où se rencontre souvent si mauvaise compagnie ; mes

démarches ne compromettront pas votre crédit et ne peuvent aggraver votre situation.

La famille reprit courage, et s'empressa autour de la marquise. Anatole lui serra affectueusement les mains ; il adressa à Marie, très-émue, très-inquiète, des adieux remplis d'espérance.

On entendait encore le roulement de la voiture de M^{me} de Pommereuse dans la cour de l'hôtel, lorsque le vieux Laurent remit au banquier une lettre qui portait sur la suscription : *très-pressée*, et près du cachet *personnelle*. Picard se hâta de lire ce billet ; il était signé *Ledain !...*

XV

UN SUICIDE

Après avoir parcouru la lettre de Ledain, Picard se retira dans son cabinet ; il relut cette lettre ainsi conçue :

« Mon cher monsieur Picard,

» Je me suis préoccupé toute la journée de vos affaires ; j'ai vu le juge de paix. On ne lèvera les scellés, chez feu le comte de la Roserie, que dans deux ou trois jours : nous avons donc un peu de temps devant nous.

» Je vous répète ce que je vous ai dit ce matin. Vous pouvez disposer de mon dévouement, de ma bourse et même de celle de mes amis. Si vous le voulez, je puis encore vous sauver.

» Agréez mes meilleurs sentiments,

» Votre affectionné serviteur,

» LEDAIN. »

A la fin de cette journée, pendant toute la soirée, Constance entra plus d'une fois dans le cabinet de son mari ; elle se souvenait des avertissements de la marquise.

A mesure que les heures s'écoulaient, elle le trouva plus calme, plus maître de lui ; il montrait de plus en plus cette froideur, cette résignation d'un homme qui a pris son parti. Il entretenait sa femme avec tendresse de tout ce qu'il y aurait à faire quoi qu'il arrivât.

— Il faudra, lui dit-il, vendre aux enchères cet hôtel, tout le mobilier, ma galerie de tableaux, les chevaux, les voitures, notre château de Fermont, les fermes et les bois. Ah ! que je regrette notre simple et modeste maison du faubourg Poissonnière ! Tout ce luxe, cet appareil, ce nombreux domestique m'importunent et me fatiguent ! Tu aurais bien des reproches à me faire, chère femme... Anatole et Blanche eux-mêmes auraient fort à se plaindre de moi.

Les mariages de nos enfants sont peut être devenus impossibles. En supposant que nous puissions sortir de cette crise, après avoir tout vendu pour payer tout le monde, il ne nous restera peut-être plus rien ! Que n'ai-je continué sagement, modestement, le train régulier de nos affaires d'autrefois ! Je devrais aujourd'hui une fortune honorable, non pas aux bénéfices du jeu, mais aux

profits légitimes du travail ; la dignité, l'honneur, ces trésors que rien ne remplace, seraient encore la meilleure richesse de ma maison et le plus beau patrimoine de nos enfants.

Constance combattit avec des arguments qu'elle trouvait surtout dans son cœur toutes les craintes, toutes les tristesses de celui qu'elle n'avait jamais cessé d'estimer et de chérir.

— Tes enfants et moi, dit-elle, nous t'aimons toujours ; jamais nous n'avons proféré une plainte contre toi ; jamais un reproche n'effleurera nos lèvres, ne sortira de notre cœur.

Elle insista sur la visite de la marquise et sur l'arrivée certaine du général de Rhétorière pour le lendemain matin. Le général avait écrit. Elle s'efforçait ainsi de faire briller aux yeux de son mari quelques rayons de soleil et d'espérance.

Picard paraissait distrait, indifférent ; il prit la main de sa femme, et rompant un assez long silence :

— Ma chère amie, lui dit-il, fais venir mes enfants... tu vois que je suis moins agité, moins inquiet ; j'ai repris du courage.

Anatole et Blanche accoururent bientôt près de leur père.

— On a beaucoup payé aujourd'hui, dit Anatole, avec intention ; mais la façon prompte et dégagee dont M. de Rhétorière a su satisfaire tout le

monde a produit un excellent effet : il serait bien possible, mon père, que ce fût la fin de la crise.

Picard ne répondait rien à ces paroles rassurantes ; poussé par un mouvement d'impatience, il se leva. Il embrassa avec amour, avec effusion, sa femme et ses enfants.

— J'ai, leur dit-il, des lettres à écrire, retirez-vous... Je ne veux voir personne, pas même mon ami le docteur Bernard ; j'ai besoin d'être seul...

Anatole descendit dans les bureaux pour s'associer aux recherches, aux travaux minutieux et pénibles que M. de Rhétorière devait achever pendant la nuit.

Blanche se retira dans sa chambre, et se jetant à genoux, elle adressa au ciel les plus ferventes prières pour le salut de sa famille, et pour l'honneur de la maison.

M^{me} Picard, dans son anxiété, se promit bien de veiller toute la nuit.

Elle revint dans sa chambre, et, pour se distraire des tristes pensées qui l'obsédaient, elle imagina de trier, de ranger tous les papiers que renfermaient les tiroirs d'un secrétaire.

Dans un de ces tiroirs les plus secrets, elle retrouva une lettre un peu froissée, un peu jaunie par le temps ; elle était signée du docteur Bernard, et datée de 1851. Constance prit cette lettre, qui réveillait en elle un douloureux souvenir, et puis,

comme anéantie, immobile, cette lettre à la main, elle rêva à sa vie passée, si heureuse pendant plus de vingt ans.

De son côté, resté seul dans son cabinet, et bien heureux de s'y trouver seul, Picard détacha d'abord trois charmantes miniatures, suspendues près du cadre de la glace : les portraits de sa femme, de Blanche et d'Anatole. Il plaça les trois médaillons sur son bureau ; il alluma une seconde bougie, pour mieux les voir. Il se mit alors à écrire. Sa première lettre était pour le docteur Bernard.

« Mon cher et vieil ami !

» Je me vois forcé d'en finir avec la vie : ma mort apaisera la vindicte publique ; on accordera peut-être à ma famille miséricorde et pardon.

» Au moment où tu recevras cette lettre, demain, à cinq heures du matin, tu viendras chez moi, accompagné de Laurent ; il te conduira dans mon cabinet ; à vous deux, vous me porterez dans une des serres dont on retirera la clef ; vous aurez soin de faire disparaître toute trace de sang. On apprendra ma mort à ma femme, à mes enfants, avec les plus grands ménagements, et on les obligera tous les trois à quitter l'hôtel. Adieu, Bernard... dernier adieu d'un cœur qui bat encore et qui t'aime ! J'espère que Dieu me pardonnera !

» Veille sur ma femme, sur mes enfants, mon vieil ami. Je te serre la main ; je t'embrasse pour la dernière fois. »

Cette lettre une fois écrite, et cachetée avec le plus grand soin, Picard sonna. Laurent accourut, et son maître lui donna les instructions suivantes :

— Demain, à cinq heures du matin, tu porteras cette lettre au docteur Bernard, qui t'accompagnera immédiatement à l'hôtel. Tous deux vous viendrez me trouver dans mon cabinet : je vais y passer la nuit à travailler. Tu vas fermer la porte à double tour, et tu prendras la clef. Tu ouvriras demain sans frapper. Il serait possible que vers la fin de la nuit j'eusse cédé au sommeil. Vous évitez de faire le moindre bruit, toi et le docteur ; je ne veux pas qu'à une pareille heure on réveille toute la maison.

— Tout cela sera fait comme monsieur l'ordonne !

Laurent sortit, ferma la porte principale du cabinet à double tour et emporta la clef.

Ces ordres parurent assez extraordinaires à ce dévoué serviteur ; mais, comme il le disait, cette maison était en révolution.

Picard reprit la plume pour écrire à son fils :

« Mon cher enfant,

» Je renonce à la vie pour expier mes fautes et

pour apaiser l'opinion publique. Ma mort t'impose de sérieux devoirs; chef de la famille, tu dois entourer ta mère des soins les plus tendres et les plus respectueux, protéger ta sœur, jusqu'à ce que son mariage avec M. de Rhétorière soit accompli. J'ai donné de bien grand cœur mon consentement à ton mariage avec Marie... sois heureux, et recevez tous ma bénédiction!

» De Rhétorière et toi, menez à bonne fin les affaires, la liquidation de la maison, et résignez-vous, s'il le faut, à la misère plutôt que de faire perdre un centime à nos créanciers. Il s'agit de notre nom, de notre honneur! Lors même que vous parviendriez à sauver quelques débris de notre fortune, vendez cet hôtel, vendez la terre de Fermont, vendez tout, et reprenez cette vie simple et modeste que je n'aurais jamais dû quitter.

» Je vous embrasse pour la dernière fois, mes chers enfants. Je vous recommande le vieux Laurent. »

Picard plia cette lettre; il écrivit sur l'enveloppe :
Pour Anatole.

Il prit une botte qui contenait ses armes; il chargea deux pistolets; après les avoir armés, il plaça les capsules.

Il baisa le portrait de son fils, de sa fille; ses lèvres restèrent longtemps attachées sur le por-

trait de Constance; des larmes coulèrent de ses yeux, et se reprochant de ne lui avoir pas adressé un dernier adieu, il reprit la plume; mais il avait à peine écrit ces mots : « Adieu, Constance, adieu, chère amie! » qu'il entendit la voix de sa femme.

Il était dix heures du soir. M^{me} Picard avait quitté son mari depuis une heure à peine. Elle frappa d'abord à la porte... et chercha en vain à l'ouvrir.

— Mon ami, disait-elle d'une voix suppliante, ouvre-moi ! ouvre-moi !

Aucune réponse, aucun mouvement, aucun bruit dans le cabinet de Picard.

Cédant alors à d'affreux pressentiments, elle frappa de nouveau, violemment, convulsivement, à plusieurs reprises.

Saisie de terreur, cette malheureuse femme se prend à pleurer... elle crie... elle éclate en sanglots. Elle se rappelle qu'une petite porte du cabinet donne sur un escalier qui conduit au jardin : elle s'imagine que son mari a pu sortir par cette porte et prendre la fuite pour attenter plus sûrement à ses jours.

Dans ce moment suprême, par une soudaine inspiration, elle court à l'aventure dans des corridors obscurs qui devaient la conduire jusqu'à cette porte ; elle trouve la clef dans la serrure : elle ouvre.

Tout ce bruit, tous ces efforts pour pénétrer dans le cabinet, donnèrent à Picard le temps de cacher les deux lettres dans un tiroir ; il saisit précipitamment ses armes pour les renfermer dans une caisse placée près de son bureau :

Constance entra tout effrayée ; mais du moins son mari était là... elle le voyait... il vivait !

— Pourquoi donc ne m'avoir pas ouvert ? lui dit-elle d'une voix émue. Pourquoi cette porte, à laquelle j'ai tant frappé, est-elle fermée à double tour ? Que fais-tu là ?

— J'allais écrire.

— Mais tu as déjà écrit... Cette plume est pleine d'encre ! Pourquoi ces portraits sont-ils sur ton bureau ?

— Je les ai placés là depuis cette malheureuse crise... Ils me consolent ; ils me font du bien !

— Mais, dit-elle, en montrant le dessus de la cheminée, ces portraits étaient encore là, à leur place, il n'y a pas plus d'une heure. Où est la lettre que tu as écrite ? Serais-tu forcé de me la cacher ? Confierais-tu à une autre femme tes chagrins et tes secrets ?

— Constance, tu ne peux pas le croire...

Regardant autour d'elle avec une impatiente curiosité, et cherchant partout, elle aperçut quelque chose qui brillait sur le tapis : c'était une capsule.

— Tu as donc ici des armes ?

Frappée de l'attitude embarrassée de son mari, elle ouvrit par surprise un des tiroirs du bureau : elle y trouva la lettre pour Anatole et la lettre commencée pour elle-même ; elle put lire ces mots :

« Adieu, Constance, adieu, chère amie ! »

Malgré tous les efforts, malgré les instances de Picard, Constance décacheta et lut aussi la lettre adressée à son fils.

— Un suicide ! s'écria-t-elle d'une voix ferme, en jetant sur son mari un regard plein d'énergie et d'autorité.

Ce n'était plus l'épouse soumise : c'était la mère de famille parlant au nom de ses enfants, au nom de la morale, de la religion ; c'était la femme qui se souvenait de plus de vingt années de vertu, de fidélité, de dévouement !

— Un suicide ! Y a-t-il rien de plus lâche, de plus honteux, de plus impie ? Votre femme, votre fils, votre fille, ne sont plus rien pour vous ! vous sacrifiez à votre orgueil blessé l'affection, la tendresse de toute une famille, que votre mort criminelle réduirait au désespoir ! Vous n'avez pas le droit de disposer de vos jours : les titres de père et d'époux vous imposent d'impérieux devoirs ! Votre place est sur cette terre, ici, au milieu de nous ! Vous devez partager nos douleurs et nos

chagrins. Qu'importe la perte de votre fortune ! Je ne me suis jamais laissé enorgueillir par ces richesses qui vous ont enivré ! Reprenez votre raison, votre courage, et résignez-vous dans le malheur. Sachez vous conduire en homme, en père de famille.

Picard, atterré par ces reproches, n'osait lever les yeux sur sa femme.

— Le monde n'est pas inexorable, répliqua-t-il enfin... j'espérais, en mourant, appeler sur vous tous un peu d'intérêt et de pitié !

— Vous avez un fils honnête homme, d'un excellent cœur, mais qui dans la fougue de son caractère, de son âge, peut être entraîné au mal comme au bien ; il a besoin de vous. Vous avez une fille, dont le sort n'est point assuré... elle souffre, elle se désespère... elle a besoin de vous !

— Personne ici n'a besoin de moi, vous seule êtes la raison, la vertu, le dévouement ; je peux mourir... vous seule êtes la providence de cette maison !

Constance puisa dans son courage de mère et d'épouse la force de frapper un coup décisif.

— Eh bien, s'écria-t-elle, puisque vous m'y forcez, je vais vous révéler un secret que, depuis plus de quatre ans, je renferme au fond de mon cœur. Je ne vous ressemble pas, mon ami : un premier revers, une première atteinte, une pre-

mière douleur, peuvent vous abattre ; moi, j'ai supporté quatre années de souffrances : j'ai vaincu mon désespoir pour épargner un chagrin, une crainte à mon mari, à mes enfants !

Il se fit un changement subit dans les traits, dans l'attitude de Picard. Son visage prit une expression d'anxiété et d'attendrissement.

— Vous croyez à la science de Bernard, à son attachement pour nous ? Eh bien ! voici une lettre du docteur, une lettre datée de 1851. Regardez bien la date ! elle vous fera comprendre tout ce que signifie cette phrase : *Ce n'est qu'avec les plus grands soins que nous pourrons conserver madame Picard à sa famille pendant trois ou quatre années au plus*. Elle est datée de 1851, vous le voyez ; et nous sommes en 1855 ! L'heure de ma fin va sonner.

Constance n'avait plus de colère : elle n'avait que de l'émotion et de la tristesse. Elle se jeta au cou de son mari, en lui disant d'une voix suppliante :

— Adolphe, mon cher Adolphe ! c'est à toi de vivre, c'est à moi de mourir !

Si tu tiens à prolonger mon existence de quelques jours, jure-moi de renoncer pour jamais à ces odieux projets de suicide ; jure-moi de te conserver pour nos enfants ! Nous les aimons tous deux d'une égale tendresse ! Hélas ! ils n'auront

que toi pour les consoler, pour les aimer... quand je ne serai plus !

— Par le saint amour que j'ai eu, que j'aurai toujours pour toi, dit Picard d'une voix exaltée, je jure de supporter toutes les douleurs, toutes les peines ; je jure de boire le calice jusqu'à la lie, plutôt que d'attenter à mes jours ! Je veux vivre pour que tu vives ; je veux vivre pour que mon dévouement puisse te sauver !...

Picard sentit se réveiller au fond de l'âme le doux souvenir d'une longue union qui lui avait donné tant de jours heureux ; en ce moment, il faisait bon marché de ses inquiétudes, de ses affaires, des calomnies qui, le matin même, avaient retenti à son oreille et ulcéré son cœur : inquiétudes, affaires, calomnies, perte de fortune, il oubliait tout.

Il en est des douleurs morales comme des douleurs physiques : la plus vive efface bien vite la plus légère ; pour Picard, la crainte de perdre sa femme était la plus grande et la plus poignante de toutes les douleurs.

Constance rendit à son mari les deux lettres dont elle s'était emparée ; on les brûla.

Picard s'assit près de Constance sur un canapé. Mais quel fut son effroi, lorsqu'il la vit, épuisée par tant d'émotions, pâlir, s'affaïsser sur elle-même et tomber dans ses bras, sans connaissance,

sans mouvement ! A peine eut-il la force de crier au secours.

Il appuie la tête de sa femme sur les coussins du canapé ; il ouvre les fenêtres ; il sonne deux ou trois fois avec violence : enfin, Laurent accourt ; il entre par la porte principale du cabinet, grâce à la clef qu'il avait prise par ordre de Picard.

Blanche était bien loin de deviner ce qui se passait tout près d'elle. Mais elle crut entendre du bruit... Elle appela en vain... elle sortit de sa chambre... elle traversa les vastes appartements du premier étage... elle arriva ainsi jusque dans le cabinet de Picard. A la vue de sa mère évanouie, elle se précipite à ses pieds, elle saisit ses mains glacées pour les couvrir de baisers et de larmes.

Au même instant, Marie et M^{me} Dominique, conduites par le vieux Laurent, parurent sur le seuil de la porte.

M^{me} Dominique, en deuil d'un fils regretté, avait avec la famille Picard la parenté du malheur ; elle venait avec Marie, au nom de M^{me} de Pomme-reuse, savoir si rien de fâcheux ne s'était renouvelé dans la soirée.

On rapprocha le canapé de la fenêtre, afin que l'air vif de la nuit passât sur le visage de Constance ; la malade continuait à rester immobile, et les trois femmes se mirent à prier pour celle que tous

leurs soins ne pouvaient encore rappeler à la vie.

Par un hasard étrange, par une coïncidence singulière, Anatole, fatigué de ce grand travail de chiffres, qu'il continuait obstinément avec M. de Rhétorière, avait ouvert les appartements de réception, situés, comme les bureaux, au rez-de-chaussée : pour se distraire, pour se reposer, il s'était mis à toucher sur un orgue les chants du cinquième acte de *Robert le Diable*.

Ces mélodies célestes se faisaient entendre jusque dans le cabinet de Picard : de loin elles prenaient encore plus d'accent et de mystère.

Au bout de quelques minutes, cette divine musique semblait avoir agité, ranimé la figure de Mme Picard, jusque-là livide et immobile. Les yeux de la malade s'entr'ouvraient; elle voyait! elle regardait! Le sang, la couleur, la vie, revenaient à ses joues et à ses lèvres! son front s'illuminait! Elle se souleva sur le canapé; elle reconnut ceux qui l'entouraient, elle serra les mains amies qui pressaient les siennes.

A la grande surprise, à la grande joie de tous, la physionomie de Constance, loin d'exprimer la douleur, peignait la béatitude!

Picard couvrait de baisers le front de sa femme. Les chants lointains de l'orgue continuaient à se faire entendre. Constance saisit les deux mains de son mari et les tint pen- lant quelques instants sur

ses lèvres émues; puis d'une voix faible, douce, touchante :

— Mes enfants, mes amis, vous m'avez crue morte, et je vivais dans une sublime extase! J'ai entendu la voix de Dieu! il me semblait que sa miséricorde laissait tomber sur nous une éblouissante lumière, et qu'un miracle s'accomplissait : la haine et l'envie retournaient dans les enfers; je n'étais entourée que de cœurs fidèles qui m'aimaient. Je voyais cette charmante et bonne Marie, je voyais ma Blanche bien-aimée marcher toutes deux à l'autel dans l'éclat de leur parure virginale et de leur pudique beauté. Dieu présent vous promettait à tous de longs jours de bonheur, et il m'accordait la grâce d'en être le témoin. Mes enfants, mes amis, je n'ai plus d'inquiétude, je n'ai plus de souffrance... Mon cœur est soulagé... Ma joie est bien grande!

L'orgue cessa de chanter.

— Mais, demanda Constance, d'où venaient donc ces accords divins qui m'ont émue, qui m'ont charmée jusqu'au fond de l'âme? Ah! je le sais!...

Elle pensait à son fils.

Anatole, que Laurent avait averti, accourut près de sa mère.

— Que je suis heureuse, s'écria-t-elle, en l'em-

brassant, de te devoir tout ce que j'ai vu et entendu dans mon extase!

— Je veillerai près de toi cette nuit, lui dit Picard.

Constance accepta cette offre de son mari : elle y voyait un témoignage des nouvelles idées de Picard, une preuve de sa ferme résolution de tenir son serment.

M^{me} Dominique et Marie allèrent porter d'heureuses nouvelles à la marquise.

Constance regagna sa chambre à coucher, appuyée d'un côté sur le bras de son mari, de l'autre sur l'épaule de sa fille qui avait aussi demandé à ne point quitter sa mère.

— Rassurez-vous, leur disait M^{me} Picard, je reposerai, je dormirai : j'ai l'esprit tranquille et le cœur content!

XVI

LES PROPOS DE TABLE DU BARON DE LONGUEVILLE

Le banquier, cédant aux instances d'Anatole et de M. de Rhétorière, descendit dans les bureaux pour examiner les pièces de comptabilité altérées, surchargées, en un mot pour constater les faux commis par Ledain.

Il y avait là tout un dossier, qui contenait en effet des preuves accablantes d'abus de confiance; on y voyait clairement que Ledain avait pu détourner de la caisse, à son profit, et en très-peu d'années, une somme qui dépassait un million cinq cent mille francs.

C'était une affaire de cour d'assises; mais le bruit, le scandale, effrayaient Picard : il lui répugnait de faire juger son ancien caissier

et de le faire condamner à une peine infamante.

Il fut convenu que les faux, les escroqueries et les vols de cet homme seraient un secret pour tout le monde.

Le vieux Laurent, qui avait repris son service et son importance d'autrefois, annonça le baron de Longueville. Il était onze heures du soir. Cette visite, à une pareille heure, devait au moins causer quelque surprise.

Anatole, le doigt posé sur ses lèvres, faisait signe à son père et à M. de Rhétorière de ne rien confier au baron, — à lui moins qu'à personne, — de tout ce qui se passait dans la maison.

Le baron entra.

Ce n'était plus ce grand seigneur, à la physionomie souriante, au verbe haut, bien ganté, bien chaussé, élégant et prétentieux des pieds à la tête.

Humble, le visage attristé, la tête basse, il ne se ressemblait plus. Tout, jusqu'à ses vêtements, jusqu'aux détails de sa toilette, trahissait le découragement, l'indifférence. Il venait de vieillir de dix ans.

Depuis plus d'une année le baron avait subi bien des malheurs; chaque liquidation de la rente et des chemins lui avait coûté cher! Tout son capital y avait passé; après avoir épuisé son crédit chez ses amis les millionnaires, il n'avait pas même réussi à payer ses différences récentes à la Bourse,

soit chez les agents de change, soit dans la coulisse.

Le fragile édifice de la fortune du baron, si haut et si vite élevé, s'était écroulé comme un château de cartes. Un coup de vent lui avait apporté sa richesse; un coup de vent l'emporta tout entière.

Avant la crise, la maison Picard avait prêté généreusement et inutilement plus de cent mille francs au baron de Longueville.

— Vous comprenez, mes amis, leur dit ce spéculateur trop souvent *exécuté*, les motifs qui m'ont empêché de venir vous serrer la main depuis le jour où cette maudite panique a failli vous perdre; je ne viens vous voir aujourd'hui, à une heure si avancée, et en frôlant les murs, que parce que j'ai des nouvelles à vous apprendre. J'ai vu le notaire du comte de la Roserie, et je suis au courant de ce qui s'est fait, de ce qui va se faire. Le notaire affirme qu'il y a un testament. Les scellés seront levés demain matin; le testament olographe sera ouvert immédiatement par le président du tribunal civil, paraphé et déposé au greffe. Dans la journée même, nous saurons officiellement à quoi nous en tenir sur les dispositions dernières du comte de la Roserie.

— Mais, répondit Picard, voici une lettre de Ledain qui nous prévient au contraire que les

scellés ne seront levés que dans deux ou trois jours.

— C'est encore un mensonge, une perfidie, répliqua Anatole ; le fourbe a besoin de ce délai de trois jours qu'il invente ; il veut nous endormir et nous prendre au dépourvu.

— Rassurez-vous, mes chers amis, reprit le baron ; je ne peux pas croire que le baron ne m'ait pas fait une grosse part dans le partage de son immense fortune ; il a dû me léguer... j'en suis sûr... au moins les deux millions qui se trouvent en dépôt dans votre caisse ; vous garderez cette somme ; vous aurez du temps pour me la rendre. Il est urgent que cet héritage m'arrive ; mes amis les millionnaires me reçoivent mal, quand ils daignent me recevoir ; la figure d'un homme qui n'a plus le sou leur donne des attaques de nerfs. Quand ils vous croient riches, quand ils ont besoin de vous, ils vous laissent ramasser les miettes de leurs splendides festins ; ils font des débauches de générosité ; mais, dès qu'ils vous voient par terre, ils ne vous connaissent plus, et tous ces amis intimes vous détestent.

Voyez-vous... ajouta-t-il en se frappant la poitrine, ils n'ont pas de ça ! Ils ne te ressemblent guère, mon cher Picard ; ils ne ressemblent ni à toi... ni à moi !

Pardieu ! mes chers amis, j'ai un singulier aveu

à vous faire : j'ai très-mal dîné ; un dîner à quarante sous par tête ! un baron de Longueville ! Il est vrai que je dînais seul ! Faites-moi servir, je vous en prie, ce qu'on pourra trouver de meilleur à la cuisine ; on peut avoir des malheurs sans être forcé de perdre l'appétit.

Le vieux Laurent arriva, tout empressé, au premier coup de sonnette.

— Que veut monsieur ? demanda-t-il à Picard.

— Laurent, dit Anatole, servez à souper au baron...

— Mon bon Laurent, dit à son tour le baron, n'oubliez pas de me monter une bouteille de Léoville. Mon cher Picard, c'est là certainement le plus beau vin de ta cave !

Une table était déjà préparée, lorsque Laurent apporta sur un plateau une serviette, un couvert, du pain, un verre, du sel, du poivre, du beurre, un poulet froid et la fameuse bouteille de Léoville.

La joie sensuelle du baron, devant ce souper improvisé, se peignait sur sa physionomie, dans ses yeux brillants, sur ses lèvres humides que l'appétit gourmand relevait jusqu'aux oreilles. Les deux jeunes gens et Picard lui-même souriaient involontairement à ce plaisant spectacle.

— Mes chers amis, s'écria le baron, je n'ai pas de secrets pour vous, et si cela vous amuse, je

vais tout en soupant vous conter mon histoire. Il y a bien longtemps que je ne vous ai rien conté !

— Nous vous écoutons, lui répondit Anatole. .

— Eh bien ! il faut que vous sachiez où j'en suis. J'ai vendu mon mobilier, ma vaisselle, mon argenterie, jusqu'à mes excellents vins ! j'ai vendu mes cannes du matin et mes cannes du soir ; j'ai vendu ma garde-robe, mes habits de voyage, mes habits de ville, mes habits de château, mes habits de chasse. Je n'ai jamais tant regretté de ne m'être point donné le luxe d'une belle bibliothèque, le luxe des livres rares, que le jour où j'aurais pu songer à les vendre... On fait quelquefois, dit-on, de très-gros bénéfices sur les livres rares, comme sur les vieux Sèvres et sur les tableaux.

N'allez pas croire, ajouta-t-il en dégustant avec volupté un verre de Léoville, que je me sois laissé abattre un seul instant !... Ma philosophie pratique me met au-dessus de la calomnie, de la médisance et du préjugé. Les gens de la Bourse, que je ne paye pas aujourd'hui, auront leur tour : ils ne payeront pas demain. Les plus fiers, les plus huppés, n'ont pas le droit de me jeter la pierre. Il faut donc savoir rire de ce va-et-vient de la fortune ; surtout il faut braver la misère en l'oubliant dans les plaisirs. Je trouve encore le moyen de doré de temps en temps ; pour quelques heures,

les feuillets un peu pâles de ma vie nouvelle. Du reste, ce poulet est excellent. .

Le baron en avait déjà dévoré une aile.

— J'ai fait hier au soir un charmant souper avec des femmes qui ont un bon cœur et surtout un bon estomac; j'ai pu encore dépenser quatre-vingts francs! De vieux éperons d'argent, de riches colliers de chien, ma dernière trompe de chasse, ont payé la carte, et j'ai même donné un bon pourboire au garçon. Il me reste deux chafnes en or, deux montres, un ou deux diamants, qui représentent pour moi l'avenir de plus d'une partie fine! Les prodigalités deviennent souvent des économies : c'est parfois de l'argent bien placé. A la rigueur, je pourrais peut-être tirer quelque parti de portraits, de mèches de cheveux, de lettres de femmes... mais on ne m'en donnerait rien... quoique ces lettres galantes aient particulièrement quelque chose de bien curieux : le style et l'orthographe!

— Mais, dit Picard, tu aurais dû vendre en bloc les restes de ton luxe et de ton opulence; tu aurais pu donner au moins quelques à-compte à tes créanciers; c'eût été convenable et honnête!

— Voyons, baron, dit Anatole, que feras-tu de la fortune du comte de la Roserie?

— Je n'en serai que médiocrement embarrassé, répondit-il en éclatant de rire.

Et là dessus, il déchira une aile de poulet, — la seconde, — et il avala un grand verre de Léoville.

— D'abord, reprit-il, je me ferai honnête homme; je payerai mes différences, capital et intérêts.

— C'est très-bien! dit Picard.

— Et je jure que je ne remettrai jamais les pieds à la Bourse!

Picard, son fils et M. de Rhétorière approuvèrent le baron, d'un mouvement de tête.

— Dans l'antiquité, continua Longueville, on élevait des temples à Minerve, à Apollon, à la Sagesse, à la Poésie; nous autres, nous avons élevé un temple à l'Argent. Je sais bien que les statues du Commerce et de l'Industrie semblent être les véritables divinités de ce temple *grec*, mais c'est là un mensonge auquel on a la sottise de se laisser prendre; à la place de ces statues respectables, on aurait dû reproduire en marbre : d'un côté, la Misère et ses haillons; de l'autre, l'horrible spectacle d'un suicide : il y a des gens qui sont assez bêtes pour se tuer!

Le rouge monta au visage de Picard.

— Si, contre tout espoir, le comte de la Rose-rie n'a été qu'un ingrat envers moi, ajouta le baron après avoir rempli et vidé son verre, il faudra pourtant bien que j'y retourne, à la Bourse! Le métier de boursier peut quelquefois n'être pas trop mauvais... pour ceux qui n'ont ni feu ni lieu;

c'est, après tout, le seul tapis vert où l'on puisse jouer sur parole; on subit des écarts, on peut même sauter : dans ce dernier cas, on est bien forcé d'imposer silence aux scrupules, aux délicatesses de sa conscience : on ne paye point ses différences, et l'on recommence à jouer.

Paris n'est-il pas la patrie hospitalière de tous les vices, de toutes les passions, de toutes les fautes? A Paris, tout s'oublie, tout se pardonne. Par convenance, par décence, quelquefois par crainte, on s'absente, on fait un entr'acte : puis le rideau se relève pour le spectacle de nouvelles fautes et de nouvelles folies ; toute la question est de savoir s'y prendre.

Quand la fortune vous trahit, quand les amis vous abandonnent, il ne faut pas se trahir et s'abandonner soi-même! Tel qui resterait honnête homme... avec de l'argent, n'est-il pas forcé de se moquer de l'opinion publique... quand il n'a plus le sou?

Le baron oubliait qu'avec du travail et de la persévérance on évite la misère, et que, même dans la misère, le travail est encore la ressource la plus certaine; mais le baron n'avait jamais rien fait de sérieux dans toute sa vie, et peut-être n'avait-il jamais rien fait de bien honnête.

— Pendant un ou deux mois, continua de Longueville, je m'éloigne, je me relègue dans un quar-

tier perdu, vivant à la grâce de Dieu, sans poulet et sans vin de Léoville ! Puis, un beau jour, je reviens tâter le terrain de la Chaussée-d'Antin, ce charmant quartier des plaisirs et des amours, ce riant séjour de la morale facile et de l'indulgence pour tous les péchés, cet excellent pays de la liberté... et de l'impunité; la Chaussée-d'Antin, c'est la Belgique dans Paris. Grâce à des lunettes vertes, à une tenue simple, mais *comme il faut*, je me glisse furtivement au Café de Paris, ou dans un foyer de théâtre. Avec de bonnes manières, avec des attentions, des politesses, des prévenances affectueuses, je me fais de nouveaux amis; je cherche quelques-unes de ces bonnes âmes, assez rares, il est vrai... qui veulent bien vous pardonner les services qu'on leur a rendus. Enfin, j'entreprends quelques-uns de ces petits métiers qui, par le temps qui court, vous donnent fort à faire, mais qui vous nourrissent bien ou mal, — le plus souvent assez bien !

— De quels métiers voulez-vous donc parler ? demanda M. de Rhétorière, avec un accent et un geste qui répondaient énergiquement au langage éhonté du baron.

— Eh bien ! par exemple, on me prête, pour les assemblées générales d'actionnaires, des titres que je dépose, et qui font de moi un personnage important. Les actionnaires ne sont-ils pas tous des

joueurs? Je vote, les yeux fermés, en faveur du gérant, et je conquiers des droits à sa secrète reconnaissance. Dans les assemblées de créanciers, armé de titres imaginaires, je défends le failli : je vante sa probité, sa haute intelligence ; j'enlève le concordat, et le failli redevient... plus commerçant que jamais! je ne fais de tort à personne. Dans l'industrie, j'écarte le grain de sable qui pourrait renverser le wagon d'une grande entreprise ; dans le commerce, je protège ceux qui savent comprendre le crédit. Quant aux créanciers des faillis, ils ne peuvent pas m'accuser de les avoir ruinés, puisqu'ils le sont déjà.

Avec de la prudence, avec de la patience, avec de l'esprit, on met un jour la main sur deux ou trois billets de mille francs ; le crédit renait, les coulissiers oublieux vous font des sourires, et on se remet au jeu. La Bourse est l'espérance du pauvre : c'est quelquefois la fortune à terme... c'est la richesse fin courant!

Après avoir mangé les deux ailes et les deux cuisses du poulet, le baron dépouillait la carcasse et vidait sa bouteille de Léoville, sans s'apercevoir que le cynisme de ses idées et de ses projets n'inspirait que du dégoût à ceux qui l'écoutaient.

— Mais, reprit-il avec sa gaieté ordinaire, devenue plus vive et plus folle encore sous une petite pointe de vin, comme je ne veux plus, comme je

ne peux plus prélever de nouveaux emprunts sur la bourse de mes amis, il me faut bien avoir recours aux expédients. Cependant, je vous le déclare, on peut, selon moi, tricher à la Bourse : on n'a jamais le droit de tricher au jeu.

Il reste aux hommes aimables, spirituels, intelligents, qui ont tout perdu, une ressource plus sûre et plus honnête que la carte bizeautée : c'est la lettre de change. La lettre de change est un chiffon de papier qui ouvre toutes les caisses...

— Et quelquefois aussi la porte d'une prison ! lui dit M. de Rhétorière.

— Ceci n'est qu'un détail, répliqua le baron. J'ai eu le soin, dans ma prospérité, de ne pas perdre de vue l'honorable corporation des usuriers. J'ai toujours cultivé une clientèle de riches prodigues et gènés, de fils de famille qui mangent leur blé en herbe, de femmes mariées, — séparées à l'amiable, — qui font des dettes pour faire encore quelque chose contre leur mari. Ce sont là mes grosses réserves.

Tout cela est bien simple : les clients dont il s'agit, bien qu'ils se trouvent à court d'argent, offrent des garanties de famille, de position, d'avenir. Je cherche la somme dont on a besoin, et je la trouve, sur lettre de change. Je m'engage et je signe complaisamment pour les sommes qu'on me demande ; mais, en revanche, j'obtiens une signa-

ture de complaisance pour les sommes qui me sont nécessaires. Je me compromets pour mes clients : il est juste qu'ils se compromettent pour moi.

— Mais l'échéance arrive ! dit Anatole.

— Oh ! alors , il y a d'abord une première démarche à faire ; on demande à renouveler. Si on arrive au renouvellement, tout est dit et l'on dort tranquille ; si l'huissier *procède*, mes clients, afin d'échapper à la prise de corps, sont forcés de payer pour eux et pour moi, puisqu'ils m'ont donné leur signature en échange de la mienne ; s'ils ne payent pas, mon sommeil n'en est pas troublé ; je quitte mon domicile, et les gardes de commerce ne prennent guère le pas gymnastique pour m'attraper ; on ne court pas le mauvais gibier.

Le baron, qui n'avait plus rien à manger ni à boire, se leva pour sonner : Laurent entra.

— Mon bon, lui dit affectueusement ce vieil étourdi beaucoup trop philosophe, apportez-moi, je vous prie, un peu de dessert : du fromage, des confitures, un verre de vin de Madère, et de cette vieille eau-de-vie qui fait tant d'honneur à la cave de la maison.

Les nouveaux désirs du baron furent satisfaits.

— Donnez-nous donc, dit Anatole, des nouvelles de ce docteur Burdin qui s'est si mal conduit envers nous ?

— Il en est puni; il n'est pas heureux; voici son histoire :

Il était parvenu , grâce à sa croix d'honneur, grâce à sa phraséologie , grâce à la gravité de sa laideur, à se faire une espèce de clientèle; mais lorsque nous le primes par la main pour l'introduire dans la finance, lorsque nous lui eûmes fait à la Bourse la réputation de spéculateur heureux et habile, cette clientèle s'accrut encore. Chacun de ses nouveaux clients le consultait pour la plus légère indisposition, se donnant ainsi le moyen de le consulter souvent et longuement sur des opérations financières.

Pour les cas de mauvaise santé, il improvisait de brèves ordonnances; mais pour les affaires de Bourse, il développait complaisamment des théories à perte de vue : il professait! Il levait les épaules et n'avait que des moqueries, des quolibets contre ceux qui, étrangers à la pratique des primes, des reports, ne pouvaient que perdre et se ruiner infailliblement. Par malheur pour lui, cet habile professeur de procédure coulissière n'a pas tardé à faire des contre-sens dans ses spéculations de Bourse, et il a fini par perdre sa double clientèle : aujourd'hui, il n'inspire pas plus de confiance comme financier que comme médecin. Il perd à la fin de chaque mois, comme joueur, les honoraires qu'il ne touche plus comme prati-

rien ; il en est réduit à s'adresser des discours à lui-même sur ses fautes et sur ses malheurs.

Les assiettes de dessert étaient nettes, les verres étaient vides, lorsque Picard, révolté de tout ce qu'il entendait, voulut congédier le baron ; Longueville, plus expansif, plus tendre que jamais, se jeta dans les bras de Picard :

— Allons ! mon vieil ami, lui dit-il, du courage ! nous nous tirerons tous deux d'affaire ! nous nous reverrons bientôt, je l'espère... dès demain, si le comte de la Roserie s'est montré digne d'un ami tel que moi ; sinon, *triste exilé sur la terre étrangère*, je romprai quelquefois mon ban pour venir te demander entre dix et onze heures du soir le poulet froid et le Léoville de l'amitié.

Il n'épargna les poignées de main ni à son camarade de collège, ni aux deux jeunes gens. Dans la cour, tout en tirant la porte cochère, il saluait encore ses amis ; son estomac plein et reconnaissant lui inspirait des adieux prolongés et touchants.

Le baron acceptait sa situation, supportait ses revers, se résignait au déshonneur même, avec des sentiments bien différents de ceux de toute la famille Picard.

Le banquier vit avec effroi à quel abaissement, à quelle honte, pouvaient conduire la convoitise,

le jeu, le malheur, quand on n'a plus ni pudeur, ni dignité, ni courage.

— Cette triste confession de Longueville, dit-il, est pour nous tous une dernière et sanglante leçon. Hélas! ce vieux débauché, cet esprit de travers, ne vous a pas tout appris sur la Bourse!

A la Bourse, mes enfans, les cris furieux, les clameurs féroces du jeu, — cantique infernal en l'honneur de l'argent, — étouffent la voix du cœur et de la conscience. A la Bourse, les sentimens les plus naturels, les plus nobles, l'amour de la famille, le dévouement au pays, disparaissent dans le gouffre de la convoitise et de la cupidité.

A la Bourse, on se félicite d'un désastre public qui sauve une liquidation de quinzaine; on se lamente d'un succès, d'une victoire nationale, d'une gloire nouvelle pour le drapeau de la France, si ce drapeau victorieux peut nuire à une liquidation de fin du mois.

A la Bourse, rien qui ressemble à l'amour de la patrie : l'amour de la patrie, c'est l'enthousiasme de l'abnégation; rien qui ressemble à l'amour de la gloire : l'amour de la gloire, c'est le mépris des richesses. A la Bourse, aucun principe élevé, aucune idée généreuse, aucun de ces grands sentimens qui font vivre les familles et les sociétés. A la Bourse, point de belles passions : il n'y a que des haines, des envies et des appétits.

A la Bourse, le spéculateur qui par honnêteté se montre prudent est souvent un homme perdu; son honnête réserve est une affreuse chance dans son jeu! mais, le premier venu, un incapable, — capable de tout, s'enrichira : il ose tout, et il réussit parce qu'il ne craint rien. Bien des drôles qui n'ont jamais rien su faire font fortune à la Bourse. Plus d'un joueur qui entre à la Bourse à l'état de bandit, en sortira à l'état de millionnaire et d'honnête homme! fortune et probité qui ne durent qu'un jour!

Dans notre société catholique, la Bourse représente l'Olympe des païens : les faux dieux sont ressuscités, — les dieux du vice et de la matière! — Seulement, à la Bourse, ce n'est plus Jupiter qui gouverne le monde; c'est Mercure! et sous prétexte de commerce et d'industrie, c'est Mercure qui préside à la hausse et à la baisse, qui exploite les fausses nouvelles, les dépêches équivoques, les bruits sinistres; c'est lui qui, par le plaisir brutal, par la galanterie grossière, par le sensualisme éhonté, par tout ce qui se paye et se livre au comptant, détruit chaque jour les douces intimités, la familiarité spirituelle des cœurs, le langage élevé des belles âmes, les grandes et charmantes choses de la passion d'autrefois. La pluie de Danaé ne tombe plus de l'Olympe; elle sort d'un égout qui charrie de l'argent.

Enfin, l'influence de la Bourse s'attaque aujourd'hui à toutes les professions libérales : elle tente, elle attire, elle corrompt les intelligences et les imaginations d'élite. On m'a montré, on m'a nommé, à la Bourse, des artistes, des écrivains, des poètes, qui dédaignaient leurs tableaux, leurs livres, leurs poèmes commencés, pour se mêler de près ou de loin à cette ignoble orgie de l'argent... O mes enfants, que Dieu vous préserve du mal contagieux de la Bourse!

Picard retourna près de sa femme, qu'il trouva plus tranquille, plus heureuse que lorsqu'il l'avait quittée.

La journée du lendemain devait être bien remplie : on attendait de bonne heure M^{me} de Pommeuse et le comte de Rhétorière; on devait connaître le testament du comte de la Roserie; on devait enfin prendre un parti au sujet des abus de confiance et des faux commis par Ledain.

Picard voulut encore que dès le lendemain une consultation eût lieu dans l'intérêt de la santé de sa femme.

Il avait redemandé à Laurent la lettre adressée à Bernard. Il en écrivit une autre au docteur : il le pria de réunir au plus vite les princes de la science pour une consultation. Constance devait-elle vivre ou mourir ?

XVII

LE TESTAMENT

Dès le matin de la quatrième journée, Anatole remplaça M. de Rhétorière dans les bureaux et à la caisse.

Ce dernier, informé de l'heure de l'arrivée du général, se rendit à l'embarcadère du chemin de fer de Rouen. Ils déjeunèrent ensemble; l'oncle fut mis au courant par son neveu de toutes les péripéties récentes qu'avait eu à subir la maison Picard. Le fiancé de Blanche se répandit en éloges sur la probité, sur la délicatesse du banquier accusé si injustement.

Il n'apprit rien au général en lui parlant de toutes les qualités, de tous les trésors de vertu de M^{me} Picard et de sa fille. Le comte n'avait-il pas

été gagné; séduit par la simplicité et la grâce de ces deux charmantes personnes?

Le général promit au jeune de Rhétorière d'oublier la mauvaise réception que lui avait faite Picard, et de ne se souvenir que du bon accueil qu'il avait reçu de Constance et de Blanche.

Vers dix heures, M^{me} de Pommereuse et Marie Durand étaient déjà près de M^{me} Picard, lorsqu'on annonça le général comte de Rhétorière.

Il salua ces dames, un peu en paysan et en soldat; mais ses premières paroles n'exprimèrent que des sentiments affectueux. Regardant la marquise avec attention, avec étonnement :

— Je ne me trompe pas, s'écria-t-il, j'ai l'honneur de parler à madame de Pommereuse?

— Comment! vous me reconnaissez, général?

— Ne vous ai-je pas fait ma cour plus d'une fois au bal de Madame, duchesse de Berry!

Le général avait servi sous la Restauration.

— Parbleu! vous vous distinguiez parmi les plus jolies femmes, répondit le comte de Rhétorière; on se disputait la faveur de danser avec vous; vous faisiez alors tourner bien des têtes, marquise!

— Et vous, général, vous étiez un fort galant cavalier; on vous estimait pour votre dévouement, pour vos brillants faits d'armes, pour votre bra-

vourez; on vous recherchait pour votre esprit et même pour votre *sans façon*!

— Il y a bien longtemps de tout cela! madame la marquise.

— N'en parlons pas, général!

Picard entra dans le salon, et le comte de Rhétorière lui tendit la main. Ces deux hommes de bien étaient faits pour se comprendre et pour s'aimer.

On entendit ouvrir et fermer des portes avec violence : Anatole accourait bruyamment près de son père, après s'être fait remplacer à la caisse par M. de Rhétorière.

— Eh bien, mon père, lui dit-il, sans prendre le temps de saluer... dix heures viennent de sonner, et depuis que la caisse est ouverte, depuis plus d'une heure, il ne s'est présenté que deux personnes, et encore n'avaient-elles à toucher que de très-petites sommes. Je n'en doute pas, la panique a cessé!

— Ce qui vaut mieux pour nous tous, répondit Picard, devenu presque indifférent à l'endroit de ses affaires, c'est que votre mère a passé une très-bonne nuit!

— Oui, mon cher Anatole, dit Constance, je me trouve à merveille, et je suis très-heureuse de la bonne nouvelle que tu viens nous annoncer.

La marquise, qui avait fait sa propre inquié-

tude de cette famille, ne se contentait pas des bonnes nouvelles de la journée; elle voyait plus loin : elle rappela la perfide visite de Ledain.

— Il faut, dit-elle, quoi qu'il arrive, — la panique eût-elle cessé, — se mettre en mesure de tout payer, de payer tout le monde, et je puis vous en donner les moyens.

On prêta l'oreille aux paroles de la marquise avec autant de curiosité que de reconnaissance.

— Dès sept heures du matin, dit M^{me} de Pomereuse, j'étais chez mon notaire, je lui demandais ses conseils et son assistance. Il me rendit bien joyeuse en me rappelant le nom, l'immense fortune, et l'obligeance d'un de mes vieux amis, comte de Bérulh, que vous avez dû voir très-souvent à la cour, général, et surtout chez Madame, duchesse de Berry. C'est un singulier homme... je vais vous dire son histoire.

La marquise aimait à conter.

— Son père laissa en mourant un capital de vingt-cinq millions, que ses trois fils eurent à se partager. Deux moururent; le comte de Bérulh, qui vit encore, fut leur seul héritier. Ce richard n'eut pas la folle ambition d'accroître sa fortune : il s'imposa seulement la tâche difficile de la conserver. Il administre sa santé, sa vie, avec la même habileté, avec la même prudence qu'il met à gouverner ses millions.

Il a près de quatre-vingts ans, et il se porte à ravir.

Il est garçon.

Depuis des années, il s'est donné pour compagne une femme de qualité, séparée à l'amiable de son mari. Elle jouit d'une fortune qui est bien à elle. Deux ou trois fois, peut-être, dans sa vie, le comte s'est permis des fantaisies un peu chères ! deux ou trois fois il a donné son cœur et dix à douze mille francs de rente à quelque charmante drôlesse de la Comédie-Française ; des caprices de vieillard, voilà toutes ses folies de jeunesse !

Tenant à se garer de tout embarras, de toute affaire, de toute mauvaise chance, de toute perte, M. de Bérulh ne possède pas une bicoque, pas une pierre de taille, pas un moellon ; il ne possède pas le plus petit coin de terre où puisse pousser une fraise ou une violette.

Une cuisinière et un domestique, voilà toute sa maison.

En *tablant* au plus bas, on lui donne soixante millions ; son capital et ses revenus font la boule de neige. Cependant, simple et modeste, ce Crésus vit comme un petit bourgeois du Marais. Au Café Anglais ou chez Véry, dans ses jours d'*extra*, il dépense à son dîner cinq ou six francs, et il va s'asseoir à l'orchestre des théâtres de mélo.

drame comme s'il tenait boutique rue Saint-Denis.

Son portefeuille est une maison de banque : il remplace, en choisissant bien le moment, ses titres de rente, ses bons du Trésor, par du papier à trois signatures sur les premières maisons de Paris et de Londres, et il échange, quand il le faut, ce papier de premier crédit contre des titres de rentes ou contre des bons du Trésor. La plus grosse fortune du pays trouve ainsi le moyen de ne pas payer un sou d'impôt, tandis que nous autres, vous et moi, général, pauvres propriétaires, — l'impôt foncier, le décime de guerre, les centimes additionnels, que sais-je... nous écrasent et nous ruinent. Mon ancien ami est toutefois spirituel, lettré : il traduit en vers français lord Byron ! C'est un galant homme. Je tiens de mon notaire qu'il prend souvent du papier à trois et quatre pour cent, quand l'escompte de la Banque s'élève à cinq et à six.

Il a plusieurs neveux, et lorsqu'un d'eux se marie, il l'invite à dîner. Ce jour-là, l'oncle généreux ne manque jamais de glisser un million sous la serviette du neveu reconnaissant. Prudent jusqu'à la défiance, il est aussi malin que la *grosse bête*. Il ne se laisserait pas prendre par les plus vieux limiers. Il n'a jamais perdu qu'une somme de cinq cent mille francs, et encore était-il à l'avance bien sûr de la perdre. Il m'a lui-même plus d'une fois

raconté en riant l'histoire de ces cinq cent mille francs.

Ce fut un financier célèbre qui vint un jour les lui demander. Le comte de Bérulh le reçut assez mal ; le financier s'aperçut même que sa démarche causait au comte une certaine impatience, une certaine irritation ; il en prit son parti, et ne craignit pas de renouveler ses visites intéressées : plus il était mal reçu, plus il irritait M. de Bérulh, plus il espérait réussir. Les fureurs du comte étaient pour ce solliciteur une certitude de succès. — Tenez, lui dit en effet de Bérulh à la cinquième visite, vous me rendriez malade, vous me rendriez fou, vous me feriez mourir... j'aime encore mieux vous donner cinq cent mille francs.

Vous voyez que le comte de Bérulh tient encore plus à la vie qu'à l'argent.

En quittant ce matin mon notaire, je me suis fait conduire chez cet original, chez cette ancienne connaissance, je dirai même chez ce vieil ami qui, dans ses quatre-vingts ans, n'a d'autre infirmité que ses soixante millions.

— Mon cher comte, lui ai-je dit, pouvez-vous me prêter beaucoup d'argent ?

— Qu'est-ce que vous appelez beaucoup d'argent, marquise ?

— Deux ou trois millions.

— Donnez-moi de bonnes signatures ou des hy-

pothèques : je serai trop heureux de vous rendre à l'instant ce petit service.

M. de Bérulh n'a que sa parole ; ainsi, mes chers amis, voilà les trois millions dont vous aurez peut-être besoin ! Cet archimillionnaire prend hypothèque sur mes biens, sur votre terre de Fermont et sur votre hôtel, qui peuvent largement répondre d'une pareille somme.

— Mais, marquise, reprit le général de Rhétorique avec brusquerie, je suis de la famille et je veux faire mon cadeau de noces à M^{lle} Blanche que j'appellerai bientôt ma nièce. Pour être bien sûr d'avoir sous la main, quand nous le voudrons, les trois millions de M. de Bérulh, je veux qu'il prenne aussi hypothèque sur mes propriétés. Il ne risquera rien en prêtant trois millions sur des immeubles qui en valent plus de six.

Toute la famille Picard respirait, et ressentait au fond de l'âme les plus douces joies ; elle se voyait entourée d'amis sincères, confiants et dévoués.

La prospérité, l'éclat des richesses n'avaient attiré près de ces braves gens que des intrigants ou des coquins ; dans l'adversité, leurs sentiments honnêtes, leurs vertus de famille leur valaient l'appui d'honorables personnes au cœur bien placé, nobles et généreuses.

Picard présenta son fils Anatole au général.

— Il est bien dommage, dit ce dernier, que M. Anatole n'ait pas choisi la carrière des armes; il aurait fait un brillant officier de cavalerie!

— Mon fils va se marier, répondit Picard; la vie de famille vaut bien la vie de garnison. Je vous présente sa fiancée, M^{lle} Marie Durand.

— Durand? reprit le général... mais j'ai connu un Durand!

De sa voix sympathique et intelligente, Marie répliqua avec un gracieux sourire:

— Mais, moi-même, général, j'ai beaucoup entendu parler de vous dans mon enfance. Vous avez inspecté à Niort le régiment de mon père, en 1843.

— Je me le rappelle, fit le général; Durand était chef d'escadron. C'était un bon militaire, brave officier... beau garçon; il doit au moins être colonel, maintenant?

— Il est mort colonel en Afrique, répondit Marie avec tristesse.

— Il serait sûrement arrivé, dit le comte, au grade de général, et en cas de guerre, il eût rendu de grands services au pays. Monsieur Anatole, je vous fais mon compliment, vous épouserez la fille d'un brave homme. Mon neveu a eu, par Dieu! raison de ne pas se faire soldat, et de préférer M^{lle} Blanche à la plus grosse épaulette! — Les deux ménages auront de charmants enfants, et je serai

au milieu d'eux, ajouta-t-il avec un certain attendrissement, comme un vieux chêne entouré de violettes et de roses.

Le général avait été galant dans sa jeunesse, et il empruntait volontiers à l'agriculture, à l'horticulture, ses figures de rhétorique.

Laurent entra : il avait des lettres à la main ; Laurent ne s'était jamais soumis au luxe et à l'étiquette du plateau d'argent.

— M. de Rhétorière, dit-il, me charge de remettre à Monsieur des lettres pressées qui lui sont *personnelles*.

Picard reconnut l'écriture du docteur Bernard ; il ouvrit cette lettre et avertit sa femme que la consultation aurait lieu à six heures.

— Mais, mon ami, répondit-elle en souriant, il me semble que je n'ai plus besoin de médecin ; le bonheur guérit !

— Voici deux autres lettres, dit Picard ; l'une est de Ledain, l'autre du baron de Longueville.

— Ne les ouvre pas ! s'écria Constance, nous n'avons plus rien à faire avec ces gens-là ; il faut couper court à leurs visites et même à leur correspondance.

La lettre de Ledain fut jetée au feu ; mais Anatole prit celle du baron, et s'approchant d'une fenêtre, il la lut avec une curiosité, avec une émo-

tion que chaque ligne, chaque mot semblaient accroître.

Cette lettre n'était qu'une enveloppe contenant une pièce écrite; la suscription seule était de la main du baron. Anatole lisait une copie, certifiée conforme, du testament du comte de la Roserie.

— Voici un document qui nous intéresse, dit Anatole; c'est le testament de mon pauvre ami de collège...

Et il le lut à haute voix :

« Ceci est mon testament.

» Le marquis de Verneuil a eu l'insolence de douter de mes titres de noblesse; il a même osé parler de mon expulsion du club; il a porté atteinte à mon honneur : un gentilhomme ne peut laisser une telle injure impunie.

» Anatole Picard, mon ami, a provisoirement pris ma défense, l'épée à la main; mais cette affaire ne peut suffire à ma vengeance. Le jour où je rencontrerai le marquis de Verneuil, aujourd'hui plutôt que demain, ce matin plutôt que ce soir, je l'insulterai en public : à certaines offenses, il faut un duel à mort.

» Je peux être tué; j'écris donc ici mes volontés dernières, j'écris mon testament.

» J'institue Anatole Picard mon légataire universel; il devra seulement donner une somme de

dix mille francs à chacun de mes domestiques, et une somme de cinquante mille francs à cette pauvre *Pichenette*, qui a plus de gaieté que de talent.

» Anatole Picard ne devra réclamer du baron de Longueville aucune des sommes dont il trouvera les reçus dans ma caisse.

» Si je suis tué, j'aurai payé tout à la fois, par ce duel, ma dette à l'honneur, et par ce testament, ma dette à l'amitié. »

Toute cette famille donna une chaleureuse approbation aux louables sentiments qui avaient dicté le testament du comte de la Roserie, sans trop se réjouir de ce secours imprévu qui venait simplifier et dénouer la situation.

Après cette lecture, Anatole s'approcha de Marie et lui parla à voix basse.

A son tour, Marie, dont la physionomie rayonnait de joie, s'écria :

— Ah! c'est bien, monsieur Anatole! que vous me rendez heureuse!

— Que t'a-t-il dit, ma chère Marie? demanda M^{me} de Pommereuse.

— M. Anatole veut que M^{me} Dominique aille s'établir dans le petit hôtel de son fils. Cet hôtel deviendra sa propriété. Il veut partager avec elle tout l'héritage du comte de la Roserie.

— Ma chère amie, répliqua M^{me} de Pomme-

reuse, tout cela ne m'étonne pas de la part d'Anatole; j'ai toujours dit qu'il y avait en lui du grand seigneur; aussi ai-je voulu qu'il devînt ton mari.

— Ainsi, s'écria Constance avec une sainte joie, ma vision n'était pas un rêve, et le bon Dieu tient toutes les promesses que me faisait la voix céleste que je crois entendre encore.

— Mon père, ajouta Anatole, il est bien décidé que la part qui va me rester de la fortune considérable de mon ami la Roserie, sera d'abord employée à combler tous nos déficits : nous avons constaté ce matin, avec de Rhétorière, que ce Ledain avait commis, pour une somme très-importante, des détournements d'actions et de titres au porteur. Je te demande encore une grâce, mon père : c'est de pardonner à ce pauvre baron, dont toutes les espérances sont aujourd'hui bien déçues. Nous devons lui faire une petite pension, nous devons lui donner de quoi vivre; il faut l'empêcher de passer d'une vie d'homme de plaisirs à une existence de chevalier d'industrie et de fripon.

— Seulement, il ne faut pas qu'il remette les pieds dans cette maison, répondit Constance.

— Sois tranquille, ma mère, je me charge de lui donner son congé; nous avons vu de trop près tous les dangers de la vie qu'il mène : cette maison s'est trouvée trop compromise par ses assidui-

tés, par ses conseils, par ses ambitieuses manœuvres, par toutes ses folies. Je dois au baron une expérience précoce de la vie et des affaires : je sais à quels périls peut conduire une première faute ; j'ai vu de trop près les écueils et les abîmes pour jamais y tomber.

Le baron de Longueville continuera à vivre dans le mauvais monde où il s'est toujours plu, et quoi qu'il fasse, il ne sera jamais admis ni dans nos affaires, ni dans notre intimité.

Laurent, qui faisait seul le service particulier de la maison, annonça le général Crouart.

A la vue de ce visiteur, le comte de Rhétorière s'écria :

— Mais je suis ici en pays de connaissance ! on n'y voit d'ailleurs que très-bonne compagnie !

Ce bourru, généreux et bienfaisant, tournait à l'amabilité et à la grâce.

— Comment vas-tu, Crouart ? reprit-il.

— Et toi, Rhétorière ?

— Comme tu vois : très-gai, très-heureux...

M. Picard veut bien donner la main de sa fille à mon neveu.

— Reçois mes sincères compliments. J'estime et j'honore M. Picard ; je viens même m'acquitter envers lui : il m'a prêté très-généreusement, sans intérêt, une grosse somme, vingt-cinq mille francs. Je n'offrais cependant pas de bien solides

garanties ! Tous les généraux en retraite ne sont pas riches comme toi, Rhétorière !

Le général Crouart tira de sa poche un paquet de billets de banque et le remit à Picard.

Ce brave homme , dès qu'il eut appris la crise qui menaçait la fortune du banquier, avait vendu les objets précieux auxquels il tenait le plus , et s'était procuré, coûte que coûte, la somme dont il lui était redevable.

Tout à coup, un grand bruit se fit entendre : Picard et Anatole regardèrent par la fenêtre , et furent très-surpris de voir la foule qui encombrait la cour de l'hôtel.

— Je vais descendre ; je te dirai ce dont il s'agit, mon père.

La Bourse est un centre où aboutissent tous les fils électriques : on y sait tout ce qui se passe dans Paris. On connaissait déjà le testament du comte de la Roserie : on savait qu'il avait institué Anatole son légataire universel. Anatole remonta bientôt en riant aux éclats :

— Ce sont les habitués de la Bourse, de la coulisse, qui viennent te faire une ovation ; ils crient : Vive Picard ! et ils se répandent en imprécations contre Ledain.

Dans cette foule assez mêlée , on retrouvait la plupart des personnages qui la veille insultaient

Picard à haute voix , sous les fenêtres de son cabinet.

Le *monsieur ayant fait plusieurs faillites et une cession de biens*, qui la veille voulait qu'on traduisit Picard devant les assises, était celui qui criait le plus haut : Vive Picard ! et qui injurait le plus violemment Ledain, dont il avait été l'agent.

Le banquier, devenu prudent et sage, ne fut guère touché de cette espèce de triomphe.

— Ces gens-là, dit-il, croient que je vais recommencer les affaires, tenter de nouvelles spéculations : ils viennent me faire la cour, comme si je me préparais à lancer encore à la Bourse les primes d'autrefois. Ils se trompent : je n'affronterai plus les dangers de ces tempêtes où l'on peut périr corps et biens !

Le général de Rhétorière, son neveu, le général Crouart, M^{me} de Pommereuse et Marie durent, ce jour-là, dîner en famille chez le banquier.

Une grande émotion attendait encore tous les amis de la maison Picard : le docteur Bernard et les princes de la science ne devaient-ils pas se réunir pour prononcer sur cette grave question :

« M^{me} Picard est-elle atteinte d'une maladie mortelle ? Que faut-il craindre ; que faut-il espérer ? »

L'oracle allait parler.

XVIII

UNE CONSULTATION DE MÉDECINS

Une heure avant le dîner, on annonça le docteur Bernard, qui arrivait le premier

— Picard, dit le docteur, fais-moi ouvrir ton cabinet ; je vais y recevoir ces messieurs.

Les confrères de Bernard se firent attendre ; les médecins célèbres doivent toujours être en retard.

Bernard avait fait un appel désespéré à l'expérience, à la science de trois praticiens :

MM. les docteurs Maillard, Rousseau et Chamel.

Une dissertation allait s'engager entre quatre savants : la consultation pouvait durer ! elle devait ainsi prolonger les anxiétés de toute la famille, les inquiétudes de tous les amis de M^{me} Picard, en ce moment réunis près d'elle.

Bernard exposa d'abord à ses confrères les symptômes qu'il avait observés depuis cinq ou six ans chez la malade : dyspnée, palpitations, surtout en montant les escaliers, pouls irrégulier, douleurs passagères mais assez vives dans la région précordiale.

Il raconta aussi l'histoire de cette lettre écrite par lui et qui contenait un pronostic si terrible sur la maladie de sa cliente.

— Mais, mon cher Bernard, demanda le docteur Chalamel, as-tu *ausculté* la malade ?

Ce mot *ausculter* fut le signal et l'occasion du débat le plus animé, le plus passionné, le plus ardent.

Chacun de ces praticiens développait ses théories, insistait sur ses nombreuses expériences ; chacun se vantait d'être le seul qui sût apprécier, par l'oreille, le *souffle* et les causes des battements désordonnés du cœur.

Sur cette question préalable on était déjà bien loin de s'entendre ; l'argumentation cependant n'alla point jusqu'aux personnalités, jusqu'aux invectives. Tous ces fougueux orateurs finirent par se calmer sans s'être mutuellement convaincus.

— Ainsi, Bernard, dit le docteur Rousseau ; tu crois à un anévrisme ?

— Selon moi, répondit Bernard, les premiers symptômes décisifs datent même de six à sept ans :

— Chez la malade, fit observer le docteur Maillard, les causes déterminantes n'ont pas dû faire défaut. N'a-t-on pas réalisé dans cette maison, en très-peu de temps, une grosse fortune, et n'a-t-on pas été à la veille de la perdre ? Les richesses, l'argent, tiennent aujourd'hui la plus grande place dans les causes prédisposantes et déterminantes des maladies. Monsieur Chalamel, dans votre *Traité de pathologie générale*, vous devriez écrire un nouveau chapitre sur l'argent, sur la cupidité, lèpre rongeanle du cœur humain, qui, dans le dix-neuvième siècle, sévit à l'état épidémique.

— J'ai été appelé ce matin, dit le docteur Rousseau, pour un cas de monomanie, chez un pauvre diable qui vient de gagner deux millions à la Bourse. Il en a perdu l'esprit : il se croit duc, prince ! Voilà ce que c'est que de gagner des millions ! ce malheureux n'en avait pas encore l'habitude.

— Eh bien ! moi, j'ai été appelé aujourd'hui même, dit le docteur Bernard, pour un cas de monomanie avec propension au suicide, chez un spéculateur ruiné.

— Cette maison, reprit le docteur Maillard, est celle où se brassent les plus grosses spéculations, les plus colossales entreprises. Ton client a dû te donner les moyens de faire de bonnes affaires, de gagner beaucoup d'argent ; il a dû t'initier à ses

secrètes opérations, en hausse ou en baisse. La maison Rothschild intéressait Dupuytren à tous ses *emprunts*, et lui donnait généreusement une petite part dans ses bénéfices.

— Je suis toujours resté complètement étranger aux affaires de Bourse, répliqua Bernard.

— Tu fais le discret ! reprit le docteur Maillard ; nous sommes entre confrères. Nous trois, nous avons des enfants, une fille à marier... Voyons, dis-nous ce que tu sais... Faut-il garder son Crédit mobilier ou faut-il le vendre ? Faut-il acheter du Nord, du Midi, du Grand-Central, de l'hôtel Rivoli, des omnibus, des petites voitures, des Autrichiens, des Saint-Rambert, de la Vieille-Montagne ? Que de papier, mon Dieu !

— Je vous jure que je ne sais pas un mot de tout cela. J'ai placé mes économies chez Picard : il me traite en ami, il me donne cinq pour cent, — et voilà tout.

-- Mais il me semble, s'écria le docteur Chalamel, que nous voilà bien loin de l'*étiologie*, du *diagnostic*, du *prognostic* et de l'anévrisme de M^{me} Picard. Revenons à la malade et à la science, messieurs.

— Ah ! mon cher Chalamel, tu n'aimes que la science, toi ! lui répondit le docteur Maillard ; tu es médecin par goût, par passion, par humanité ; tu n'as pas besoin de t'occuper de la dot de ta fille :

on te donne plus de deux cent mille francs de rentes ! Du moins, cette fortune-là est entre bonnes mains. Tout le monde sait que tu en fais un noble usage. Ta clientèle se compose surtout de gens riches ; mais tu n'en es pas moins le médecin des pauvres, et tu ne te contentes pas de leur donner gratis tes ordonnances.

Bernard invita ses confrères à passer dans le salon, près de M^{me} Picard. Bientôt, chacun d'eux, à son tour, auscultait la région du cœur chez la malade : on étudia, on compara, sur une montre à secondes, les battements du cœur et les battements du pouls.

Les quatre médecins revinrent dans le cabinet de Picard pour délibérer et conclure.

Il n'y eut qu'une voix contre le pronostic si imprudent et si terrible du docteur Bernard !

— Mais, mon cher ami, lui dit chacun de ses confrères, tu n'avais donc pas observé ta cliente, ou tu l'as observée bien légèrement ? On ne trouve chez elle aucun symptôme d'anévrisme : les battements du cœur sont réguliers, son pouls est normal, — soixante-quatre pulsations par minute, — et les battements du cœur sont parfaitement isochrones à ceux du pouls.

C'est à qui contredirait la prophétie insensée de Bernard ! Les trois consultants se montraient impitoyables pour la grossière erreur de leur con-

frère ; ils étaient ravis de le prendre en défaut.

La veille de cette consultation, le docteur Bernard avait été nommé membre de l'Académie des sciences à une forte majorité : Maillard, Rousseau et Chalamel ne pouvaient pas laisser échapper, ce jour-là, une bonne occasion de blâmer indirectement le vote de cette majorité.

— Tiens, vois-tu, disait-on au nouvel académicien, tu fais des livres, tu fais des voyages, tu étudies les épidémies ; te voilà membre de l'Académie des sciences. Tu ne peux pas suivre tes malades, tu es forcé de négliger ta clientèle : eh bien ! tu devrais prendre le sage parti d'abandonner la pratique.

— Messieurs, dit le docteur Maillard, un peu piqué de la discrétion de son confrère sur les affaires de Bourse, la bévue de Bernard nous prouve qu'on peut être tout à la fois un médecin savant et un très-mauvais praticien.

— Remarquons bien une chose, messieurs, ajouta le docteur Chalamel : non-seulement M^{me} Picard n'a point d'anévrisme, mais elle n'en aura jamais ! Personne n'a peut-être un cœur aussi bien portant que le sien ! Elle vient de traverser les plus rudes épreuves : d'après ce que nous a dit Bernard, depuis trois ou quatre ans elle se croit condamnée à mort : depuis quatre ou cinq jours elle a subi de cruelles émotions, et aucun de nous

n'a pu constater chez elle le moindre trouble dans la circulation.

— Oui, vous avez raison, répliqua le docteur Bernard ; je me suis trompé, et, ma foi, j'en suis bien heureux ! Je vous prie de venir répéter bien haut devant la malade, devant sa famille, devant ses amis, devant tout le monde, que je ne suis qu'un ignorant !

Le docteur Chalamel, en présence de toute la famille réunie, vint déclarer, avec l'autorité de son nom, de sa réputation, de son savoir, que Bernard s'était trompé, que sa science avait failli, et que Bernard lui-même se montrait fort heureux de reconnaître et de publier son erreur.

— Décidément, s'écria le docteur Bernard, j'abandonne ma clientèle : je ferai des livres ; je continuerai mes expériences sur les animaux. Si les découvertes de la médecine sauvent la vie à quelques malades, l'inexpérience, les erreurs de quelques médecins peuvent avoir un résultat contraire et rétablir ainsi l'équilibre au détriment de l'humanité. Picard, je ne suis plus médecin. Confie ta santé, celle de ta femme, celle de tes enfants, au docteur Chalamel ; il est tout amour pour la science, tout dévouement pour ses malades. Grâce à lui, vous vivrez cent ans !

Bernard fut chargé de remettre de convenables honoraires aux trois médecins consultants.

Toute la maison Picard était dans la joie, dans le bonheur. On retint le docteur Bernard à dîner,

— J'accepte votre invitation, dit-il ; j'ai à vous raconter tout ce qui s'est passé aujourd'hui entre Ledain et moi.

On était curieux de connaître les nouveaux tours qu'avait pu inventer ce grand comédien !

— A dix heures du matin, reprit Bernard, le domestique de Ledain accourt tout éperdu me prier de me rendre près de son maître. M. Ledain, ajoute-t-il, vient d'être pris d'un accès de folie : j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher de se jeter par la fenêtre ; cependant j'en suis venu à bout ; deux commissionnaires placés près de son lit le gardent à vue.

Je me suis donc rendu, mon cher Picard, près de ton ancien commis, près de celui qui pendant plusieurs années a su capter ta confiance. Je l'ai en effet trouvé très-agité, la face *vultueuse*, le pouls capricant et dur. C'est un homme robuste ; je l'ai saigné.

La perte de deux palettes de sang produisit chez lui une grande faiblesse ; un grand abattement. Bientôt le malade sembla prendre avec moi un air suppliant. Par ses inflexions de voix, par son langage doucereux, par de gros soupirs, il cherchait à m'inspirer de l'intérêt, à m'attendrir.

— Que je suis malheureux ! s'écriait-il ; ce bon

M. Picard , votre ami, est aussi dans le malheur, lui ! Cette panique a-t-elle cessé ? Connait-on le testament du comte de la Roserie ? qui a-t-il institué pour son légataire universel ?

Ledain avait retrouvé la raison : son accès de folie n'était qu'une ruse, une nouvelle comédie !

A travers ses paroles hypocrites, à travers ses questions insidieuses, je crus voir qu'il savait tout : il connaissait le dénouement heureux de la crise ; il connaissait la nouvelle fortune d'Anatole.

— J'ignore ce qui se passe, lui répondis-je.

— Docteur, reprit-il, ne m'abandonnez pas, venez me voir dans la journée et donnez-moi, je vous en supplie, des nouvelles de ce bon M. Picard que j'aime tant.

Je vins alors, ajouta le docteur Bernard, trouver M. de Rhétorière. Nous ne jugeâmes pas nécessaire de te consulter. Tu es trop bon, trop faible... Tu aurais fait grâce à ce coquin ! M. de Rhétorière me remit le dossier qui accuse Ledain, avec preuves, d'abus de confiance, de détournements de valeurs et de faux.

Armé de ce dossier, je retournai chez mon malade.

— Eh bien, monsieur Ledain, lui dis-je, je puis vous donner des nouvelles, de bonnes nouvelles. La crise a cessé ; le comte de la Roserie a institué

Anatole son légataire universel, et la maison Picard est sauvée.

— Vous me comblez de joie ! répondit Ledain, en grimaçant.

— Anatole et le jeune de Rhétorière passent les nuits à étudier la comptabilité, à contrôler les balances de ces dernières années, avec les pièces de dépenses à l'appui.

Des gouttes de sueur froide perlèrent sur le front livide de Ledain : sa physionomie trahissait la terreur ; ses mains tremblaient.

— Tenez, dit-il, docteur... je sens que mon accès va me reprendre !

— Calmez-vous et parlons raison. Auriez-vous à redouter cet examen minutieux de la comptabilité tenue par vous, pendant plusieurs années, dans la maison Picard ?

— Dans un si grand mouvement d'affaires, vous comprenez qu'il peut se glisser des erreurs sur les livres.

— Eh bien, je ne vous cacherai point qu'on a déjà constaté bien des irrégularités, bien des inexactitudes, au préjudice de Picard. Vous étiez chargé de la direction absolue de ses affaires ; vous étiez le caissier central de sa maison : seriez-vous disposé à combler les *déficit* ?

— Mais, répliqua Ledain avec violence, avec colère, quelle somme prétend-on exiger de moi ?

— Causons tranquillement ; j'ai dans ma poche tout un dossier qui donnerait le droit à Picard de répéter contre vous une somme de quinze cent mille francs au moins.

— M. Picard, s'écria avec fureur Ledain, n'aura jamais de moi une pareille somme ! je l'en défie !

— Picard tient dans sa main des armes mortelles contre vous...

— C'est abominable, répéta en gesticulant cet effronté faussaire... on me menace !... C'est de la mauvaise foi... c'est du chantage !...

— Monsieur Ledain, calmez-vous : ce que j'appelais poliment tout à l'heure des irrégularités, des inexactitudes, sont des altérations de pièces, des faux et des détournements de valeurs. Vous savez où mènent de pareils... abus de confiance !...

— Je n'ai pas quinze cent mille francs ! répondit avec désespoir ton ex-caissier.

— Vous avez offert cinq cent mille francs pour venir, disiez-vous, au secours de Picard ?

— C'est tout ce que je possède !

— Songez-y bien : Anatole et M. de Rhétorière ne vous épargneront pas. Des peines terribles et infamantes seront prononcées contre vous !

— Mais, monsieur le docteur, quelle somme veulent-ils donc m'extorquer ? En supposant que je vende jusqu'à mon lit pour assouvir leur cupidité, toutes les pièces de comptabilité qu'on m'ac-

cuse d'avoir altérées me seraient-elles rendues?

— Évitez le bruit et le scandale. Rendez à Picard huit cent mille francs : on vous fera remise des pièces, qui vous accusent et vous condamnent.

— Moi aussi, je puis accuser M. Picard ! Je peux l'accuser de manœuvres frauduleuses ; je peux l'accuser de vouloir faire épouser à son fils une coquine qui a été sa maîtresse ?

— Ces dernières paroles, ajouta Bernard, me révoltèrent.

— Vous ne méritez aucune pitié ! répondis-je à ce calomniateur... à ce bandit.

Ledain sentit trop tard qu'il ne pouvait soutenir ce rôle d'accusateur. Il passa de l'insolence à la bassesse, à la prière. Enfin, il consent à rendre huit cent mille francs en échange des pièces altérées. Mais contre un pareil scélérat, mon avis est qu'il faut toujours rester armé d'un poignard, non pour l'attaquer, mais pour se défendre. Il peut méditer de nouveaux crimes. J'ai résolu de garder personnellement, entre mes mains, deux ou trois pièces qui suffiraient au besoin pour l'envoyer aux galères.

Cette somme de huit cent mille francs, l'héritage du comte de la Roserie, la vente aux enchères de l'hôtel Picard, du château de Fermont, de la galerie de tableaux, — qui produisit à peine six cent mille francs, — suffirent et au delà pour

rembourser les avances de la Banque, couvrir les déficit, pourvoir aux derniers versements de toutes les actions industrielles, acquitter les droits de mutation assez considérables de l'héritage la Boserie ; mais, tous comptes faits, les entreprises, les opérations de Bourse, les spéculations n'avaient point accru la richesse du modeste banquier d'autrefois.

Dans le même espace de temps, des affaires de banque, régulières et sages, auraient certainement augmenté de beaucoup la première fortune de Picard.

Heureux d'échapper au bague, Ledain paya le jour même les huit cent mille francs. Il se retira dans une de ses terres. Il y est devenu sans doute marguillier, membre du conseil municipal ; il y vit peut-être en grand seigneur, — jusqu'à nouvel ordre !

XIX

LES TROIS MARIAGES

Deux mois après cette succession d'événements, deux messes de mariage se célébraient à l'église de Saint-Louis d'Antin; l'une au maître-autel, l'autre à une petite chapelle de la sainte Vierge.

Anatole et Marie, M. de Rhétorière et Blanche reçurent la bénédiction nuptiale au maître-autel.

Mais, qui donc se mariait, aux pieds de la sainte Vierge?

Le baron et la Cardoville, que des revers, des capitulations de conscience avaient rapprochés, échangeaient un anneau de mariage à la petite chapelle.

Fort heureusement ces deux cérémonies eurent lieu à des heures différentes. Le mariage des en-

fants de Picard se célébra à huit heures du matin, modestement, sans éclat, sans bruit.

Les quatre témoins de ces deux alliances si bien assorties furent le général de Rhétorière, le docteur Bernard, le général Crouart et le docteur Chalamel, devenu le médecin et l'ami de la famille.

La marquise de Pommereuse était au comble de ses vœux : elle admirait la beauté, les grâces naturelles, la séduisante timidité de Marie et de Blanche ; elle triomphait !

M^{me} Dominique se souvenait de son fils ; elle pleura.

M^{me} Picard recevait, devant Dieu, avec une vive émotion, la récompense de sa vertu, de son dévouement, de son courage.

Ce fut à midi, en plein soleil, que se célébra le mariage — mariage de raison — du baron avec la Cardoville.

Longueville avait dit à son ancienne maîtresse :

— J'ai des revenus, six mille francs par an (ce chiffre était bien loin des cinq cent mille francs de rente qu'avait rêvés le baron) ; toi, Cardoville, tu as un capital, cent cinquante à deux cent mille francs ; marions ton capital avec mes revenus : nous pourrons encore recevoir et faire figure !

Les deux témoins du baron étaient son ancien valet de chambre Frédéric, devenu gros capitaliste, et un vieil usurier, ne travaillant que dans le grand

monde. Ces deux personnages avaient tenu à donner au baron cette preuve publique d'estime et d'amitié.

La Cardoville avait aussi trouvé deux témoins : l'un, vieil ami de sa mère, *ancien bout de table de roulette* au numéro 9, et surnommé le *Double-Zéro*, jouissait d'une certaine aisance. Depuis la fermeture des maisons de jeu à Paris, il avait su faire de bons coups, de bonnes rafles, dans des tripots clandestins.

L'autre, Auguste de nom, coiffeur émérite, avait amassé dans son art une certaine fortune. Aux beaux jours de sa prospérité, il coiffait tout le quartier Notre-Dame de Lorette : il y faisait surtout de gros bénéfices dans la spécialité des faux cheveux de toutes couleurs, blonds, châains, bruns et même rouges, pour bandeaux, chignons, nattes et anglaises. Il avait été le confident plus ou moins discret de toutes ces dames, habituées à changer de coiffure, de couleur et d'amant, du soir au lendemain. Toute sa vie, Auguste se montra l'admirateur passionné de la riche chevelure de la Cardoville, qui, à son tour, l'entourait de soins, de prévenances, de caresses. La Cardoville et le baron, son mari, éprouvaient le besoin de flatter ce vieux coiffeur malingre et déplaisant : ils espéraient hériter de ses nippes, de son argent et de ses bijoux.

Cette cérémonie nuptiale, qui couronnait une existence peu exemplaire, relevait la situation *morale* de toutes les Cardovilles de Paris; aussi remarquait-on, aux abords de l'église, les équipages les mieux attelés : les sept péchés capitaux étaient venus en voiture. On distinguait, dans la nombreuse assistance, plusieurs dames d'un certain âge, d'une obésité qui semble être professionnelle : elles souffraient, elles étouffaient dans le luxe de leurs robes resplendissantes ; elles transpiraient, elles suaient, sous leur harnais de parade, sous les plumes, sous les cachemires, les dentelles et les diamants.

La cérémonie était déjà commencée lorsque, d'une brillante calèche, descendit une jeune fille dont la mise recherchée, riche et criarde attira tous les regards.

C'était la femme de chambre de la Cardoville, qui lui avait succédé dans son appartement, dans son mobilier et dans sa clientèle. Cette jeune fille était appelée à de grandes destinées, moins par sa beauté que par ses longues et patientes études : elle avait observé, à bonne école, toutes les faiblesses prodigues du cœur humain.

Après leur mariage, Anatole et de Rhétorière succédèrent à Picard; l'ancienne maison prit la raison sociale : Picard fils et de Rhétorière.

Le jour où M. et M^{me} Picard mirent pour la pre-

mière fois le pied dans le nouvel établissement de leurs enfants, ils furent, en entrant à l'improviste dans les bureaux, émus et charmés de surprendre Blanche et Marie, toutes deux penchées sur un énorme registre de comptes courants, la plume à la main, portant un court tablier noir et des manches de soie attachées au-dessus du coude. Devant chacune de ces deux charmantes femmes s'épanouissait une fleur nouvelle, une rose, une touffe de violettes, présent matinal de leur mari.

— Mon ami, s'écria l'heureuse mère, c'est ma jeunesse qui recommence!

— Oui, répondit Picard, nos enfants nous rappellent nos jeunes années... et ils nous promettent un heureux avenir!

Un personnage très-connu entra dans les bureaux : c'était Frédéric, ex-valet de chambre du baron de Longueville.

Il venait déposer cinq cent mille francs dans la maison *Picard fils et de Rhétorière*.

Ce nouveau capitaliste se contentait d'un intérêt de trois pour cent, — se promettant bien de demander à des opérations de Bourse quelques gros bénéfices, et aux fils de famille quelques intérêts usuraires.

Quant à Alexandre, l'ancien contrôleur général de l'hôtel Picard, il avait eu la pudeur de cacher dans une autre maison de banque la riche mois-

son... d'économies, qu'il avait faite dans la maison Picard.

Lorsque Frédéric se fut éloigné, Anatole s'écria en riant :

— Le boulevard des Italiens ne verra jamais s'éteindre l'antique dynastie des barons de Longueville : le règne du baron est fini ; celui de Frédéric commence !

FIN

TABLE

	Pages
I. Une Scène de famille.	1
II. Un Dîner d'amis	19
III. L'Arrêt de mort. — Anatole. — Un Coup de dé de deux millions	37
IV. Une Surprise.	59
V. Les Jeux de Bourse. — Le général de Rhétorière. — M. Ledain	80
VI. Marie	98
VII. Le Vice et la Vertu.	113
VIII. Le Dîner et l'Orgie.	130
IX. Une Galerie de tableaux. — Nouveaux projets de mariage.	149
X. Le Bal.	168
XI. Un Duel. — Le comte de la Roserie et madame Dominique.	189
XII. Une Course au clocher. — Une Mort. — Un Convoi — Un Testament	212

	Page
XIII. Deux Mariages. — Ledain. — Une Panique	23
XIV. Ledain devant ses juges	26
XV. Un Suicide	28
XVI. Les Propos de table du baron de Longueville.	30
XVII. Le Testament	31
XVIII. Une Consultation de médecins	33
XIX. Les trois Mariages	34

FAUVETTES ET HIBOUX

BAGNOLS (Gard). — TYPOGRAPHIE A. BROCHE,
Place Saint-Jean, 3.

En vertu des traités internationaux, l'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

FAUVETTES ET HIBOUX

PAR

J.-D. MAGALON

PARIS

MARTINON, LIBRAIRE-ÉDITEUR .

RUE DE GRENELLE-SAINT-HONORÉ, n° 14.

—
1857



A M. Xavier Roux

*Ces quelques pages sont dédiées par
l'auteur comme un faible témoignage
de son inaltérable affection frater-
nelle.*

12 août 1856.

par un Irlandais , officier dans la maison du roi Charles X , que la brutalité de son poing avait fait mon compagnon de captivité (*). Plus tard , je me suis contenté de faire subir à son *français* un peu boiteux un léger traitement orthopédique.

Je tenais d'autant plus à ce dernier aveu , qu'en fait de plagiat , un écrivain , quelque infime qu'il soit , doit ressembler à la femme de César ; il ne faut pas même qu'il puisse être soupçonné. A Lacédémone , la loi assurait l'impunité à quiconque savait cacher ses larcins , au moment du délit. Dans notre jurisprudence littéraire , il ne s'agit au contraire que d'avouer les siens pour qu'ils soient impunis. On pardonnait au Spartiate en faveur de l'adresse , on nous pardonne en faveur de la bonne foi.

Le 3 Janvier 1857.

(*) Il avait été condamné à 15 mois d'emprisonnement pour avoir , dans une rixe , tué un Anglais d'un coup de poing.

FAUVETTES ET HIBOUX.

LE CADET DE GASCOGNE

S'il fallait que l'homme prit au hasard un ami, il lui vaudrait mieux le prendre dans l'espèce des chiens que dans celle des hommes. Le dernier de ses semblables lui donnerait moins de consolations et moins de paix que le dernier de ces animaux.

DE SÉNANCOUR. — *Obermann.*

A Toulouse-la-Savante florissait, en 1525, un cadet de Gascogne que, contrairement à son habitude, la fortune avait accablé de faveurs. C'était un jovial compagnon, ayant un cœur de roi, comme on disait alors, et un estomac de seigneur-abbé. Son hôtel, qui s'élevait élégant et somptueux à l'un des coins

de la rue du Castel-Vert, était le rendez-vous de tous les hobereaux de la cité palladienne. Friand de bonne chère et grand *coureur de Guilledoux*, sa cave était meublée des meilleurs vins d'Espagne, et il n'était pas de grande dame vaporeuse ou coquette, de petite grisette frétilante ou modeste dont il n'eût tarifé la vertu, expertisé les charmes ou maquignonné les complaisances. Ses amis, et ils étaient nombreux, car il avait une table exquisite, attendaient cette existence privilégiée à l'épreuve solennelle du mariage; mais ici son étoile le préserva comme toujours des ordinaires écueils, et cette loterie morale, où vont se ruiner tant de spéculations couleur de rose, ne fut pour lui que le prolongement des béatitudes qui l'avaient accueilli à son berceau.

Chaque jour le sire de Cugnac bénissait avec raison sa destinée. « Qu'ai-je donc fait au ciel, se disait-il avec candeur, pour être traité de cette façon? J'ai l'honneur d'être tout à la fois Français et Gascon, et membre indigne du *collège de la gaie science*. J'ai eu aussi ma part de gloire, car je suis un des héros de la journée de Marignan, où Fran-

çois I^{er} reçut de la main de Bayard l'ordre de chevalerie. Dans mon intérieur qu'ai-je à désirer? Je suis riche; je jouis d'une santé florissante; ma femme est belle et sage; tous mes goûts sont les siens; ce qu'elle dit est ce que j'allais dire, je trouve même que je ne l'eusse pas dit aussi bien. Elle pousse la prévenance, la bonne femme qu'elle est, jusqu'à m'épargner l'ennui de gronder mes gens. J'ai des amis qui ne m'aiment que pour moi, car la flatterie leur est en haine, et ils sont toujours de mon avis. Le savant Père Barnabé surtout m'est particulièrement attaché, et ce bon prieur sait mettre du choix dans ses affections; car il distingue très judicieusement le jus doux et coloré des vignes d'Alicante de la verte piquette du crû de son couvent. »

On le voit, le sire de Cugnac était ce qu'on appelle le plus heureux des mortels. Mais comme si l'homme qui n'a jamais subi de revers n'était point capable de sentir pleinement le bonheur, Cugnac finit par se lasser de rouler sans cesse dans ce cercle prosaïque de monotones félicités, et un beau matin il se vit réduit à la même extrémité que Philippe

de Macédoine : il pria le ciel de lui envoyer un petit malheur pour savoir au moins ce que c'était.

Le ciel est sourd, et Cugnac se voit menacé d'un bonheur éternel. L'argent qu'il prête on le lui rend. — Il met à la loterie et ne se ruine pas. — Une cheminée s'écroule sur sa tête, c'est son voisin qui est tué. — Il se jette, les yeux fermés, dans une spéculation où trente personnes se ruinent : il gagne vingt mille écus. — Tout est renversé autour de lui ; lui seul reste debout. La fortune le tient à la gorge, il étouffe de prospérité, il crèvera de bonheur.

Cependant le jour de la Saint-Martin, fête de son bienheureux patron, Cugnac, à son réveil, eut une idée — une merveilleuse idée, ma foi ! et que dans une attitude béate de recueillement et de plaisir il caresse longtemps avec amour.... Enfin il se lève rayonnant, épanoui. Il a du bonheur à fleur de visage, il se sourit avec un laisser-aller délicieux ; c'est le trop plein de la joie qui déborde et s'épanche au dehors.

Quoi donc ? — C'est qu'il se ménage, à lui

et aux autres, le spectacle d'une surprise bien neuve, bien extraordinaire, bien inattendue. Oui, il a résolu de disparaître, mais sérieusement, ainsi qu'on le fait quand on est mort, bien mort et dûment enterré. Comme il rit *in petto* du changement subit qu'il reverra à sa résurrection sur la figure de sa femme chérie, de l'excellent prier, de ses bons amis, de ses fidèles serviteurs ! Quelle transition douce, imprévue, d'une tristesse profonde à une joie folle, quand il tombera au milieu d'eux comme des nues, et qu'ils l'entendront s'écrier : « Ne pleurez plus, me voilà. »

C'est ainsi que quelques années plus tard, dans son couvent de l'Estramadure, Charles-Quint devait aussi, poursuivi par le besoin des choses extraordinaires, faire la répétition générale et habillée de son enterrement.

Donc le sire de Cugnac fit semblant de tomber malade ; il fut mal, plus mal, encore plus mal. Il n'y avait pas dans Toulouse de médecin qui n'en convînt, attendu qu'il refusait, et pour cause, de se laisser faire une saignée, et que, pour traitement préliminaire, on lui en avait ordonné quatre, selon l'antique usage de la

docte faculté.

Il est abandonné et déclaré tel. Un serviteur, le seul qu'il ait initié au secret de cette comédie, rassemble les membres épars d'un mannequin vêtu, caché dans la ruelle, et ils en composent à la hâte quelque chose qui ne ressemble point trop mal au sire de Cognac. Cela fait, notre héros s'esquive adroitement par un escalier dérobé, et il galopait déjà depuis quelques heures sur la route de Lyon, lorsqu'on vint prendre le mannequin pour le conduire en pompe dans la grande église des Pénitents-Bleus.

Cependant toutes les cloches de Toulouse sont en branle; le mannequin, enveloppé dans de magnifiques draperies funéraires, est porté au milieu d'un clergé resplendissant, d'un monde d'amis éplorés et d'une famille en deuil. La basilique est tendue de noir; toutes les nefs sont illuminées; le R. P. Barnabé prononce une éloquente oraison funèbre et les chœurs entonnent un *De profundis* en faux bourdon, de si bon cœur et avec un si beau volume de voix, que la tradition en a gardé le souvenir.

Et tandis que l'on rend au mannequin ces fastueux honneurs, le sire de Cugnac est arrivé en Italie. Il s'était bien promis, pour occuper agréablement les loisirs de six mois d'absence, de se mettre à guerroyer, comme il l'avait déjà fait quelques années auparavant, et il se trouve juste pour gagner, lui et toute l'armée, plus d'une bataille glorieuse ! Son serviteur Marcel ne tarda pas à le rejoindre, et ce fut avec des larmes de joie que le bon hobereau apprit tous les regrets que sa mort avait généralement causés ; mais ce qui éveilla surtout la sensibilité de ses glandes lacrymales, ce fut la douleur de Castor et ses aboiements élégiaques. Castor était un chien des Pyrénées, aussi beau que brave, aussi fort que fidèle, et que le sire de Cugnac avait élevé lui-même.

Cependant notre héros fit bientôt l'épreuve que tout n'est pas délices dans le métier des armes. Après une longue lutte avec un gentilhomme aragonais, dans laquelle il finit par succomber, son vainqueur l'emmena dans son château où il le garda prisonnier jusqu'à la paix. Pendant sa captivité, Cugnac n'entendit parler, hélas ! ni de Toulouse, ni de sa femme,

ni de son chien ; et de la fenêtre de son donjon il n'avait pour tout spectacle que les jeux grotesques, fantastiques de la fumée tournoyante des cheminées de Sarragosse. Maigre amusement pour une imagination aussi sensuelle que la sienne !

Pendant ce temps que s'était-il passé à Toulouse ? L'intérêt qu'on avait pris à la mort du sire de Cugnac avait été si vif, qu'il n'avait pu se soutenir : c'est le sort des grandes émotions. Sa femme et ses neveux s'étaient mis en possession des biens qu'il avait laissés et s'étaient résignés à oublier le défunt.

Tel était l'état des choses, lorsque Cugnac reparut tout à coup dans sa maison, se délectant par anticipation de la surprise agréable que sa présence va causer. Il entre comme un homme qui connaît les êtres : Madame était assise dans son fauteuil accoutumé, travaillant comme d'habitude à des parures pour Notre-Dame-de-Bon-Secours. Elle avait à son côté un frais adolescent aux formes élégantes, qui lui narrait des historiettes, pour la distraire des ennuis du veuvage. Cugnac accourt avec l'empressement d'un mari tendre

et inquiet. Agnès rêvait de lui peut-être, la chose n'est pas impossible ; mais à coup sûr la bonne dame était loin de l'attendre. Elle ne l'a pas plutôt aperçu qu'elle se signe et se jette à genoux devant une image du bienheureux saint Saturnin. « Ah ! mon cher mari, lui crie-t-elle, ne me faites pas de mal ; vous savez que je ne vous ai jamais causé de peines. » Notre héros veut s'approcher : « Bonne sainte Vierge, s'écrie-t-elle, en se cachant le visage avec ses mains, ne me touchez pas, mon cher mari, retournez-vous-en, retournez-vous-en ! Si votre âme a besoin de prières, je vous promets deux messes quêtées ; mais retournez-vous-en, retournez-vous-en ! vous me faites mourir de frayeur. » Et tremblante, à demi morte, elle se jette dans les bras du beau jeune homme.

Voyant que sa femme le prend pour un revenant, et qu'elle est hors d'état de l'entendre, le bon hobereau ne sait s'il veut rire ou pleurer. Pour lui remettre plus sûrement l'esprit, il court sonner au couvent du R. P. Barnabé, et s'élançe dans la chambre du prier. Le bon Père achevait en ce moment de copier, pour

la première semaine de Carême, le sermon d'un missionnaire de Provence, qu'il allait appliquer apostoliquement à son propre usage. Le sermon roulait sur toutes les apparences que peut prendre l'esprit malin pour tenter les servantes du Seigneur, et devait être prononcé tour à tour dans chacun des nombreux couvents de filles qui étaient à Toulouse. A peine le sire de Cugnac a-t-il ouvert la bouche pour se faire reconnaître de son ancien ami, que le moine, qui était plein de son sujet et n'était pas un esprit fort, le regarda tout effaré. Le hobereau, désolé de la frayeur où il a laissé sa femme et non moins étonné de l'immobilité du Père Barnabé, tire fortement le gros prieur par le bout de sa manche. Celui-ci, à cette rude secousse, sort de sa stupéfaction comme d'une sieste après un bon dîner ; mais partagé entre la peur du diable, qu'il attaquait dans son sermon, et la figure du sire de Cugnac, que le diable seul, à son avis, peut avoir prise, il se précipite par la porte en s'écriant de toute la puissance de ses poumons : *Vade retrò, Satanas.*

Tout décontenancé de cette nouvelle avanie,

Cugnac s'en va droit chez ses neveux. Il ne trouve que le plus jeune. « Me reconnais-tu? » lui dit-il en l'abordant. Le jeune homme, qui ne croyait pas aux revenants, rit au nez de son oncle de si bon cœur que celui-ci s'écrie tout radieux : « Dieu soit béni ! voici enfin quelqu'un de raisonnable. » Et là dessus il entre en matière et explique à son cher neveu comment sa femme et le prieur l'ont pris pour ce qu'il n'était pas ; comment il n'est rien moins qu'un esprit ; comment il est de chair et d'os, son oncle , le bon hobereau Cugnac, qui a toujours eu pour lui nommément une affection toute particulière ; et comment enfin il est tout simple que messieurs ses neveux lui restituent son bien, dont ils ont pris possession un peu trop à l'avance. Le jeune homme était un Bordelais gai et goguenard ; il se met à rire de plus belle, et lui dit : « Passez votre chemin , bon homme ; on vous a pleuré. »

Cugnac entra dans une grande colère. A ce bruit, domestiques et voisins d'accourir. L'un dit que ce ne peut être le hobereau Cugnac, puisque le Père Barnabé a prononcé son oraison funèbre ; l'autre, qu'il a assisté à son en-

terrement ; un troisième, qu'il a porté un cierge dans la confrérie des Pénitents-Bleus ; tous conviennent que l'inconnu a bien un faux air du défunt, mais qu'il n'est que plus dangereux pour cela. Un alguazil et trois familiers du Saint-Office se présentent alors, l'arrêtent au nom de la très-sainte inquisition et le portent bon gré mal gré dans la prison du tribunal de la foi.

Je vous fais grâce de l'interrogatoire que le pauvre homme eut à subir, et de la question de l'eau qu'on lui appliqua pour qu'il voulût bien déclarer quel démon s'était emparé de lui, de quel ordre il était et de quelle classe. Cugnac tint ferme contre les six premiers verres qu'on lui fit avaler ; mais lorsqu'on l'étendit sur une table et qu'on lui adapta entre les lèvres un vaste entonnoir pour doubler ou tripler la dose du funeste liquide, il se serait confessé diable de la classe qu'on eût voulu sans un bruit épouvantable qui fit tout à coup retentir ces voûtes ténébreuses et détourna l'attention de ses bourreaux.

Le bruit éclatant des trompettes d'Israël, quand elles firent tomber les murs de Jéricho,

pourrait seul être comparé à la voix mille fois répétée qui éveilla tous les échos de ce séjour du silence et de la terreur. Les familiers se jettent à genoux; le patient se relève sur son séant; la plume tombe des mains du greffier; l'inquisiteur pâlit.....: c'est Castor, le fidèle, l'aimable, le terrible Castor. Il a trouvé la piste de son maître près du couvent du R. P. Barnabé; mais l'ayant bientôt perdue dans un carrefour à trois voies, comme le chien de Ly-simaque, il a flairé deux des voies seulement, et n'y trouvant pas d'indice, a empaumé hardiment la troisième, par suite de ce raisonnement: « Mon maître n'a passé ni par ici ni par là, donc il a passé par là. » C'est ainsi que sa logique l'a amené, de rue en rue, jusqu'à l'inquisition, où l'ont laissé entrer les geôliers et les chiens de la prison, les premiers par peur, les autres par inadvertance. Castor, impatient, inquiet, furieux, demande son maître; il l'aperçoit, renverse tout, saute sur la table, et ne cesse de lui lécher les mains que pour se coucher à ses pieds! Malheur à qui en approchera !...

L'intervention de Castor changea subite-

ment la destinée du sire de Cugnac. Ce que le hobereau pouvait espérer de mieux, c'était d'être *condamné à la faveur d'une détention perpétuelle*, après avoir solennellement figuré dans un *auto-da-fé*; mais le témoignage de son chien fut un trait de lumière qui vint persuader le greffier. Ce petit homme était un grand savant qui faisait imprimer en ce moment une très-belle dissertation sur l'âme des bêtes. Castor venait à l'appui de son système, Cugnac en profita. Le greffier démontra à l'inquisiteur qu'un chien n'est jamais un témoin suspect dans aucun pays. Ce qui prouva d'ailleurs à celui-ci que Cugnac n'était pas un diable déguisé, c'est qu'il se rappela qu'il ne sentait pas le soufre du tout, comme ceux qui lui passaient ordinairement par les mains.

Après le témoignage du chien fidèle, la femme de Cugnac ne pouvait méconnaître son époux; mais il ne tint qu'au bon hobereau de voir qu'il la dérangeait un peu en revenant.— Agnès était très méthodique; elle s'était fait un maintien et des consolations de veuve, et il nous en coûte tant de renoncer à de douces habitudes ! Du reste elle fut la seule qui suivit

l'exemple de Castor : les héritiers persistent à ne pas reconnaître leur oncle, et le R. P. Barnabé se retrancha sur son oraison funèbre. La question de la restitution des biens ne fut pas même agitée; le sire de Cugnac n'eut rien, parce qu'indépendamment du trouble qu'un mouvement rétrograde apporterait dans les familles, le parlement de Toulouse, qui avait ouvert sa succession, ne pouvait pas avoir eu tort.

Heureusement pour Cugnac, le petit greffier qui faisait valoir son livre, en protégeant le maître de Castor, avait une sœur première camériste de la comtesse de Châteaubriant, qui présenta notre héros et son chien à la maîtresse favorite du roi. Le premier acte de bienfaisance est certainement venu d'une femme; chez elle, le cœur averti ne tarde pas à échauffer la tête. La comtesse s'émerveilla si bien pour Castor et son maître, que son royal amant, en faveur de ses beaux yeux, prit en grâce notre héros, et par une pension sur sa cassette, le réconcilia avec la fortune, parce qu'*il n'y a rien qui ne se fasse et ne se r'habille par l'amour*, comme dit Brantôme.

Mais ce que le caprice d'une femme a fait, le caprice d'une rivale l'a bientôt détruit. Anne de Pisseleu ayant chassé du cœur du roi la comtesse de Châteaubriant, *comme un clou chasse l'autre*, la faveur de Cugnac s'évanouit. Sa femme était morte en léguant au clergé tous ses biens ; — les amis de son bonheur ne pouvaient pas le reconnaître dans sa misère ; — la fortune qui lui avait prodigué tous ses trésors lui devait une dernière rigueur : il devint aveugle. — On le vit longtemps encore traîner sa déplorable existence sur le parvis des églises que sa munificence avait décorées, et sur les places publiques, demander le pain de la pitié aux anciens parasites de ses festins. Un chien lui servait de guide : c'était Castor.

Voilà mon histoire. Tirez-en la moralité que vous voudrez ; quant à moi, j'en conclus que la fortune a d'étranges caprices. Si d'un tour de sa roue elle nous jette mollement au milieu du luxe et des roses comme un satrape de l'Asie, elle ressemble à ces prêtres de l'antiquité qui couronnaient de fleurs les victimes

destinées aux sacrifices. Homme prudent, voulez-vous qu'au temps du malheur où vous serez délaissé par votre femme, — dépouillé par vos collatéraux, — calomnié par vos flatteurs, — il vous reste une consolation, un ami?..... Ayez un chien !

Paris, Février 1831.

LA FONTAINE MIRACULEUSE.

Oui, j'aime, pourquoi m'en taire? à me trouver en présence de quelque relique imposante de l'antiquité, de quelque vieux débris de monument consacrés par de grands souvenirs. Comme je me tiens à l'écart de tout *cicerone* officieux dont la parole emphatique et l'érudition vulgaire profaneraient mon enthousiasme! Devant cette majesté qui finit, je découvre mon front avec respect, et mon âme tressaille d'aise de pouvoir, un moment affranchie des grossiers intérêts et des étroites passions du jour, se rejeter en arrière et se perdre avec amour dans un passé tout empreint de poésie et de grandeur.

Il m'est plus doux encore, par une nuit froide et pluvieuse, de m'asseoir au foyer d'un pauvre bûcheron, et d'écouter pendant de longues heures les histoires merveilleuses de la veillée. Elles ont un charme si naïf, ces vieilles ballades du village, avec leurs sorcières dansant sur la bruyère au clair de la lune, avec leurs lutins, leurs fées, leurs farfadets, préparant dans les cavernes de noirs enchantemens ! Rien ne me captive davantage que ces traditions populaires, que ces légendes mystérieuses qui, religieusement transmises d'une génération à l'autre, nous donnent le plus magique reflet, la plus poétique réverbération des mœurs et des croyances superstitieuses de nos pères ! Sous le prestige de cette mythologie du moyen-âge, tout s'anime devant moi ; les objets les plus insignifiants deviennent des monuments historiques : la croix de pierre, sculptée grossièrement dans la montagne, rappelle l'assassinat de quelque châtelain tombé dans les embûches d'un chevalier felon ; la chapelle gothique éternise les regrets de la noble dame qui l'éleva en mémoire de son amant, moissonné par le fer du Sarrasin sous les murs de

St-Jean-d'Acre.

J'ai fait, étant élève en droit, un assez long séjour à Grenoble, et les loisirs que me laissait l'étude assez négligée des Institutes de Justinien, je me gardais bien de les employer à courir de café en café, comme la plupart de mes camarades ; mais, épris du merveilleux j'allais à la découverte à travers les montagnes et les vallées ; j'explorais les ronces, les fougères et les broussailles, évoquant sans cesse quelque magique apparition, et de mes courses aventureuses je rapportais toujours une ample moisson de poétiques rêveries. J'avais quelquefois pour compagnon de promenade un jeune habitant du pays, qui se plaisait dans sa ferveur patriotique, à m'en faire admirer les sites pittoresques, les antiques manoirs et les ravissantes solitudes. C'est avec un charme inexprimable qu'il m'en expliquait les mœurs et les coutumes ; son imagination opulente évoquait les ombres du passé, et telle était la naïveté touchante de ses récits, qu'il me rendait pour ainsi dire le contemporain des montagnards, dont il me retraçait la physionomie indépendante et originale.

Un soir, que nous venions de visiter ensemble l'une des sept merveilles du Dauphiné, ces célèbres cuves de Sassenage qui avaient le don de prédire l'abondance ou la stérilité des récoltes, mon jeune compagnon me fit s'arrêter au bord d'une fontaine qu'un grand arbre ombrageait de ses rameaux touffus.

— La civilisation a beau faire, me dit-il, elle ne parviendra point à dépouiller de son charme superstitieux cette vieille terre dauphinoise, dont il n'est pas un coin qui ne soit paré de quelque souvenir de gloire, d'amour ou de vengeance. Ce matin, je vous ai raconté l'histoire de la fée de Sassenage, il me reste à vous dire ce que la tradition rapporte de cette source limpide et phosphorescente qui murmure si mollement à vos oreilles. C'est une vieille chronique du temps des Croisades, conservée dans la bibliothèque d'un couvent de bénédictins, qui s'élevait autrefois sur cette colline boisée qui nous fait face. La voici, cette chronique, telle que je l'ai recueillie de la bouche de ma vénérable aïeule, que Dieu attende en son saint paradis !

Le sire Jehan, cadet de Maugiron, n'avait

reçu de ses ancêtres qu'un écusson sans tache, une bonne épée et la foi héréditaire, tandis qu'à son aîné étaient échus en partage château-fort avec droit de haute et basse justice, riches pâturages, vastes forêts, pages, varlets et écuyers, et coffres remplis de beaux écus d'or à l'image de Monseigneur le Dauphin. Mais un sien parent, seigneur levant bannière, qui l'avait tenu sur les fonts baptismaux, étant venu à trépasser sans laisser de progéniture, le sire Jehan se vit aussi possesseur d'un beau manoir à gothiques fortifications, qui se dressait comme un géant sur la colline en face du prieuré des Bénédictins, et comme il ne manquait jamais de glorifier Dieu le saint jour de dimanche, qu'il était miséricordieux, justicier et ami du pauvre peuple, le seigneur abbé du monastère, qui avait prébendes et abbayes à foison, lui octroya en mariage sa noble nièce, la demoiselle Emmeline, surnommée la Vierge aux blanches mains. Emmeline était un vase d'élection, une perle de vertu et de beauté, l'étoile la plus lumineuse du firmament.

Trop heureux chevalier, s'il avait eu assez de prévoyance pour veiller à ce que guêpes et

elons ne touchassent à ce rayon de miel qui aurait pu jeter tant de douceur sur une vie homme !

Le sire Jehan était encore dans toute la fureur de ses amours, quand tout-à-coup il le vit prendre en dégoût son manoir seigneurial, sa meute et ses vassaux, et jusqu'à la noble dame, pour voler à la délivrance du saint-Sépulcre. Le voilà donc qui lève bannière et dit adieu à sa tant douce mie. A cette parole, la châtelaine s'arracha les cheveux, se tordit et sanglotta, s'évanouit et revint à elle avec un rire convulsif qui, prouvant par son délire l'excès de sa passion, faillit changer toutes les résolutions guerrières de son chevalier. Mais le sire Jehan se raffermir bientôt dans son pieux projet, et après avoir fait jurer Emmeline, sur la croix et sa part du paradis, que chaste elle était et chaste resterait jusqu'à son retour de la Terre-Sainte, le noble seigneur enjamba son palefroi, et, suivi de ses nombreux chevaux et de ses petits pages, enfilait le pas la route de Lyon, non sans retourner maintes fois la tête, non sans envoyer mille baisers à sa bien-aimée, qui, du haut d'une tou-

relle, pleurait à chaudes larmes, et tout à la fois riait d'un rire immodéré, suite du délire qu'elle avait éprouvé.

Le sire Jehan avait emmené ses petits pages, mais il avait laissé derrière lui un grand damoiseil, sien cousin, jeune et beau, grand et niais, lequel cousin devait s'équiper et s'armer en guerre, partir au bout de trois mois pour gagner ses éperons, rejoindre le chevalier en Palestine et lui apporter les premières nouvelles de la noble châtelaine.

Il est à remarquer que le damoiseil Godefroi, ainsi se nommait le cousin, avait vingt ans et une âme toute neuve, la châtelaine, dix-huit ans, avec un cœur à peine effleuré par le premier trait de l'amour. Il est à remarquer encore que le manoir offrait de beaux jardins, des ombrages touffus et de murmureux ruisseaux auprès desquels, nonchalamment assise, Emmeline aimait à respirer le frais embaumé du soir. Soit hasard, soit sympathie, le page promenait souvent ses vagues ennuis dans ces bosquets mystérieux. Quelquefois tous deux ils se rencontraient, et familièrement assis côte à côte, ils devisaient de

chose et d'autre, lui ardent et joyeux, comme l'oiseau voyageur qui ouvre ses plumes pour son premier pèlerinage, elle tout à la fois pudique et passionnée, les yeux vifs et émerillonnés, et la gorge s'impatientant sous la gaze comme un oiseau captif qui bat des ailes. Voyez pourtant comme le monde est méchant ! Au bout d'un mois on débitait dans le voisinage que le cousin ne quittait plus sa cousine ; au bout de deux, qu'il était un peu moins niais, et elle un peu moins triste ; au bout de quatre, que le jeune damoiseau ne partirait pas pour la Palestine ; au bout de neuf, que le sire Jehan de Maugiron avait laissé à madame la châtelaine une preuve vivante de son amour ; au bout de onze, qu'elle venait de mettre au jour un gros garçon, qui ressemblait comme deux gouttes d'eau..... à son père.

Trois ans s'étaient écoulés, au bout desquels le damoiseau Godefroy, qui, au lieu d'aller mourir dévotement en Terre-Sainte, avait préféré mener joyeuse vie au château de son oncle, eut un beau jour la maladresse de se laisser éventrer par un cerf trop amoureux. La châtelaine donna quelques larmes à sa mort pré-

maturée, mais elle se consola, parce que c'était là un petit malheur irréparable. Elle se consola aussi de l'absence de son noble époux en bénissant la volonté de Dieu.

Or, une nuit qu'elle était en prière, voilà que tout à-coup elle sent saisir sa main par une main froide et décharnée; elle se retourne, et à la lueur d'une lampe lugubre, elle aperçoit le fantôme de son cousin. « Fuis, Emmeline, lui crie-t-il d'une voix sépulcrale, le tonnerre gronde, le sire Jehan arrive, fuis... » Emmeline pousse un cri et se réveille, car elle s'était endormie en priant, agenouillée sur son prie-Dieu. Elle croit encore voir le fantôme..... c'était son fils qui la tirait par sa longue robe en lui annonçant qu'un chevalier tout couvert de fer et de noir comme un charbon éteint arrivait au manoir et demandait à voir la châtelaine.

Emmeline était toute tremblante; elle éprouvait cette espèce d'émotion révélatrice qui précède un malheur, comme l'éclair l'explosion de la foudre. Elle descend à la hâte le grand escalier, et, sous le vestibule décoré d'armes et de cuirasses, et surtout remarquable

par une fontaine qui coulait à grands flots dans un bassin de marbre, elle aperçut un étranger mélancoliquement appuyé contre une colonne. L'étranger lève sa visière; grand Dieu! c'est son benin seigneur et mari..... Elle veut s'élançer dans ses bras, mais un regard menaçant et terrible la fixe à sa place, immobile comme la statue de sel de Loth.

— « Perfide épouse, dit le chevalier, vous m'aviez juré fidélité, vous aviez fait vœu de chasteté, et vous avez porté le déshonneur dans ma couche.

— Moi, jamais! répondit-elle d'une voix tremblante.

— Et cet enfant qui, onze mois après mon départ.....

— Le ciel ne peut-il faire un prodige?

— Oui, sans doute, il en fait pour punir le crime triomphant ou relever l'innocence fausement accusée.

— Qu'il fasse donc un miracle en faveur d'une femme vertueuse indignement calomniée.

— J'accepte ce vœu..... Voyez-vous cette fontaine, ce bassin? Je vous ordonne de plonger votre blanche main dans cette eau froide,

et je demande au Dieu des armées qui m'a ramené vainqueur à travers mille périls, que si vous êtes innocente, elle respecte votre main; que si vous êtes coupable, votre main soit desséchée par les flammes. »

Emmelinne sourit à ces paroles, et découvrant une main blanche et potelée, elle la plonge avec assurance dans l'eau froide qui coule de la fontaine..... O prodige ! cette eau est devenue un feu terrible ; un long gémissément part du vaste bassin, et du milieu des flammes sort la tête épouvantée de Godefroy.

— « Je brûle, s'écrie-t-il, Emmelinne, repens-toi, ou comme moi tu brûleras dans l'éternité ! »

La châtelaine épouvantée tombe aux pieds de son époux et confesse sa faute....

Le bon chevalier pardonna à l'épouse infidèle ; il revêtit l'habit blanc de Clairvaux et s'enferma dans l'abbaye, où après avoir, durant de longues années, édifié la communauté par ses vertus monastiques, il mourut en odeur de sainteté.

Le monastère qu'il avait glorifié et enrichi se plaça sous l'invocation de Saint-Jean de

Maugiron.

Et elle aussi se réfugia au pied des saints autels. Elle quitta ses beaux atours pour la grosse robe de bure avec la cape noire ; mais Dieu, dans sa miséricorde, abrégea les jours de la pénitente.

Le bruit de cette histoire se répandit au loin, et la fontaine miraculeuse devint un lieu de dévotion ; toutefois, n'y vinrent pas en pèlerinage les estropiés et les infirmes, car elle ne guérissait ni les plâies ni les fièvres ; elle ne rendait pas l'ouïe aux sourds, la parole aux muets et la vue aux aveugles. Mais la jeune épouse dont la couche était stérile y venait, en l'absence de son mari, faire une neuvaine à Saint-Jean de Maugiron, qui rarement la laissait s'éloigner sans avoir exaucé ses pater-nôtres.

On a remarqué, ajouta malicieusement mon conteur, que depuis la suppression du couvent des Bénédictins, le miracle de la fontaine se renouvelle moins souvent.

CARLO ET ANGELICA.

Doit la maison Foscari à la maison Lorédan...
SISMONDI.— *Hist. des Rép. ital.*

Ce fut bien loin de la Toscane et de la Lombardie que prirent naissance ces noms de Guelfe et de Gibelin qui, pendant trois cents ans, ensanglantèrent la péninsule. Au-delà des Alpes, dans la barbare et belliqueuse Allemagne du moyen-âge, les deux puissantes maisons de Welf (Guelfe) et de Wiblingen (Gibelin) se disputèrent longtemps la couronne impériale. Tout le baronnage allemand prit part à leur querelle ; c'est là seulement qu'il

y eut de véritables batailles féodales, chevaleresques comme un tournoi. Cinq mille chevaliers de part et d'autre; pas un vilain pour venir déparer ces belles rangées de nobles écussons, en y montrant son casque de cuir, sa cuirasse de buffle et ses armes discourtoises. Au mieux faisant resta la triple couronne et le globe d'azur semé d'étoiles d'or, signe de la domination universelle.

Après de longs combats, l'Allemagne, fatiguée de se déchirer si longtemps de sa propre épée, demanda enfin quelque repos à ses maîtres : mais ces comtes, ces barons, tous ces princes d'empire pouvaient-ils s'enfermer dans leurs noirs châteaux, sous leur ciel gris et sombre, tandis qu'au-delà des Alpes les appelait une terre si belle et si riche qu'ils pouvaient, comme le héros de Niebelungen, *parcourir par la force de leurs bras!* De son côté, l'Italie, comme une lascive courtisane, était curieuse de ces hommes du Nord, à la haute stature, à la large et forte poitrine. Elle les appela, et dix générations vinrent périr sur son sein.

Un jour, Frédéric Barberousse, le chef de

la victorieuse maison de Wiblingen, rencontra sur son chemin des hommes qui s'agenouillèrent devant lui, portant tous une croix de bois. Ils lui contèrent qu'ils étaient jadis citoyens de la ville de Como, que les Milanais avaient ruiné leur ville après un siège de dix ans, semé le sel au lieu où s'élevaient jadis leurs remparts, et pour effacer à jamais jusqu'au souvenir de leur existence comme nation, les avaient dispersés un à un dans leurs bourgades. L'empereur accorda sa protection et descendit les Alpes avec une florissante armée, joyeuse d'aller voir le beau ciel d'Italie et rançonner ces riches bourgeois, coupables envers la féodalité européenne d'avoir contraint les chevaliers italiens à quitter leurs châteaux pour s'enfermer dans les villes au milieu des vilains. Honneur à ces nobles bourgeois ! honneur à l'Eglise ! honneur au pape ! toutes les villes lombardes fermèrent leurs portes et firent entr'elles, sous la bénédiction d'Alexandre III, une sainte alliance. Sept fois l'orgueilleux chef du monde féodal descendit en Italie avec la fleur de la chevalerie, et sept fois ces rustres eurent l'outrecuidance de le

renvoyer seul par delà les monts.

L'empereur fut obligé de solliciter la paix. Il vint lui-même à Venise apporter sa soumission au pape. C'était un vieillard qui, sorti du peuple comme Grégoire VII, s'était élevé par son mérite et ses vertus jusqu'au trône de St-Pierre, où il garda toujours mémoire de son origine. Quand il vit le puissant empereur humblement courbé devant lui, il lui mit le pied sur la tête en s'écriant : « Il a donc été donné à un pauvre vieillard de voir à ses pieds e plus puissant monarque de la chrétienté. »

Le peuple ne s'y trompa pas ; il comprit que cette féodalité qui pesait si lourdement sur lui venait d'être humiliée, vaincue dans la personne de son chef. L'Allemagne elle-même reconnut sa défaite, et plus tard l'imagination populaire plaça le grand empereur dans un château délabré, sur le haut d'une montagne inaccessible. — Il doit rester là éternellement endormi. Autour volent incessamment de noirs corbeaux, pour empêcher qu'aucun bruit ne vienne réveiller la Féodalité elle-même ensevelie avec son chef.

Si cette ligue lombarde, sortie du besoin de

résister à l'invasion des Allemands, avait pu survivre aux joies de la victoire, qui sait les belles destinées qui attendaient l'Italie. Au lieu d'être une terre semée de villes hostiles les unes aux autres et renfermant une guerre éternelle dans leurs murs, elle serait devenue une république fédérative, un état puissant qui, fermant tous les passages des Alpes aux *barbares*, ne verrait pas aujourd'hui les canons autrichiens stationner même allumée sur les places de ses villes. Mais l'alliance sainte se rompit. Chaque cité oublia les relations qu'elle avait eues avec la cité voisine. Les vieilles querelles de ville à ville, de famille à famille, recommencèrent. Alors ces chevaliers italiens qui, jadis désarçonnés par les bourgeois, étaient accourus sous les enseignes de Barberousse, avaient pris sa devise, s'étaient baptisés de son nom de Gibelin, et qui gardaient toujours au cœur le besoin de la vengeance, relevèrent leurs bannières longtemps humiliées. Les bourgeois se présentèrent au combat sous le nom de Guelfe, qu'ils avaient emprunté aux anciens ennemis de Wiblingen et qu'ils avaient consacré dans la guerre de l'indépendance

lombarde. Mais bientôt tout se mêla. L'origine des diverses inimitiés fut oubliée dans cette confusion, dans cette guerre de tous les lieux et de tous les instants à laquelle l'Italie se vit en proie. Cependant au-dessus de cette incessante mêlée planèrent toujours les vieux noms de *Guelfe* et de *Gibelin*. Ce furent deux drapeaux sous lesquels on ne se battit plus comme serviteur de l'empereur et comme défenseur de la liberté italienne, mais où chacun vint se placer selon les intérêts du moment, les rivalités de famille ou les haines héréditaires.

Combien de nobles maisons périrent dans ces éternels combats ! combien d'autres furent usées par l'exil ou la persécution ! Les Alidosi d'Imola, — les Ordolaffi de Forli, — les Pepli de Bologne, — les Lupi, les Rossi, les Correggieschi de Parme, — les Roberti, les Foggiani de Reggio, — et toi, Dante, le plus illustre de ces nobles proscrits, toi qui appris combien il était dur de monter et de redescendre l'escalier de l'étranger, combien il y avait de sel dans le pain de l'hospitalité ! Mais c'est dans les chroniques contemporaines qu'il faut aller chercher cette vie de guerre et d'a-

mour, d'ambition et de jalousie de l'Italie du moyen-âge. Ce n'était point là l'existence facile et libre d'inquiétudes de nos sociétés modernes. On s'y voyait à chaque instant menacé dans sa vie, dans sa fortune, dans sa réputation. Jeté au milieu de dangers sans cesse renaissants, il fallait, comme le pilote dans l'orage, faire tête à tous les vents contraires. Aussi dans cette rude gymnastique de l'intelligence, l'âme humaine, en bien ou en mal, déployait-elle toutes ses richesses.

Entre toutes ces chroniques qui, la plupart, retracent sous des couleurs si vraies cette lutte incessante des partis, ces rivalités terribles des familles, en voici une qui, dans sa naïveté pittoresque, jette un lumineux reflet sur les mœurs du xiv^m siècle, siècle de tyrannie et de déchirements, où au milieu de tant d'actions criminelles on rencontre çà et là quelques-unes de ces âmes d'élite qui honorent l'humanité, parce qu'elles sont d'admirables modèles de noblesse, de générosité, d'énergie et de magnanimité.

Une haine ardente, implacable existait de-

puis de longues années entre les Montanini et les Salembeni de Sienne, et cette haine, loin de s'adoucir à mesure qu'elle s'éloignait de son origine, avait au contraire grandi de jour en jour, car de part et d'autre on se la transmettait de génération en génération comme un héritage auquel l'honneur défendait impérieusement de toucher. Cependant après une guerre d'un acharnement sans exemple qui eut ses alternatives de fortune et de revers pour chacune des deux familles, la maison de Montanini finit par être détruite presque en entier ; toutes ses possessions furent envahies, et, en 1395, il ne restait de cette maison, jadis si florissante et qui tenait un rang élevé dans le Patriciat, que deux rejetons, un frère et une sœur.

Carlo et Angelica vivaient ignorés au val de Strove, dans une humble propriété dont la valeur s'élevait à peine à mille florins d'or. Ils avaient réduit leurs dépenses aux revenus de cet étroit héritage, qui seul leur était resté du vaste patrimoine de leurs pères. Mais ils avaient trouvé dans leur tendresse fraternelle un bien qui les consolait merveilleusement des rigueurs

de la fortune, et ils s'estimaient heureux parmi les plus heureux.

Un voisin, jaloux de ce bonheur retiré, se fit une joie cruelle de le détruire. Le petit domaine du val de Strove était à sa convenance, mais n'ayant pu d'éterminer Carlo à s'en dessaisir, parce que celui-ci était bien résolu de le conserver à tout prix à Angelica, sa sœur, afin qu'elle eût une autre dot que ses quinze ans et sa rare beauté, il l'accusa lâchement d'être entré dans une conspiration avec les Guelfes et les nobles contre les Salimbeni et le gouvernement populaire. Il espérait par là se venger tout à la fois de l'obstination à ses yeux coupable du jeune Montanini, et le mettre dans l'impossibilité de conserver son patrimoine. La haine héréditaire des deux maisons donnait de la probabilité à cette accusation, qu'appuyait d'ailleurs fortement le crédit de celui qui l'avait faite, car le délateur exerçait une grande influence sur le gouvernement de la cité. C'était un plébéien appartenant à cette oligarchie roturière, soupçonneuse et jalouse qui, sous la direction des Salimbeni, s'était emparée du gouvernement cinq ans aupara-

vant et qu'on ne pouvait offenser sans le plus grand danger. Cependant on fit grâce à Carlo de la tête, mais on le condamna à une amende de mille florins d'or, et cette amende devait être payée, sous peine de mort, dans le délai de quinze jours. Toutefois le délateur fut déçu dans son espoir. Carlo, pour ne pas réduire sa sœur Angelica aux angoisses de la misère, résolut d'attendre stoïquement la mort dans sa prison plutôt que de vendre, pour y échapper, l'héritage de ses ancêtres. Il lui restait bien quelques parents maternels, mais aucun d'eux n'osa venir à son aide, pour ne pas donner prise aux soupçons du gouvernement et attirer sur soi la même ruine : les femmes seules se rendaient matin et soir auprès d'Angelica pour lui offrir des consolations et partager ses larmes.

Dans la matinée du jour fatal, Anselmo Salimbeni passant à cheval devant la maison des Montanini, remarqua cet essaim de femmes éplorées, et ce fut d'elles qu'il apprit le sort qui menaçait le dernier rejeton d'une famille longtemps rivale de la sienne. Il avait aperçu quelquefois Angelica, et subjugué par la dou-

ceur de ses yeux aux soyeuses paupières, il s'était senti entraîner vers elle par une sympathie magique et mystérieuse; mais il ne lui avait jamais adressé la parole non plus qu'à son frère Carlo : les flots de sang versés dans les querelles de leurs ancêtres étaient toujours présents à la pensée des Salimbeni comme des Montanini. Anselmo cependant, ému de compassion à cette dernière catastrophe, se rendit immédiatement auprès du trésorier de la communauté; il lui paya les mille florins de l'amende et fit envoyer au gardien de prisons l'ordre de rendre la liberté à Carlo Montanini. Celui-ci, confondu de se voir libre au moment même où il n'attendait plus que la mort, revint auprès de sa sœur qu'il trouva livrée aux angoisses les plus déchirantes. Mais bientôt une indicible joie eut remplacé le désespoir. La maison de Montanini se remplit de parents et de voisins qui venaient le féliciter. Carlo, qui croyait trouver parmi eux son libérateur, adressait à chacun des remerciements, mais tous se défendaient en rougissant et alléguaient les motifs ou les prétextes pour lesquels ils ne l'avaient point secouru. Le lende-

main Carlo alla demander des éclaircissements au trésorier de la communauté, qui lui apprit que c'était au fils des ennemis de sa maison qu'il était redevable de la vie.

Frappé de la générosité de cette conduite, Carlo Montanini ne voulut point se laisser vaincre en magnanimité par Anselmo Salimbeni. Il lui fallut employer les prières et les ordres ensuite pour déterminer sa sœur à faire sa volonté; et lorsqu'Angelica eut promis de sacrifier, pour la reconnaissance de son frère, ce qu'elle avait de plus précieux au monde, elle l'avertit aussi que, gardienne de sa dignité de femme, elle songerait ensuite à sa propre gloire, et qu'elle ne vivrait point dans le vice ou dans le déshonneur.

Deux heures après le coucher du soleil, le frère et la sœur se rendirent à la maison d'Anselmo Salimbeni. Carlo demanda à parler sans témoins au chevalier, et, ayant été introduit auprès de lui avec sa sœur, il lui dit : « Seigneur, c'est à vous que je dois la vie malheureuse qui me reste; à vous ma sœur doit son frère et son honneur. Si la fortune n'avait pas persécuté ma famille avec tant d'acharnement,

nous aurions eu l'un et l'autre quelque moyen de manifester, au moins en partie, notre reconnaissance. Mais il ne nous reste plus que nos corps et nos âmes; vous les avez sauvés, qu'ils vous appartiennent aussi; nous les remettons à votre générosité, pour que vous en usiez comme de choses qui sont à vous. »

Ayant ainsi parlé, il sortit brusquement et laissa sa sœur seule avec Salimbeni. Mais à l'aspect de cette belle jeune fille, dont la figure portait tout à la fois l'empreinte d'une douleur profonde et d'une résignation religieuse, Anselmo, le cœur tout bouleversé, sortit lui-même immédiatement. Il fit appeler les dames du voisinage et les pria d'aller tenir compagnie à la noble demoiselle, qu'elles trouveraient dans sa maison. La surprise de ces dames fut extrême à la vue d'Angelica; sa modestie et sa réserve la mettaient à l'abri de tout soupçon; mais l'inimitié des deux familles rendait inexplicable sa présence dans cette maison. Anselmo cependant avait fait assembler ses parents, et quand il en eut un grand nombre autour de lui, il fit inviter Angelica et les dames qui se trouvaient auprès d'elle à se

joindre à eux. Il pria tous ses amis, les larmes aux yeux, de vouloir bien l'accompagner; et sans leur donner aucune explication, il se rendit à la maison de Montanini, avec tout ce cortège, précédé et suivi d'un grand nombre de torches.

« Vous avez voulu me parler sans témoins, dit-il à Carlo, et moi, je vous demande d'entendre ma réponse en présence de cette honorable compagnie. La beauté ravissante et les vertus modestes de votre sœur Angelica me sont depuis longtemps connues; j'avais senti que personne ne mériterai qu'elle d'être noblement aimée. J'avais cependant toujours tenu sec et mon sentiment, et personne avant vous ne l'avait découvert. Le malheur qui vous est arrivé et le service que je vous ai rendu vous ont donné occasion de deviner ma pensée. Ne pouvant supporter de laisser une courtoisie sans récompense, vous vous êtes livré avec votre sœur à ma merci. Vous m'avez donné votre vie, votre honneur, toute votre existence. Ce don précieux, je l'accepte avec bonheur; mais il serait indigne de moi de le posséder par un titre illégitime. Si vous y consentez

donc, je prends, en présence de cette honorable assemblée, Angelica Montanini pour mon épouse bien-aimée, et j'accepte le noble Carlo son frère pour le mien, et j'entends que, dès ce moment, tous mes biens soient communs entre eux et moi. »

Les noces furent célébrées immédiatement et de la façon la plus somptueuse. Des présents splendides furent offerts par Anselmo aux conviés. La réconciliation des deux maisons rivales attira l'attention du gouvernement; on révisa le procès de Carlo; l'injustice dont il faillit être victime fut reconnue, et en lui rendant l'amende qui avait été payée, on le rétablit dans tous les droits de cité.

Sainte-Pélagie, Juin 1850.

DOLORÈS.

..... Je vous disais donc, reprit le capitaine, que le Toboso ressemble parfaitement à la description qu'en a faite Cervantès. Si don Quichotte, rondache au poingt, ne fut pas, pendant sa vie, d'un grand secours aux veuves et aux orphelins, du moins sa mémoire protégea-t-elle contre les désastres de la guerre le berceau de ses amours imaginaires. Dès que nos soldats entrevoyaient une femme aux fenêtres : « Dulcinée ! voilà Dulcinée ! » s'écriaient-ils en riant aux éclats, et cette folle gaîté rassura les habitants qui, loin de s'enfuir, comme à l'ordinaire, à la première vue de nos

avant-gardes, se rassemblèrent pour nous voir passer. Dulcinée et don Quichotte firent un lien commun entre nous et les habitants du Toboso.

Nous restâmes plus d'un mois entier cantonnés dans la Manche. La vie tout à la fois simple et agitée que nous menions avait ses charmes et ses déplaisirs. Au bivouac nous passions les longues nuits à boire des vins muscats, à nous entretenir de la guerre présente ou à écouter les interminables batailles de nos vieilles moustaches. Quelquefois un cheval, tourmenté par le froid de la rosée aux approches du jour, arrachait le piquet auquel il était attaché et venait doucement avancer sa tête auprès du feu pour réchauffer ses naseaux, comme si ce vieux serviteur eût voulu rappeler qu'il était aussi présent à l'affaire que l'on historiait. Souvent, dans un dénuement absolu, nous nous consolions par l'espérance d'un changement prochain. Étions-nous dans l'abondance ? nous nous pressions de vivre, insoucieux du lendemain. L'habitude des dangers nous faisait regarder la mort comme un des épisodes les plus ordinaires de la vie.

Lorsque nos soldats, dans une marche, reconnaissaient un camarade parmi les morts, ils disaient : *Il n'a plus besoin de rien, il a dit adieu à son cheval, il aura le temps de boire maintenant!* Sous ce dernier rapport, nous avons, nous hussards, une singulière réputation. L'infanterie, composée d'hommes froids, raisonneurs, égoïstes, grands parleurs et grands dormeurs, nous accusait d'être pillards, prodigues, ivrognes, indisciplinés en présence de l'ennemi. Accoutumés à ne dormir, pour ainsi dire, que d'un œil, attentifs sans cesse au son de la trompette d'alarme, employés à éclairer la marche de l'armée, à fouiller des ravins, à parcourir des forêts; planant comme l'aigle au milieu de l'espace, la cavalerie légère avait dû acquérir ces habitudes d'indépendance qui la rendaient plus apte au service que l'on en exigeait.

Fumant toujours pour endormir la vie, sous son large manteau, un hussard bravait tous les pays et tous les climats. Le cavalier et son cheval, habitués à vivre ensemble, contractaient de nombreux rapports de ressemblance et d'affection. Un hussard enivré poussait-il

son coursier dans des ravins, au milieu des précipices? le cheval semblait prendre l'empire sur la raison égarée de son maître : il redoublait de prudence, évitait les dangers, et, après quelques détours, revenait occuper sa place dans les rangs. Le cavalier se laissait-il aller au sommeil? le cheval ralentissait doucement le pas et ménageait son repos. Mais quand le hussard se réveillait, s'il voyait son cheval haletant, couvert de fatigue et de sueur, il jurait, pleurait, faisait serment de ne plus boire; il marchait plusieurs jours à son côté, lui donnait des espérances pour l'avenir et partageait, en attendant, avec lui, un morceau de pain qu'il avait acheté quelquefois au prix même de son sang.

..... Nous venions de quitter les montagnes noires, habitées par une colonie d'Allemands que le comte d'Olivades y établit en 1781. Aux masses de rochers suspendus sur des abîmes, aux plateaux incultes et sans végétation de la *Sierra-Morena* succédèrent les sites les plus pittoresques et les plus magnifiques. L'Andalousie est sans contredit la plus riche contrée de la péninsule. Il y a un pro-

verbe dans les Castilles et dans la Manche qui dit que *l'eau seule du Guadalquivir engraisse plus les chevaux que l'orge des autres pays*. Nous étions encore en hiver et la campagne avait cet aspect riant et animé que notre France présente à peine au temps de la moisson et des vendanges. Notre route était ombragée par de longues plantations d'oliviers aux flexibles rameaux. Des massifs d'aloës à tiges élancées, à feuilles pointues, mêlés aux amandiers, aux grenadiers, aux lauriers roses et blancs, toujours fleuris, se groupaient autour de nous. Dans le lointain, sur le penchant des coteaux, des habitations rustiques se dessinaient au milieu de bois d'orangers, rafraîchis par des sources d'eau vive. De loin en loin, près de ces *Lugar*, s'élevait un vieux palmier, comme dans les oasis du désert. Les sommets de la *Sierra-Neveda* avec ses neiges éblouissantes servaient d'horizon à ce tableau et rappelaient le souvenir de la domination des Maures, dont ils furent le dernier refuge.

On rencontre presque à chaque pas quelque empreinte ineffaçable de cette domination des races de l'Orient. Les maisons des villes

ont presque toutes des balcons mauresques, festonnés de jasmin odorant. Plus d'une église a hérité du nom de *mezquita*, mosquée; le vent qui souffle du midi s'appelle le vent de *Médine*. La *mantilla*, espèce de grand voile que les femmes du peuple portent communément et qui leur cache toute la figure, excepté les yeux, est encore un usage de l'Orient. Le *fandango*, les *seguedillas* existent en Orient comme en Andalousie. Dans quelques couvents où les anciennes coutumes se sont transmises sans aucune altération, les religieuses sont encore dans l'habitude de s'asseoir sur des nattes de jonc circulaires, sans se douter qu'elles tiennent cet usage des ennemis de leur foi. La *posada*, la *venta* ont aussi conservé leur ancienne physionomie. Ce sont des caravansérails où il n'y a de place que pour les chevaux et les mulets. Les voyageurs apportent avec eux leurs vivres et n'ont là d'autres lits que leurs manteaux. Les rues des vieilles villes sont étroites et tortueuses; on voit que ces rues, qui sont de construction mauresque, n'ont point été faites pour des voitures. Enfin, jusque dans leur manière de

faire la guerre, les paysans de l'Andalousie rappelèrent à quelques-uns de nos vieux soldats les habitudes des Arabes qu'ils avaient combattus sur les bords du Nil.

..... Le 20 mars, nous arrivâmes à Séville, et le lendemain nous entrâmes dans les monts de la *Ronda*. J'étais parti en avant avec un détachement de dix hussards pour faire une reconnaissance. Nous marchions depuis longtemps dans un chemin montueux ouvert entre deux collines boisées. De temps à autre par-taient de derrière les broussailles des balles tirées par les guérillas qui se dérobaient aussitôt à nos poursuites par des sentiers presque impraticables. Enfin, nous distinguâmes sur une plate-forme assez élevée un village à l'aspect riant et gracieux, auquel les gorges que nous allions quitter servaient d'avenue. De beaux grenadiers aux fleurs de pourpre se-maient ce séduisant paysage, que des touffes d'orangers et de citronniers couronnaient de leurs fruits dorés. Déjà nous nous réjouissions dans l'espoir de quelques heures de relâche après une marche des plus laborieuses, lorsqu'une nouvelle balle vient, en sifflant à nos

oreilles , nous désabuser cruellement de ce doux avenir de halte et de repos. Bientôt une seconde, et puis, par intervalle, d'autres la suivent. Nous nous étions arrêtés pour chercher à découvrir d'où partaient ces coups réitérés, et mes hussards juraient à qui mieux mieux contre ces brigands , ces *carajo* qui se battaient en traîtres, lorsqu'un brigadier aperçoit, le premier, sur un tertre, un Espagnol à genoux au pied d'une croix de bois noir qu'il embrassait avec ferveur. Il lance audacieusement son cheval sur la hauteur, et, par un mouvement adroit, esquivé la balle que lui envoie le vieux guérillas : c'était sa dernière. A l'approche du Français, l'Espagnol se mit à serrer la croix avec plus de force, levant au ciel des yeux brûlants, et à chaque coup de sabre qu'il recevait, il s'écriait : *Muero por Dios !* Quand il se vit entouré de tout le détachement, qui le traitait de lâche, de traître, et jouissait de ses souffrances, il nous regarda l'un après l'autre, d'un œil dédaigneux et hautain, murmurant entre ses dents d'horribles imprécations, et, quand le rôle le prit, il se roula dans la poussière et répéta, avec l'accent

du plus ardent fanatisme, son énergique
Muero por Dios !

Cependant la nuit était venue et nous nous égarâmes. Trompés par le prestige d'une obscurité douteuse, nous nous croyions toujours au bord de quelque précipice. La faim, la fatigue et surtout l'inquiétude avaient fait taire ces refrains joyeux et ces ris bruyants qui font supporter au soldat français tant de peines et de privations. On n'entendait dans le profond silence de la nuit que les piétinements sourds et les frémissements de nos chevaux qui rongeaient leur frein, impatients d'arriver et de se reposer. Enfin la lune s'étant tout à coup fait jour à travers les nuages, nous aperçûmes à quelque distance un toit d'où s'échappait une légère colonne de fumée, et bientôt nous nous trouvâmes près d'un bâtiment qui paraissait avoir fait partie d'une maison considérable dont les ruines étaient éparses sur le sol. Des pans de murailles noircies témoignaient que l'incendie avait passé par là. Cependant le temps avait déjà jeté sur ces ruines un voile de verdure qui en adoucissait l'horreur.

Les volets du bâtiment où nous espérions trouver un asile étaient fermés avec soin, et le silence profond qui régnait dans l'intérieur eût fait croire qu'il était inhabité, si une faible lueur s'échappant à travers les nombreuses crevasses des murs n'avait prouvé que quelque témoin avait survécu aux désastres dont ces lieux gardaient l'empreinte désolante.

Nous frappions depuis longtemps sans obtenir de réponse, lorsqu'une femme d'un aspect extraordinaire parut sur le seuil, éclairé par la vive lumière d'une torche de résine; sa haute taille était enveloppée d'un grossier vêtement de laine auquel une corde servait de ceinture; de longs cheveux gris s'échappaient en désordre d'un capuchon noir qui laissait à découvert un visage d'une maigreur excessive et d'une pâleur cadavéreuse. Mon étonnement devint presque de l'effroi quand, en examinant cette femme qui, à la première vue, offrait tous les signes de la décrépitude, je m'aperçus qu'elle devait avoir à peine vingt-quatre ans. Un sourire crispa ses lèvres, à l'instant où, après avoir remis nos chevaux et préparé leur litière, elle nous vit entrer dans sa

misérable demeure. A l'empressement presque joyeux qu'elle mettait à préparer notre repas, elle, pour qui sans doute notre présence devait être si pénible, j'eus le pressentiment de quelque mystérieux danger.

Ne pouvant résister au besoin de me procurer quelque lumière sur le sort de cet être bizarre, je lui demandai en espagnol comment elle avait le courage de vivre seule dans un lieu si écarté et dans un temps si peu tranquille? elle me répondit d'une voix calme :

— J'ai perdu tout ce qui m'attachait à la vie; la conservation de ma misérable existence mérite-t-elle une seule pensée? Et d'ailleurs pourrais-je désirer la protection de mes concitoyens, quand ils sont si glorieusement entraînés loin de moi pour la noble et sainte cause qui appelle toute l'Espagne à la défense de son indépendance?

A demi rassuré par la franchise de ces paroles, je m'assis à la table où était servi un frugal repas. Mes hussards poussèrent des cris de joie quand ils le virent accompagné d'une grande cruche de vin, surcroît d'abondance auquel ils étaient loin de s'attendre dans

une demeure d'une apparence aussi misérable.

Je ne partageai point cette bonne fortune, mon antipathie pour toute liqueur fermentée l'emportant même sur le besoin de réparer mes forces. Le repas fini, mon hôtesse me conduisit à une petite chambre au-dessus de celle où nous avons soupé. Mes hussards, fatigués, s'étendirent, enveloppés dans leurs manteaux, autour du foyer de la salle basse, et bientôt leur sommeil devint profond.

Deux heures s'étaient écoulées et je restais absorbé dans mes réflexions, lorsqu'une voix de femme vint résonner, douce et plaintive, à mon oreille. Elle chantait un fragment de ces nombreuses ballades auxquelles donnèrent naissance les événements de la guerre contre les Sarrasins. Le sens des paroles avait un rapport trop direct avec notre situation présente pour ne pas produire sur mon esprit l'impression la plus vive : je m'élançai du côté où j'avais entendu la voix.

— Qui êtes-vous, m'écriai-je, vous dont le chant prophétique m'avertit de ce que je dois craindre ?

— Un ennemi, répond la douce voix, mais

un ennemi fatigué de voir répandre du sang. Ouvrez-vous un passage à travers la cloison qui nous sépare, je veux vous rendre la liberté.

Le bois vermoulu céda au premier effort, et à la douce lueur du crépuscule s'offrit à mes regards une jeune fille pâle et tremblante, mais d'une beauté ravissante.

— Sauvez-moi, me dit cette angélique vision, le moindre délai peut causer votre mort.

— Je ne vous demande que le temps d'éveiller mes soldats, lui répondis-je, étonné de ne pas les avoir vus accourir au bruit causé par la chute de la cloison.

— Ils ne se réveilleront qu'au jour du jugement dernier, reprit l'étrangère d'une voix grave.

A ces mots, je me précipite sur l'escalier et j'arrive tout haletant dans la salle basse; je ranime le feu presque éteint, et à sa flamme je me convainquis bientôt, hélas! de l'épouvantable vérité. Les traits livides et défigurés de mes compagnons disaient assez qu'ils avaient péri empoisonnés. Dans mon désespoir je tirai mon épée et je proférai de terribles menaces

contre les mystérieux assassins. La jeune Espagnole, qui conservait son expression calme et mélancolique, me dit :

— La vengeance est hors de votre pouvoir, à moins que vous ne vouliez l'assouvir sur moi. Seigneur soldat, des têtes bien plus précieuses sont tombées sous les coups de vos compatriotes !

Je baissai lentement la pointe de mon épée et je répandis des larmes amères. L'inconnue, profitant de ce moment d'abattement, me saisit par la main et me conduisit vers l'escalier que nous montâmes en silence, et, après avoir gagné un balcon qui s'ouvrait sur la campagne, je me trouvai avec ma libératrice dans un sentier désert et embarrassé par des plantes sauvages.

— Je vous ai sauvé de la mort, me dit-elle, mais ma tâche n'est point finie. Un passage secret conduit à la route qui côtoie la base de la montagne : vous ne pourriez le trouver sans guide. Surtout, quand vous serez revenu près de vos frères, employez les jours que je vous ai conservés à adoucir le sort de mes malheureux compatriotes. Regardez ces ruines accu-

mulées, continua-t-elle en me montrant la maison fatale : autrefois un noble manoir s'élevait à leur place ; une famille puissante et nombreuse l'habitait. La dernière fois que les échos de la montagne répétèrent nos chants, c'étaient ceux de l'hymen. Nous célébrions les fiançailles de ma sœur aînée. Pendant que nous fêtions une union qui assurait le bonheur de Manuella , un assassinat fut commis dans les environs : un colonel français était tombé sous les coups d'un inconnu. Tout à coup une troupe armée et menaçante s'élança vers la montagne. Nos parents et nos amis se mettent en défense ; ma sœur et moi , cachées dans une grotte voisine, nous fûmes témoins du combat. Notre père, nos frères, le fiancé de Manuella , nos amis, nos serviteurs périrent sous nos yeux.

Le pillage du château succéda au massacre, et au pillage l'incendie. Deux jours s'écoulèrent ; nos ennemis, rassasiés de sang et chargés de butin, partirent enfin, et Manuella , la belle, la gracieuse Manuella sortit de la caverne les yeux éteints, ses blondes tresses subitement blanchies. Elle fit un serment ter-

rible sur les corps amoncelés de notre malheureuse famille : elle l'a fidèlement observé. Chaque victime de la barbarie des Français a déjà dix fois été vengée par les faibles mains d'une femme. Mon courage, moins affermi que celui de Manuella, recule devant un si grand nombre de meurtres. Cette nuit, ma sœur s'est aperçue de vos soupçons quand elle vous a vu ne pas toucher au vin qu'elle vous offrait, et elle est allée demander des secours à un ami fidèle qui vit à une petite distance de notre habitation. Pendant son absence, la sainte Vierge, que je prie sans cesse, m'a ordonné de vous sauver ; j'obéis à ses ordres.

A ces mots Dolorès, c'était le nom de la jeune fille, s'arrêta ; je voulus offrir mes remerciements à ma belle et infortunée libératrice ; elle avait disparu. La grande route n'était plus qu'à quelques pas. Le soleil commençait à dorer l'horizon, et la nature, à son réveil, déployait à mes regards tant de luxe et de magie, que j'aurais été tenté de prendre l'aventure de la nuit pour un songe de mon imagination en délire.

En approchant des avant-postes, je m'aper-

çus que les troupes françaises étaient en présence de l'ennemi ; je hâtai ma marche et les rejoignis au moment où l'action s'engageait. Je me jetai avec impétuosité dans la mêlée ; l'issue du combat fut fatale aux Espagnols. Entraîné à leur poursuite, je me trouvai bientôt loin de la montagne qui avait été si funeste à mes braves camarades.

La beauté de Manuella et de Dolorès, filles du noble comte d'Alméda, était célèbre dans toute l'Espagne, et l'histoire tragique de leur mort supposée était le sujet de tous les chants populaires. Quelques-uns de ces lais plaintifs tombèrent entre mes mains ; je n'en avais pas besoin pour conserver le souvenir des deux sœurs ! L'image de Dolorès planait sans cesse devant mes yeux ; j'associais cette douce et belle créature à tous mes plans futurs de félicité ; mais bien souvent, au milieu de mes tendres rêveries, je tressaillais, croyant voir la figure sévère de Manuella s'interposer, comme un spectre menaçant, entre moi et l'objet de tous mes vœux et de toutes mes espérances. J'aimais à me persuader que l'influence d'un amour subit avait engagé Dolorès à

me sauver la vie ; je souriais au motif qu'elle avait prêté à cette action , et l'ordre de cette aimable fille me paraissait une ruse pudique dont la jeune espagnole s'était servie pour voiler ses sentiments secrets sous le spécieux prétexte d'obéir à la voix de la Vierge. J'éprouvais le besoin irrésistible de l'arracher à l'horrible situation où elle était placée, et je ne savais comment atteindre mon but, lorsque les hasards de la guerre vinrent me fournir l'occasion que je désirais avec tant d'ardeur. Mon régiment fut stationné dans le voisinage des deux sœurs, et, sous l'habit d'un muletier andalous, la résille ondoyante et la veste à boutons d'argent, je m'aventurai à m'approcher de leur demeure.

Prenant la même route que j'avais suivie à ma première excursion, la montagne, la forêt, l'avenue de lièges, le jardin dévasté, la maison ruinée se montrèrent tour à tour à mes yeux et ramenèrent dans mon cœur le souvenir cruel de la soirée désastreuse que j'avais passée. Je croyais voir m'apparaître encore les figures décomposées de mes braves husards étendus sur le sol, où ils avaient cru

trouver un repos passager et où la mort les avait fixés pour toujours. Toutes mes facultés étaient absorbées dans cette triste méditation, quand tout à coup je fus rappelé à moi-même par la douce voix qui une fois déjà s'était fait entendre pour m'arracher à une mort certaine. Mes regards étonnés se portent sous un dôme de feuillage où je vois Dolorès agenouillée devant une croix surmontée de l'image de la Vierge. En un instant je fus près d'elle, et, avec la confiante vivacité de mon âge et de notre nation, je lui jure, dans les termes les plus passionnés, un amour et une constance éternelle. Elle m'écouta d'abord avec une apparente tranquillité, mais elle n'eut pas plutôt compris la véritable signification de mes paroles que, s'élançant vers la croix, qu'elle serra contre son cœur, et me jetant des regards de mépris et de colère, elle s'écria :

— Si je n'avais pas juré de ne plus répandre le sang, tout le tien, audacieux étranger, coulerait au pied de cet autel outragé ; retire-toi, et ne juge pas la fille du noble comte d'Alméda d'après les folles espérances qui

t'ont ramené dans ce lieu.

Elle dit et disparut. Je restai comme pétrifié à l'endroit témoin de mon humiliation, et, quoique sans espoir de faire consentir Dolorès à changer son effrayante solitude pour une vie de luxe et de plaisir, je fus long-temps avant de me résoudre à suivre les conseils de la prudence et à m'éloigner d'un lieu où j'avais tout à craindre de la vengeance que je venais de provoquer, et dont je ne connaissais que trop les terribles effets.

L'image de Dolorès occupa long-temps mes rêveries ; sa beauté, ses nobles sentiments, sa triste histoire ne pouvaient, ne devaient point être oubliés. Une troisième fois je revis la montagne ; j'y trouvai un tombeau : une croix de bois marquait la place où reposait une des plus belles, une des plus aimables fleurs de la monarchie espagnole.

Sa sœur, sous l'habit d'un soldat, avait rejoint les guérillas.

RACHEL.

Quand le fils de Marie, sur le tertre nu du Golgotha demanda, épuisé de lassitude, quelques gouttes d'eau pour rafraîchir ses lèvres, Ahasvérus, avec une lâche dérision, lui présenta au bout d'un roseau une éponge imbibée de fiel et de vinaigre. Cette action infâme le fit maudire de Dieu, qui attacha à ses pieds la fatigue d'une course éternelle; et depuis lors, repoussés de partout, le Juif-Errant et ceux de sa race ont toujours vécu en dehors de la communauté des hommes, et se sont retranchés dans le cercle chaque jour plus restreint de leur *nationalité*. En France, un édit de

Louis XVI les admit dans la grande famille, où ils purent acquérir les vertus sociales dont ils étaient dépourvus, alors que méprisés et opprimés à cause de leur religion, ils avaient à défendre leurs richesses et leur vie contre l'intolérance et l'absurde despotisme du moyen-âge. Cependant ce que la loi fit pour eux ne fut point ratifié par nos mœurs, et les juifs continuèrent à être considérés comme les parias de la civilisation. Il faut le dire aussi, leur émancipation, formulée dans nos codes; ne leur a point fait oublier Moïse, tout comme les vexations auxquelles ils étaient sujets, les taxes, les avanies ne leur faisaient pas jadis oublier leur religion. Ils se sont immobilisés, pour ainsi dire, dans leur insociabilité, et, à très peu de chose près, ils sont encore maintenant ce qu'ils furent autrefois.

Dans une petite maison de la plus chétive apparence vivait, à Avignon, il y a quelques années, un vieux juif que l'on disait aussi riche que son aïeul Salomon. Il ne possédait cependant ni propriétés, ni rentes sur l'Etat. On eût dit que, austère observateur des lois mosaïques, ou plutôt d'une coutume traditionnelle, et se

appelant sans cesse que sa *nation* avait été battue jusqu'à ce jour de tout le vent des misères humaines, il voulait se tenir en garde contre l'exil et la confiscation, et prêt, à la première menace, à fuir avec son or. Rachel, sa fille unique, était la plus belle de toutes les juives qui allaient au temple le vendredi soir, dès que la première étoile avait brillé au firmament. D'origine portugaise, comme presque tous ses corréligionnaires du midi de la France, on aurait dit au feu de ses prunelles, qui eût embrasé un cœur d'anachorète, à sa luxurieuse chevelure qui se déroulait noire et luisante comme du jais sur la peau chaleureuse et dorée de ses épaules, qu'elle avait reçu le jour sous le ciel brûlant de la Judée. C'était une ravissante créature toute pétrie d'azur et de lumière. La vie semblait voltiger poétique et fleurie autour de cet aimable enfant, comme la phalène étincelante autour d'une fleur aux parfums printaniers.

Rachel, pour plaire à son vieux père, vivait dans un complet isolement. « Quel besoin as-tu de te montrer, lui disait d'ailleurs le bon vieillard? Tu es promise à ton cousin Eliezer;

il est si bon, Eliezer, et tu es si belle, ma Rachel, qu'il te faut lui garder avec un soin religieux la primeur de tes grâces modestes et les parfums de ta beauté. »

Et le vieillard, pour apaiser la flamme muette qui consume lentement un cœur de jeune fille, accablait sa Rachel de caresses paternelles et de bijoux splendides. Mais, hélas ! à quoi lui servait d'enlacer son col d'ivoire dans un collier de topazes et de rubis, de mêler des diamants à ses cheveux pour se regarder dans un miroir, ou exciter l'admiration monotone d'une vieille gouvernante ou de quelques amis de son père qui venaient le visiter le jour du sabbat. Cependant lorsqu'au temple elle était à la tribune réservée aux femmes, et qu'elle était entourée de ses jeunes compagnes, elle soupirait de sa réclusion et du sort qui lui était promis. L'une disait à son oreille :

— Ce soir, je vais au bal ; je danserai avec mon ami.

Le nom de cet ami était prononcé d'une voix tendrement émue, et ce nom était chrétien. Une autre l'entretenait de ses souvenirs d'amour et de gaieté. Une troisième l'initiait

naïvement au doux mystère d'une liaison à venir. Son vieux père ne lui avait point dit qu'elle vivait au milieu d'impies et de mécréants ; certes il n'avait point poussé jusque là l'intolérance, mais seulement qu'elle était juive, et qu'un homme de sa religion devait seul faire battre son cœur et la nommer sa compagne pour la vie. Et à travers les grilles de la tribune Rachel promenait avidement ses regards sur tous les jeunes hommes qui étaient rassemblés au-dessous d'elle, mais aucun d'eux n'était dans le secret de cette âme candide et passionnée ; c'est avec un désespoir stérile qu'elle interrogeait leur muette physionomie ; il n'était point là cet esprit sympathique qui entendit sa pensée, ce cœur parent du sien, comme dit le poète. La pauvre enfant sentait en elle une précieuse flamme, une lumière adorable qui se consumait obscurément sous le boisseau, et dont elle ne pouvait faire jaillir les rayons.

— Oh ! sans doute, se disait-elle, mon cousin Eliezer ne ressemble à aucun des jeunes hommes qui sont ici.

Et cette idée l'arrachait un moment à ses

douloureuses préoccupations. Un jour, son père et sa vieille gouvernante étaient sortis. On sonne, elle ouvre, et un étranger se présente. C'était un jeune homme d'environ trente ans, de la tournure la plus distinguée, d'une physionomie noble et expressive. Il avait le sourire à la bouche, mais on voyait qu'une pensée sérieuse et profonde pouvait germer dans cette tête et effacer le sourire de ces lèvres vermeilles. En effet, en voyant Rachel, il s'arrêta, d'abord immobile, ensuite il s'approcha d'elle dans une attitude pleine de respect et de timidité; et Rachel comprit tout de suite que, ne s'étant pas attendu à la trouver, il allait changer de manières et de langage.

Si c'était mon cousin Eliezer, se dit-elle !

Ce n'était pas lui, c'était le vicomte Elzéar de Lasours qui, arrivé à la virilité après une adolescence négligée et paresseuse, n'aspirait qu'à jouir de la vie et de ses plaisirs. Dépensant follement une fortune considérable, et ne pouvant plus tirer d'argent des fermiers de son père, il venait en demander au vieux juif Jacob, qui se vengeait, par l'usure, des persé-

cutions que nous autres gentils avions fait subir à sa race. La jeune fille rougit, le vicomte comprit instinctivement ce que sa démarche pouvait avoir de pénible pour Rachel. Il se fit entre eux un échange de pensées subit, il traitait le père en usurier. Ils s'entendirent, parce qu'ils s'aimaient. Le bruit du monde n'avait pas tellement étourdi Elzéar, qu'il n'eût pu quelquefois descendre en lui-même et gémir sur la solitude de son cœur. L'amour lui apparut alors comme une affection pudique et mystérieuse, comme une pure et radieuse réhabilitation. Il assista, muet et impassible, à la démolition complète de son passé, et réfugia ses espérances dans le cœur de Rachel. Il avait pris sa main qu'il baisait chastement en silence, il suivait du regard tous ses mouvements, il s'enivrait de son haleine; à travers le tissu de sa robe il épiait les battements de son cœur. Rachel n'avait rien dit; mais ses yeux languissants, mais son sein agité, mais le tremblement de sa main l'avaient trahie. Elzéar s'élança dans ses bras amoureux, et le front immaculé de la jeune fille se courba sous le regard passionné de son amant.

Au même instant, la porte s'ouvre de nouveau, et le vieux Jacob se présente suivi d'un jeune homme aux cheveux roux, au regard douteux, à la démarche embarrassée : c'était Eliezer.

— J'ai trente mille francs du côté de ma mère; dans six mois je serai maître de ma fortune et libre de mes actions. Mon père, dont je suis le fils unique, ne s'opposera point à ma volonté. Votre fille est pure et vierge; je l'aime, que m'importe sa religion; elle la suivra : oh ! je vous en conjure, donnez-moi votre fille.

— Vous êtes chrétien, dit le vieux juif.

— Voyez sa main qui tremble dans la mienne; voyez les pleurs qui coulent de ses yeux; elle ne m'a rien dit; à peine si j'ai parlé; mais, je le sais, votre fille m'aime; donnez-moi votre fille.

— Vous êtes chrétien.

Elzéar se retira en adressant à Rachel d'ineffables adieux. Il avait parlé avec tant de conviction, que Jacob, éperdu, se jeta sur sa fille avec de douloureux sanglots.

— Eh bien ! Rachel, eh bien ! ma fille, abandonneras-tu sans pitié ton père, ton vieux

père, qui donnerait sa vie pour t'épargner une larme? Rachel ne répondit rien; elle pensait à ce noble jeune homme qu'elle n'avait vu qu'un moment, et qui était déjà le maître de sa destinée; qui avait parlé pour elle, et qui avait deviné si juste qu'elle approuvait toutes ses paroles.

Le cousin Eliezer voulut se mêler à cette scène, mais Rachel le salua froidement et se retira.

Quelques jours après, tout le voisinage fut en émoi. La belle juive avait déserté le toit paternel. Elzéar la conduisit, radieux comme un fiancé, à son père. Mais le comte de Las-cours, quoique grand partisan de la philosophie voltairienne, accueillit son fils par une malédiction formulée en style de dominicain. C'était un esprit fort, qui s'égaya longtemps avec Voltaire et les encyclopédistes, aux dépens du clergé catholique; et quoique tenant fort à ses armoiries, il eût pu tolérer que son fils s'encanaillât avec une roturière au gousset bien garni; mais avec une juive, Raca!

Le vieux gentilhomme n'eut pas longtemps à gémir; la mort vint apaiser les scrupules de

sa conscience ; et un beau jour on vit s'arrêter devant la porte de Jacob un carrosse armorié. C'était la comtesse de Lascours qui venait voir son père. Le vendredi suivant, M^{me} la comtesse reprit au temple sa place accoutumée. Elle est heureuse. Son cousin est en quête de quelque jolie catholique, assez indulgente pour fermer les yeux sur sa tâche originelle. Quant au vieux Jacob, il dit que l'abomination de la désolation est dans Sion, et que des mariages assortis de cette façon ajournent indéfiniment la venue du Messie.

Paris, janvier 1829.

JACQUES L'INNOCENT

Dans une de ces excursions, tout à la fois philosophiques et hygiéniques que j'ai l'habitude de faire, chaque printemps, aux environs de Paris, je me trouvais, par une splendide matinée de septembre, assis devant la porte d'une petite auberge de Lieursaint. Les joues enflées, les lèvres et les narines dilatées, je me laissais aller au charme insouciant des nuages capricieux qui s'élevaient de mon *écume de mer*, lorsque l'aigre fausset d'un violon vint m'arracher soudainement à ma molle quiétude. C'était une noce villageoise qui s'acheminait lentement vers l'église. La mariée avait une de ces belles figures sur lesquelles on croit lire une destinée

mélancolique; son front portait l'empreinte de la douleur et de la résignation. Elle tenait fixés à terre ses grands yeux bleus voilés de longues paupières pleines d'ombre et de recueillement. Ce n'était pas la timidité de la jeune vierge qui s'avance à l'autel, toute rouge de pudeur et frissonnante de désirs : c'était l'humilité d'une pauvre fille qui a une faute à expier, et qui l'expie en plein soleil. Il est vrai de dire que sa taille souple et déliée avait pris un développement qui n'est pas trop de mise un jour de cérémonie nuptiale. Cependant il y avait dans sa physionomie, dans son maintien, dans tous ses mouvements, une candeur native, une grâce pudique, en désharmonie complète avec le contour indiscret d'une taille qui ne révélait que trop que l'amour avait détaché plus d'une fleur de sa couronne virginale. Mais comme pas un seul mot de blâme, pas une de ces railleries piquantes dont le monde ne se fait faute en pareille circonstance ne vint à mon oreille; comme, au contraire, je ne recueillis que des témoignages d'affectueuse sympathie pour les jeunes époux, je me reprochai ma supposition défavorable à

innocence de la jeune fille.

Un vieillard à cheveux blancs lui donnait gravement la main. Venait ensuite le fiancé, conduisant une vieille femme infirme. C'était un grand jeune homme, d'une figure pâle et malade. Il marchait en regardant à droite et à gauche, avec un de ces airs vagues et indécis rendus avec tant de vérité par les peintres de l'école flamande.

En rentrant, je questionnai mon hôte, car cette fête nuptiale, empreinte d'une tristesse inaccoutumée, avait excité ma curiosité. Je le priai de me raconter l'histoire de ce jeune couple, et c'est ce qu'il s'empressa de faire de la meilleure grâce du monde.

Jacques avait près de quatre ans quand sa mère mourut. Elle était si pauvre qu'elle fut enterrée aux frais de la paroisse. M. le curé, qui était un digne prêtre, un homme suivant les apôtres, prit soin du petit orphelin, et, sous son aile paternelle, Jacques grandissait que c'était merveille. Mais bientôt on crut s'apercevoir que le ciel l'avait déshérité de cette intelligence, présent splendide, que Dieu, dans sa munificence, donna à sa créature favorite.

A douze ans, son absence d'attention pour tout ce qui se passait autour de lui, sa persistance à répondre à toutes les questions qu'on lui adressait par quelques mots incohérens ou seulement par quelques grognemens gutturaux, confirmèrent, hélas ! les craintes que l'on avait conçues, et dès lors il fut bien constaté que Jacques était dans un état complet d'imbécillité.

Que la nature est cruellement bizarre en ses caprices ! Elle a fait l'homme roi de la création ; elle l'a façonné pour qu'il marchât la tête haute et levée vers le ciel, — et puis elle jette à la vie, çà et là, quelques ébauches imparfaites, quelques êtres inachevés de cette espèce privilégiée, et elle leur fait une pire condition que celle du dernier des animaux !... Le polype, attaché à son rocher, vit de sa vie retirée ; mais il en jouit dans toute sa plénitude : c'est un être achevé, lui !... Mais l'idiot ! idée affreuse et qui fait murmurer le cœur ! l'idiot ne saurait même prolonger de quelques jours son existence toute végétale sans la sollicitude de la société, à laquelle cependant son infirmité n'inspire que dégoût et répugnance.

A quelque temps de là, le vieux curé mourut.

Mais sa charité pour le malheureux orphelin qu'il avait adopté lui survécut. Il lui laissa une petite rente, suffisante pour le dispenser de partager le pain des pauvres de la paroisse.

Comme l'arbuste étiolé soustrait à la douce influence du soleil, la vie de Jacques s'écoulait solitaire et flétrie dans le sommeil de son intelligence. Jamais on ne voyait en lui un élan de gaieté, un éclair d'imagination. Il n'avait ni inclinations vicieuses, ni penchants impétueux, ni puissantes émotions. Indifférent à tout, son unique occupation était de s'amuser avec des cailloux blancs qu'il allait ramasser au bord de la rivière. Lorsqu'il passait en musant dans le village, il se voyait bientôt entouré d'une troupe de petits garçons qui s'attachaient aux pans de sa longue veste, en poussant des cris de joie, et qui lui faisaient impunément une foule de niches; car jamais il ne lui vint dans l'idée d'abuser de sa force pour se venger des tours qu'on lui jouait. Insensiblement on s'habitua aux manières du pauvre innocent (c'est le nom qu'on lui donna). Tout le monde l'aimait à cause de la douceur

inaltérable de son caractère. Les vieilles femmes surtout lui avaient voué une affection toute particulière; c'étaient elles qui le protégeaient lorsqu'il était en butte à des railleries un peu trop prolongées. Elles se faisaient un plaisir de l'employer pour leurs petites commissions de ménage, et vraiment Jacques s'en acquittait presque aussi bien que le chien intelligent que l'on a savamment dressé pour ces espèces de corvées domestiques.

Parmi les enfants de son âge, il en était un que Jacques paraissait aimer par dessus tous les autres. C'était la petite Louise, fille unique d'un des fermiers les plus aisés de la contrée. On aurait cru parfois que Jacques avait retrouvé sa raison, tant il se montrait ingénieux à lui plaire en toutes choses, à satisfaire tous ses caprices enfantins. Un jour, c'est un nid de fauvettes qu'il va lui dénicher dans le plus épais feuillage; une autre fois, c'est un gros bouquet de belles fleurs qu'il va cueillir au pré, ou bien encore c'est un panier de jonc qu'il a la galanterie d'emplir de cailloux blancs.

En grandissant, Jacques devint un fort beau garçon; mais son esprit resta toujours le

même. Il était condamné à emporter dans la tombe sa dégradation originelle: l'idiotisme est incurable. Cependant, un certain jour il lui arriva de faire preuve d'un courage et d'un sang-froid dont on ne l'aurait jamais cru capable. La petite Louise, en folâtrant avec ses compagnes au bord de la rivière, tomba dans l'eau. Le péril était imminent, car resserrée en cet endroit par les ais d'une écluse, la rivière était des plus rapides, et la grande roue du moulin n'était qu'à quelques pas. Ce ne fut qu'un cri de toutes parts, tout le monde la croyait perdue. Mais avec cet instinct protecteur du dogue de Terre-Neuve qui s'élançe dans l'abîme pour sauver le voyageur enseveli sous un éboulement de neige, Jacques s'était précipité à l'eau, et avant même qu'on eût remarqué son action, il avait ramené l'enfant au rivage et l'avait déposée toute ruisse-lante et à demi-morte dans les bras de sa mère. Réchauffée par les caresses maternelles, lorsque Louise ouvrit les yeux, on lui fit connaître son sauveur. Il était là debout, stupide devant elle. Louise lui prit la main, et le regardant avec un de ces longs regards où

l'âme se reflète toute entière, elle se mit à sangloter. Jacques tressaillit d'émotion. Cette molle pression de main, ce regard compatissant et ces larmes amies semblèrent avoir réveillé mille échos endormis dans la solitude de son cœur. On eût dit qu'un monde nouveau venait de lui apparaître; il levait au ciel des yeux brillant d'un feu inaccoutumé; son front était tout rayonnant d'amour et d'intelligence. Mais, hélas! ce ne fut qu'un éclair. Peu à peu sa raison retomba dans un apathique sommeil, et sa mémoire ne parut garder aucun souvenir de ce qui venait de se passer.

A seize ans, Louise était la plus jolie des jeunes villageoises qui eussent jamais foulé les vertes pelouses de Lieursaint. Elle était belle de cette beauté naïve d'une charmante fleur qui commence à s'épanouir. Son front était doux et blanc comme un duvet de cygne, et sa taille élancée comme un bel épi au moment de la moisson. Elle faisait l'orgueil et la joie du village. Tous les garçons aspiraient à lui plaire; celui d'entre eux qui, le premier, la rencontrait le matin, regardait cette rencontre comme un présage de bonheur.

Mais Louise fermait l'oreille aux fleurettes des galans, et Jacques était le seul dont elle voulût accepter les soins et les petits cadeaux. On le regardait comme un être tout à fait sans conséquence. Le père Girard voyait avec plaisir sa fille éconduire successivement l'un après l'autre tous les soupirans qui se présentaient à elle; sa ferme était une des plus considérables des environs, et il ne voulait pour gendre qu'un homme dont la fortune égalât au moins la sienne.

Les choses en étaient à quand arriva la fête patronale de Lieursaint; une foule d'étrangers y accoururent comme de coutume. De ce nombre fut un jeune officier dont le régiment tenait garnison dans le voisinage. Sa croix d'honneur, son brillant uniforme, et par dessus tout, ses manières élégantes, ses dehors fleuris, eurent bientôt tourné la tête à toutes les jeunes filles du village. Mais parmi elles, le jeune homme n'en avait remarqué qu'une: c'était Louise. La simplicité des mœurs villageoises lui facilita les moyens de faire promptement connaissance avec elle.

Il lui adressa ses hommages avec ses ma-

nières étourdies qui caractérisent le soldat français. Un soir qu'il l'avait priée pour la danse, au moment où il lui présentait sa main, voilà que Jacques le prévient et va prendre gravement la main que Louise tendait de son côté à l'officier. Tout le monde se prit à rire ; mais l'officier, qui ne le connaissait pas, repoussa Jacques rudement. Le pauvre garçon se retira plein de tristesse ; son visage s'était couvert d'une pâleur extraordinaire. Il quitta la danse en jetant sur Louise un inexprimable regard d'amour et de mélancolie. Tout venait de s'éclaircir.... Jacques aimait, et sa passion le dévorait en silence. Il aimait, le malheureux, et sans savoir le dire. Les regards n'arrivaient point à ses yeux, les paroles à ses lèvres ; sa voix était inhabile à traduire son cœur.

Le jeune officier prolongea son séjour à Lieursaint. Le matin, le soir, à toutes les heures du jour il voyait Louise. Il était plein de la ferveur du jeune âge, et s'enflammait aux feux qu'il voulait allumer. Sa bouche avait des paroles magiques et vibrantes au cœur. Louise ne résista point à la séduction ; elle l'aima presque à l'insu d'elle-même. Il est des

moments où l'âme d'une jeune fille est disposée de façon qu'il suffit de peu d'instance pour la gagner, comme la fleur à peine éclose se penche mollement sur sa tige fragile, prête à abandonner ses parfums au premier zéphir qui vient la caresser de son souffle.

La figure mâle de son jeune adorateur, l'éclat de son habit militaire pouvaient d'abord avoir charmé ses yeux, mais ce n'était point ce qui avait captivé son cœur. Elle ne songeait point aux distinctions de rang et de fortune ; c'était la différence qu'elle remarquait entre sa raison, ses manières et ses mœurs et celles de la société à laquelle elle était accoutumée, qui grandissait son amour à ses yeux. Dans l'attitude d'une joie silencieuse, elle écoutait religieusement chaque mot qui tombait de ses lèvres, et une délicieuse extase prêtait à ses joues des couleurs éclatantes. Si, dans son admiration naïve, elle hasardait sur lui un timide regard, c'était en rougissant et en souriant tour à tour dans l'embarras charmant de la pudeur et de la joie naturelle à une jeune fille. Louise était heureuse ; elle ne regardait pas dans l'avenir ; l'amour l'environnait d'un

mirage perpétuel de séductions.

On ne fut pas longtemps sans remarquer l'intimité qui venait de s'établir entre eux ; mais pas une seule de ses compagnes ne se montra jalouse du bonheur que promettait à Louise son union avec le jeune officier, car personne ne croyait qu'il pût y avoir un homme capable de tromper une jeune fille aussi sage et aussi aimable que Louise ; et la mère, dans son aveuglement, remerciait déjà le ciel du sort brillant qu'il préparait à son enfant. Jamais elle ne la questionnait, lorsque Louise rentrait le soir plus tard qu'à l'ordinaire ; elle la baisait au front, heureuse de voir briller dans ses yeux l'amour et l'innocence. Une fois, cependant, la longue absence de Louise inquiéta péniblement sa mère. Décidée à lui faire quelques remontrances ; elle la vit paraître, lentement reconduite par le pauvre innocent. Ses artères palpitaient, sa tête était troublée, ses mains étaient brûlantes, elle était dévorée par la fièvre.

A compter de ce jour, Louise parut tout à fait changée ; les roses de la santé ne coloraient plus ses joues. Ses beaux yeux, bordés

d'un cercle de plomb, semblaient enfoncés dans leur orbite. Si elle apportait à ses occupations la même ardeur et le même zèle, rien ne pouvait la distraire de la tristesse qui la consumait. La saluait-on, ses genoux semblaient fléchir sous le poids de la honte ; lui parlait-on affectueusement, des larmes étaient toute sa réponse. En butte à un pressentiment indéfinissable, épuisée par les cris de ses remords, elle vint un soir se traîner aux genoux de sa mère, arrachée trop tard à sa sécurité, et lui fit, d'une voix éteinte et entrecoupée par des sanglots, l'aveu déchirant de sa faute. Affaiblie par l'âge et le chagrin, sa mère la reçut dans ses bras, et pleura avec elle.

— Oh ! ma fille, lui dit-elle, plus que toi je suis coupable... Mon aveuglement... ton inexpérience... Oh ! si ton père savait !...

Et une seule pensée vint ranimer le courage de cette pauvre mère, l'espoir de voir sa fille unie avec son séducteur ; mais cette illusion ne dura guère. La famille du jeune homme avait trop d'orgueil pour consentir jamais à une telle mésalliance. Le jeune officier lui-même n'avait nulle envie d'épouser la fille

d'un paysan, et il avait eu la cruauté de faire sentir à Louise qu'il n'avait jamais été question entre eux de mariage.

— Je t'aime, ma chère amie, lui avait-il dit, et ne t'abandonnerai jamais; mais ne me demande pas autre chose. Louise était restée muette de surprise; car, ajoutant une foi entière aux serments de son amant, elle ne concevait pas comment il pouvait la trahir en l'aimant, et la livrer à la honte d'elle-même, et au mépris des autres. Dans leur dernière entrevue, il lui avait même juré de ne plus la revoir, si elle osait encore l'importuner de sollicitations inconvenantes.

Cependant pour obéir à sa mère, Louise va tenter un dernier effort. D'un pas tremblant; elle s'achemine vers le moulin, lieu ordinaire de leur rendez-vous. La nuit était venue; un froid vif et piquant couvrait la terre d'un vaste manteau de givre; une brise du nord sifflait à travers la chevelure des saules et des peupliers, et chassait dans les airs d'épaisses vapeurs grisâtres, tantôt roulées en masse; comme des montagnes mouvantes, tantôt sveltes et allongées, comme des bandes d'oi-

seaux de nuit. Quelques étoiles scintillaient au firmament à travers les crevasses des nuages. L'officier était debout, appuyé contre un arbre; ce n'était plus l'amant passionné, le sourire sur les lèvres, dont les bras s'ouvraient autrefois pour la serrer contre son cœur. Dieu! comme il était pâle ce soir-là, comme son œil reluisait d'un éclat fauve!... Louise s'avança timidement et avec une modestie suppliante, lui parla de son amour et de l'enfant qu'elle portait dans son sein; elle lui peignit ses tourments et l'anxiété de son âme; elle lui apprit que sa mère, instruite de tout, *exigeait* qu'il l'épousât.

— Que je t'épouse, lui répondit-il en riant; mais ta mère est folle; mais tu es folle, Louise! Que je t'épouse! dis-tu? mais ce serait m'exposer à la colère de ma famille et à la risée du monde.

Louise l'écoutait haletante, les yeux saillant de leurs orbites, la gorge sifflante, sans pouvoir interrompre d'une parole, d'une exclamation. Elle se tordait les mains dans un paroxysme de désespoir... Et voilà que tout à coup un grand fantôme, sorti de je ne sais où, se

dresse de toute sa hauteur en face du séducteur, et entre eux deux s'engage une lutte terrible, à la suite de laquelle la rivière ouvrit son gouffre béant à un corps tout meurtri qui vint s'y abîmer avec un fracas épouvantable. L'eau bouillonna longtemps plus écumante sous la roue du moulin ; mais peu à peu elle reprit son cours accoutumé, avec son doux murmure, parmi les joncs et les nénuphars.

Et de ce moment l'officier ne reparut plus à son régiment ; et on ne le revit jamais plus au village de Lieursaint.

Louise fut transportée mourante chez sa mère dans les bras du pauvre innocent.

La taille de la pauvre fille la trahit bientôt ; sa honte ne fut un mystère pour personne, excepté pour son vieux père, qui ne vit rien ou ne voulut rien voir. Jugée avec sévérité par ceux qui, peu auparavant, lui avaient témoigné la plus vive amitié, elle supporta tous les outrages avec résignation. Cependant aucun jeune homme ne put se résoudre à blesser, par quelque parole indiscrète, l'infortunée Louise, qui d'ailleurs, triste et confuse, faisait un détour pour ne pas les rencontrer. Les jeu-

nes filles passaient, il est vrai, près d'elle sans la regarder, mais aucune d'elles ne se permettait la plus légère offense. Les mères de famille, qui naguère l'offraient pour modèle à leurs filles, la citaient à tout propos comme le triste exemple de la séduction, pour les prémunir contre un semblable malheur.

Hélas ! la main de Dieu voulut s'appesantir encore sur cette pauvre famille. Dans un orage terrible qui éclata sur Lieursaint, le feu du ciel incendia leur ferme et leur moisson. Tout le monde regarda cette calamité comme une punition de la faute de Louise.

Et un soir que le vieux fermier ruiné revenait de travailler aux champs, il se vit accosté par Jacques qui lui dit :

— Père Girard, ta petite m'aime ; je l'aime bien aussi, la petite Louise... ; veux-tu me la donner ? Tu ne veux pour gendre qu'un homme riche, dit-on ? mais je suis riche, moi ! n'ai-je pas ma rente du curé ? Et puis, je sais travailler maintenant ; j'ai de bons bras, et je rebâtirai ta ferme.

Le vieux fermier lui prit la main qu'il serra avec cordialité dans les deux siennes, et, après

l'avoir regardé longtemps avec des yeux remplis de larmes :

— Pauvre innocent ! lui répondit-il, tu veux ma fille ! eh bien, elle est à toi, si elle t'aime.

Et Jacques, tout rayonnant, s'en vient trouver Louise.

— Louise, lui dit-il, en lui mettant au doigt un anneau d'or, c'est l'anneau de ma mère ; ce sera le tien, n'est-ce pas ? Ne faut-il pas un père à l'enfant que tu portes ?

Et le mariage de Jacques et de Louise fut conclu par respect pour le vieux fermier, qui n'aurait pas survécu au déshonneur public de sa fille.

Voilà l'histoire qui me fut racontée : elle est simple et telle qu'on en dit souvent. Cependant elle m'avait ému. Je partis, pénétré d'admiration pour le pieux dévouement de l'idiot.

En revenant de Montbar (car cette fois je poussai jusque là mon excursion), ayant depuis long-temps à cœur de saluer le berceau de l'histoire naturelle où autrefois Jean-Jacques était venu se prosterner, je fis une nouvelle halte au village de Lieursaint pour m'en-

quérir de l'idiot et de Louise.

— Louise, me dit-on, est morte quelques jours après son mariage, en mettant au monde deux jumeaux jolis comme des anges. Jacques ne ramasse plus de cailloux blancs, on ne le voit plus muser dans le village; mais il travaille nuit et jour pour nourrir le père, la mère et les enfants de sa Louise qu'il pleure, pleure à faire saigner le cœur!

Pauvre innocent! le ciel ne t'a pas tout à fait abandonné. S'il t'a fait pauvre d'esprit, il t'a donné le génie du cœur, et comme dit naïvement M^{me} de Sévigné: Ce qu'il est heureux de posséder avant tout, *c'est une bonne et belle âme.*

Paris, octobre 1831.

BÉATRIX

C'était vers l'an de notre Seigneur 1312. Avignon, cette ville aux doux loisirs, aux mœurs simples et polies, venait de se voir transformée par le séjour des papes en une ville d'intrigue et de débauche, étourdissante de fêtes et de spectacles, se livrant à la merci des aventuriers et des courtisanes qui se pressaient à flots dans son étroite enceinte. La corruption était partout : sous l'habit grossier de l'artisan comme sous la pourpre fastueuse du cardinal. Toute originalité, toute saillie, tout relief avaient disparu sous le stigmaté uni-

forme d'une débauche sans voile et sans pudeur. Au milieu de ce tourbillonnement fanatique, un jeune homme cependant était parvenu encore à s'attirer tous les regards pour le luxe inoui de ses débordements. C'était un Florentin que la lutte sanglante des Guelfes et des Gibelins avait rejeté de sa patrie à Avignon. Présenté à la cour de Clément V par Brunissenda de Foix, femme de Hélie de Talleyrand VII, comte de Périgord, il avait reçu l'accueil le plus flatteur. Il est vrai de dire qu'il ne pouvait paraître sous de plus heureux auspices, la comtesse ayant toute puissance sur l'esprit du pontife gascon, moult goulu, dit la chronique, du péché mignon de la chair. Et l'on rapporte à ce sujet que, lorsqu'elle avait une grâce à obtenir, elle avait le soin coquet de placer sa requête entre deux seins d'une blancheur miraculeuse. Aussi cette noble dame était-elle plus coûteuse à l'épargne papale que tous les secours à envoyer en terre sainte pour la conquête du saint-sépulcre.

Le jeune florentin avait nom Fabio. Il y a quelques jours encore, ce n'était qu'un enfant frêle et timide, dont le cœur vierge n'avait

battu que sous les caresses de sa mère. Mais à peine eut-il passé le seuil du palais pontifical, qu'il se hâta bien vite de dépouiller ses mœurs natives, comme on fait d'un habit dont la coupe est fautive. L'air empoisonné de cette cour, que l'indignation de Pétrarque a tant de fois flétrie du nom de Babylone d'Occident, eut bientôt terni le ciel pur de son innocence. Et alors, ange déchu, il déploya ses ailes, et dans son essor rapide, il dépassa ses maîtres dans la carrière. A lui dans un duel l'épée la plus affilée! A lui autour d'un tapis vert les dés les mieux pipés! A lui, dans une orgie avec de joyeux compagnons, le verbe le plus haut, la coupe la plus large, la courtisane la plus échevelée! La renommée se lasse à porter partout le bruit de son infamie.

Or, un soir que notre florentin, la démarche avinée, la dague teinte de sang, les cheveux et les habits en désordre, regagnait bruyamment sa demeure, voilà qu'il entre — ô sacrilège! — dans l'église des religieuses de Sainte-Claire pour y passer en revue les grâces monastiques des vierges du Seigneur, plongées en ce moment dans le recueillement

et la prière. C'était à cette heure du jour où les ombres des piliers de la nef se dessinent aux derniers adieux du soleil, à travers les couleurs joyeuses des vitraux. Fabio promène ses regards de stalle en stalle, dépouillant, dans son imagination lascive, chacune de ces saintes recluses de son voile maudit, lorsqu'il aperçoit, agenouillée devant un prie-Dieu, une jeune femme dont les yeux languissants auraient ébranlé la sainteté d'un anachorète. Ebloui de cette apparition magique, Fabio s'est rapproché, et de sa bouche encore toute salie de baisers et de vin, un cri d'admiration s'échappe.... La jeune femme, se retournant pour sortir de l'église, leva sur lui son grand œil bleu comme un enfant qui sort d'un rêve. Fabio peut alors savourer les délices de cette physionomie céleste. Vous eussiez dit cette Diane antique dont les traits sont fins et délicats, et où la grâce se mêle sur le marbre à un sentiment de pudeur et de fierté. Elle ne répondit au salut de Fabio que par une légère inclination de tête, et en même temps une indécible expression plissa ce front lisse et pur où chaque émotion laissait sa trace. L'audace

de Fabio est terrassée; devant ce chaste regard de femme il a baissé les yeux comme un timide adolescent. Tombé sous l'empire imprévu d'une sensation nouvelle, il se retire, le cœur bouleversé, le front pensif, honteux de son passé, lui Fabio, la terreur des maris, le galant des courtisanes, l'effronté dénichéur des plus jolies fauvettes d'Avignon.

Cette femme, qui vient d'opérer en Fabio un si miraculeux changement, c'est Béatrix Arimbaldo, surnommée la belle Avignonnaise. Son père avait longtemps tenu à Carpentras une école de grammaire, de rhétorique et de dialectique, et comme en ce temps-là la jurisprudence était la science à la mode, parce que seule elle ouvrait le chemin des honneurs et des richesses, le vieux professeur mourut sans laisser une obole à sa fille. Mais le bonhomme Thomas Arimbaldo, le plus riche vendeur d'orfèvreries de tout le comté Vénéssin, prenant en pitié la grande détresse de l'orpheline, vint un beau jour lui agraffer au col ses pierreries les plus splendides, et la requérir en mariage. D'aucuns ont prétendu que Béatrix avait les yeux si doux, la taille si gra-

cieusé, les épaules si blanches, les mains et les pieds si mignons, que le vieux Thomas Arimbaldo ne fit point en ceci acte de compassion, mais bien de paillardise. Quoiqu'il en soit, ce furent de belles épousailles que celles-là, et de partout on accourut pour se repaître la vue de la belle Avignonnaise et des atours magnifiques dont l'avait attifée son vieux galant.

Pauvre Béatrix ! elle sentit bientôt combien est froide et désolée la couche d'un époux à cheveux blancs ! Jeune et pleine de vie, elle fut inhabile à jeter un peu d'amour au cœur éteint de ce vieillard. O ciel !... toutes les fleurs de son printemps se faneront elles sous des caresses impuissantes !... Mais voilà que le vieillard sort de sa torpeur !... vains efforts !.. il a beau s'animer, s'exciter l'appétit au toucher de cette peau si lisse, de ces formes potelées, de cette taille élastique et cambrée, Béatrix n'est pour lui qu'un corps sans âme, qu'une statue sans vie ; cette svelte créature n'est qu'une idole aux flancs de marbre..... Arrière donc, vieillard ! arrière !... un autre que toi sera le Pygmalion de cette Galathée !...

Le pauvre orfèvre fut donc obligé de se contenter des menues friandises de l'amour, et, pour se faire pardonner sa félonie conjugale, il récompensa la résignation de son épouse par tous les soins, toutes les attentions, tous les dévouements dont on peut entourer une femme jeune et aimée. Béatrix, vierge d'âme et de corps, se montrait reconnaissante de la galante sollicitude de son mari, et, comme elle était alors loin de soupçonner à quelles passions impérieuses la nature, dans sa libéralité cruelle, l'avait soumise, elle portait son joug avec un facile dévouement. Si quelquefois un attrait inconnu la faisait soupirer, rêver ou s'attendrir, le souvenir de ses devoirs d'épouse la ramenait bientôt à elle-même. Si, dans le trouble de ses songes, son cœur oisif errait comme la colombe de l'arche, cherchant un myrthe fleurissant pour s'y poser, ces douces fantaisies du sommeil se dissipèrent effarouchées à l'aspect du front chauve et flétri de son mari, comme une volée de tourterelles à l'approche d'un épervier. Cependant elle n'avait encore sur ce qu'elle éprouvait que les incertitudes d'un cœur qui tremble

de s'éclairer; et la cause de sa langueur secrète, elle l'ignora jusqu'au jour où un regard, un seul regard jeté sur la figure si noblement accentuée de Fabio vint décider à jamais de sa destinée.

Et alors que Fabio fut devenu la pensée de ses jours et de ses nuits, cette pensée qui jetait sur sa vie tant de charme et de magie, lui faisait aussi pleurer bien des larmes amères, car c'est horrible de ne pas s'appartenir lorsqu'on se sent immuablement enchaîné à un amour inextinguible!... car c'est une chose infâme que l'état de prostitution légale dans lequel son devoir la condamnait à vivre!... Grand Dieu!... falloir subir les caresses d'un homme propriétaire de votre corps, sinon de votre cœur! se sentir profanée, souillée de ses impurs embrassements! et ne pas oser se révolter! et accepter cette ignominie! et faire à je ne sais quelle loi de convention le sacrifice de sa pureté, de sa noblesse de femme! et laisser peser sur soi la dépression morale d'une semblable prostitution!... horreur!... horreur!... On versera l'ignominie sur l'infortunée créature qui, pressée par l'indigence, fait

un trafic de ses charmes, et l'on honorerait la fille ambitieuse et cupide qui, au pied des autels, jure à un homme de l'aimer, parce qu'il a des trésors ! Juste ciel ! l'or serait-il devenu l'unique mesure de l'honnête et du beau ? et serait-il plus permis de se vendre pour un million que pour un écu ?...

Et tout cela, Béatrix se le disait sans doute, car elle n'essuyait ses pleurs que pour se plonger en rêve dans les extatiques délices de l'avenir qu'elle vient d'entrevoir, comme pour se purifier de la souillure de son passé. Mais elle n'eut pas longtemps à se nourrir ainsi de la pure quintessence de ces rêveries sentimentales ; la sollicitude ingénieuse de sa camériste sut bientôt l'arracher à la fadeur d'un tel régime. Cette adroite entremetteuse ménagea aux deux amants une mystérieuse entrevue, où, comme on le pense bien, la logique passionnée de Fabio n'eut pas de grands efforts à faire pour triompher des derniers scrupules d'un cœur se débattant contre ses propres désirs.

De ce moment, Fabio corrigea la grossièreté de son inconduite, il perdit le souvenir de ses débauches et de ses nuits maudites.

Jeté par la fortune au sein de cette ville de prostitution, un regard de Béatrix avait été pour son cœur ce que fut la manne du désert aux lèvres desséchées des enfants d'Israël. Quant à la belle avignonnaise, dans le monde nouveau qui venait de s'ouvrir devant elle, tout lui causait de l'effroi. Elle aimait si passionnément, qu'elle craignait toujours de se trahir. Le nom de Fabio, ce nom adoré, voltigeait incessamment sur ses lèvres, et elle frémissait qu'il ne lui échappât ou bien que son mari ne surprît le secret de son cœur dans ses yeux, dans son silence, dans ses préoccupations rêveuses. Il y avait des moments où, fatiguée de ne vivre que pour se contraindre, tromper et souffrir, elle se sentait prête, dédaigneuse de sa gloire, à confier son sort à son amant et à n'appartenir qu'à lui seul.

Un matin cependant qu'elle s'était levée toute gaie et toute épanouie, comme une jeune fille qui n'a d'autre souci que de demander l'explication des songes d'une nuit heureuse, elle s'achemina lentement vers son jardin, l'œil nageant encore dans les larmes du réveil, les joues roses d'avoir dormi douze

heures de suite , la main blanche d'un long repos, le sein ému de bonheur. Elle avait rêvé fantôme blanc, ce qui promet joie et plaisir, et elle s'attendait à trouver Fabio sous le berceau de chèvre-feuille qui , depuis quinze grands jours, protégeait leurs douces entrevues. Mais au lieu du fantôme chéri, ce fut son vieux mari qui vint galamment à elle, — et, pour dissimuler sa déception, elle se prit à rire comme une folle, la rusée !

C'était un excellent homme que le vieux Arimbaldo, attentif au dernier point, et même amoureux de son mieux. Mais en ce moment sa vue, en opposition de l'image toujours présente de Fabio, l'empire insurmontable de l'un et les droits sacrés de l'autre, produisirent le déchirement dans l'âme de Béatrix, — et elle se prit à pleurer.

— Folle que vous êtes, lui dit son mari, vous riez et pleurez tout à la fois ! Qu'est-ce à dire ? Votre beau visage ressemble ainsi, comme disent les ménestrels, à un ciel mêlé de pluie et de soleil.

Et s'étant assis auprès d'elle, il s'empara d'une de ses mains qu'il porta tendrement à

ses lèvres.

— Mon enfant, puisque vous êtes triste, il est de mon devoir de vous égayer un peu..... Vous ne savez pas, ajouta-t-il d'un air mystérieux?... ce beau florentin, ce Fabio dont les débordements sont venus jusqu'à vos chastes oreilles....

Au nom de Fabio, Béatrix tressaillit de tous les membres, et, pour cacher son émotion, les anneaux de sa noire chevelure se déroulèrent comme un voile autour de son visage.

— Oui, ajouta le vieux orfèvre, cet italien maudit pour qui jusqu'à ce jour rien ne fut sacré, ni la paix des familles, ni la vertu des femmes, ni la pudeur des jeunes filles, eh bien ! il a mis en émoi toute la ville par le changement qui vient de s'opérer si subitement en lui. Il ne paraît plus à la cour ; il s'est éloigné de ses compagnons de débauche, on ne le voit plus dans les églises promener affrontément ses regards d'une femme à l'autre ; un mari peut maintenant avec sa femme, une mère avec sa fille, aller se promener au pont Saint-Bénézet sans avoir à redouter les propos libidineux de ce jeune seigneur. De

tout cela que pensez-vous, ma belle Béatrix? Croyez-vous que ce soit de sa part retour à la vertu ou bien hypocrisie?

Béatrix était toute tremblante, son cœur bondissait dans sa poitrine, elle ne voyait plus qu'à travers un nuage.

— Vous ne répondez pas! Ah! ah! vous n'en savez pas plus que les autres! Eh bien! moi, poursuit le vieillard en se rapprochant de sa femme, la cause de cette conduite inespérée que tout le monde cherche, je l'ai trouvée!...

Béatrix se crut perdue; elle fit le signe de la croix en frissonnant.

— Vous connaissez, reprit l'orfèvre, la femme du jurisconsulte Convennole; c'est une femme pieuse attachée à ses devoirs, n'est-ce pas? Eh bien! c'est pour la faire mieux tomber dans ses pièges que notre bel oiseau a changé de plumage... Et il a réussi, dit-on, je le crois. Pauvre Convennole, je le plains, car c'est un bien digne homme!

A ces paroles le front de la jeune femme s'est rasséréiné, et son blanc visage s'est illuminé comme la neige sous un rayon de soleil.

Quoiqu'il n'eût point remarqué le trouble de sa femme, le vieux Arimbaldo se mit à déclamer chaleureusement contre ces hommes pervers qui se font un jeu de la sainteté du mariage ; il appuya avec plus de force encore sur la vengeance qu'en devait tirer un mari outragé dans son honneur : il finit par remercier le ciel de lui avoir donné pour compagne une femme qui savait garder avec un soin religieux la dignité de son état.

Rassurée pour elle-même, Béatrix ne vit que le danger qui menaçait son amant si leurs relations venaient à être un jour connues, et dans sa hardiesse généreuse elle s'écria avec une singulière exaltation, mais d'une voix ferme et convaincue :

— Oui sans doute, une femme coupable ne saurait être trop rigoureusement punie ! mais le complice de sa faute n'ayant point fait à l'époux qu'elle trahit les mêmes serments, ne lui étant soumis ni par le ciel, ni par la loi, ni par la reconnaissance, ne doit point être l'objet de son ressentiment. Si une folle femme s'abandonnait, ajouta-t-elle, à ce jeune libertin dont vous parlez, et que le mari vint à con-

naître son affront, il ferait bien de se venger ; mais sa vengeance ne devrait tomber que sur l'épouse infidèle ; elle ne saurait aller plus loin sans offenser l'être des êtres et attenter à ses droits. Le sang de la femme criminelle suffit pour expier l'outrage fait à l'hymen.

L'action véhémement avec laquelle ces paroles furent prononcées fournit à Arimbaldo un nouveau prétexte d'admirer la sagesse pleine d'énergie et vraiment unique, disait-il, de sa femme. Il lui baisa la main à plusieurs reprises, et se retira plus que jamais émerveillé.

Mais les malheurs que cet entretien lui ont fait entrevoir, si jamais le voile qui couvre ses amours venait à se déchirer, ont rendu à Béatrix le courage nécessaire pour traîner sa lourde chaîne et dissimuler les doux mystères de son cœur. Huit jours, c'est à dire un siècle s'est écoulé depuis qu'elle n'a vu Fabio, et pour entretenir l'heureuse sécurité de son mari, elle affecte de ne se plaire que dans l'isolement. L'adroite entremetteuse ne manque pas d'insinuer que quelques promenades sur les remparts chasseraient peut-être la noire mélancolie de sa maîtresse, Arimbaldo se range

à cet avis, mais Béatrix s'obstine à ne pas quitter sa solitude, et cette comédie aurait pu se prolonger au delà de ses forces, si un procès important qui obligea l'orfèvre à s'éloigner souventes fois de son logis ne fût venu la dénouer de la manière la plus heureuse. La vieille camériste avertit confidemment le vieux mari qu'il fallait se garder comme d'une tentation du malin esprit de mener Béatrix solliciter ses juges, parce que, en tout état de cause, ce serait perdre la meilleure pour lui que de leur laisser contempler de trop près un si rare trésor de beauté. Cette réflexion, qu'Arimbaldo trouva être d'une femme pleine de sagesse et d'expérience, doubla la confiance qu'il avait en sa vieille servante; aussi la chargea-t-il du soin de distraire sa femme en son absence, en la menant quelquefois prendre l'air dans quelque lieu bien solitaire, bien abrité surtout contre cette nuée de jeunes libertins qui viennent si effrontément s'abattre autour de toute belle femme qui met le nez au vent.

Arimbaldo n'eut pas plutôt quitté son logis que Fabio fut aux pieds de Béatrix. Que de

nouveaux serments ! quelle ivresse réciproque ! quel entier abandon ! que de larmes aussi quand il fallut de nouveau se séparer ! Mais cette fois la séparation fut moins longue, les affaires litigieuses de l'orfèvre leur laissant le loisir de multiplier leurs entrevues. Et ainsi faite que leur vie était douce ! Elle n'avait qu'une veille pour souvenir et qu'un lendemain pour l'espérance !

Mais, hélas ! rien n'est plus fugitif que le bonheur. Béatrix connaissait le cœur fragile de Fabio, et chaque fois que son amant s'éloignait, une tristesse morne et sombre s'emparait d'elle, et bientôt des cris sourds, nerveux, désespérés s'échappaient de son sein. Il lui prit au cœur une de ces douleurs aiguës que la perte de toutes nos espérances peut seule produire, et qui brisent ou flétrissent tout. On la voyait dépérir lentement, ses grands yeux étaient quelquefois bordés de nuances rouges qui attestaient des larmes de feu. Son teint perdit peu à peu cette transparence qui était un des caractères de sa beauté ; elle en vint bientôt à un état d'amaigrissement tel qu'on l'eût prise pour l'ombre d'elle-même. La

jalousie lui avait enfoncé sa serre dans le cœur, et l'affreux vautour était toujours là devant ses yeux, impitoyable comme le fantôme de Banquo.

Or, un soir qu'à travers les allées et les venues des serviteurs alarmés du riche orfèvre, Fabio est parvenu à s'introduire jusque dans l'appartement de Béatrix, il la trouve gisante dans son lit avec une fièvre dont tous les symptômes sont effrayants. Sa figure est contractée, et la fixité de ses yeux donne quelque chose de bagard à leur expression. Fabio, éperdu de douleur, tombe sur ses genoux, et Béatrix, d'une voix défaillante et dont les accents plaintifs le déchirent :

— Fabio, lui dit-elle, c'est pour toi que je meurs.... j'expie ma jalousie. O toi pour qui j'ai vécu! toi, la seule joie de mon âme et son regret unique, cher Fabio, il faut donc nous séparer!... Nous séparer sitôt! et ne nous revoir jamais!... Malheureuse!... Si du moins la mort nous réunissait!... Si l'heure dernière sonnait au même instant pour tous les deux!... Fabio!... mon bien-aimé Fabio!... parle, réponds-moi, tandis que je puis t'offrir encore!...

Que ta voix chérie....

— Que dis-tu, ma Béatrix? toi mourir! oh!... non, cela n'est pas possible. Tu vivras, n'est ce pas que tu vivras!... Mais si la mort, sourde à la prière d'un amant, venait se placer entre nous deux, crois-bien, femme adorée, que je saurais la forcer à me réunir à toi.

Les sanglots étouffèrent sa voix.

— Non, non, tu vivras sans moi, Fabio! tu pleureras ma mort, je rends cette justice à ton cœur. Mais les hommes sont-ils faits pour des regrets durables! Un jour tu deviendras parjure à ma mémoire. Un nouvel amour, et peut-être, hélas! te sera-t-il plus cher que le mien!... O pensée mille fois plus douloureuse que la mort! une autre que Béatrix recevrait tes serments! une autre qu'elle jouirait de tes transports!... Ah! laisse-moi mourir loin de tes yeux, et ne me donne pas même une larme, si tu dois jamais en répandre qui ne soient pas pour moi!

Et chacun de ces mots, prononcés dans le délire de la fièvre, frappe douloureusement au cœur de Fabio qui ne cesse d'attester le ciel de ne pas survivre à son amante.

— A ce prix, je bénirais ma fin prématurée, s'écrie-t-elle dans un désordre inexprimable, quoi ! cher Fabio !... quoi ! nous quitterions ensemble cette terre étrangère au bonheur !... ce séjour de contrainte, d'oppression, de pleurs, de tourments, où la loi tyrannique, où son joug détestable nous condamne à être victimes ou criminels ! Et quelle est donc cette terre où les plus doux sentiments sont traités de crimes ? Crois-moi, cher Fabio, cesser d'être ici-bas, c'est sortir d'un rêve effroyable... c'est échapper à des barbares ! leur monde est l'enfer d'une âme sensible. Mais loin d'eux, mais parvenus à un avenir que mon amour devance, nous serons inséparables ! Là, il n'y aura rien de sacré que l'union des cœurs, et elle sera leur récompense ; là, ils seront libres. La vertu sera heureuse ; la perfection sera d'aimer. Là, nous ne connaissons de maître qu'un Dieu, et il me permettra, ce Dieu bienfaisant et tendre qui nous créa l'un pour l'autre, de l'adorer en toi.

Fabio renouvelle son serment mille et mille fois ; sa passion est trop sincère pour qu'il ait à craindre de le violer ou de se repentir un

jour. Alors une joie radieuse illumina le visage de la pauvre mourante ; l'espérance rayonna sur son front limpide et clair, et, au milieu de son agonie, on eût dit qu'elle savourait la suprême félicité.

Tout à coup la camériste accourt tout essoufflée annoncer la venue d'Arimbaldo. Il faut encore se séparer, et cette fois c'est pour toujours!... La vieille n'a que le temps de blottir Fabio dans un coffre de bois précieux où sont serrés les bijoux, les pierreries et les vêtements les plus splendides de sa maîtresse. Le coffre était à peine fermé, quand le vieux orfèvre entra, suivi des médecins les plus renommés du pays.

Béatrix repousse les tendres soins de son mari, mais la touchante sollicitude du vieillard l'émeut profondément, et aux larmes furtives qui ont adouci soudainement l'éclat de ses regards fiévreux, on dirait que la voix du repentir s'est fait entendre, et qu'elle est prête à révéler sa faute, à déclarer que Fabio qu'elle adore est là, couché près du lit funèbre que son débonnaire époux arrose de ses larmes. Elle essaie, elle s'efforce d'articuler quelques

mots, mais ils expirent sur ses lèvres, et elle retombe inanimée.

Tout espoir semblait perdu, quand tout à coup elle reprend ses sens. Une force surnaturelle l'anime. A sa prière, Arimbaldo s'est rapproché et a fait vider l'appartement. Tous deux restent seuls, Béatrix l'a voulu ainsi. Elle exige que son mari lui accordera une dernière demande, comme si, arrivée au dernier terme de la vie tout devenait légitime à ses yeux. O quel abus funeste elle va faire de son pouvoir ! Cependant elle hésite.... elle tremble.... elle s'arrête.... son cœur se serre ; il n'est encore qu'à demi impitoyable. Tout à coup elle s'empare de la main desséchée du vieillard, elle la baise et la couvre de ses larmes. Arimbaldo la presse dans les termes les plus touchants de lui ouvrir son âme, la perplexité douloureuse où on l'a vue s'est évaporée. C'est avec une force convulsive et effrayante qu'elle se met sur son séant : sa voix est ferme, son regard sinistre, mais assuré. Enfin montrant du doigt à son mari le coffre où Fabio osait à peine respirer :

— Dès que je ne serai plus, lui dit-elle, je

veux que ce coffre n'ait d'autre gardien que vous seul ; que nulle main humaine, pas même la vôtre, ne cherche à l'ouvrir, et que l'on n'y touche que pour l'enterrer avec moi. Il renferme tout ce que l'Italie a de plus précieux, mes richesses les plus chères, mon unique bien !... Otez-moi la crainte qu'une autre puisse posséder jamais.... ce trésor de ma vie, le seul pour qui je voudrais....

Elle ne put achever. Tout à coup ses membres se raidirent, son haleine se glaça, et ses paupières entr'ouvertes se fixèrent vers les cieux : c'était la mort !

Les gémissements d'Arimbaldo vont retentir au fond du cœur de Fabio, et lui apprendre dans sa dernière et déplorable demeure, que nul espoir ne reste, que tout lui est ravi, tout jusqu'à la faculté de se livrer à une douleur dont chaque motif est effroyable. Fabio est dévoué au supplice insupportable de survivre à la perte et à la gloire de sa maîtresse. Il a été dévoué par elle à une mort lente, à une mort inouïe, il a entendu sa bouche en prononcer l'arrêt horrible, le condamner à être enterré vivant, à se voir descendre dans la

tombe, à y respirer !... Elle n'a pas voulu lui laisser la funeste douceur de s'y précipiter volontairement. Cependant il pourrait briser les liens qui le tiennent captif, mais plus généreux que son amante, il accepte avec résignation le destin qu'elle lui a fait ; lui qui jusqu'à ce jour s'est montré si insoucieux de sa bonne renommée, il mourra de cette mort terrible pour ne pas compromettre l'honneur d'une maîtresse impitoyable.

Les neveux d'Arimbaldo étaient bien vite accourus, et lorsque le vieillard eut déclaré que son intention était de faire enterrer le coffre de Béatrix avec elle, toutes leurs représentations furent vaines pour l'en détourner. Ils objectèrent inutilement que le coffre contenait des richesses immenses ; l'orfèvre résista aux prières, aux raisons, et s'opposa avec une égale fermeté à l'examen préalable qu'ils voulaient lui faire subir. Rien pour le vieux orfèvre n'était plus sacré que sa parole, et surtout une parole donnée à Béatrix sur son lit de mort.

La cérémonie des obsèques fut solennisée avec beaucoup d'éclat. Fabio, en entendant

réciter sur lui et sur sa maîtresse les chants funéraires, trouva quelque douceur dans la pensée que ce moment dégageait. Béatrix de tout lien pour ne l'unir qu'à lui seul.

Les deux cercueils furent déposés dans une chapelle de l'église de Sainte-Claire, où un agent d'Arimbaldo qui l'avait fondée s'était assuré la sépulture de sa famille dans un caveau de marbre blanc.

Maintenant que l'honneur de sa maîtresse est sauvé, Fabio va tenter de briser sa prison, ou bien il se donnera la mort plutôt que de l'endurer lente et pénible. Il n'avait point osé jusque là essayer le moindre mouvement, et maintenant il reconnaît qu'il n'en peut faire aucun, que la faculté lui est ravie de se servir de ses forces. Une sueur froide glace ses membres. Une secrète révolte de son âme lui fait sentir le besoin de vivre, et la mort est là qui l'attend, hideuse et sans voiles qui déguisent sa désespérante nudité. Mais le noble cœur de Fabio finit bientôt par triompher de cette dernière faiblesse de l'humanité, et se résignant à subir sa destinée sans plainte et sans murmure, il pardonne à Béatrix qu'il adore cou-

pable, qu'il adorera jusqu'à son dernier soupir. Un miracle était bien dû à tant de grandeur d'âme, à tant de passion et de générosité.

Au milieu de la nuit un bruit vint frapper l'oreille du jeune florentin et interrompre le silence imposant des tombeaux. Attirés par l'appât des trésors enfouis dans le coffre, les neveux d'Arimbaldò ont pénétré dans l'enceinte mortuaire. Ils approchent du caveau, lèvent la pierre, forcent la serrure du coffre, l'ouvrent avec précipitation.... un homme en sort!... A cette apparition, ils se sauvent épouvantés comme si la main de Dieu allait punir leur sacrilège profanation.

Fabio est enfin libre. Il a vingt ans, et la vie peut recommencer pour lui, large, belle, féconde, mais elle a beau lui apparaître avec tout le cortège de ses éblouissantes séductions, tout son regret est d'exister encore.

— Non, non, s'écrie-t-il, je ne quitterai point la demeure où tu es ensevelie, ma Béatrix!

Et à la lueur d'une lampe qui, brûlant dans l'un des angles du caveau, projetait sur ses blanches parois une clarté mystérieuse, il em-

brasse dans un pieux recueillement le cercueil qui renferme le dépôt sacré. Puis tout à coup, comme si elle pouvait lui répondre, il appelle Béatrix, il l'interroge, il la redemande à tout ce qui l'environne. Il écarte, avec tous les ménagements du véritable amour, qui n'est jamais sans respect et sans pudeur, le linceul dont elle est enveloppée, et longtemps il la contemple dans l'attitude de l'adoration et de la douleur. On dirait qu'elle goûte le repos d'un doux sommeil. Mais pas le moindre signe de vie!.... immobile, toujours immobile.... Ses yeux n'ont pas de regards, sa bouche n'a pas de sourire, son oreille est insensible à la voix de son amant.

— Oh! non, tu n'es pas morte! s'écrie-t-il, n'est-ce pas que tu n'es pas morte, ma Béatrix? Ce n'est pas là la mort!... Dis-moi, quelque rêve enchanteur vient-il en cet instant sourire à ton imagination? L'avenir ouvrirait-il à tes yeux ses sentiers de rose? Verrais-tu près de Fabio s'allumer pour toi les doux flambeaux de l'hyménée? Penserais-tu aux immortelles joies qui nous sont promises au-delà de la tombe? Car malgré ton sommeil, tu me

vois, tu m'entends, et ton âme, à travers les liens qui l'oppressent, sait encore trouver des chemins pour s'élaner vers moi.... Réveille-toi donc, puisque tu m'aimes!.... Réveille-toi de ton sommeil de mort!..... qu'il cesse un instant ce sommeil terrible, et que soudain nous y rentrions ensemble pour l'éternité.

Et de plus en plus égaré par son amour et sa douleur, il lui parle encore, l'accuse, l'implore, lui répond. Le silence de Béatrix fait succéder la rage au déchirement, et, prenant son poignard, d'une main impatiente il se découvre la poitrine, et de l'autre presse sur son sein convulsif son immobile maîtresse; il lui donne au milieu des pleurs, des plaintes, des sanglots, le dernier embrassement.... Le dernier.... que dis-je? ô prodige! ô bonheur! ô bienfait suprême! contre son cœur il a senti palpiter un cœur; l'étincelle de vie se serait-elle conservée sous ces apparences de mort! Quels frémissements! quels transports sont les siens! ses bras tremblants l'unissent à elle; son haleine enflammée la réchauffe; il la couvre de ses baisers et de ses larmes. Les plus doux noms que l'amour invente, il les lui

adresse. Oh ! le plus admirable des amants, ne rends grâce qu'à toi seul de cette résurrection miraculeuse. Le son de ta voix, de ta voix adorée, ton délire, tes transports ont ranimé celle sur qui ton empire est absolu, et l'ont retirée de la léthargie mortelle où elle était plongée.

Un faible soupir s'échappe du sein de Béatrix, mais elle n'a pas la force de soulever ses paupières appesanties.

— Cher Fabio, lui dit-elle doucement, est-ce bien toi que j'entends ? Eh quoi ! serions-nous assez heureux pour être réunis à jamais dans la céleste demeure !

Pour toute réponse, attachant avec ardeur ses lèvres sur les siennes, déjà moins pâles, il y puise et lui redonne une nouvelle vie. Béatrix ouvre enfin les yeux !

— O Fabio !

Elle n'en peut dire davantage, et tous deux immobiles, pétrifiés par l'excès du bonheur, se tiennent embrassés sans pouvoir articuler un mot, faire un geste, verser une larme.

Le vieux Arimbaldo n'eut pas l'heur ou le malheur d'être témoin de cette résurrection

miraculeuse. Le bonhomme trépassa à l'heure même où Béatrix se réveillait à la vie sous les baisers de son amant. Sa mémoire fut bénie des pauvres et des religieux, car, au grand regret de ses neveux, il avait fait des légats pies aux hôpitaux et à presque tous les couvents de la ville, prêcheurs, frères mineurs, augustins, carmes et autres.

Sagnols, janvier 1838.

UNE SCÈNE DE BAL MASQUÉ.

C'est singulier ! disait un matin la baronne Amélie de Vaudreuil au colonel Roland, tant que Monsieur le baron a vécu, j'ai trouvé tout simple qu'une femme pût aimer le premier venu, et depuis près de deux ans que je suis veuve, je n'ai vu aucun homme qui m'ait inspiré le moindre penchant. D'où cela vient-il ? En vérité, serait-il plus difficile d'aimer qu'on ne le pense !

— Madame, auprès de vous on ne doit sentir que la difficulté de plaire.

— Colonel, je vous demande pourquoi ce qui me paraissait si aisé, il y a quelques mois,

me paraît aujourd'hui si difficile? Est-ce que je serais déjà vieille?

— Eh ! sans doute, madame, vous avez près de vingt ans !

— Oui, mes vingt ans vont sonner, mais je connais mon cœur : il parlerait tout aussi vite, tout aussi haut qu'autrefois, et s'il se tait, il est clair que ce n'est pas sa faute.

— Permettez, Madame, ceci exige quelques détails.

— Eh bien ! Monsieur, détaillons.

— Vous n'aimiez pas beaucoup le général ?

— Je l'estimais infiniment.

— Vous sentiez par conséquent qu'il vous manquait quelque chose....

— Je sentais....

— C'était l'amour, Madame.

— Colonel, ma conduite fut toujours irréprochable.

— Raison de plus, Madame la baronne ; votre cœur voulait-il parler ? le sentiment du devoir lui imposait silence, et cette lutte entre deux sentiments contraires prêtait des charmes à tous les hommes.

— Eh bien ! cela m'aurait donné de la

défiance tout au plus.

— Madame, dans le cœur d'une honnête femme, la défiance est, je crois, le principe de l'amour.

— Soit, mais pourquoi ne l'ai-je plus cette défiance? Est-ce que je n'ai plus rien à risquer?

— Plus rien!... Jamais vous ne fûtes si belle; mais ne craignant plus d'aimer, peut-être même songeant à plaire, vous avez voulu juger avant de choisir, et cette froide analyse a fait grand tort au sentiment. Enfin, Madame, que peut-il manquer à une femme mariée? un amant.... Et sans doute, le premier venu, comme vous l'avez dit, peut jouir de ce rôle-là; mais il est mal aisé quand on pense comme vous de trouver dans le même homme un ami, un amant, un époux, et c'est peut-être ce que vous cherchez aujourd'hui.

Et en prononçant ces dernières paroles, le feu de l'amour animait la physionomie déjà si expressive du colonel Roland.

— Colonel, je ne cherche point, mais franchement je ne serais pas fâché que tout cela se présentât.

Et en répondant ainsi elle jeta furtivement sur le colonel un regard plein de cette émotion mélancolique qui révèle si discrètement les mystères du cœur.

La baronne Amélie était riche et belle. Vive, légère, enjouée, elle avait tout l'esprit et toute la grâce de son âge. Fille d'un soldat mort sur le champ de bataille, elle avait été élevée dans la maison impériale de Saint-Denis. On sait que le glorieux chef de la France se plaisait à visiter quelquefois l'asile qu'il avait ouvert aux filles des braves de son armée. Un jour que les jeunes orphelines étaient réunies dans une salle de travail, il se présente inopinément au milieu d'elles. Une vive émotion colora leurs joues, et elles se levèrent toutes comme par un mouvement électrique. L'empereur demanda pour elles un jour de congé à M^{me} Campan; puis, promenant de l'une à l'autre ses regards caressants, il leur tendit les bras, et les petites filles s'y précipitèrent en tumulte. Napoléon s'était laissé aller à la singularité de cette scène avec une bonhomie charmante. Tout à coup il se retourna vers la cour fastueuse qui l'avait accompagné, et fai-

sant signe au général Vaudreuil d'approcher, il demanda Mademoiselle Eugénie Magnan. Elle était là, on la fit avancer. Après l'avoir considérée quelque temps avec attention, il lui dit : « Mon enfant, j'ai promis à votre père mourant de le remplacer auprès de vous ; je vous ai élevée, je vous marie. Voici celui dont vous êtes la récompense, ajouta-t-il en montrant le général. Je viens de le faire baron, sa dotation sera votre dot. »

Le général s'approcha d'Amélie et lui prit la main avec un air qui tenait le milieu entre l'ardeur d'un époux un peu suranné et l'obéissance d'un soldat qui reçoit l'ordre de son chef.

Cette union ne fut pas de longue durée : frappé mortellement à la glorieuse journée de Champ-Aubert, le général mourut à temps pour ne pas voir la France conquise par les barbares et la fortune de son empereur lâchement désertée par cette foule d'anciens flatteurs qu'il avait chamarrés d'honneurs et d'éclatantes dignités.

Le colonel Roland finissait sa trentième année. Il avait une tournure distinguée, la

physionomie noble et expressive. Arrêté dans sa carrière par les événements de 1814, c'est avec une profonde amertume qu'il se voyait condamné à promener de salon en salon son existence désœuvrée. Ses avantages personnels, que rehaussait encore une fortune considérable, l'avaient mis en possession de tout ce que la foule envie, et cependant il n'était point heureux. Cette vie aride et frivole le fatiguait; il était en proie à cet ennui ardent et vague, maladie d'une âme qui manque d'aliments, et sans avoir usé de rien, il était désabusé de tout.

La baronne l'avait distingué parmi cet essaim d'adorateurs qui papillonnaient dans son salon. En voyant sa physionomie sérieuse s'animer et s'embellir sous le prestige de sa parole caressante, elle avait pris à le voir et à l'entendre un plaisir qui de jour en jour était devenu plus vif. Le colonel, de son côté, se sentait entraîné par un charme irrésistible. Il avait la plus grande estime pour la baronne, mais lorsqu'on a quelque tendresse dans le cœur, estimer une belle femme, c'est presque l'adorer. Le colonel n'avait pas eu besoin de

parler pour se faire entendre ; plus d'une fois ses regards avaient exprimé à son insu ce que sa bouche n'osait dire. Ce sentiment de retenue n'était point chez lui une sorte de politesse, un raffinement inspiré par le respect des bienséances ; c'était un témoignage du prix qu'il attachait à une telle conquête. Des sensations inconnues jusqu'alors s'étaient éveillées dans son âme, il sentait enfin que l'affection d'une femme chérie pourrait bien être le bonheur. Il n'avait jamais éprouvé d'attachement véritable, et quand la baronne fixait sur lui ses yeux légèrement voilés par un sentiment qu'il ne pouvait définir, il caressait l'espoir de s'enchaîner invariablement.

Mais dans le cœur des amants le doute se glisse vite à côté de l'espérance. Que je suis fou ! se dit-il, et comme la tête part ! N'allais-je pas m'imaginer que l'on m'aime ! Et sur quoi donc ? qu'ai-je fait pour me rendre digne d'elle ? Cette réflexion lui déchira le cœur. Mais il se rappelle ces paroles prononcées avec l'émotion de l'âme : « Colonel, je ne cherche point ; mais franchement je ne serais pas fâchée que tout cela se présentât. » Et ce sou-

venir a dissipé bien vite les ténèbres de son front.

Le colonel comprit bientôt que la muette éloquence des regards ne suffisait point pour amener un prochain dénouement. Après avoir longtemps réfléchi, il vint un matin trouver madame la baronne qui le fit introduire dans son boudoir. Il avait combiné un plan d'attaque des plus ingénieux, mais en la voyant, il ne put pas en dire le premier mot. Le sentiment devait animer ses discours, et la crainte de paraître ridicule lui fit prendre un ton léger. Son cœur devait se montrer tout entier, et il ne montra pas même son esprit; il devait dire les choses les plus tendres, et voici ce qu'il dit :

— Madame, toute la nuit vous avez été là !
(En mettant un doigt sur son front).

— Là, Monsieur, le logement est confortable, mais....

— Oh ! vous y serez toujours pour peu que cela vous soit agréable.

— Soit, j'aime bien que mes amis songent à moi.

— Mais, Madame, vous ne savez pas tout.

— Eh bien ?

— Qu'un rêve est officieux ! Vous m'avez permis d'avoir de l'amour pour vous.

— Permis, dites-vous ! mais c'est bien sérieux !

— Et même vous m'avez laissé entrevoir que vous n'y seriez pas insensible.

— Oh ! pour cela, j'espère que vous n'en croirez rien ; c'est trop fou de beaucoup, même pour un rêve.

Cependant la baronne rougit un peu et se retira promptement pour cacher son trouble. Le colonel ne se fût point abusé sur ce sentiment d'une pudique joie, s'il eût été moins amoureux, mais l'homme le plus spirituel est toujours un peu bête quand il aime. — Oh ! dit-il, je vais m'en défier, mon rêve est absurde en effet. Quel délire ! quelle sottise ! Et comment oser reparaitre devant elle !

La baronne rentra. Sûre d'être aimée, elle parut plus aimable, et pourtant la sensibilité ne se peignait plus dans ses yeux. On n'y remarquait que cette douce sérénité qui exprime la paix de l'âme et le silence des passions.

— Pardon, Monsieur, dit la baronne, il me

restait quelques ordres à donner, et la liberté est sans doute le premier privilège de l'amitié.

— Oui, Madame, la liberté convient à l'amitié, et je tâcherai de ne l'oublier jamais.

— Dans le cas contraire, j'aurai soin de vous le rappeler.

— Cela ne sera pas nécessaire, Madame.

— Tant mieux ! colonel ; cependant avant d'engager cette précieuse liberté, songez à ne plus faire de rêve. Il était bien insensé ce rêve !

— Je n'en ai jamais douté, Madame.

— En ce cas pourquoi m'en avez-vous parlé ? Je ne sais pas trop ce que cela signifie, mais il me semble qu'une vanité secrète est bien proche d'un rapport de cette nature, et si j'étais un peu jolie, j'aurais pu croire que votre intention était d'éprouver mes sentiments par une sorte d'aveu qu'on peut révoquer ou interpréter selon sa fantaisie.

— Ah ! Madame, tant d'art auprès de vous ne se suppose point. Feindre un sentiment est un procédé assez ordinaire, mais le cacher est difficile, et je ne crois pas qu'on pût vous échapper longtemps.

— Eh ! Monsieur, il ne peut pas être question de moi. Je sais qu'à mon égard vous n'avez rien à feindre, et surtout à cacher, mais je vous dis qu'une autre plus jolie l'aurait pu penser.

Madame de Vaudreuil craignait déjà de s'être méprise sur les sentiments du colonel. Son dépit était près d'éclater, et elle se levait pour se retirer, lorsque le chevalier de Bercy, se montrant inopinément dans le salon, vint à propos la distraire de la gêne douloureuse où se trouvaient tout à la fois son cœur et son esprit.

Le chevalier était un grand et beau jeune homme, mais doré de fatuité sur toutes les coutures. Rempli d'amour et de respect pour sa personne, depuis son lever jusqu'à son coucher, il se courtoisait, s'adulait, s'adorait avec la plus robuste obstination du monde. Pousant jusqu'à l'idolâtrie le culte de sa particule aristocratique, que d'efforts d'imagination n'avait-il pas à faire pour s'occuper ainsi démesurément de presque rien ? Homme habile, du reste, il était fastueux avec méthode et prodigue avec réflexion. On se le disputait dans

les talons, et les femmes tenaient en réserve pour lui leurs plus gracieux sourires, car nul mieux que lui ne possédait l'art de fleurir la médisance et de vinaigrer la flatterie.

Le chevalier voyait tous les jours Madame de Vaudreuil, et, comme on s'en doute bien, il la voyait avec plaisir. Il venait de faire quelques vers pour elle.

— Monsieur, dit-il au colonel, je vous trouve ici fort à propos, j'ai fait quelques vers, et vous m'en direz, s'il vous plaît, votre sentiment.

— Moi, Monsieur !...

— Eh sans doute ! qui mieux que vous peut en juger ?

— Si les connaisseurs sont rares, les connaisseurs sincères le sont bien davantage, et depuis Alceste, peut être, on n'en a plus trouvé. Je crois vos vers fort bons, mais si par hasard je ne les jugeais pas tels, faudrait-il avoir la bonté de vous le dire ?

— Sans doute.

— Et vous n'en seriez pas fâché ?

— Point du tout.

— Permettez que je ne m'y fie pas.

La baronne, qui prévoyait que les vers étaient à son adresse, ne manqua pas d'en demander la lecture.

— Voyons, dit-elle, mon avis n'est pas fort recommandable, mais je brûle de le donner.

— S'il m'est favorable, dit le chevalier, mon vœu le plus doux est rempli.

Puis il sourit avec un laisser-aller délicieux, et lut son madrigal en étudiant l'effet de chaque vers dans les yeux de Madame de Vaudreuil.

Ces vers recelaient un aveu tourné d'une façon si peu délicate, que la baronne aurait dû en être choquée ; mais chez les femmes le désir d'inspirer de la jalousie l'emporte quelquefois sur la bienséance, et le chevalier obtint son applaudissement. Le colonel sourit de dépit et crut sourire de pitié. Ce sourire équivoque fut pris en mauvaise part par l'amour-propre blessé du chevalier-poète.

— Monsieur, dit-il au colonel, je sais de longue date qu'un soldat est assez malhabile à porter un jugement sur une fantaisie quelconque d'art ou de littérature. Mais vous avez formulé votre opinion d'une façon si blessante...

Vous avez si peu mesuré la portée de votre sourire!... Oh! Monsieur, vous me donnerez satisfaction de l'impertinence de ce sourire...

— Quand, Monsieur? répondit le colonel d'une voix flegmatique.

— Aujourd'hui même! répondit le chevalier en élevant la voix. Je me retire par respect pour Madame; mais songez que je vous attends, que nous avons à nous parler de près... j'apporterai des pistolets, des épées, des....

— Apportez tout ce que vous voudrez, mais pour Dieu n'apportez pas vos vers!

Le lendemain le chevalier se montra dans le salon de Madame de Vaudrenil, le bras droit en écharpe: c'était le troisième coup d'épée dont le gratifiait sa muse. Quant au colonel, dans son dépit contre les coquetteries de la baronne, il se promit solennellement de ne plus la revoir.

Un mois s'était écoulé, lorsqu'ils se rencontrèrent un soir au foyer de l'Opéra.

— Eh! bonjour, très-rare colonel, voilà quinze grands jours au moins qu'on ne vous voit nulle part. Mais où vivez-vous donc? Est-

ce l'amour ou la philosophie qui vous enlève au monde ?

— Madame, je vis retiré. J'achète un peu de sagesse et de repos aux dépens de ces satisfactions du moment qui promettent toujours le bonheur, et qui ne le donnent jamais. J'aime la solitude, et ce goût-là amène celui de la réflexion.

— Bon ! dit la baronne, j'avais cru que ce travers-là ne convenait qu'à ceux qui n'ont pas d'autre ressource ; mais vous, aimable et fait pour plaire, le seul parti qui vous convienne, c'est de voir le monde dont vous faites les délices. Allons, je veux vous guérir de vos manies, et dès ce soir je vous retiens à souper.

Le colonel prétextait des affaires : on ne voulut pas y croire, et malgré lui il fut enlevé.

Le souper fut charmant. La baronne eut l'esprit du moment, c'est-à-dire beaucoup de gaieté. Elle avait de caressantes agaceries pour tout le monde, mais de temps à autre elle jetait furtivement sur le colonel un de ces regards veloutés que le cœur seul sait adresser au cœur. Le colonel était ravi, éivré. Lorsque les convives se furent retirés, il voulait dire à

la baronne combien il l'aimait éperdument ; mais une insurmontable timidité l'empêcha de parler. Vingt fois il fut près de le faire, vingt fois une contraction convulsive vint resserrer ses lèvres. Dans le désordre de son esprit, il lui prit la main avec passion , en murmurant quelques paroles délirantes....

La baronne se déroba à sa sensibilité en rentrant dans son appartement.

Le colonel se méprit sur ce mouvement. — Femme injuste ! s'écria-t-il, femme cruelle ! Ah ! vous n'avez jamais aimé ! Puissiez-vous un jour éprouver toute ma douleur, et comme moi n'en pas mourir !

Il sortit confus , désespéré. — Insensé ! je me flattais de la rendre sensible, et son cœur n'a jamais été ému. Ces maximes sentimentales, ces regards langoureux, mensonge que tout cela !... Sot que je suis ! avoir été jaloux de ce petit poète !... le chevalier de Bercy !... Mais n'est-il point aimé ?... Eh ! que m'importe après tout ! Insensible ou coquette... Coquette ? oui, elle l'est sans doute. Elle a voulu me plaire, elle a voulu plaire au chevalier, en louant effrontément ses méchants vers ; elle

veut plaire à tout le monde. Ce que c'est qu'une jolie femme ! Elle veut régner sur tout ce qui l'entoure ; elle pense qu'un bonnet de dentelle est une couronne.

Quant à la baronne, l'embarras du colonel l'avait rendue ineffablement heureuse. Mais elle s'était aperçue de son caractère inquiet, elle avait vu poindre les premiers rayons de sa jalousie, et, avant de se donner à lui corps et âme, elle voulait lui faire subir une épreuve qui pût le corriger.

Le colonel cessa de se montrer chez la baronne, mais celle-ci, ayant appris un jour qu'il devait accompagner au bal de l'Opéra la comtesse Félicia d'André, ne put résister au désir d'aller l'épier. Son cousin, un grand-cousin, dont la discrétion était le seul mérite, et qui était arrivé ce jour-même de sa province, lui servit de cavalier. La baronne se montra dans le déshabillé le plus galant. Le colonel, en habit de ville, donnait le bras à Madame d'André qui était en domino. La baronne les suivit longtemps, épiant leurs discours, leurs ^{au cœurs} et jusqu'au moindre regard. Le grand-^{les cœurs} dit son petit mot à la comtesse, qui

riposta avec toute la liberté que son caractère et le bal pouvaient lui inspirer. Le colonel contempla Madame de Vaudreuil, quoique masquée, avec l'étonnement qu'il avait éprouvé, quand, pour la première fois, il avait vu sa taille et toutes les grâces qui l'embellissaient. Ses yeux se tournaient incessamment vers elle, et l'émotion la plus vive s'y peignait avec douceur.

— Beau colonel, lui dit enfin la baronne, en contrefaisant sa voix, qu'as-tu à regarder derrière toi? La belle Félicia d'André ne peut-elle suffire à tes vœux?

— La comtesse! répondit le colonel; et comment sais-tu que je suis avec elle?

— Beau mystère! dit l'inconnue, et qui pourrait-ce être?

En disant ces mots, elle s'éloigna et se perdit dans la foule. Le colonel était si loin de croire Madame de Vaudreuil au bal, elle lui avait témoigné tant d'aversion pour ces assemblées tumultueuses, qu'en dix ans, il n'aurait pu soupçonner de l'y voir: cependant il voudrait connaître la femme qui lui a parlé, et, laissant la comtesse au bras d'un ami, il va

— Et pourquoi non ? j'éprouve, en un moment, avec vous, ce que trois mois d'adoration avaient à peine mis dans mon cœur pour la baronne de Vaudreuil, et je ne vois que vous qui puissiez me venger d'elle. D'ailleurs Madame de Vaudreuil ne vous vaut pas.... Non, elle n'a point ce pied mignon, cette taille charmante ; ses cheveux ne flottent point ainsi en boucles dorées ; non, Madame, elle ne vous vaut pas. Permettez-moi de vous consacrer ma vie, et que le colonel Roland apprenne enfin à quelle beauté il adresse le plus tendre hommage.

— N'exigez point, Monsieur, que je me fasse connaître à vous. Laissez-moi, du moins, jouir de mon erreur. Si vous me connaissiez, vous me haïriez, et je ne puis y consentir.

— Moi vous haïr, Madame, et pourquoi donc ?

— De grâce, Monsieur, cessez de me tourmenter. Si vous m'aimez, comme vous le dites, si vous pouvez conserver l'amour que vous me témoignez jusqu'au bal prochain, je vous prouverai peut-être que je n'y suis point insensible... Je m'y montrerai sous le même

déguisement. Adieu, Monsieur, rejoignez la comtesse....

Le colonel demanda d'une voix passionnée la permission d'accompagner l'adorable inconnue; son bonheur, disait-il, dépendait de cette faveur, mais on lui défendit très sévèrement d'y prétendre, et pour ne pas déplaire, il obéit.

Un faiseur de romans ne manquerait pas de faire de l'amour subit du colonel un trait de sympathie. Quant à moi, je crois que les yeux nous avertissent mieux que le cœur de la présence de l'objet aimé. Cependant les rapports de l'inconnue avec la femme que le colonel adore, les émotions que font naître la danse et la musique, et surtout le besoin qu'il éprouve d'exercer sa sensibilité, depuis qu'il la croit dédaignée, tout sert à prouver que cette aventure n'a rien de bien extraordinaire.

Quant à la baronne Amélie, elle avait quitté le bal, les yeux remplis de larmes. — C'en est fait, disait-elle, ce n'est plus moi qu'il aime, et malheureusement je ne puis en douter. Il adore en moi une inconnue; et si j'avais fait cesser ce prestige en me découvrant à lui, la

haine eût succédé aux transports qui l'animaient. L'ingrat ! j'ai voulu l'arracher à l'inconstance, et il trouve en moi-même de quoi satisfaire son funeste penchant.

La baronne se trompait. Le colonel n'aimait qu'elle, mais son extrême sensibilité le rendait mécontent de tous les sentiments qu'il inspirait. Il ne suffit pas d'être tendre, il faut être ardent comme lui. Il aurait donné sa vie pour plaire à la baronne Amélie, mais il aurait voulu trouver en elle l'impatience qui le tourmentait, et dans ce moment-même, dans ce moment où, pour la première fois, il éprouve des mouvements qu'il ne croit plus pour elle, son cœur lui rappelle, par un attendrissement profond, ses vertus, ses charmes et ses talents. Mais il a trop souffert auprès d'elle pour aller reprendre ses fers, et d'ailleurs il croit devoir trop de reconnaissance à la femme qui, à la première entrevue, lui a donné tant d'espérance.

Cependant Madame de Vaudreuil n'avait plus la force de résister : quelque défiance que lui eût inspiré le caractère du colonel, elle sentait que son heure allait sonner, et l'amant

n'a plus de défauts sans doute, lorsqu'on est contrainte de céder. L'infidélité du colonel lui parut alors fort excusable. C'est moi seule qu'il a aimée, disait-elle ; et si le délire de son imagination l'a mis un moment aux pieds d'une femme qui ne lui était pas connue, c'est encore moi qui ai causé ce délire. Une autre ne lui eût point fait cette sensation : il a vu l'opulente Félicia d'André, et ne l'a point aimée ; il a suivi la belle anglaise, et elle n'a pu le captiver.

Ces réflexions bannirent tous les soupçons du cœur de la baronne, mais elles ne purent en déraciner l'envie qu'elle avait de se venger du colonel. L'envie de se venger d'un amant est la dernière chose qui s'éteigne dans le cœur d'une femme. Elle écrivit au colonel pour l'engager à venir la voir. Sa missive était assez singulière :

« Il y a un siècle que je n'ai point vu M. le colonel Roland, et cependant il me jurait qu'il ne passerait pas un seul jour sans me voir. Autrefois il était ami charmant, il est devenu depuis amant parjure, et je crains qu'il ne soit bientôt plus rien pour moi. S'il voulait venir

reprendre son premier rôle dans ma maison, il m'obligerait infiniment. Le baron Dupré, le sémillant Nangis et quelquefois le chevalier de Bercy, me croient très-malheureuse de son absence. J'attendrai son retour, pour juger si ces messieurs ont raison. »

Le colonel se rendit à cette invitation. Il croyait n'avoir plus rien à redouter auprès de la baronne. — Je suis sûr qu'elle m'aime, disait-il, et moi je veux la haïr. Si elle s'attendrit, je rirai; si elle rit, je chanterai. Le chevalier sera auprès d'elle, j'accablerai le chevalier de politesse. Oh! je vais la désespérer!

Il entra gaiement chez madame de Vaudremont qu'il trouva seule.

— Eh bien! lui dit-elle, vous voilà donc enfin? il faudra du canon pour vous faire marcher.

— Ma foi, Madame, c'est que vous l'avez employé pour me chasser d'ici, et je ne veux plus me mettre à sa portée.

— Le poltron!

— Oh! désormais je ne crains plus rien.

— Avez-vous vu le chevalier?

— Non, Madame, mais je croyais le trouver

ici. Il n'est plus, dit-on, que chez vous.

— Quelle erreur ! Je le vois... je le vois quelquefois... rarement cependant.

— Il est très-aimable, le chevalier.

— Très-aimable.... il est vrai.

— Et je crois qu'il vous aime.

— Il me le dit du moins.

— Il vous le dit !

— Oui, Monsieur. Pourquoi non ?

— Oh ! c'est... c'est fort bien fait, et... vous l'aimez aussi sans doute !

— Non. Je ne le crois pas capable de goûter les douceurs d'un sentiment bien pur, et jamais il ne s'est dit avec ivresse : « Soyons sensible, et méritons de régner sur un cœur tendre ! »

Le ton de Madame de Vaudrenil, sa voix insinuante et douce, les grâces touchantes dont elle brillait aux yeux du colonel firent perdre à celui-ci son projet d'indifférence. La baronne sortit aussitôt pour assurer l'exécution du sien. Elle avait laissé sur un pupitre, assez près du colonel, une lettre inachevée. Le colonel l'aperçut et ne put résister à l'envie de la lire. Voici ce qu'elle contenait :

« Je vous attends ce soir, mon cher chevalier, au bal de l'Opéra. J'y serai avec le grand-cousin, qu'il est aisé d'apercevoir de loin et de tromper de près. J'aurai un domino blanc, parsemé d'étoiles d'or. Ayez soin d'y venir aussi sous un déguisement. C'est bien une folie que ce projet-là, mais le plaisir de vous voir. . . »

A cette lecture, le colonel, dans un stupide étonnement, ensuite dans une fureur extrême, se promène à grands pas dans le salon, se mordant le poing et jurant entre les dents ! Que dira-t-il ? que fera-t-il ? Il avait sur les lèvres l'affreux sourire du désespoir, et les idées les plus violentes venaient l'assaillir. Cependant il sentit enfin qu'il fallait dissimuler, et empêcher d'abord que la lettre fût rendue au chevalier.

Madame de Vaudreuil rentra avec précipitation et feignit de rougir de son étourderie. Elle regardait le colonel avec un air d'embarras, comme pour lui donner à penser qu'elle cherchait à deviner dans ses yeux s'il avait lu la lettre. Cependant elle l'acheva, y mit l'adresse et la scella. Elle sonna. Un

laquais, qu'elle avait mis dans sa confiance, se présenta.

— Jacques, lui dit-elle, allez porter ce billet à son adresse.

Le colonel, dissimulant son trouble, prétextait qu'il avait aussi des lettres à écrire, et courut après le laquais, qui avait l'air de se diriger vers la demeure du chevalier.

— Jacques, lui dit-il, voilà ma bourse; en échange donne-moi cette lettre, et garde le secret.

— Mais, Monsieur, si Madame la baronne...

— Va, je réponds de tout.

La nuit venue, le colonel s'avisa d'un expédient que la baronne avait prévu sans doute. Il était de la taille du chevalier, et il voulut tenir sa place au rendez-vous. Il s'affubla d'un domino et se rendit au bal. Il n'eut pas fait le tour de la salle qu'il reconnut la baronne Amélie et le grand-cousin. Il s'approcha aussitôt, et, après avoir salué assez cavalièrement, à la manière des masques, serra la main de la baronne, comme pour lui dire je suis le chevalier. Madame de Vaudreuil comprit bien vite que ce ne pouvait être que le colonel, et, pour

se venger plus complètement, lui dit les choses les plus tendres, en feignant de parler au chevalier.

— Que je suis heureux, lui disait le colonel, vous m'aimez, belle Amélie, et vous n'aimez que moi seul !

— Oui, chevalier, je vous aime, et je n'aime que vous.

— Cependant je crains toujours que le colonel ne reprenne l'empire qu'il a eu sur votre cœur.

— Le colonel ! voulez-vous m'en parler sans cesse ? Je vous ai dit cent fois que je ne saurais le souffrir. C'est un extravagant qui, sans motif, vient, s'éloigne, boude, revient et boude encore.

— On m'a dit pourtant que vous l'aviez aimé ?

— Jamais ! y avait-il à balancer entre vous et lui ?

— Ah ! je n'en douterai plus.

— Vous avez de l'esprit, chevalier, de l'enjouement, et le colonel est d'une tristesse qui assomme. Je l'accueille quelquefois, parce qu'il faut vivre avec tout le monde, mais sa

présence me crispe à me donner des vapeurs. Il se croit aimable : tant mieux, on le trompe plus aisément. Mais vous, méchant, pourriez-vous douter encore de mon amour ?

Le colonel ne put résister davantage, et conduisant la baronne derrière une coulisse, il se démasqua vivement, et lui cria :

— Perfide ! me reconnaissez-vous ?

Madame de Vaudreuil éclata de rire, et, par un mouvement rapide qu'elle fit, le domino qui enveloppait sa taille se détachant, elle se montra toute radieuse, dans le déshabillé galant sous lequel elle avait au dernier bal exercé une séduction si puissante sur le cœur du colonel. Celui-ci la regardait immobile, et dans un état d'indicible stupéfaction.

— Vous m'avez fait, ici même, il y a quelques jours, colonel, une infidélité très-punissable, et j'ai voulu m'en venger aujourd'hui. Je suis l'inconnue que vous avez poursuivie au bal de mardi, et à qui vous aviez déclaré si chaudement votre amour. Je sais tout ce que vous pouvez me dire pour justifier ce procédé, mais le mien est plus excusable encore. Vous avez eu l'intention d'être infidèle, et moi

je n'ai voulu que le paraître. Ingrat ! vous vouliez m'oublier, quand je ne respire que pour vous !

Le colonel se précipita aux genoux de la baronne, et après une causerie pleine d'effusion, il fut convenu qu'on réglerait tout le lendemain pour accélérer le mariage.

La baronne Amélie était dans l'ivresse du bonheur ; le colonel, remis de sa peur, trouva qu'on ne pouvait imaginer de tour plus agréable, et le grand-cousin commença à comprendre, aux apprêts de la noce, ce que tout cela voulait dire.

N'oublions pas de mentionner que le chevalier de Bercy, qui n'était pas d'humeur rancuneuse, fut invité à la cérémonie nuptiale, et que sa muse, cette fois mieux inspirée, ne lui valut pas un quatrième coup d'épée.

LA CHARTREUSE DE VALBONNE.

I.

LES CARDINAUX DE LA FARE ET DE BERNIS.

C'était par une froide et éblouissante matinée de février ; nous marchions depuis longtemps sur une route, neigeuse, à peine frayée, lorsqu'au pied d'une longue colline, une magnifique avenue d'arbousiers et de peupliers s'ouvrit devant nous comme ces beaux portiques de marbre blanc dont le génie antique semait l'abord des temples et qui faisaient pressentir la demeure des dieux. La nature se présentait à nos regards sous un aspect des

plus saisissants. Les peupliers, couverts de givre, s'élançaient légèrement, semblables à d'élégants obélisques ornés d'arabesques et d'hiéroglyphes innombrables. Les arbousiers montaient en spirale, s'arrondissaient en voûte, et s'élevant en ogive, se rejoignaient pittoresquement à leur sommet. Les rameaux flexibles, fuyants, échevelés, qu'argentait une poudre d'albâtre, couraient çà et là, s'entrelaçaient avec amour, et formaient, en s'embrassant, des figures bizarres et des dessins capricieux : architecture magique, qui tenait à la fois de la réalité et de la fiction, et qui semblait comme un jeu fantastique de ces gracieux esprits de l'air auxquels l'imagination rattache spontanément toutes ces décevantes idées d'enchantement et de féerie ! Le soleil, étincelant dans l'espace, donnait un air de fête à ce magnifique spectacle, et animait ce paysage givré en répandant çà et là sur la crête des monts et dans la profondeur des vallées, une lumière admirable et de sublimes reflets.

L'impression pénétrante du froid put seule nous arracher à l'admiration dans laquelle nous avions plongés, mon compagnon et moi,

ces coquetteries adorables de la nature Nous secouâmes les frimas de nos habits et pressâmes le pas pour arriver à Saint-Marcel. Peu à peu le soleil disparut, le givre tomba des arbres sous le souffle impétueux de la bise, et il ne nous resta plus, du magique spectacle de la matinée, qu'un vif et ineffable souvenir.

Nous reçûmes du père Daniel l'accueil le plus touchant. Ce fut avec des larmes de joie qu'il serra dans ses bras octogénaires le petit-fils de celui dont il avait été pendant quarante années le serviteur fidèle et dévoué. Et tandis que l'excellent vieillard faisait à Théodore le récit des malheurs qui s'étaient appesantis sur sa noble famille, je tirai mon portefeuille et me mis à griffonner sur mes tablettes mes impressions de la journée.

Il en est de Saint-Marcel comme de la *Clé-anthis* de Regnard, qui n'était ni fille, ni femme, ni veuve. Ses habitants ne veulent pas que ce soit un village, ni même un bourg ; car Saint-Marcel, disent-ils avec un peu de vanité, était autrefois entouré de remparts, du haut desquels leurs pères ont soutenu un siège contre les Sarrasins. Mais le bourg Saint-Andéol et

autres lieux voisins font la sourde oreille et s'obstinent à ne pas vouloir que ce soit une ville. Ce qu'on ne peut disputer à St-Marcel, c'est le magnifique panorama qu'il déploie sous les yeux du voyageur. Sept départements sont là qui lui servent, pour ainsi dire, de ceinture. La vue se promène avec délices du pont du Gard au Mont-Ventoux, des tours de Saint-Rémy aux Alpes dauphinoises, des opulents côteaux du Rhône aux montagnes pelées de la Lozère. Toutefois, Saint-Marcel ne figurerait pas sur nos tablettes, si je n'eusse voulu consacrer l'hommage de gratitude et d'affection offert par mon ami au serviteur éprouvé de sa maison. Saint-Marcel a été cependant le berceau de deux éminents dignitaires de l'Eglise, les cardinaux de la Fare et de Bernis. Le premier n'est guère connu que par le calembourg nobiliaire de ses écussons, qui sont des *flambeaux* ou *phares*, surmontés de cette modeste devise : *Lux nostris, hostibus ignis* ; ce que l'on peut traduire par ces mots : *Lumière aux nôtres, feu sur l'ennemi*. (Traduction libre). Dans cette devise, on ne trouve pas l'empreinte de ce sentiment de charité qui sied si

bien à un prince de l'Eglise. Quant à l'abbé de Bernis, ce prêtre mondain, tout pétri de petits vers, de petits soupers, de petites maisons, quoiqu'il ait joué un grand rôle dans l'Etat et dans l'Eglise, il est moins connu pour avoir signé le fameux traité de 1756, et décidé les nominations successives de trois papes, que pour les madrigaux musqués que sa muse famélique adressait à madame de Pompadour.

Son poème, *Les Quatre Saisons*, que Voltaire appelait *un printemps sans automne*, lui mérita le surnom de *Babet la bouquetière*. D'Alembert disait aussi de cet auteur : « Si l'on coupait les ailes à l'Amour et aux Zéphirs, on lui couperait les vivres. »

Le prince de Ligne a dit : « Que de petites choses qu'on ne remarque pas, et qui contribuent à des résultats importants ! » Cette pensée est d'une justesse presque mathématique. C'est à la chute d'une pomme qu'est due la découverte de la pesanteur de l'air ; c'est un ver microscopique qui mit la Hollande à deux doigts de sa perte, et c'est une culotte de velours qui éleva l'abbé de Bernis au pinnacle des honneurs politiques et aux premières

dignités de l'Eglise.

Voici l'histoire de cette culotte, telle à peu près qu'elle me fut contée en 1814 par un spirituel vieillard qui avait beaucoup connu le cardinal de Bernis, et l'avait suivi à Rome, lorsqu'il quitta son diocèse d'Alby, pour aller assister au conclave qui suivit la mort de Clément XIII :

L'abbé de Bernis était, comme on appelait cela dans un temps, un homme bien né; mais sa fortune était des plus minces, et il végétait tristement au séminaire de Saint-Sulpice; il n'en était pas moins chanoine et comte de Lyon; mais il n'avait que le titre sans le canonicat, et tout son revenu consistait dans une pension de quinze cents francs que lui faisait sa famille. L'abbé de Montazet languissait dans le même séminaire et n'était pas plus fortuné: ils se lièrent tous deux d'une amitié qui ne se démentit jamais. Rien n'était à l'un qui ne fût à l'autre; mais ce rien était effectivement rien, et ils ne rêvaient qu'au moyen d'en faire quelque chose.

Une nuit où l'abbé de Bernis ne pouvait obtenir aucun soulagement du dieu des pavots,

il implora le dieu des vers. Celui-ci vient à son aide, et lui dicte cette jolie petite pièce de vers, connue sous le nom des *Petits Trous*, dont madame la marquise de Pompadour est l'héroïne. Dès qu'il fut jour, la pièce parvint à son adresse; et peu de temps après, le poète, dont la naissance pouvait jusqu'à un certain point justifier les grâces de la cour, fut invité à dîner chez la favorite. Aussitôt il court chez l'abbé de Montazet.

— Mon ami, notre fortune est faite; Madame de Pompadour me prie à dîner.

— Tu te flattes; un billet d'invitation n'est pas la feuille des bénéfices.

— Laisse-moi faire; tu verras que l'un mène à l'autre.

L'abbé de Bernis fut exact au rendez-vous, et y parut avec tout le charme d'une agréable figure et d'un esprit pétillant et frais. Il enchantait la société et surtout la maîtresse de la maison.

Après le repas, la marquise propose une partie de jeu. L'abbé refuse. — Je sais, dit-elle, qu'un séminariste n'a pas la bourse bien garnie; mais je serai de moitié avec vous, je

serai même de tout. Je suis bien aise de vous garder un peu plus.

— Impossible, madame, reprend l'aimable convive, et il accompagne son refus d'un léger sourire qui annonce une arrière-pensée.

— Madame de Pompadour veut la savoir ; elle insiste, elle ordonne.

— Vous le voulez, Madame ; eh bien ! daignez abaisser vos grands beaux yeux sur cette culotte de velours.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle en rougissant.

— Hélas ! Madame, ce vêtement ne m'appartient pas ; l'abbé de Montazet en a la moitié : il est à nous deux. Quand je sors, il garde la chambre ; quand il sort à son tour, je lui cède la culotte et je reste au séminaire. Il a pour ce soir une visite essentielle ; je lui ai promis de rentrer avant six heures. Ainsi vous voyez, Madame la marquise, que je ne saurais, sans trahir l'amitié, profiter de vos bontés plus longtemps.

— Voilà une bonne folie ! dit en riant Madame de Pompadour ; allez, mon cher abbé, et dites à votre ami que vous aurez bientôt de

qu'on a chacun une culotte.

Le surlendemain, ils reçurent l'un et l'autre un brevet de mille écus de pension ; et comme il n'y a dans la carrière de la fortune que le premier pas qui coûte, l'un partit de là pour arriver à l'archevêché de Lyon, l'autre pour être cardinal. Que ne peut une culotte de velours !

Une culotte de velours !..... L'héritier du cardinal aurait bien dû en faire dessiner une sur le panneau de sa voiture.

II.

DOM CAZAL ET DOM BRUNO.

Le lendemain, après avoir eu soin de nous lester de quelques tranches de jambon fumé, arrosées de quelques rasades d'un bon petit vin de terroir, nous prîmes congé du père Daniel, et nous nous acheminâmes, gais et dispos, vers le monastère de Valbonne. Nous suivions une route pierreuse et difficile qui eut bientôt mis notre bonne humeur en fuite. Nos

pieds étaient meurtris, et ce ne fut pas sans plus d'une fois la maudire que nous traversâmes le village de Saint-Just et le pont d'Ar-dèche et Saint-Julien-de-Peyrolas. A la fin cependant nos chemins se métamorphosèrent en capricieuses allées de jardin anglais. Nous avions devant nos yeux un paysage ravissant. Un cercle de montagnes boisées se déroulait majestueusement autour de nous, et semblait nous presser vers le centre. Le couvent des Chartreux scintillait de mille feux et de mille couleurs. Vers le fond du tableau, sur un rideau de sombre verdure, se dessinaient un pavillon et deux énormes tours. Le clocher ardoisé redressait sa svelte structure sur l'arête chatoyante de l'église. De noirs cyprès balançaient leurs cîmes funèbres au-dessus des cellules rangées autour du cloître, et une ceinture de remparts encadrait le monastère. A l'aspect de cette mélancolique solitude, où la main du créateur a semé tout à la fois tant de grâces riantes et sévères, je fus tenté de m'agenouiller dans une pieuse et poétique admiration.

La Chartreuse de Valbonne fut fondée en

1204, par Guillaume de Vénéjan, évêque d'Uzès. Un vieux religieux, qui avait été frère-servant au temps de sa splendeur, accueillit avec un cordial empressement la prière que nous lui fîmes de nous servir de cicérone. Il nous fit voir l'église, dont la voûte est d'un beau travail de maçonnerie; les murs sont nus, la boiserie et les tableaux du Bardin qui les ornaient ont été portés, il y a longtemps, à l'église Saint-Castor, à Nîmes. Au milieu du réfectoire est peint, de grandeur naturelle, un Saint-Bruno. A côté du grand cloître est un petit cloître d'une architecture ogivale d'un style mélangé. La cuisine est immense; il y a une grande cheminée; des fours à pâtisserie, un moalin en pierre pour broyer le beurre et préparer les pâtes fines, un potager à cent trous, et sur le devant, un grand arceau vitré, barré de fer et de grilles, assez spacieux pour loger bon nombre de poules à œufs: on les encageait là pour accélérer la ponte. Le luxe presque royal de cette cuisine me remit en mémoire la bonne chère proverbiale des Chartreux, au mépris des statuts de Saint-Bruno. Théodore répondit à ma pensée par un sourire

Dom Bruno était né dans un village des environs, à Saint-Marcel-de-Carreiret. Son enfance s'écoula dans l'insouciance si naturelle à cette époque de la vie. Quand il fut homme, il ne prit aucune part aux jeux bruyants de ses compagnons; il aimait la solitude, la vie retirée. Il ne se plaisait qu'à parcourir les coteaux et les vallées, et ne rentrait au logis qu'avec une ample moisson de plantes et de fleurs dont il étudiait les propriétés alimentaires ou médicales. Un jour qu'il poussa son excursion jusqu'à Valbonne, il lui prit fantaisie de visiter le monastère. Et quand il vit passer et repasser devant lui les figures graves et solennelles des cénobites, lorsqu'il les vit se glisser silencieux le long des corridors et se perdre sous les ténébreux arceaux, une sorte de frémissement magnétique parcourut tout son corps ses lèvres se contractèrent et des larmes inondèrent ses yeux : sa vocation venait de lui être révélée. Il revint à Saint-Marcel embrasser sa vieille mère, dont les instances ne purent le fléchir. Quelques jours après, il était dans le couvent où on lui fit acheter, par de laborieuses épreuves, l'espérance du novi-

ciat. Enfin il fut admis dans la communauté. Il n'eut pas beaucoup de peine à faucher ses affections mondaines. N'avait-il pas là, dans cette solitude, quelqu'un dont le commerce est plus intime, les entretiens plus pénétrants, qui nous guide au besoin, nous soutient quand nous sommes faibles, nous relève de nos chutes et nous console au fort de ces douleurs qui ravagent un cœur mortel.

J'ai déjà dit que dom Bruno avait quelques connaissances en botanique. On voulut les utiliser : en conséquence le gouvernement de la pharmacie fut commis à ses soins éclairés. C'est dans l'exercice de ces modestes fonctions que sa charité, sans cesse en éveil, le mit en grand renom dans toutes les contrées environnantes. On venait de loin, de bien loin demander des médicaments à la Chartreuse de Valbonne, et dom Bruno, qui possédait le formulaire des recettes et l'art des pansements, expliquait la manière d'employer ces médicaments avec une lucidité et une bienveillance qui lui gagnaient tous les cœurs.

L'insouciant oublié dans lequel il vivait des bruyantes joies du monde, lui faisait trouver

bien douce sa vie de réclusion. Toutes les heures de la nuit et du jour, qui n'étaient pas consacrées à la prière et à la pratique des devoirs que lui imposait son état, il les passait dans son officine. Il avait pour compagnon de solitude un oiseau des Canaries, dont les roulades flexibles et les rians ramages lui caressaient délicieusement l'oreille. Il s'était épris pour cet oiseau d'une singulière affection. Chaque matin l'oiseau le réveillait par son chant cadencé; puis il accourait vers lui et mangeait son millet dans sa main. Il le suivait ensuite à son travail, et, se perchait sur un flacon, lui tenait compagnie, ou bien il se plaçait sur son épaule ou sautillait en gazouillant d'un bout à l'autre du laboratoire.

Le père procureur de la communauté se nommait dom Casal. Ce n'était point un de ces sages qui, désabusés des vanités mondaines, venaient, semblables à Charles-Quint, achever leur vie dans la retraite, après avoir déposé à la porte leurs titres et leurs dignités; mais un de ces nombreux cadets de famille qui, déshérités par la loi, et liés par des vœux trop tôt prononcés, sentaient, sous leur tunique, leurs

poitrines se soulever. Dom Casal était grand, sec, prématurément ridé; il avait un long nez et les yeux fixes et ronds d'un oiseau de proie. Comme il était né à un des plus hauts degrés de l'échelle sociale, il entreprit, dans la carrière obscure où les préjugés de cette époque l'avaient jeté, d'abdiquer l'orgueil de sa naissance; mais ses efforts furent toujours impuissants. Alors, doué qu'il était d'une volonté de fer, il s'étudia laborieusement à asservir l'intelligence du plus grand nombre de ses frères à son intelligence à lui, et il réussit si complètement, qu'en peu de jours il mania comme des cires molles toutes ces volontés sous la bure. Ce fut donc de lui, et de lui seul, que la communauté reçut la vie et le mouvement.

Dom Casal, pour reposer l'infatigable activité de son esprit, que ni les macérations ni la prière n'avaient pu dompter, possédait un magnifique chat angora. Ce chat, qui seul parfois parvenait à dérider son front soucieux, était doux et caressant; mais il y avait sous cette patte de velours une griffe impitoyable. A des yeux superstitieux, il aurait pu passer pour le *genius loci*, le démon tutélaire de

cellule. Or, il arriva qu'un jour dom Bruno, étant appelé aux saints offices, oublia de tirer soigneusement la porte de son officinè. Le chat angora, depuis longtemps à l'aguèt, s'y introduisit sans cérémonie, et Dieu sait ce que devint le pauvre oiseau des Canaries ! Quand dom Bruno rentra, quelle fut la douleur du bon Chartreux en voyant le parquet du laboratoire tout couvert des plumes de son oiseau favori ! Mais la douleur fit place à la rage à l'aspect du gros chat qui se toilettait, au milieu de ces débris, avec une gravité comparable à celle de Marius assis sur les ruines de Carthage. Dom Bruno, hors de lui, s'élança sur l'animal, et d'un coup de sa spatule, vigoureusement appliqué sur le museau, le laissa raide mort sur la place. Pauvre dom Bruno ! cet acte de légitime vengeance, tu le paieras au prix du repos de tes jours et de tes nuits. Car on pense bien que tout ce qu'il y avait de bile dans le tempérament du père procureur se souleva, à cette énormité, des basses régions où l'avait refoulé le régime claustral, pour reparaître à la surface. Il grinça des dents, frappa du pied et écuma. De ce moment il

étréignit en pensée, comme dans un étau, le meurtrier de son bel angora. Il se promit, en blasphémant, d'être son bourreau ; mais, ne pouvant le frapper d'un seul coup, il s'étudia laborieusement à le tuer à coups d'épingle. Ce fut donc chaque jour, chaque heure, chaque minute une persécution nouvelle. Dom Bruno, qui avait toujours obéi en silence et sans le plus léger pli du front aux ordres absolus de ses supérieurs, ne répondait aux brutalités du père procureur que par cette force d'inertie qu'on appelle la patience, cette sœur de la charité. Il savait souffrir sans se plaindre, mais il ne savait pas s'empêcher de souffrir. Il avait sans cesse à ses côtés un supérieur, ombre maudite attachée à ses pas, dont l'oreille l'écoutait, dont le regard le pénétrait, dont la présence le glaçait et le pétrifiait, et qui se faisait un jeu de ses tortures. La vie lui devint âpre et dure ; ce fut une serre aux ongles ferrés, un bec de vautour fouillant incessamment dans ses chairs palpitantes. Hélas ! sa résignation était à bout, lorsque la révolution vint briser d'un pied vigoureux le cercle de fer qu'on avait tracé autour de sa destinée.

Au mois de novembre 1789, l'Assemblée constituante suspendit provisoirement l'émission des vœux religieux, et ce décret provisoire fut bientôt suivi d'une loi constitutionnelle qui les abrogea et les proscrivit à jamais. Une disposition de cette loi, qui permettait aux religieux d'abandonner leur communauté, leur assurait, par une petite pension sur l'Etat, leur pain de chaque jour. Il faut le dire, malgré la dissolution, reprochée si souvent avec raison, où étaient tombés la plupart des ordres monastiques, le sentiment du devoir était si profondément gravé dans le cœur des religieux, que presque personne ne se laissa aller par cette bienveillante disposition de la loi. A Valbonne, dom Bruno fut le seul qui se présenta pour en recueillir le bénéfice. Seul, il dit adieu à la communauté pour se retirer à Saint-Marcel auprès de sa vieille sœur, et ce départ, comme on le pense bien, causa un scandale qui eut un long retentissement.

Le simple et candide dom Bruno poussa plus d'un soupir lorsqu'il lui fallut abandonner les ombrages verts et silencieux de la solitude conventuelle. Cependant, au fond du cœur, il

devait se sentir heureux de secouer le joug qui l'attachait aux caprices tyranniques d'un supérieur sans âme et sans entrailles. Ce pauvre homme s'en alla du monastère sans un morceau de pain pour apaiser sa faim, sans un manteau troué pour couvrir sa nudité. Et cependant il lui avait donné sans les compter les dix plus belles années de sa belle jeunesse. Oh ! si son départ fut un scandale pour la communauté, ce fut un bien grand deuil pour lui, car il ne reçut d'aucun de ses frères le moindre témoignage d'intérêt et de bienveillance ; aucun ne vint mettre sa main dans sa main et lui dire : Adieu frère !

Toutefois, à mesure qu'il s'éloignait de cette enceinte de murailles froides comme les dalles du sépulcre, sa bonne nature d'homme, délivrée enfin de ses langes monastiques, s'épanouit au grand air et prit ses plus belles ailes de printemps. Ce fut une bien douce promenade que celle que fit là le R. P. Bruno ! Il admirait avec des yeux d'enfant les moindres pierres du chemin. Un brin de paille, un morceau de roche, un pan de muraille, le chant des petits oiseaux, le souffle de la brise,

le murmure des ruisseaux, tout servait de jouet à son imagination reverdie.

Arrivé au village, il se fit l'instituteur et l'ami du pauvre. Il se courba jusqu'à terre pour adoucir la position de sa misérable sœur infirme. Humble parmi les humbles, il porta à Saint-Marcel, comme il l'avait fait au cloître, la tête haute et les yeux baissés, sa croix d'humiliations et de pauvreté. Il avait tant de simplicité dans les pensées, tant de bonté affectueuse dans les manières, qu'il fut traité par tout le monde avec une douceur miséricordieuse pour ses erreurs passées.

Cependant la révolution suivait à pas de géant la large voie qu'elles'était ouverte, écrasant dans sa marche envahissante les vieux abus et les préjugés gothiques. Quand elle eut fait table rase de toutes ces reliques féodales, ne trouvant plus d'aliment à sa dévorante activité, elle s'en prit à elle-même, et déchira de ses propres mains les chairs saignantes de son cœur. Mais cet immense cratère, qui venait de s'ouvrir béant au milieu de la civilisation, ne jeta pas une seule gerbe lumineuse sur la retraite obscure de dom Bruno, le pauvre Char-

treux. Les flots impétueux du monde révolutionnaire vinrent expirer sans écho au seuil de son foyer.

Dom Bruno avait placé sa nouvelle vie sous l'invocation de la prière, et toutes ses pensées, si humbles qu'elles fussent, il les élevait jusqu'au trône du firmament. Aussi, ce qu'il recevait de lui en ferveur, Dieu le lui rendait en consolations, et la paix d'en haut l'inondait de ses joies douces et tranquilles. Cependant, la santé de sa sœur, qui allait en déclinant d'un jour à l'autre, finit par le tirer de cet enivrement de paix divine. Dans son ingénieuse sollicitude, il comprit tout de suite que la petite pension que lui servait le Gouvernement lui serait d'un grand secours en cette douloureuse circonstance. Il s'achemina donc, un bâton à la main, vers le chef-lieu du département, pour réclamer son arriéré. Et ce fut là, qu'à l'aspect de l'instrument du supplice, qui seul, à cette affreuse époque de notre histoire, restait constamment debout au milieu de tant de ruines amoncelées, les ombres qui voilaient son passé s'évanouirent tout-à-coup. Dans la détresse de son cœur, il descendit en lui-même,

et comme un laboureur après un orage compte les épis d'un champ dévasté, il se mit à sonder le mal qu'il avait fait. Car une voix impitoyable lui disait incessamment à l'oreille : « C'est ton apostasie qui a chassé Dieu de ses autels ; c'est ton apostasie qui a intronisé en France l'omnipotence de l'échafaud. »

Le pauvre religieux était anéanti : il laissa échapper, des plus intimes profondeurs de son âme, un acte de contrition, et puis il releva la tête, fortifié par la prière ; mais son front gardait l'empreinte de ce diadème d'épines sanglantes dont se couronne la résignation chrétienne. Cependant la conduite qu'il avait à suivre venait de lui être tracée par une sainte inspiration. Il se mit à distribuer un à un les assignats qu'on lui avait remis en paiement de sa pension ; et cela fait, il monta solennellement les degrés de l'échafaud, s'agenouilla profondément, et pria longtemps avec ferveur. La foule s'émut à ce spectacle. Ce ne fut bientôt qu'un cri : *A la profanation ! au sacrilège !* Des menaces horribles se firent entendre ; mais il restait sourd à ces atroces vociférations. Semblable aux confesseurs de la foi, au

temps de la primitive Eglise, qui souriaient au milieu des supplices, il s'était réfugié dans les cieux dont il avait entrevu les splendeurs séraphiques.

Jeté dans les prisons, on ne l'y laissa pas longtemps languir : quelques jours après il fut amené devant le tribunal révolutionnaire. L'accusateur public, qui était né dans les environs de la Chartreuse de Valbonne, se rappelant la réputation d'honnêteté dont joussait le Père Bruno, voulut persuader que l'action qui amenait au tribunal le prévenu était un acte de démence. Il espérait, par ce moyen, sauver les jours du bon religieux. Ces paroles de clémence, dans une pareille bouche, firent sourire les juges ; mais à peine eut-il fini, que dom Bruno prit à son tour la parole. Il repoussa avec beaucoup de force la planche de salut qu'on venait de lui offrir, répéta à plusieurs reprises que ce qu'il avait fait, il l'avait fait à bon escient ; enfin il demanda la mort comme une faveur, une expiation de ses erreurs ou plutôt de son crime. Le tribunal se montra débonnaire ; la prière de dom Bruno fut accueillie, et le lendemain la tête véné-

nable du bon prêtre roula sur l'échafaud.

.
.
.
.

Cependant, après avoir été dépossédée de ses magnifiques propriétés, en exécution du décret de l'Assemblée constituante qui nationalisait tous les biens ecclésiastiques, la colonie religieuse de Valbonne avait fini par se disperser sous l'aiguillon sanglant de la Convention. Dom Casal, la tête forte de la maison, était resté seul à son poste. Il avait reçu du général de l'ordre la mission de recueillir les épaves de ce grand naufrage, et cette mission, il la remplit avec autant de courage que de bonheur. On le vit, un matin, sous un déguisement, se diriger sur Villeneuve-lès-Avignon, précédant un convoi qu'escortait un cavalier de la maréchaussée. Ce convoi, qui renfermait toutes les richesses mobilières du couvent, arriva sans encombre, comme on le pense bien, à sa destination. Qui eût pu soupçonner la fraude sous cette protection officielle? Dom Casal, pour témoigner sa gratitude

à l'homme courageux et dévoué qui, dans cette grave circonstance, lui avait, au prix de ses jours, prêté une assistance si efficace, lui fit don d'un chapelet d'ébène que le pape avait béni, et certes, il crut de cette façon le rémunérer largement. Mais le cavalier, quoique élevé dans le respect de notre sainte mère l'Eglise, quoique une belle action lui fût chose facile et qu'il fût d'un caractère désintéressé, n'en trouva pas moins, dit-on, la récompense un peu légère. Une barque était frétée à Vileneuve, qui porta dom Casal et ses trésors à Arles et à Marseille, et de là à la Chartreuse de Rome, où le tout fut accueilli avec acclamation.

Quelques années plus tard, les troupes de la République française étant entrées à Rome pour abaisser la superbe du Vatican, chaque couvent de la ville sainte devint aussitôt une caserne, et la Chartreuse échut à un régiment de cavalerie. Quand les troupes se retirèrent, dom Casal fut chargé de faire nettoyer et assainir la maison dont les Chartreux avaient hâte de reprendre possession. Mais cette fois l'habileté du Père procureur fut en défaut :

les moyens d'assainissement qu'il employa furent tels qu'en quelques heures, la Chartreuse et toutes ses dépendances devinrent la proie des flammes. Dom Casal fut condamné à expier son imprudence par une prison perpétuelle.

Bagnols, Mars 1858.

STABS.

I.

Il était debout, appuyé contre un chêne séculaire dont le luxuriant feuillage qui s'étendait au loin au-dessus de sa tête, frémissait agité par le vent. De moment en moment quelques feuilles qui se détachaient de leurs rameaux venaient rouler et se perdre dans la fougère; il les regardait d'un air mélancolique, comme s'il eût trouvé dans ces feuilles éphémères l'image d'une prochaine et inévitable destinée. Assise sur un petit tertre qui était au pied de l'arbre, une jeune fille l'entourait mollement de ses deux bras; elle tenait atta-

chés sur lui ses yeux noirs, et semblait chercher quelques paroles caressantes pour réveiller en lui des pensées moins sérieuses que celles qui l'occupaient.

— Ecoute, lui disait-elle : qu'y a-t-il de plus beau et de plus doux au monde que l'amour dans cette belle forêt? Viens, mon ami, laisse-là tes pensées rêveuses, parcourons tous ses sentiers qui se croisent, qui se multiplient sous nos pas ; respirons cet air frais et embaumé qui se joue dans les branches, descend sur le gazon et remonte jusqu'à nous avec tous les parfums des fleurs, mais surtout ne t'éloigne pas, ne quitte pas Erfurth, ne quitte pas ta vieille mère et ta jeune amie. O regarde-moi et souris ! Laisse-moi voir tes beaux yeux bleus, dont l'éclat velouté est semblable à celui du saphir ; oui, on dirait un saphir enchâssé dans la nacre.

— Tais-toi, jeune fille, répondit Stabs avec douceur, je t'aime trop pour t'écouter tranquillement ; tais-toi, et ne me regarde pas ainsi. Avec tes cheveux noirs, avec tes yeux brillants et tes sourcils d'ébène, avec tes comparaisons orientales, on te prendrait pour une

Italienne passionnée, ou pour la fille de quelque émir qui s'est introduite au sérail, et qui veut enlever au grand Turc un de ses icoglans. Tais-toi, ne me parle pas de ton amour : car, comme tu le dis, il n'est rien de plus doux ; mais il est quelque chose de plus beau. Ne me parle pas de ma vieille mère ; à son nom je sens défaillir mon courage ; ne me dis pas de rester, il faut que je te quitte, et peut-être pour ne plus te revoir. Je serai peut-être comme cette feuille qui vient de tomber, qui ne remontera plus à sa branche, et ne s'appuiera plus sur elle pour résister à l'orage.

Alors la jeune fille pleura ; elle se suspendit au cou de Stabs, et pour l'attendrir davantage, pour lui faire partager son émotion, elle pencha son visage sur celui de son amant, de manière que ses larmes tombaient sur les joues brûlantes du jeune homme. Il l'aimait, c'est à elle que sa mère devait l'unir ; et lui et elle, confiants dans leur avenir, se voyaient avec cette liberté qui est dans les mœurs du pays, et qui témoigne de la candeur de ses habitants. Dans ce moment, la jeune fille lui montrait tant d'amour, elle s'était placée dans son cœur

avec une étreinte si vive, que Stabs fut ébranlé; il allait aussi la serrer dans ses bras; il allait la prendre pour épouse à la face du ciel et sur toutes les fleurs de la terre. Alors il se donnait d'autres devoirs, d'autres soins, et cependant il y avait quelque chose qu'il regardait comme plus sacré que son bonheur particulier. Il éloigna doucement de lui la jeune fille, regarda le ciel, et à mesure qu'il respirait plus librement, à mesure que la rougeur qui couvrait ses joues et son front se dissipait :

— Mon amie, dit-il, il y a quelque chose de plus beau que l'amour, c'est l'indépendance de l'Allemagne. Il me semble que les hommes qui veulent asservir mon pays ne sont pas dignes de vivre. Ecoute, bien-aimée : il est possible que je ne ferme pas les yeux de ma mère ; il est possible que jamais, assis avec toi auprès du foyer domestique, nous ne partagions les caresses de nos enfants. Je te laisse libre et pure pour un époux plus heureux que moi : mais n'abandonne jamais ma mère, ma bonne vieille mère ; donne ce souvenir à celui qui t'a tant aimée.

— Mais, interrompit la jeune fille tout en pleurs, que veut dire ceci ? Tu m'aimes et tu me quittes ? Tu parles de mourir, toi jeune et beau... Ce fut lui qui l'interrompit alors :

— La liberté, lui dit-il, vaut mieux que l'amour.

Elle se précipita dans ses bras. Sans qu'elle connût son dessein, sans qu'il eût rien dit, sans même que sa bouche eût menacé, elle eut un pressentiment confus d'une action hardie, violente, extraordinaire. Elle comprit un danger, mais comme il était ferme et calme, comme elle le savait vertueux, elle sentit aussi que le projet qu'il couvait dans son cœur était, selon lui, grand et généreux, puisqu'il le mettait au-dessus de l'amour qu'il avait pour elle. Sans oser l'interroger, elle l'étreignait dans ses bras, et il lui semblait, dans sa rêveuse préoccupation, que le jeune homme, fort et vigoureux, s'amoindrissait sous son toucher et fondait entre ses bras comme une ombre. De son côté, Stabs croyait sentir les bras de la jeune fille peser sur son cou comme un fardeau glacé ; ces mains blanches qui arrivaient jusqu'à son front, lui donnaient un

sentiment de fraîcheur qui l'étonnait ; ce n'était point la blancheur de l'albâtre, auquel on a coutume de comparer les mains blanches des jeunes filles, mais celle du fer ou du plomb.

Il s'éloigna d'elle, fit quelques pas, s'arrêta pour la regarder encore, et essuyant une larme qui sillonnait sa joue, il poursuivit son chemin.

II.

Par la victoire de Wagram, l'empereur Napoléon se voyait enfin arrivé au point culminant du cours de sa glorieuse destinée. De la miraculeuse élévation où l'Europe le contemplait avec un sentiment d'admiration mêlé d'épouvante, ses regards, éblouis par un indomptable orgueil, pouvaient-ils percevoir une ombre des horribles calamités qu'un conquérant traîne à sa suite. L'imagination populaire qu'il tenait constamment en éveil, depuis quinze ans, par le prestige de son épée jusqu'à ce jour victorieuse, commençait à le regarder comme un de ces êtres sur-humains

que les génies du bien et du mal jettent de loin en loin sur la terre pour la leçon de tous les âges.

Et tandis que la diplomatie s'occupait de la ratification du traité de Vienne, si humiliant pour l'orgueilleuse maison de Lorraine, et que Napoléon, dans l'éblouissement de sa fortune, répudiant son passé républicain et jusqu'à ses affections les plus intimes, souriait à la pensée de faire entrer dans sa couche nuptiale la fille des Césars, on le vit apparaître un matin sur la place d'armes de Schœnbrun, pour passer la revue de sa garde. La joie brillait dans les yeux du conquérant, à la vue de cette troupe d'élite, troupe brave et fidèle, qui sur le champ de bataille décidait la victoire, et qui, dans les rares moments de paix, lui offrait par l'ensemble et la régularité de ses manœuvres l'assurance de nouveaux succès dans de futurs combats.

Le peuple vaincu assistait à ce spectacle : il voulait voir ces Français devant lesquels avaient fui toutes les armées de l'Europe, et à l'aspect de ces vieux guerriers, qui s'avançaient en longues colonnes, d'un pas égal,

avec le maintien sévère et le calme de la force, il baissait la tête avec douleur, car il sentait combien était redoutable la puissance dont il subissait le joug.

— Que le ciel nous envoie un sauveur, disait-il, car quels hommes sur la terre pourraient résister à de pareils hommes !

Cette pensée était dans tous les cœurs. On eût pu la lire sur les fronts mornes et soucieux, dans l'attitude triste et farouche d'une population asservie, qui lançait des regards de terreur et de haine aux vainqueurs d'Austerlitz, d'Eckmühl et de Wagram.

Voilà que des rangs de ce peuple abattu un jeune homme est sorti. Il traverse lentement la longue place d'Armes. La garde impériale, formée en bataille, ne présente qu'une ligne immobile : les rayons du soleil d'automne se brisent et étincellent sur des milliers de baïonnettes, et lui, s'avançant avec la tranquille confiance que donne une grande résolution soutenue d'un grand courage, il semble à son tour passer en revue les soldats de Napoléon.

— Oui, disait-il, ces soldats sont nombreux et vaillants. Mais ni la vaillance ni le nombre

ne suffisent aujourd'hui pour assurer la victoire. C'est leur chef qui fait leur force, c'est cette tête gigantesque qui a enfanté tant de prodiges de guerre, c'est sa main de fer qui a brisé l'indépendance de l'Allemagne ; et moi.... moi je suis un pauvre et jeune Allemand !

Il se dirige vers l'endroit où Napoléon, entouré d'un brillant état-major, foule avec orgueil la terre conquise.

— Eloignez-vous, jeune homme ! s'écrie le major-général, en poussant son cheval au devant de Stabs, qui n'était plus qu'à deux pas de l'empereur.

Stabs le regarde ; et comme s'il n'eût pas compris ses paroles, il chercha à se rapprocher de Napoléon.

— Encore ! dit Berthier, en faisant une volte : veux-tu te retirer, chien à tête carrée ! Rapp, voyez donc ce que veut cet entêté.

Rapp s'avance : — Que demandez-vous ?

— Je veux parler à l'empereur Napoléon.

— Et que lui voulez-vous ?

— *Le tuer !*

Telle fut la pensée qui fit vibrer toutes les

puissances de l'âme du jeune patriote. Cependant il n'avait pas proféré une parole ; mais l'éclair qui jaillit de ses grands yeux bleus, mais la rougeur subite qui colora son front encore blanc et sans rides, mais la pose héroïque et fière de tout son corps avait répondu.

On le saisit, et sur son cœur on trouve un large poignard. Napoléon demande et apprend la cause du tumulte. Il ordonne qu'on lui amène cet homme.

Stabs soutint tranquillement le regard d'aigle du vainqueur de l'Europe. Tous deux s'observaient en silence. Stabs, à la taille élancée, aux traits doux et mélancoliques, aux cheveux blonds, avait cette fraîcheur de la jeunesse qui semble indiquer une âme livrée à des rêves de plaisir et d'amour.

— Demandez-lui, dit Napoléon, ce qu'il prétendait faire.

— Vous tuer, répondit-il en français. Vous avez ruiné mon pays par la guerre, vous opprimez la nation. Je voulais venger et délivrer ma patrie.

— C'est un fou, dit Napoléon en imprimant à son cheval un léger mouvement.

Corvisart fut alors appelé, mais loin de pouvoir constater dans ce jeune homme quelques symptômes de démence, le premier médecin de l'empereur ne trouva pas même en lui les signes de la plus légère émotion.

Stabs resta quarante-huit heures dans un cachot commis à la garde de deux gendarmes. Il se promenait avec tranquillité et s'agenouillait quelques fois pour prier. On lui avait apporté avec son dîner un couteau de table, il le prit et le considéra froidement. Un de ses gardes voulut le lui ôter des mains, il le lui rendit en disant :

— Ne craignez rien, je me ferais plus de mal que vous ne m'en ferez.

Le lendemain, il entendit le canon et en demanda la cause.

— C'est la paix, lui répondit-on.

— La paix ! ne me trompez-vous point ?

Sur l'assurance qu'on lui donna que rien n'était plus véritable, il se livra d'abord à des transports de joie, et des larmes s'échappèrent ensuite de ses yeux ; il se jeta à genoux, pria avec ferveur, et se relevant :

— Je mourrai plus tranquille.

Le lendemain le cachot de Stabs s'ouvrit. Il comprit que l'heure de la liberté était arrivée. A la porte de la vieille tour il trouva un piquet de cavalerie. On sortit de la ville; les rues étaient encore désertes. Les premiers rayons du jour brillèrent sur les canons polis des carabines.

Arrivée à l'angle d'un vieux bastion, la troupe s'arrêta.

Stabs regarda autour de lui. Tout promettait une belle journée. Le ciel était pur et sans nuages; la rosée du matin se suspendait au calice des fleurs en perles étincelantes. On entendait dans le lointain les chants joyeux du laboureur qui commençait ses travaux. Aux pieds de Stabs, une fosse était ouverte; la terre encore humide était rejetée sur un des bords. La pelle et la pioche qui avaient servi à creuser la fosse, et qui devaient servir à la combler, étaient auprès de lui.

Stabs, qui avait obtenu la permission de n'être point lié, croisa les bras sur sa poitrine et promena un regard tranquille sur le détachement qui l'escortait. L'officier fut touché en voyant son calme et son courage.

— Monsieur, lui dit-il, j'estime votre fermeté, et je veux vous en donner une preuve : vous pouvez commander le feu vous-même.

— Je ne sais pas commander, répondit le jeune homme d'une voix douce.

Une impression involontaire de dédain se peignit sur les traits de l'officier.

— Mais je sais mourir pour ma patrie.

L'officier reprit un air grave et bienveillant. Il retourna près de ses soldats....

Un instant après la fosse était comblée ; mais la terre qu'on en avait tirée n'avait pu y rentrer, elle formait une légère éminence.

Sur le gazon du glacis vinrent jouer les enfants de la ville. Ils s'étaient assis sur l'éminence et ils riaient en cueillant des marguerites blanches.

— Tiens ! tiens ! s'écria l'un d'eux, à nos pieds en voici de plus belles : vois comme elles sont rouges !

Et à quelques jours de là, une jeune fille d'Erfurth vint déposer sur cette terre encore humide sa couronne de fiancée.

IV.

Si Napoléon fût tombé sous le fer de ce jeune patriote, il serait mort empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, au faite de la puissance et de la gloire, laissant une renommée que n'aurait égalée celle d'aucun des héros de l'antiquité. Mais c'était après de sanglantes défaites, c'était détrôné, captif sur une terre lointaine et insalubre, séparé du monde qu'il avait rempli du bruit de son nom, privé de ce qu'il avait de plus cher, comme époux et comme père, qu'il devait mourir, expiant par six années d'agonie son attentat sacrilège à la liberté des nations.

Ste-P., juillet 1829.

THÉRÈSE.

C'était en 1793 : La Fortune avait résolu d'éprouver le courage et la constance des Français. Les conquêtes de la campagne de 1792 devaient être effacées par un entraînement de revers, à peine interrompus par quelques faveurs arrachées à force d'héroïsme. La France et tout son peuple semblaient être alors sous l'influence de cette Fatalité que les anciens ont représentée comme une divinité aveugle et inflexible qui ne pardonnait jamais aux victimes désignées par ses décrets.

La coalition des rois redoublait d'efforts et

prenait de toutes parts nos frontières. Lyon et Marseille avaient arboré l'étendard de la révolte; des traîtres avaient livré Toulon et sa flotte aux Anglais. La Convention proclama le danger de la patrie, et décréta la levée de trois cent mille hommes, pris parmi les citoyens non mariés, de dix-huit à quarante ans. La loi n'exceptait personne. Dès-lors, tout le monde courut au devant de son exécution. Les paysans de la Vendée passionnément attachés au sol, aux habitudes de leur pays, et qui ne perdent jamais sans regrets la vue du toit nourricier ou du clocher de leur paroisse, ne partagèrent point cette détermination forte, inspirée à des citoyens par une loi qui leur rappelait un devoir sacré.

Les prêtres mirent à profit cette disposition des Vendéens; ils déclarèrent d'abord que Dieu défendait, sous peine de damnation, de se soumettre à la loi du recrutement, et finirent par leur persuader que c'était la cause de Dieu lui-même qu'ils avaient à soutenir.

Cette absurdité impie les enflamme d'un enthousiasme farouche; bientôt l'effervescence est à son comble, et, en moins de dix jours,

l'insurrection s'étend sur la surface entière de la Vendée militaire, avec la rapidité de l'incendie. Tous ces grands mouvements s'opèrent sans que le gouvernement prenne aucune mesure pour s'y opposer. La Convention avait ignoré jusqu'alors la véritable situation de la Vendée. De plus grands dangers occupaient nos gouvernants, et la révolte de trois ou quatre départements pouvait leur paraître insignifiante alors qu'ils se trouvaient en présence des armées de toute l'Europe.

Cependant ils s'éveillent enfin au cri d'alarme et de détresse parti de toutes les villes menacées de l'invasion des rebelles, et ils mesurent, d'un œil intelligent, toutes les chances de cette terrible guerre, semblable à un volcan qui se serait ouvert tout-à-coup au milieu de la France. Des mesures énergiques sont prises, mais tout favorisait les Vendéens, et, il faut le dire, le plus grand, le plus puissant de leurs moyens de résistance, c'est dans leur dévouement qu'ils le trouvèrent. Ils combattaient au sein de leurs foyers, comme l'élite de nos soldats sur la frontière. Mais du moment que la Convention opposa aux levées

vendéennes des hommes exaltés par l'amour de la liberté, comme elles l'étaient par le fanatisme, la défaite de celles-ci devenait infaillible. L'étoile des Vendéens commença à pâlir le jour de l'arrivée de cette intrépide garnison de Mayence, composée de héros dont le souvenir ne doit jamais cesser de vivre dans la mémoire d'un français digne de ce nom. Quels citoyens ! Quels soldats !

L'histoire touchante qu'on va lire se rapporte à l'époque où ces spartiates de l'armée républicaine apparurent dans les provinces de l'Ouest, et vinrent y venger, par des succès inouis, les désastres d'une guerre où les *Bleus* avaient à combattre les obstacles de toute espèce, l'impéritie de quelques-uns de leurs chefs, la trahison, le dénûment absolu, le défaut d'harmonie, la nature du pays et une population tout entière d'hommes robustes, crédules, enthousiastes, qui marchaient aux périls avec la certitude de renaitre le troisième jour de leur mort.

Dans la matinée du 15 octobre 1793 s'avancait à pas de loup, vers le petit hameau de

Fourvière, un détachement d'une centaine de soldats républicains. Ils suivaient, muets et mornes, un sentier étroit et fangeux, profondément encaissé dans des haies épaisses qui servent de clôture à chaque champ de cette contrée pittoresque appelée le *Bocage*, et derrière lesquelles disparaissent les habitations des Vendéens.

De leurs sombres regards, où respiraient une ardeur farouche et l'ardeur de la vengeance, ils interrogeaient avidement le moindre accident de ces éternels rideaux de verdure, comme si chaque arbuste eût dû receler un ennemi. A chaque pas, la physionomie sévère de ces guerriers s'assombriissait encore; car c'est dans ce même sentier que, la veille, surpris par un gros de vendéens, quarante de leurs camarades avaient été massacrés sans pitié.

Il était presque nuit quand, à une portée de fusil du hameau, une halte fut ordonnée, le terrain reconnu; et, après avoir pris position sur une petite éminence d'où, à la clarté de la lune, on voyait pointer le blanc clocher de la paroisse, ils se livrèrent au repos, ajour-

nant avec regret leur vengeance au lendemain.

Le hameau de Fourvière se composait d'à peu près une soixantaine de chaumières, mais si irrégulièrement éparses, qu'elles occupaient une surface qui aurait pu suffire à dix fois autant. Dans une de ces humbles habitations, vivait une vieille femme, courbée à la fois par l'âge et les infirmités. Sa seule consolation dans la vie était une orpheline qu'elle avait accueillie à sa naissance, et qu'elle avait tenue sur les fonts baptismaux. Cette pauvre fille s'appelait Thérèse; elle avait dix-huit ans, était laide et idiote; elle n'avait d'intelligence que pour cultiver le jardin, approprier la chaumière et soigner sa bonne marraine, tâche qu'elle remplissait d'ailleurs avec une patience angélique. Mais elle était si laide, la pauvre malheureuse, oh! mais, si laide, qu'elle en faisait peur! — et idiote encore!... Pauvre petite! Aussi, c'est toujours seule que le dimanche ou le jour d'une bonne fête, elle allait écouter le prône du curé.... Jamais on ne la voyait avec un garçon de son âge bafouler le soir sur le gazon fleuri de la prairie; jamais elle ne se mêlait aux jeux de ses com-

pagnes à l'ombre de l'ormeau qui s'élevait devant la petite porte de l'église. Mais Thérèse ne sentait pas son malheur ; elle n'avait pas assez d'intelligence pour songer à l'amour ou au mariage ; elle n'en avait même pas assez pour aller faire ses dévotions , et , quoique bonne fille, c'est vainement que , dans un cas extrême on eût réclamé d'elle quelques secours pour un enfant malade ou une vieille femme infirme ; elle ne pouvait être utile en rien , parce qu'elle savait uniquement cultiver ses fleurs et ses légumes, faire reluire sa vaisselle d'étain, et entourer sa marraine de soins et de sollicitude.

Le hameau de Fourvière était éloigné de toute grande route , et , comme il était environné de bois et de collines , il était impossible de trouver une plus complète solitude. Au premier signal de l'insurrection , ses habitants, comme tous les autres Vendéens, avaient répondu avec empressement au double appel de leur curé et de leur seigneur, mais la tranquillité de leurs chaumières, favorisées par l'isolement, n'avait jamais été jusqu'à ce jour troublée par le glas du tocsin, lorsque tout-à-

coup, au milieu de la nuit la plus paisible, la cloche d'alarme ébranla les airs de ses lugubres tintements.

L'orpheline ignorait ce signal de détresse. Insoucieuse, dans son organisation disgraciée, des plaisirs comme des misères d'ici bas, elle ne s'était pas fait encore une idée des horreurs de la guerre qui depuis longtemps désolaient son pays, et dont allait bientôt être témoin le hameau qui la vit naître. Elle s'était mise au lit après avoir machinalement fait sa prière. Mais, au premier son de la cloche d'alarme, elle se réveille en sursaut, et de sa bouche sort un espèce de grognement qui semble ne pas appartenir à la créature humaine. Elle se hâte de se vêtir et court à sa fenêtre pour s'assurer de quel côté venait le feu, supposant que quelque chaumière était la proie de l'incendie. Elle regarde dans tous les sens, mais tout le paysage était dans l'ombre, et aucune flamme ne colorait la nue et ne teignait le feuillage qui tapissait le hameau. Le calme de la nature, dans cette nuit solennelle, ressemblait au sommeil de la mort. Thérèse prêtait l'oreille aux sons précipités de

la cloche avec une frayeur qu'aucun danger visible n'aurait pu lui inspirer, et elle tressaillait sans savoir pourquoi, la pauvre fille ! Enfin un murmure de voix flotta dans l'air, et bientôt elle distingua des cris d'hommes qui se rassemblaient tumultueusement : c'étaient les paysans des environs qui accouraient au secours de la paroisse, menacée par le détachement de Républicains dont il a été question plus haut.

Entraînée par une impulsion involontaire, Thérèse veut aller voir ce qui se passe. Elle sort doucement de la chaumière, et, guidée par le murmure des voix qui s'éloignaient, elle arrive bientôt à la petite colline sur laquelle était bâtie l'église. Le portail était ouvert, et, à l'étonnement de notre héroïne, il en sortit un torrent de lumière, projetant sur le feuillage de l'ormeau une lueur triste et blafarde, et qui recevait des ténèbres de la nuit je ne sais quel caractère de grandeur et de solennité. Du porche où elle s'arrête, la jeune fille peut contempler la scène imposante de l'intérieur. L'église était remplie d'une multitude de paysans, indistinctement armés

de piques et de fusils. Ils étaient tous debout, écoutant avec ferveur la parole de leur curé. L'autel était resplendissant comme pour une cérémonie extraordinaire. Le seigneur du haméau se tenait sur les degrés, la main gauche posée sur la garde d'un vieux sabre rouillé, et de l'autre main portant un drapeau de soie blanche orné de fleurs de lys. Un ceinturon de cuir entourait son corps, et sa large boucle d'acier brillait entre la ciselure grossière de deux énormes pistolets. Les traits de son visage étaient durs, inflexibles, vigoureux ; on eût dit d'une de ces figures échappées à l'énergique pinceau de Salvator-Rosa. Ses yeux noirs lançaient des éclairs, et ses sourcils épais étaient encore ombragés par les boucles de sa brune chevelure, qui s'échappaient d'un mouchoir rouge serré autour de sa tête. Cette coiffure commune aux chefs vendéens, était celle qu'avait adoptée le premier, leur héroïque compagnon Henri de La Rochejacquelin.

Immobile et béante, la pauvre Thérèse ne prêtait qu'une attention stupide à cette scène fantastique ; mais, lorsqu'elle vit tous ces

hommes, que la parole sainte venait d'élever au plus haut degré d'exaltation, se prosterner à genoux pour recevoir la bénédiction de leur pasteur, notre orpheline, dans sa touchante imbécillité, se prosterna aussi la face contre terre, et se prit à pleurer.

Quand les paysans se relevèrent « Marchez fermement, mes enfants, leur cria le curé, le Dieu des combats est avec vous. » Et aussitôt ils s'éloignèrent en brandissant leurs armes.

Thérèse était restée dans son humble attitude, comme enchaînée à sa place par un pouvoir mystérieux. Elle murmurait quelques mots de sa prière accoutumée, mais s'apercevant enfin qu'elle est seule dans l'église, elle se lève pour sortir, et s'élance, légère comme un feu follet, vers la demeure de sa marraine. En descendant la colline, elle promène ses regards tout autour d'elle.

Les paysans avaient allumé quelques feux dont les flammes rougeâtres donnaient du ton à l'obscurité de l'ombre, et quand elle arriva à sa chaumière, la nuit avait repris son repos ordinaire, et l'on entendait seulement le bruit é oigné des voix énergiques des paysans.

Aux premières lueurs du jour, les républicains engagèrent le combat. De part et d'autre on se battit avec un héroïque acharnement. Mais la victoire ne pouvait être longtemps douteuse. Dix fois plus nombreux que leurs adversaires, les Vendéens parvinrent, non sans avoir éprouvé de grandes pertes, à repousser l'agression des *bleus*. Notre héroïne sur qui la scène de l'église n'avait fait qu'une impression fugitive, avait quitté sa couche, aussi placide que de coutume, et, ne s'émouvant pas plus au bruit de la mousqueterie, aux gémissements des mourants, aux acclamations des vainqueurs, que si elle eût été privée de l'organe de l'ouïe, elle avait déjà mis la main à sa tâche quotidienne, lorsqu'un coup doucement frappé à la porte vint l'arracher soudainement à son ouvrage et au sommeil de son intelligence. Elle ouvre le loquet, et sur le seuil se présente un soldat revêtu de l'uniforme républicain. Il est sans armes, son visage est pâle, défait, et il a au front une large blessure dont le sang dégoutte sur ses vêtements en lambeaux. Son bras gauche est bandé avec un mouchoir grossier et sup-

porté par sa cravate convertie en écharpe, ses pieds sont déchirés et sans chaussure.

— Au nom du ciel, s'écria-t-il à travers le sifflement de sa poitrine haletante et en se précipitant dans la chaumière, cachez-moi ! oh ! cachez-moi, je vous prie, ils sont là... !

Loin de s'effrayer de cette brusque apparition, notre orpheline, après avoir verrouillé la porte, prend le soldat par la main, et l'entraînant au fond de la chaumière, elle le fait asseoir sur un escabeau : puis, se posant en face de lui, elle l'examine longtemps de ses yeux bleuâtres et sans chaleur. L'étranger n'avait pas vingt ans, et, malgré son état misérable, les traits indébiles de la beauté étaient chaudement empreints sur sa physionomie. En quelques mots simples et naïfs, il apprit à sa protectrice que blessé au commencement de l'action, il avait été emmené prisonnier au village ; que la négligence de ses gardes appelés à chaque instant au combat, lui ayant permis de se dérober à la mort inévitable qui l'attendait, le hasard ou plutôt la Providence l'avait amené auprès d'elle, bonne et charitable fille qui ne refuserait pas sa compassion

aux misères d'un soldat.

Il y avait dans cette voix de jeune homme une expression de candeur si saisissante, que toute la rudesse sauvage du plus fanatique vendéen se serait involontairement courbée sous sa puissance comme un peuplier vigoureux sous l'effort d'une brise caressante.

Thérèse sort, en tressaillant, de sa stupide immobilité; cette figure plate, que n'animait aucun signe d'intelligence, s'éveille à des sensations inconnues, les accents de l'étranger ont résonné à son oreille comme les chants d'une syrène; ils retentissent, suaves et magiques, dans son sein; il lui semble qu'ils n'ont rien d'une voix terrestre; ce sont plutôt de ces accords flottants qui conduisent quelques fois le rêveur à travers des labyrinthes d'enchantements! Pauvre fille disgraciée, te voilà donc sous le charme magnétique de *l'amour à la première vue!*

A la seule idée d'un républicain, notre jeune vendéenne avait jusqu'à ce jour tressailli instinctivement de crainte et d'horreur; mais il a suffi d'un seul coup-d'œil jeté sur un prisonnier blessé, il a suffi d'une seule parole

de sa bouche pour glacer toute antipathie et dissiper toutes alarmes.

Après s'être recueillie un instant, elle fait chauffer de l'eau, lave le front sanglant et les pieds meurtris du prisonnier, enveloppe de linge son bras contus, et passant ensuite dans la pièce voisine, où sa marraine infirme sommeillait encore, elle en revient bientôt avec de petites provisions pour ranimer les forces du soldat. C'était un *piché* de cidre et une vaste écuelle de sarrazin, d'où s'échappait, en tourbillons capricieux, une fumée des plus appétissantes. Latour (c'était le nom de l'étranger) ne se fit pas prier, et à sa manière expéditive d'opérer, Thérèse, quoique très-peu versée dans les théories de l'esprit humain, devina bien vite qu'il n'y avait pas de danger à craindre pour la santé de son jeune protégé. Elle le prit ensuite par la main et le conduisit doucement à son petit cabinet, où elle l'invita à occuper son lit. Le jeune homme fit quelques objections; mais, cédant enfin aux sollicitations de la bonne fille, il fit signe qu'il consentait, et le sommeil lui ferma bientôt les yeux sur une aussi notable infraction aux

règles de la galanterie. Thérèse revint à ses occupations, donna ses soins à sa marraine, et, la nuit venue, elle prit possession d'un escabeau, sous le manteau de la cheminée, où elle ne tarda pas à tomber dans une somnolence légèrement fiévreuse. Ce n'est pas la pensée qu'en donnant asile à un ennemi des royalistes, elle trahissait leur cause, ni qu'en cachant un homme, surtout dans son lit, elle commettait au moins une indiscretion, qui agitait le sommeil de l'orpheline; oh! mon Dieu, non. Et que lui importaient à elle, fille simple et naïve, que lui importaient la voix cruelle des partis et l'incorruptible pruderie de son sexe! Mais elle se voyait, malgré sa laideur et sa stupidité, la plus heureuse créature qu'il y eût au monde; elle avait compris l'amour: — Elle se voyait, par une belle soirée d'avril, assise sous un berceau de pommiers en fleurs, à côté du soldat, jeune, beau, joyeux, qui lui souriait avec grâce et abandon, qui lui disait de ces paroles magiques qui nous réconcilient avec les misères de la vie, et elle s'enivrait, dans ses ineffables illusions, de toutes les joies printanières de l'amour.

Au premier rayon du soleil qui se fit jour à travers les fentes lézardées de la chaumière, elle se lève et court au cabinet. Latour dormait encore. Elle en est contrariée, car il lui tarde de contempler la douce expression de sa reconnaissance. Sa voix vibre toujours à son oreille, et, tremblante, éperdue elle épie son réveil, guette son premier regard comme le Bedouin, la goutte de rosée qui doit rafraîchir son palais brûlant. Tout-à-coup un bruit inaccoutumé l'appelle au seuil de la chaumière, et, légère, aussi joyeuse que l'alouette qui fait entendre son gazouillement, elle ouvre le loquet; trois hommes armés sortaient d'une chaumière voisine, et se dirigeaient vers la sienne. L'idée qu'ils sont à la recherche du prisonnier fugitif lui coagule le sang; elle rentre, et, n'ayant pas la force de parler, c'est en le secouant qu'elle éveille le soldat. Latour lit son danger dans la figure de Thérèse, et, sur un signe qu'elle lui fait, il se résigne à se laisser couvrir d'une masse de linge sale qu'elle jeta sur lui. Ceci une fois arrangé, elle feignit de s'occuper des travaux de son ménage, et à peine venait-elle de mettre la main

à l'œuvre, que la porte fut ouverte sans cérémonie par les visiteurs qu'elle redoutait.

Thérèse ne put faire aucune réponse aux questions qui lui furent adressées ; elle tremblait et son émotion était visible. Les brusques remarques des paysans réveillèrent sa marraïne qui occupait la chambre voisine.

L'esprit de la vieille femme incessamment occupé d'alarmes révolutionnaires , lui peignit aussitôt, dans les figures des Vendéens qui entraient alors dans sa chambre, les apparitions animées que son imagination avait évoquées. Elle poussa un cri qui fortifia leurs soupçons, et ils commencèrent sans délai leurs perquisitions. Les coins les plus obscurs furent interrogés avec leurs baïonnettes, le lit même de la vieille femme ne fut pas épargné ; ils entrèrent ensuite dans le cabinet de Thérèse, pour répéter l'opération. Le tas de linge suffoquant qui couvrait son lit allait être soumis à un semblable examen, lorsque Thérèse, muette jusqu'alors, s'y opposa avec fermeté. L'aspect effrayant du danger imminent qui menace Latour, l'a douée soudainement de cette force d'esprit qui nous met en état de

vaincre nos émotions. D'une voix animée elle reproche à ces hommes l'affront qu'ils n'ont pas honte de faire subir à sa marraine, en suspectant la loyauté d'une servante de la bonne cause. Rappelés à eux-mêmes par les accents de cette jeune fille dont les disgraces avaient depuis longtemps éveillé leur sympathie, les paysans commencèrent à hésiter; ils promènèrent furtivement sur l'orpheline un regard scrutateur; mais sa physionomie désarma leurs soupçons, elle n'accusait qu'un sentiment, l'indignation de l'innocence.

Trompés dans leur attente, ils se retirèrent pour se livrer à des intérêts plus pressants.

Latour resta dix jours entiers dans sa retraite. Je passe sous silence le détail des nombreuses difficultés que Thérèse eut à surmonter pour le cacher à sa marraine.

En tout ceci elle fit preuve d'une merveilleuse sagacité, tant il est vrai que rien n'ouvre l'esprit des filles comme l'amour. La table du soldat était toujours garnie de façon à ce qu'il pût satisfaire amplement son appétit que sa convalescence augmentait chaque jour, et sur lequel l'emprisonnement exerçait vainement

son contrôle.

Cependant l'armée républicaine dans tout le feu de ses victoires, est arrivée à quelques pas du hameau de Fourvière. Cette nouvelle a produit une grande agitation parmi les chefs vendéens. A leur appel des renforts considérables sont arrivés en foule. Aucun moyen n'est épargné par eux pour seconder la bravoure des paysans, dont rien ne peut abattre la constance. A l'aspect des glorieux dangers qui se préparent, Latour ne saurait supporter plus longtemps cet état d'existence négative où le corps est condamné à demeurer passif, alors que toutes les forces de l'âme prennent une activité nouvelle. Il brûle de se réunir à ses compagnons, de partager leurs glorieux périls. Sa retraite lui paraît une amère disgrâce, et il rougit de honte à la pensée d'être découvert par ses camarades, lors de l'entrée triomphante à laquelle il s'attend, couché sous un tas de linge sale !... Il partira donc !... Et tout de suite, il s'en explique avec sa bibératrice qui n'apporte aucune opposition à son projet : l'idée de cette séparation soudaine a privé la pauvre fille de tout pouvoir d'argu-

menter ou de prier. Elle fait tous ses efforts pour secouer l'apathie accablante où elle vient de tomber, et, pour rendre plus facile l'évasion du soldat, elle s'occupe aussitôt à changer l'économie de son costume. D'abord elle tire d'une vieille armoire une paire de souliers, les seuls qu'elle possède, et les lui donne. De son habit militaire elle fait une jaquette de paysan qu'elle garnit de ses ornements guerriers, et de la doublure elle fait un bonnet.

La nuit vint, sombre et pluvieuse, comme pour favoriser la fuite de Latour. Thérèse lui avait préparé un petit repas, mais quand elle le pressa de manger, il ne put y toucher!... Ce manque subit d'appétit n'était pas une preuve légère de sensibilité. Thérèse, tout éplorée, ouvrit un tiroir du bahut, et en ayant tiré une petite bourse en cuir, elle la lui mit dans la main. Latour exprima son refus par un geste, car il ne pouvait parler; mais elle insista par des prières muettes et cependant si persuasives, qu'il consentit enfin à prendre la bourse, et la mit dans son sein, en disant : — Jusqu'à demain, puisqu'il le faut.

Cependant l'heure de la séparation a sonné.

Latour lit intelligiblement sur la physionomie de Thérèse, son désespoir et son amour; il en est affligé dans toute la sincérité de son cœur, mais il ne partage nullement les angoisses de la jeune fille. Il ouvre la petite fenêtre, et s'élançe dans le jardin. Du doigt elle lui indique le sentier qui conduit au bois, où il espère bien trouver une ouverture au-delà des limites des royalistes. Il presse sur ses lèvres les mains glacées de la pauvre fille, et lui dit tendrement :

— Dieu vous bénisse, ma bonne protectrice. A demain! à demain!

— A demain! murmura-t-elle faiblement.

Et en un moment il a disparu dans l'obscurité. La pluie qui tombait noya jusqu'au bruit de ses pas.

Quelle nuit pour la pauvre orpheline!

Le jour se leva menaçant, terrible. Au premier bruit du canon et de la mousquetterie, le nuage brûlant qui flottait sur les yeux de Thérèse se dissipa comme par enchantement, et son esprit se déroba à ces hallucinations fiévreuses, à ce cahos de rêves confus, turbulents, orageux, qui la ballotaient de fatigue en fatigue.

La réalité s'offrit à elle avec cette promptitude accablante qui semble étouffer la pensée, tandis qu'elle donne un nouveau nerf à l'énergie de l'âme. D'un bond, elle s'élançe vers la colline la plus proche dans la direction de la bataille. Là, des cris de triomphe frappent ses oreilles. Elle voit les femmes de l'armée royaliste agiter leurs mouchoirs avec une joie délirante et des gestes frénétiques ; elle distingue dans un nuage de fumée le principal corps des Vendéens se précipitant sur les lignes républicaines, et balayant tout sur son passage. Leur impétuosité leur avait fait devancer l'attaque, et à peine les redoutes avaient-elles commencé le feu, qu'ils s'étaient précipités du haut de leur position par un mouvement aussi imprévu qu'il avait été irrésistible. Les avantages d'un parti et le désordre de l'autre ne furent que temporaires. Le courage des Républicains était inébranlable ; ils revinrent à la charge avec une intrépidité héroïque, et changèrent la fortune du jour. Les Vendéens plièrent à leur tour ; mais se jetant derrière les haies en groupes détachés, ils forcèrent leurs ennemis à les attaquer en détail, et le combat

devint alors une lutte sanglante d'homme à homme; enfin les Vendéens abandonnèrent la vallée, et, comme ils battaient rapidement en retraite sur la colline, une terreur panique fit voler les femmes vers le village, en poussant des cris épouvantables. Une seule resta; c'était Thérèse, dont les yeux, invariablement fixés sur cette scène de carnage, en interrogeaient chaque détail avec avidité. Elle avait entendu la voix colère des combats, le sifflement des boulets, le cliquetis des sabres, les gémissements de l'angoisse et de la mort, sans que sa figure accusât la plus légère sensation de la crainte du danger. Une seule voix, dans cet effrayant tumulte de voix discordantes, résonnait incessamment à son oreille. Ce mot si doux : — à demain, vibrait encore dans son cœur, et, au milieu de cet immense deuil, elle tenait avec une certitude inébranlable à la réalisation de cette espérance. Son œil avide cherchait Latour dans tous les groupes de combattants, dans ceux-là surtout où se signalaient les plus hauts faits de courage; car une voix intérieure lui disait qu'il devait y figurer. Un *bleu* venait-il

à tomber sous les coups de son adversaire, cette faible enfant rugissait comme une lionne en furie ; si, au contraire, elle voyait un individu de son parti terrassé par un républicain, dans le délire d'une joie insensée elle battait des mains avec un affreux ricanement.

Une charge générale, que la nature d'un terrain plat et découvert permit enfin aux républicains d'exécuter, emporta devant eux les partis rompus des Vendéens ; la masse confuse se replia vers le village, et Thérèse fut entraînée avec elle, presque étouffée par la presse de cette multitude terrifiée. Dans cette déroute universelle, une même âme semblait les diriger tous vers l'église, comme pour aller chercher salut et protection sous l'abri de ses murs vénérés. Là prosternés sur la terre ils invoquèrent l'aide du Ciel, et la voix du curé les ayant enflammés d'un nouvel enthousiasme, ils retournèrent au combat avec des cris de rage. Mais cet héroïque désespoir vint expirer devant les baïonnettes républicaines. La lutte fut courte, mais horrible.

Le système de guerre inventé par la Convention, est appliqué impitoyablement ; les

soldats, la torche en main, promènent l'incendie de chaumière en chaumière; la flamme n'épargne rien, et, bientôt, la vieille église tombe avec un fracas épouvantable. Cette scène de désolation, qui se déroule devant ses yeux, arrache notre héroïne aux égoïstes préoccupations de son cœur; à l'aspect de tant de misères, elle pense que son cœur misérable va se briser. Elle va et vient sur le champ de bataille, et combien de fois, hélas ! elle se détourne en frémissant des victimes sanglantes et mutilées de cette journée terrible. Enfin, à travers les épaisses vapeurs d'un air embrasé et suffoquant, à travers les hurlements des enfants et des femmes et des exécutions des hommes, elle arrive, dans une angoisse frénétique, au lieu où le matin encore s'élevait sa rustique habitation. Un instinct secret le lui a seul fait reconnaître, car il ne reste pas un mur qui élève la moitié de ses restes noircis au-dessus des décombres fumants. Pas un seul vestige de l'ameublement grossier de la chaumière n'a échappé aux flammes; la treille qui pendait gracieusement au dessus de la porte; le bel accacia qui avait

si longtemps abrité le toit de ses branches touffues, tout a été consumé. C'est vainement que haletante elle demande à grands cris sa marraine, sa bonne vieille marraine, pas une voix ne sort de ces ruines pour lui répondre. Pauvre orpheline!...

Elle resta longtemps couchée à terre, protégée contre l'aspect de ses misères par l'engourdissement de sa douleur. Enfin un mouvement machinal, plutôt qu'un effort de sa volonté, ramena de nouveau ses regards sur la scène désolée qui l'entourait. O surprise! un soldat républicain suit à grands pas le cours du ruisseau qui doit le conduire au lieu où le matin encore s'élevait la chaumière... Il est trop éloigné pour qu'elle puisse distinguer ses traits, mais elle ne doute point que ce soit Latour. Oh! c'est lui, c'est bien lui, se dit-elle; le Ciel le lui amène, et elle s'élançe à sa rencontre.

Le soldat l'a aperçue et il redouble de vitesse, et, dans ses bonds élastiques, Thérèse a reconnu l'ardeur bouillante de la jeunesse. Le soldat élève sa main au-dessus de sa tête, comme pour marquer à l'orpheline qu'elle

renferme quelque objet à sa destination ; Thérèse lui tend les bras , lorsqu'au moment où il va traverser le ruisseau pour couper un détour qui retarde son arrivée , un parti de trois ou quatre vendéens qui se retiraient dans le bois , déchargent sur lui leurs carabines. Thérèse entend l'explosion , et le voit tomber. Arrivée au lieu fatal , elle ne trouve qu'un cadavre. Le visage du soldat est comme collé contre la terre : ses mains sont étendues sur la rive ; de l'une il tient encore son mousquet , de l'autre la bourse de Thérèse. Une indicible angoisse dévore le cœur de la pauvre fille à l'aspect de ce témoignage d'honneur , de sentiment et d'affection peut-être. En ce moment arrivent les meurtriers , et malgré ses prières , ses cris et ses efforts , deux d'entre eux l'entraînent dans le bois , tandis que le troisième , après avoir dépouillé le cadavre , le précipite dans les eaux du torrent.

Arrivée à la lisière de la forêt , Thérèse jette un regard en arrière sur l'endroit mémorable où sont ensevelies toutes ses espérances. Mais hélas ! ses yeux obscurcis par la douleur ne peuvent rien distinguer , pas même la fumée

qui tourbillonne sur les ruines de sa chaumière.

La nuit tomba enfin, et, à la faveur des ténèbres, elle put quitter ses compagnons et sortir du taillis. Bientôt elle arriva sur les bords du ruisseau, et au lieu même où Latour était tombé, elle s'agenouilla et passa la nuit entière en oraison. Durant cette longue nuit elle n'entendit d'autre bruit que les gémissements de la brise et les murmures d'une bande impatiente et triste de républicains à qui était échue la tâche d'enterrer leurs camarades. Ils travaillaient avec ardeur, et l'écho de leurs bêches frappant sur les troncs d'arbres et les pierres, résonnait à son oreille comme la digne consommation de cette journée. La malheureuse espérait que d'une minute à l'autre Dieu l'appellerait dans son sein.

Elle vécut cependant pour voir d'autres jours peut-être plus terribles encore, car avec l'aurore, vint cette solitude de cœur qui suit la perte du bonheur, la pire des infirmités morales qui affligent l'humanité. Altérée, froide et fiévreuse elle se dirigea vers le hameau.

Le hameau, hélas ! n'exista:t plus; il n'en restait pas une trace. Le château seul était debout. Une épaisse fumée sortait de ses hautes et nombreuses cheminées, mais c'était en signe de réjouissance et non de destruction. Un républicain parut, qui, d'une voix rude, demanda à Thérèse de quel parti elle était. Tout sentiment de souvenir abandonna la fille effrayée, et, sans presque avoir entendu la question qui lui était faite, elle murmura indistinctement le mot le plus familier à ses oreilles et à son cœur, celui de royaliste. Le soldat l'entraîna dans le château où les vainqueurs avaient laissé une faible garnison; le gros de l'armée s'était dirigé sur Nantes, tandis qu'une seule division s'était détachée à la poursuite des vendéens épars.

Au point du jour, la garde du château se mit en route emmenant avec elle une poignée de paysans parmi lesquels se trouvait notre pauvre orpheline.

Les prisonniers marchaient tristement en silence. Avant de quitter pour toujours leur terre nourricière, ils tournèrent simultanément la tête : un regard suffit à leur déses-

voir. A son tour le château était en flammes ; la Convention avait ordonné de ne pas laisser sur pied un seul vestige du village. C'est ainsi que, dans les guerres civiles, les partis marchent à travers leurs triomphes ; la désolation sert de monument à leurs victoires, et un désert est le champ de repos de leur renommée.

Le détachement sortit enfin du bois épais de la Vendée. On atteignit les charmants détours de la Sèvre. Mais le riant aspect des nombreux paysages qui s'y déroulent sous les yeux du voyageur ne fit aucune impression sur les pauvres Vendéens ! Les pensées de notre héroïne étaient plongées dans une morne indifférence. Pour elle, la Loire, sur les bords de laquelle bientôt ils arrivèrent, roulait paresseusement ses eaux, sans qu'elle s'en aperçut. Les ornements épais, châteaux, abbayes, villages et hameaux, qui décorent d'une façon si pittoresque les hauteurs dont elle est bordée, déployaient vainement devant ses yeux un ravissant spectacle. Toutes ces romantiques combinaisons étaient perdues pour elle. Quand Nantes se dessina dans le

lointain, elle frissonna instinctivement d'horreur. Les prisonniers marchaient toujours. Leur approche des barrières fut bientôt annoncée dans les faubourgs, et une foule de gens oisifs, comme il s'en trouve dans toutes les grandes villes, se rua de leur côté pour se répandre en salutations amères et terribles. Les efforts des soldats pouvaient à peine les défendre. Thérèse tombait presque de fatigue; elle était couverte de poussière, et sa figure servait de point de mire aux quolibets et aux sarcasmes les plus atroces.

La pauvre fille se résigna à toutes les humiliations sans proférer la moindre plainte. Cependant la foule ameutée augmentait de fureur à mesure qu'elle croissait en nombre.

Les prisonniers furent promenés en triomphe dans tous les quartiers de la ville. Lorsqu'ils passèrent sur le quai, une multitude immense se mit à pousser de longues acclamations en voyant les bateaux remplis d'individus des deux sexes poussés loin du rivage. Ces cris étaient-ils les adieux de l'affection se mêlant avec les vœux prospères pour souhaiter que des amis voguassent heureusement

sur les ondes? Non ; un atroce plaisir se mêlait à ces rauques accents, et n'avait rien de commun avec les doux adieux de la tendresse et de l'amitié. Hélas ! c'étaient les *noyades* dont on célébrait alors l'épouvantable fête.

Ces boucheries non sanglantes, ces massacres paisibles, qui se manifestaient d'abord aux victimes dans la séduction de la mansuétude, la populace en savourait le spectacle, comme le vautour savoure les anguilles d'une proie vivante. Le jour se ferma sur cette horrible scène et les prisonniers se jetèrent sur la paille de l'*Entrepôt*, où pour eux la nuit se passa dans l'agonie.

Quand le jour reparut, les geôliers se précipitèrent dans la prison. Leur premier soin fut d'enlever les cadavres de ceux qui avaient eu le bonheur de mourir pendant la nuit. Vint ensuite le choix des victimes du jour. Il restait une chance de salut pour les femmes, car il était permis à chaque soldat républicain d'en choisir une pour sa femme. Quand on eut fait sortir les victimes primitivement dévouées à l'exécution, les soldats furent appelés à l'exercice de leur privilège. Ils entamè-

rent promptement leur examen ; poussés par l'humanité plutôt que par la passion, le choix ne fut long ni difficile. Toutes les femmes du petit groupe furent aussitôt choisies ; une seule excepté. Est-il besoin de la nommer ? Qui aurait choisi Thérèse ?

Elle fut confiée à quelques soldats de garde, avec ordre de la conduire sur le quai, où l'on n'attendait plus qu'elle pour l'embarquement. Ses vêtements étaient déchirés et en désordre, son visage sillonné de boue détremmée par ses larmes ; ses cheveux tombaient confusément sur ses épaules ; c'est dans ce misérable état qu'elle arriva au bateau ; elle fut reçue à bord avec des acclamations d'une atroce moquerie.

Déjà les bateliers se disposaient à prendre le large, lorsqu'un jeune soldat, haletant de fatigue, se fraie un chemin à travers la foule, plonge dans l'eau ; saisit par la proue le corbillard flottant, et s'écrie d'une voix puissante :

— Arrêtez ! je choisis cette fille pour ma femme.

Thérèse pousse un cri, et comme il lui tendait les bras pour la recevoir elle y tombe

évanouie. Gardes, prisonniers, curieux, tous restent muets d'étonnement.

Un moment après la barque homicide s'enfonça, mais déchargée d'une de ses victimes, car l'insensible Thérèse fut triomphalement portée à terre dans les bras nerveux du reconnaissant Latour.

Maintenant il me reste peu de chose à dire et je ne ferai pas traîner mon récit. Latour se hâta d'expliquer à sa Thérèse ébahie, qui eut bientôt recouvré ses sens sur le sein du soldat, que le matin de leur séparation, il était parvenu à rejoindre sain et sauf les avant-postes de l'armée républicaine; qu'à la fin de cette journée terrible, quand la victoire n'avait plus été douteuse, son régiment fut immédiatement dirigé sur Nantes; qu'empêché par là d'aller à la chaumière, dont il voyait les restes à demi dévorés par les flammes, il avait confié à un camarade le soin de la chercher, de dire sa situation à Thérèse, si elle vivait encore, et de lui remettre la bourse qui aurait pu être si utile à cette malheureuse dans cette grande calamité. Il lui dit encore que arrivé à Nantes, il avait ignoré la venue

des pauvres habitants de Fourvière que l'on disait avoir tous succombé dans le sac et l'embrasement de leurs chaumières ; mais que le hasard l'ayant rapproché du factionnaire de la prison, il avait appris de lui toutes les circonstances de sa triste aventure, et que le ciel enfin lui avait donné la force d'arriver à la barque fatale assez à temps pour payer à sa libératrice la dette sacrée d'un cœur reconnaissant.

De ce jour, Latour associa Thérèse à sa fortune, et les soins affectueux qu'il lui prodigua ne se démentirent amais. Mais la jeune fille s'aperçut bientôt que la reconnaissance était le seul sentiment qu'il éprouvât pour elle ; du reste, jamais elle n'avait espéré davantage ; satisfaite et même heureuse, elle n'avait d'armes qu'en pensant que des sentiments plus puissants sur le cœur du soldat, pourraient un jour ou l'autre briser les liens qui les unissaient ensemble. La force de Latour fut bientôt mise à l'épreuve. Son régiment eut ordre de partir pour la frontière. Thérèse, sentant bien qu'elle n'avait aucun droit sur lui, qu'elle avait été payée avec usure de son hospitalité,

et qu'une femme comme elle ne pouvait que lui créer des embarras, elle le pria de se regarder comme libre ; qu'elle espérait qu'une délicatesse mal entendue ne lui ferait pas risquer la ruine de toutes ses espérances dans la vie. La position de Latour était délicate et difficile ; il était jeune, beau, bien fait ; son air et ses manières dans ces jours d'égalité, l'avaient fait accueillir dans les meilleures maisons de Nantes. Il était généralement aimé, et avait été particulièrement distingué par la fille d'un riche négociant. En l'épousant, il se préparait un brillant avenir. Mais alors que deviendrait Thérèse ? La pensée de l'isolement affreux où tomberait, par son abandon, cette pauvre fille que la nature, si prodigue pour tant d'autres, avait traitée en marâtre, fixa toutes les irrésolutions de son cœur généreux ; il l'épousa à l'instant même, et le lendemain ils partirent ensemble pour le théâtre de la guerre.

Pendant quinze ans, Latour servit comme simple soldat ; il était brave et se conduisait bien, mais il n'eut pas le bonheur d'avancer.

Compagne fidèle et dévouée, Thérèse le

suivit en Autriche, en Russie, en Pologne, en Italie; elle resta ferme à son côté dans plus d'une heure de péril et de détresse, et lorsque la paix de Tilsitt le ramena enfin à Saint-Laurent-des-Arbres, au sein de ses foyers rustiques, notre héroïne entoura le vétéran de sa tendresse la plus active et la plus ingénieuse.

Bonne Thérèse ! c'est vainement que chaque jour les ravages et les rides de la vieillesse, le hâle foncé d'un soleil méridional vinrent apporter une laideur nouvelle sur ton visage ; tu n'en vécus pas moins de longues années la plus heureuse créature qu'il y eût au monde ; tu fus aimée de ton soldat qui en mourant ne regretta la vie que parce qu'il te quittait.

Sèvres, Avril 1834.

LE VIEUX PAUVRE.

Au seuil de la cathédrale de Saint-Jean de Lyon, on remarquait naguère un vieux pauvre qui depuis vingt-cinq ans venait régulièrement chaque jour pour s'asseoir à la même place. Les fidèles étaient si accoutumés à le voir, qu'il leur semblait en quelque sorte faire partie de l'ornement du portail de la sainte basilique, comme les statuettes de pierre nichées dans l'encadrement gothique. Jean-Louis était son nom. Sous ses haillons perçait un reflet de dignité qui révélait une éducation supérieure à celle qui généralement accompagne la misère. Aussi, au

milieu de cette clientèle délaissée par les populations, que chaque église abrite sous ses ailes maternelles, le vieux pauvre jouissait-il d'une certaine considération, fortifiée d'ailleurs par son équité dans le partage des aumônes, seule bienfaisance du pauvre envers le pauvre, et par son zèle à apaiser les querelles qui s'élevaient quelquefois entre ses compagnons de misère. Sa vie et ses malheurs étaient un mystère pour tout le monde; une seule chose était connue : Jean-Louis ne mettait jamais le pied dans l'église, et Jean-Louis était catholique. Au moment des cérémonies religieuses, alors que la prière s'élevait fervente vers le ciel avec le parfum des fleurs et l'encens des jeunes lévites; que les chants pieux retentissaient sous la large voûte de la nef gothique, que la voix grave et mélodieuse de l'orgue soutenait le chœur solennel des fidèles, le vieux pauvre se sentait entraîné à confondre sa prière avec celle de l'Église. Le charme profond attaché à l'aspect sombre et recueilli de la vieille cathédrale, le reflet fantastique du soleil à travers les vitraux colorés, l'ombre des piliers, posés depuis des siè-

cles comme un symbole de l'éternité de la religion, l'autel élevé sur de nombreux gradins, et qui lui apparaissait dans la profondeur de la nef tout resplendissant de la lumière des cierges et de l'émail des fleurs, tout frappait le vieux pauvre d'une inexplicable admiration; des larmes coulaient en ruisseaux dans les rides de son visage. Un grand malheur, ou un profond remords semblait agiter son âme. Au temps de la primitive Église, on l'eût pris pour un criminel condamné à s'exiler de l'assemblée des fidèles, et à passer, ombre silencieuse, au milieu des vivants!

Un vieux prêtre se rendait chaque matin à Saint-Jean pour célébrer la messe. Il faisait d'abondantes aumônes, et parmi les pauvres habitués de la vieille cathédrale, Jean-Louis était devenu pour lui l'objet d'une sorte d'affection privilégiée.

Un jour Jean-Louis ne parut pas à sa place accoutumée. L'abbé Sorel, jaloux de ne pas perdre son aumône devenue une rente quotidienne, chercha la demeure du vieux pauvre; et quelle est sa surprise de trouver, au

lieu d'un misérable réduit, un somptueux appartement, et dans un coin, au milieu de tous ces objets de luxe inventés pour le riche heureux, un peu de paille où gisait le vieux mendiant!...

La présence du prêtre ranima le vieillard, qui, d'une voix pénétrée de reconnaissance, s'écria : « Monsieur l'abbé, vous daignez donc vous souvenir d'un malheureux ! »

— Mon ami, répond l'abbé Sorel, un prêtre n'oublie que les heureux du monde. Je venais savoir si vous aviez besoin de quelques secours.

— Je n'ai plus besoin de rien, répond le vieux pauvre; ma mort est prochaine; ma conscience seule n'est pas tranquille!

— Votre conscience! auriez-vous une grande faute à expier?

— Un crime, un crime énorme, pour lequel toute ma vie a été une cruelle et inutile expiation, un crime sans pardon!

— Un crime sans pardon, il n'en existe pas! s'écrie le prêtre avec enthousiasme. Douter de la miséricorde divine serait un blasphème plus horrible que votre crime

même. La religion tend ses bras au repentir. Mon frère, mettez votre confiance en Dieu, et si vous avez beaucoup péché, il vous sera beaucoup remis ; car le pécheur qui se repent a encore plus de droit à la miséricorde divine, que l'homme qui n'aurait jamais failli.

— Eh bien ! dit le mendiant après quelques pénibles efforts, vous allez entendre une horrible histoire, mais ce n'est pas à un prêtre que je veux la confier, c'est à un homme qui me tend une main amie dans ce moment affreux ; car, voyez-vous, je suis indigne des sacrements et des prières de l'Église. Oh ! cependant, ajouta-t-il, et un rayon d'espérance passa sur son pâle visage ; cependant, quand vous m'aurez entendu comme homme, si vous croyez pouvoir me bénir comme prêtre... je vous obéirai... je m'humilierai devant vous... et vous m'aidez à mourir.

« Je suis le fils d'un pauvre vigneron de la Bourgogne, honoré de l'affection du seigneur de notre village. Aussi, dès mon enfance, fus-je accueilli au château de M. le comte et destiné à devenir le valet-de chambre de son fils. L'éducation qu'on me donna, mes pro-

grès rapides dans l'étude, et surtout la bienveillance de mes maîtres, changèrent mon état; je fus élevé au rang de secrétaire. J'entrais dans ma vingtième année quand la révolution éclata. Éclairée par les idées du jour, mon ambition se fatigua de ma position précaire. De Paris, la fureur des révolutionnaires déborda bientôt en province. M. le comte, redoutant d'être arrêté dans son château, congédia ses domestiques, et vint avec sa famille se réfugier à Lyon. Il espérait, au milieu de cette vaste population, échapper par l'oubli à l'échafaud. Enfant de la maison, je l'avais suivi. La terreur régnait dans toute sa puissance, et personne n'avait le secret de la retraite de mes maîtres. La confiscation avait dévoré leurs biens; mais peu leur importait : ils étaient tous réunis, tranquilles, inconnus. Animés d'une foi vive dans la providence, ils attendaient un Ciel plus clément. Vaine espérance ! La seule personne en position de révéler leur secret et de les arracher à leur asile eut la lâcheté de les dénoncer. Ce délateur, c'est moi !...

• Le père, la mère, deux filles, anges

parés de leur beauté et de leur innocence, un jeune garçon de dix ans, furent jetés ensemble dans un cachot. Le prétexte le plus futile suffisait alors pour envoyer l'innocent à la mort ; cependant l'accusateur public avait peine à trouver un motif de poursuite contre cette noble et belle famille : un homme se rencontra , initié aux confidences du foyer domestique ; il incrimina les circonstances les plus simples de leur vie, et inventa le crime de conspiration contre la république. Ce calomniateur, c'est moi !...

» L'arrêt fatal fut prononcé ; le jeune fils fut seul épargné. Malheureux orphelin destiné à pleurer toute sa famille et à maudire son meurtrier, s'il l'avait jamais connu !

» Résignée et se consolant par ses vertus, cette famille infortunée attendait la mort dans les prisons. Un oubli se glissa dans l'ordre des exécutions, et si un homme, impatient de s'enrichir de quelques dépouilles, ne se fût pas trouvé là, leur vie échappait à l'échafaud : on était à la veille du 9 thermidor. Mais cet homme se rendit au tribunal révolutionnaire et fit rectifier l'erreur ; son zèle fut décoré

d'un certificat de civisme. Ce révélateur, c'est moi !

• Le soir du même jour, le tombereau fatal traîna à la mort cette noble famille. Le père, le front chargé d'une douleur profonde, cachait dans ses bras sa plus jeune fille ; la mère, femme forte et chrétienne, pressait sur sa poitrine sa fille aînée, et tous, confondant leurs souvenirs, leurs larmes, leurs espérances, répétaient les prières des morts. Comme il était tard, l'exécuteur des hautes-œuvres, las de son travail, avait confié à l'un de ses valets cette terrible exécution : peu accoutumé à l'horrible manœuvre, le valet, en cheminant, implora l'assistance d'un passant ; un homme de bonne volonté se prêta à l'aider dans son ignoble ministère. Ce passant qui se fit bourreau, c'est moi !...

• Le prix de tant de crimes, le voilà ! Toutes ces richesses, qui avaient appartenu à mes anciens maîtres, et qui me semblaient couvertes de leur sang, je me suis ici enfermé avec elles pendant vingt-cinq ans, pour que les cruels remords qu'à chaque instant elles ravivent dans mon âme, commençassent mon

expiation. Parmi les hommes, j'ai voulu paraître comme un misérable mendiant, et, couvert de haillons, souffrir, l'une après l'autre, toutes les humiliations de la pauvreté. La charité publique me dota d'une place à la porte de l'église où j'ai passé tant d'années ! Le souvenir de mon crime était si poignant que, désespérant de la bonté divine, jamais je n'osai implorer les consolations de la religion ni souiller le sanctuaire de ma présence. Oh ! qu'il a été long et profond, mon repentir ; mais qu'il a été impuissant ! Monsieur l'abbé, croyez-vous que je puisse espérer mon pardon de Dieu ?

» — Mon fils, votre crime est épouvantable ; les circonstances en sont atroces. Les orphelins, privés de leurs parents par la révolution, comprennent mieux que personne de quelles douleurs furent abreuvées vos victimes. Une vie entière passée dans les larmes n'est pas trop pour l'expiation d'un tel forfait. Cependant les trésors de la miséricorde divine sont immenses. Grâce à votre repentir, ayez confiance dans l'inépuisable bonté de Dieu. »

Le vieux pauvre , comme animé d'une vie nouvelle, se lève , et allant vers un tableau : « Voyez, mon père, l'image de mes victimes , dit-il en arrachant le crêpe qui le couvrait. Croyez-vous qu'elles n'empêcheront pas mes prières d'aller jusqu'à Dieu ? »

A cette vue, l'abbé Sorel de Valriant laisse échapper ces mots : « Mon père ! ma mère ! »

Le souvenir de cette horrible catastrophe, la présence de l'assassin, la vue de ces objets empreints d'un charme déchirant, saisissent l'âme du prêtre, et, cédant à une défaillance involontaire, il se laisse tomber sur une chaise. La tête appuyée dans ses mains, il verse des larmes abondantes; une blessure profonde venait encore de saigner dans son cœur !...

Le vieux pauvre , atterré, n'osant lever ses regards sur le fils de ses maîtres, sur le juge terrible et irrité qui lui devait sa colère plutôt que le pardon, se roulait à ses pieds, les arrosait de pleurs, et répétait d'une voix désespérée : « Mon maître ! mon maître ! »

Le prêtre s'efforçait, sans le regarder, de comprimer sa douleur.

Le mendiant s'écrie : « Oui, je suis un as-

sassin, un monstre, un infâme... Monsieur l'abbé, disposez de ma vie : que dois-je faire pour vous venger ? »

— Me venger ! répond le prêtre rendu à lui même par ces paroles ; me venger, malheureux !...

— N'avais-je donc pas raison de dire que mon crime était au-dessus du pardon ? Je le savais bien que la religion elle-même me repousserait. Le repentir n'est rien pour un criminel de mon espèce. Plus de pardon, n'est-ce pas, plus de pardon ? »

Ces dernières paroles, prononcées d'une voix déchirante, rappellent dans l'âme du prêtre sa mission et ses devoirs. La lutte entre la douleur filiale et l'exercice du pouvoir sacré cesse aussitôt. La faiblesse humaine avait réclamé un instant les larmes du fils attristé, la religion relève l'âme forte du prêtre. Il s'empare du Christ, héritage paternel tombé aux mains de ce malheureux, et, le présentant au vieux pauvre, il dit d'une voix forte et émue :

« Chrétien, votre repentir est-il sincère ?

» — Oui, mon père.

» — Votre crime est-il l'objet d'une horreur profonde ?

» — Oui, mon père.

» — Dieu, immolé sur cette croix par les hommes vous accorde votre pardon. »

Alors le prêtre, une main levée sur le pénitent, tenant dans l'autre le signe de notre rédemption, fait descendre la clémence divine sur l'assassin de toute sa famille.

La face tournée contre terre, le vieux pauvre demeurait immobile aux pieds de l'ecclésiastique. Celui-ci lui tend la main pour le relever ; il était mort !

LE SIRÉ DE JICON.

C'est une promenade délicieuse que nous allons faire. Jicon n'est qu'à une petite lieue de Bagnols, et du sommet de son rocher on domine des plaines immenses. Les débris tronqués de son castel apparaissent au loin comme trois fantômes debout, comme trois ombres gigantesques de quelques vieux châteaux damés. Et puis on raconte tant d'histoires sur cet antique manoir, il y a tant de légendes ou de chroniques, que tous les amis du merveilleux y font au moins une fois un pèlerinage romantique. Jicon est pour les habitants d'alentour la montagne privilégiée: ils

n'en aiment pas moins ses ruines, que le lazaron napolitain n'aime son Vésuve, l'Andalous sa *Sierra*, et l'enfant de l'Helvétie le sommet neigeux de son glacier. Mais pour un gouteux, l'ascension de Jicón est un peu pénible. La pente est raide, mais elle est couverte de hautes herbes aromatiques, qui parfument les mains, et qui retiennent quand on glisse.

Je me laisse conduire par mon jeune compagnon ; il me fait traverser les clairières de Pradines, dont les petits ruisseaux lézardent le terrain pierreux. Il me guide dans les ravins boisés, et bientôt nous arrivons au haut de la montagne qu'on nomme Cassini.

C'est un bien bel observatoire que Cassini. Les habitants des environs lui ont donné ce nom depuis que le petit-fils du célèbre astronome choisit cette montagne pour le tracé de la grande carte de France, dite carte des *Triangles*. De ce lieu, on voit à leur point d'intersection quatre provinces, le Languedoc, le Dauphiné, le Vivarais et la Provence. Ce serait ici la place d'une brillante description des lieux historiques que nous avons à nos pieds. Que le lecteur prenne son bâton et sa

page blanche, et qu'il s'achemine comme nous vers ces monts solitaires.

Du rocher de Cassini, Jicon offre un point de vue très pittoresque; on dirait une aire immense sur laquelle planent quelques orfraies, seuls habitants de ces ruines. Au loin, comme un énorme boa, le Rhône déployant ses larges et terribles replis, va baigner la ceinture d'Avignon dont on aperçoit les hautes tours papales. C'était vers le déclin du jour; le soleil vermillonnait les bois touffus, et ses derniers rayons allaient mourir au pied du Mont-Ventoux. Peu à peu la campagne perdit sa teinte dorée, les Alpes se nuancèrent de rose, de violet, de bleu terne, et le soleil disparut derrière les rochers de Sabran.

Le château de Jicon, dont le nom harmonieux, dérivé du mot latin *juvundus*, dit assez quel était jadis le charme de ce séjour, fut fondé, suivant les vieilles chroniques, au temps du roi Saint-Louis. Une chartre porte que ce roi l'inféoda au seigneur de Montières. Il était investi d'une forte juridiction, pour réprimer les brigandages d'un reste d'Albigois qui désolaient les environs. Leurs bandes in

disciplinées commettaient toutes sortes de désordres ; elles pillaient surtout les barques qui descendaient le Rhône , portant des provisions à Aigues-Mortes , où se réunissait la flotte du roi croisé.

Nous descendîmes le rocher à la lueur du crépuscule , en nous contant mutuellement les diverses légendes qui se rattachent au manoir féodal que nous venions de visiter. Il en est une écrite il y a longtemps , sur parchemin , par un bon moine de la Chartreuse de Valbonne. Nous la transcrivons ici ; telle qu'elle a été mise plus tard , en beau langage , par un des derniers chapelains du vieux castel :

« Au nom du Père , du Fils et du Saint-Esprit , ce fut vers le commencement du règne de Louis-le-Hutin , que ceci se passa.

» Le sire de Jicon , quatrième du nom , n'avait point hérité des vertus chevaleresques de ses pères. C'était un jeune seigneur qui vivait au milieu de ses vassaux et de ses hommes-liges , impérieux et insensible à tous autres hommages que ceux d'allégeance et de féodale. Aussi son castel , autrefois tout

plein de joycusetés et de galanteries, était-il inaccessible aux ballades et fabliaux, ainsi qu'aux beaux discours d'armes, d'amours, de chiens et de faucons. Trouvères et ménestrels, écuyers et chevaliers, ainsi que damoiselles d'honneur de haut lignage, se tenaient éloignés d'un gentilhomme discourtois et déloyal, aussi hargneux et insolent envers ses pairs, qu'il était oppresseur du pauvre peuple.

• Or, un jour que le jeune sire traversa t, en sifflant, le cimetière, il heurta, du bout de son brodequin, un crâne desséché, et en secoua, par la cavité des yeux, la terre qui avait remplacé le cerveau.

• — Robert, dit-il au fossoyeur, qui creusait une fosse à côté, à qui appartient cette tête?

• — A une femme, répliqua Robert.

• — Une femme, reprit le sire de Jicon. Ah! oui, quelque petite fille de bûcheron!.... Mais, n'importe, je gage qu'elle était ravissante à quatorze ans.

• — C'est vrai, répondit le fossoyeur, c'est bien vrai qu'elle était belle et ravissante à voir, avec son doux regard qui eût fait

cendre l'alouette du ciel. Mieux que personne vous le savez, monseigneur : c'était la petite Clermont. On dit qu'elle a regret d'avoir, si jeune, quitté la terre ; aussi dès que le printemps a reverdi le cimetière, elle vient se promener à la fraîche clarté des étoiles. »

Le jeune seigneur partit d'un grand éclat de rire.

« — Eh bien ! dit-il, puisque c'est la fille du vieux Clermont. je voudrais, ma foi, qu'elle ynt, comme autrefois, souper ce soir avec moi dans mon manoir. Et en disant cela, il ne put s'empêcher de pâlir.

» — Monseigneur, si vous ne priez Dieu, vous pourriez bien souper ce soir, côte à côte, avec un spectre.

» Le sire de Jicon s'éloigna, et alla reprendre son cheval à l'entrée du cimetière. Mais il eut beau galopper et donner de l'éperon dans le cuir du pauvre animal, la scène dont il venait d'être témoin était toujours là devant ses yeux. Il voyait sans cesse le vieux fossoyeur penché sur la fosse béante, et puis la tête desséchée de sa victime, de la pauvre Clermont, posée sur la pierre du tombeau....

Enfin il lâcha la bride à son cheval, et la brise du soir ayant rafraîchi son front, — allons, se dit-il, serais-je fou aussi bien que Robert?... N'est-il pas aussi absurde de croire qu'il y a une âme dans un os pourri, qu'un regard dans l'orbite vide d'une tête de mort?...

• Arrivé à son manoir, il n'eut pas plutôt monté le perrou qui conduisait à la salle des festins, que ses gens l'entendirent agiter bruyamment sa sonnette.

• — Embrun ! s'écria-t-il brusquement, qu'est-ce à dire ? La table servie, et deux couverts !... imbécille !... je soupe seul, pourquoi ceci ?

• — J'ai obéi aux ordres que j'ai reçus, monseigneur. A la nuit tombante, un messager, couvert d'un manteau écarlate, est venu frapper à la porte, et m'a dit : « Une dame » vient souper ce soir avec ton maître : ainsi, » le couvert pour deux ! »

• A ces mots, le jeune seigneur avait froncé le sourcil et serré convulsivement les lèvres. Dès qu'il fut seul, il se promena d'un bout à l'autre de la salle. Puis il se mit à rêver en regardant la table servie avec les deux cou-

verts ; puis ses yeux se portèrent au dehors. La lune brillait au ciel , calme et sereine , au milieu des étoiles , comme une belle reine au milieu de sa cour.

» — Bah ! s'écria-t-il, délire d'imagination que tout ceci ! Rien n'est changé dans la nature. Les étoiles scintillent au firmament , les ruisseaux suivent leurs cours en murmurant , et j'irais croire.... non , non , folie que tout cela.

» Il se jeta sur un lit de chêne sculpté , et se mit à contempler les portraits de ses aïeux , appendus aux parois de la salle. Tous lui semblèrent jeter sur lui des regards menaçants.

» Décidément , pensa-t-il , j'ai la fièvre , je bats la campagne..... il détourna la tête , et passa sur son front en sueur le revers de sa main , comme pour effacer l'image qui l'épouvantait.

» Il eut un moment de calme ; mais il retomba bientôt sous les sombres ailes de son cauchemar. Les hennissements d'un cheval s'étant fait entendre à la herse de la grande tour , il se redressa tout tremblant. Il prêta l'oreille , et entendit les sons pénétrants d'une

voix de femme. C'étaient des paroles veloutées comme les notes d'une flûte, et avec ces paroles d'ange, on donnait des ordres aux gens du château.

• La porte s'ouvrit soudain, et il vit entrer une jeune dame éblouissante de beauté.

• — Sire de Jicon, dit-elle, la nuit est belle, mais l'horizon est menaçant; l'orage peut éclater. J'ai préféré vous demander l'hospitalité pour une nuit, que d'affronter ce gros nuage noir. Vous serez donc mon hôte pour quelques heures; je sais combien est hospitalier, le noble manoir de Jicon.

• Elle écarta son voile, souleva le réseau qui enveloppait ses cheveux, et les laissa tomber en touffes épaisses sur ses blanches épaules. Le jeune seigneur lui prit la main et la conduisit à la table, où le vermeil et l'argenterie étincelaient à l'éclat des bougies qui brûlaient dans des candélabres magnifiques.

• Le repas fut long et joyeux. Le jeune sire était ivre de désirs; minuit venait de sonner à l'horloge de la tour, et les flambeaux commençaient à pâlir. La pluie tombait par torrents

» — Vous le voyez, belle étrangère, le ciel qui vous a envoyé ici veut que vous y restiez encore.

» — Le ciel, s'écria-t-elle.

» Elle pâlit.

» — Le ciel ou l'enfer ! que m'importe ! tu seras ma proie !

» — Vous êtes sans pitié pour la faiblesse d'une pauvre femme, sire de Jicon. Pour vous il n'y a pas d'amour là où il n'y a pas de crime....

» — Enfant ! si mon amour t'épouvante, pourquoi viens-tu donc te livrer ainsi..... Et déjà il l'enveloppait de ses bras, lorsqu'il se sentit saisir à la gorge par deux mains décharnées, osseuses, glacées ! il allait suffoquer sous l'étreinte, lorsque la porte s'ouvrit tout-à-coup. C'était le chapelain du manoir. Les flambeaux étaient éteints, et ce fut à la lueur des éclairs, que l'on vit la dame laisser retomber ses bras de squelette au signe de croix que le bon prêtre avait fait en entrant. Puis on vit s'éteindre dans l'air une ombre de femme lumineuse, et le jeune sire reconnut alors le crâne poudreux de la petite Clermont

qu'il avait séduite et abandonnée, et dont il avait profané la cendre.

..... Le sire de Jicon, plongé dans la stupeur, ne voyait plus rien, n'entendait plus rien; il restait immobile à sa place, comme si une puissance invisible l'eût cloué au sol : on aurait cru qu'il avait endossé la chemise de plomb que Dante fait porter à quelques-uns des damnés.

» La parole évangélique du chapelain ne peut rendre le calme à son esprit. Il sort de l'appartement, se rend à ses écuries, et s'élanche sur son coursier le plus fougueux. La tempête bouillonne encore dans son cœur; son visage est sombre et farouche. Abandonnant les rênes de son coursier, il court au hasard à travers les bois et les campagnes. Rien ne suspend la rapidité de sa course; haletant et couvert de sueur, le cheval s'élanche plus prompt que l'éclair, au mouvement de l'éperon qui laboure ses flancs, et, semblable à une sauterelle rapide, il franchit les haies, les ravins et les précipices. Sa longue crinière flotte échevelée sur son encolure, une épaisse vapeur s'exhale de ses naseaux

brûlants, le mors est sans cesse rougi d'une sanglante écume, et sous ses pieds s'élève un nuage de poudre et de fumée. Après avoir ainsi erré dans tous les environs, le sire de Jicon revient à la lisière de sa forêt seigneuriale; il arrête son coursier, et, dans un horrible frémissement, il fixe ses yeux creux sur la noble demeure de ses pères qu'il a tant de fois souillée de ses actions criminelles; il rugit comme un lion, puis il recule épouvanté et prend la fuite sans tenir de route certaine. On croirait voir en lui le mauvais génie de ces solitudes.

• Cependant la nuit était venue, noire et menaçante, et il allait toujours à travers les fondrières et les précipices. Un vent impétueux, poussant de gros nuages chargés de pluie, amena un orage terrible. Le cheval épouvanté par les grondements du tonnerre, s'arrêta tout tremolant. Le sire de Jicon mit pied à terre, et après avoir attaché son coursier à un tronc d'arbre, il chercha un abri contre l'eau qui tombait par torrents. A la lueur des éclairs, il aperçut l'église d'un monastère abandonné. Il y entra. L'église était

sombre et humide ; des plantes parasites s'élevaient à travers les fissures des dalles. Il s'avança dans la nef, et bientôt une horloge sonna l'heure. Le jeune sire écouta en frissonnant : le marteau tomba lentement douze fois sur l'airain. Alors la porte de la sacristie s'ouvrit, et un prêtre, revêtu d'une chasuble noire, décorée d'une croix d'argent, s'avança, tenant dans sa main le calice recouvert du voile. Après avoir posé le saint ciboire sur l'autel, il redescendit à la dernière marche, et là, s'étant incliné, il prononça ces mots sacrés : *In nomine Patris, et Filii et Spiritus sancti. Introibo ad altare Dei.* Puis se retournant vers la nef : *N'y a-t-il pas ici un chrétien charitable qui veuille me servir la messe ? — Ad Deum qui lætificat juventutem meam,* répliqua le jeune sire, comme aurait fait le cortège des diacres et des sous-diacres. Quand la messe fut achevée, le prêtre s'adressant au sire de Jicon, agenouillé dans le sanctuaire :

» — Jeune seigneur, lui dit-il, le pieux service que vous venez de me rendre a fait sortir mon âme du purgatoire. J'expiais, depuis un siècle, par cette nocturne pénitence,

une faute commise contre la règle de ce monastère ; depuis un siècle , j'attendais le secours d'un mortel charitable pour achever le saint sacrifice ; vous êtes venu et vous avez aidé mon ange gardien à détacher les liens qui enchaînaient mon âme. Que votre piété soit récompensée dans ce monde et dans l'autre.

• Le jeune seigneur sortit de l'église , emportant dans son âme une adorable placidité. L'esprit d'en haut l'avait visité dans sa détresse, pur, abondant, immense comme une mer dont les flots viennent baigner et rafraîchir une grève aride et déserte. Il rentra dans son château, où il s'appliqua à effacer les souillures de son passé, à force de prières et de macérations.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi, et, par une sombre nuit d'automne le sire de Jicon quitta mystérieusement le manoir de ses pères, suivi seulement d'un écuyer. Arrivé sous les remparts de Bagnols, les archers, placés en vigie à la porte de Bourgneuf et à celle des Peirrières, le virent à la lueur des éclairs qui de temps à autre sillonnaient un ciel glau-

ie et cuivré, suivre la route de Nîmes au
et mesuré de son grand palefroi noir. De
mes il se dirigea sur Aigues-Mortes où il
embarqua sur une galère gènoise qui faisait
île pour la Syrie. A son arrivée il entra
dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem et re-
çut la camaldule rouge avec la croix d'or
maillée de blanc des chevaliers. Prêtre et
soldat, c'est ce qu'il fallait à cette âme ardente,
avide de repentir, avide encore d'émotions.
Après avoir été pendant deux ans un modèle
de courage et de piété pour ses frères d'armes,
mourut en héros chrétien au glorieux siège
de Rhodes que les chevaliers de Saint-Jean,
par des prodiges de valeur, enlevèrent aux
Turcs.

Bagnols, Avril 1844.

LOU COULOBRE.

Au pied de la montagne de Jicon , se déroule la plaine de Maransan , où l'on voyait autrefois un monastère et quelques chapelles isolées. Un seul oratoire reste debout. De loin on le prendrait pour un vieux ormeau couvert de feuillage , tant les lierres épais en tapissent les murs et la toiture de dalles.

Nous fûmes attirés à la lisière des bois voisins pour visiter un ancien château , consacré par une poétique légende que racontent encore les bonnes vieilles d'alentour. A l'ombre d'un vieux chêne , un petit vieillard , tout en vidant sa gourde de piquette , veillait sur ses

outons broutant sous la bruyère. Nous l'interrogeâmes sur l'ancienne chronique du *Coulobre*; il nous la dit tout au long, avec un air de naïveté et de bonhomie qui nous charmèrent. La voici telle que ma mémoire a pu la recueillir :

Il y a longtemps, bien longtemps de cela, la plaine de Maransan n'était alors qu'une forêt toute remplie de bêtes fauves, et sur la rive de laquelle vivait, dans une certaine aisance, la veuve d'un ancien majordome du château. Cette veuve avait quatre filles; les trois aînées étaient laides et malhonnêtes, et elle les affectionnait tendrement, car elles lui ressemblaient. La plus jeune, au contraire, qu'on appelait Merveille, était un vrai bijou de grâce et de sagesse; cependant cette mauvaise mère avait pour la petite Merveille une version effroyable. Il n'est pas de mauvais traitements qu'elle ne lui fit subir, et tandis que les trois aînées passaient leur temps à se mirer, à se parer de beaux atours, Merveille était obligée d'aller chaque jour, quelle que fût la rigueur de la saison, à la forêt seigneu-

LOU COULOBRE.

Au pied de la montagne de Jicon , se déroule la plaine de Maransan , où l'on voyait autrefois un monastère et quelques chapelles isolées. Un seul oratoire reste debout. De loin on le prendrait pour un vieux ormeau couvert de feuillage , tant les lierres épais en tapissent les murs et la toiture de dalles.

Nous fûmes attirés à la lisière des bois voisins pour visiter un ancien château , consacré par une poétique légende que racontent encore les bonnes vieilles d'alentour. A l'ombre d'un vieux chêne , un petit vieillard , tout en vidant sa gourde de piquette , veillait sur ses

outons broutant sous la bruyère. Nous l'interrogeâmes sur l'ancienne chronique du *Coulobre*; il nous la dit tout au long, avec un air de naïveté et de bonhomie qui nous charmèrent. La voici telle que ma mémoire a pu la cueillir :

« Il y a longtemps, bien longtemps de cela, la plaine de Maransan n'était alors qu'une forêt toute remplie de bêtes fauves, et sur la rive de laquelle vivait, dans une certaine aisance, la veuve d'un ancien majordome du château. Cette veuve avait quatre filles; les trois aînées étaient laides et malhonnêtes, et elle les affectionnait tendrement, car elles lui ressemblaient. La plus jeune, au contraire, qu'on appelait Merveille, était un vrai bijou de grâce et de sagesse; cependant cette mauvaise mère avait pour la petite Merveille une version effroyable. Il n'est pas de mauvais traitements qu'elle ne lui fit subir, et tandis que les trois aînées passaient leur temps à se mirer, à se parer de beaux atours, Merveille était obligée d'aller chaque jour, quelle que fût la rigueur de la saison, à la forêt seigneu-

riale pour en rapporter au logis un lourd fagot de bois. Une fois, que Merveille, ayant fini sa tâche quotidienne, s'apprêtait à charger ses épaules de son faix, elle vit venir à elle une pauvre femme, toute couverte de haillons, qui la pria de lui donner un peu de son bois pour chauffer son vieux corps tout endolori. — Oui-dà, ma bonne femme, dit la belle jeune fille, emportez mon fagot; j'aurai peut-être bien le temps d'en faire un autre avant que le soleil ait disparu derrière la montagne. — Vous êtes si belle et si avenante, mon enfant, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (c'était la fée Bacarinette qui avait pris la forme d'une pauvre femme du peuple, pour s'enquérir par elle-même si ce qu'on disait de la sagesse de la jeune fille était bien vrai). — Je vous donne pour don ce diamant, lui dit-elle; c'est un talisman qui vous préservera des mauvais traitements de votre mère, et qui, plus tard, quand vous en aurez l'âge, vous rendra la femme d'un puissant baron. Portez-le soigneusement sur vous, et avec son secours, on ne vous aura pas plutôt commandé quelque chose, que cette chose sera faite.

» Lorsque Merveille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard ; mais quand elle vit sa fille déposer au bûcher un fagot de bois que n'auraient pas porté deux bêtes de somme, la méchante fut bien obligée de se taire. De ce moment, Merveille, quoique toujours haïe de sa mère et de ses sœurs, fut la plus heureuse des créatures, grâce à son talisman.

» Un jour qu'elle était dans la forêt, tout occupée de rêves couleur de rose, car elle n'avait rien à faire, son fagot étant là tout prêt à son côté, elle s'endormit au pied d'un chêne. Voilà que tout-à-coup passe un braconnier qui s'arrête tout émerveillé à l'aspect de la jolie dormeuse. S'approchant pour mieux la contempler, quel fut son étonnement de voir, à travers les plis de sa collerette, resplendir un magnifique diamant, entouré d'une profusion de topazes, de rubis et d'émeraudes ! Une mauvaise pensée est entrée aussitôt dans l'esprit de cet homme ; il s'avance doucement, doucement, et dérobe le trésor qui venait d'éveiller sa convoitise. Mais à peine le tenait-il dans sa main, que la fée Bacarinette le

frappa légèrement de sa baguette enchantée, et aussitôt le méchant ravisseur perdit sa forme naturelle pour revêtir celle d'un monstrueux dragon à sept têtes, tout noir, tout velu, et long, long comme le plus long des serpents. Sur la plus énorme de ses têtes, le diamant étincelait de tous les feux du firmament.

• Lorsque Merveille s'éveilla, la nuit était presque venue. La pauvre enfant fut bien chagrinée quand elle s'aperçut que le diamant de la bonne fée n'était plus en sa possession, et que l'absence du talisman avait fait disparaître son fagot. Il était trop tard pour en faire un autre; aussi en rentrant au logis, fut-elle meurtrie de coups par sa méchante mère, aux grands applaudissements de ses trois méchantes sœurs.

• Pauvre petite! ta vie va recommencer, comme par le passé, bien pénible et bien amère. Courage, mon enfant! va, la bonne fée qui t'a prise sous sa protection ne t'abandonnera pas!

• Un jour que le soleil dardait sur la forêt ses rayons perpendiculaires, Merveille, accablée de lassitude, se traîne lentement vers le

puits pour éteindre la soif qui la dévore. Lorsqu'elle n'en est plus qu'à trois ou quatre pas, elle aperçoit, horreur ! *lou Coulobre*, ce dragon monstrueux dont le regard étincelle de mille feux. Tremblante de frayeur, elle se tient immobile, appuyée contre le tronc d'un chêne; mais elle ne peut détourner ses regards du terrible animal. Elle le voit descendre dans le puits, après qu'il a déposé, sur la margelle le diamant qui rayonnait au front de sa plus grosse tête. Merveille alors reprenant courage, s'avance en tapinois, et rentre en légitime possession de son précieux talisman. Au cri de joie qu'elle poussa, les bûcherons sont bien vite accourus, et, d'après le récit que leur fait la jeune fille, ils détruisent le parapet du puits et en jettent les débris au fond de l'eau. C'est ainsi que périt *lou Coulobre* qui, par ses ravages journallement répétés, jetait depuis quelque temps l'épouvante dans toute la contrée.

• Le seigneur du manoir qui revenait de la chasse, fut émerveillé d'apprendre cette bonne nouvelle, et la beauté de la jeune fille, cause de cet heureux événement, ayant fait

battre vivement son cœur : — Venez, Merveille, lui dit-il, venez dans mon noble château. Je vous fais baronne et vous prends pour épouse. La jeune fille se jeta aux pieds de son seigneur qui la releva galamment, et la baisa sur la joue. Chacun fut ravi d'avoir une si sage personne pour maîtresse. Il se fit la plus belle noce du monde, et la jolie Merveille vécut de longues années avec son noble époux, le baron de Maransan, tous deux heureux et satisfaits.

» Telle est l'histoire du terrible *Coulobre*, dont vous voyez encore la pourtraiture, naïvement dessinée par un habile *imaigier*, sur l'une des murailles du vieux castel. »

.....

.....

Vous ne vous douteriez guère, me dit mon compagnon, en nous acheminant vers Bagnols, que ce petit vieillard qui nous a conté si ingénument le fabliau de Maransan, porte un nom historique? C'est *Montcoucol* ou plutôt c'est un Montécuculli. En deux mots voici l'histoire :

« Sébastien, ce comte de Ferrare qui fut, en 1536, tiré à quatre chevaux, à Lyon, pour avoir donné du poison dans une tasse d'eau fraîche au Dauphin, fils de François I^{er}, pendant qu'il jouait à la paume dans Valence, laissa un fils qui, pour se soustraire aux persécutions des ennemis de son père, vint habiter un village de nos environs, et y exerça la profession d'instituteur.

» Les descendants du malheureux Montécuculli vivaient dans l'indigence et l'obscurité, alors qu'une autre branche de leur famille se rendait illustre dans la personne de Raymond, qui battait les Turcs et disputait à Turenne le titre de général le plus habile de son siècle.

» — S'il en est ainsi, répondis-je à mon jeune ami, quand le petit vieillard mourra, on ne lira point sur sa tombe l'inscription, si belle dans sa simplicité, que l'on mit sur celle de son illustre aïeul Raymond :

Sta viator ; heroem calcas !

PHILIPPE ET MARIETTE

I.

PROMENADE D'AUTOMNE.

L'imagination est riche, abondante et merveilleuse; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite avec un cœur plein un monde vide; et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.

CHATEAUBRIANT. — *Gén. du Christ.*

Nous touchions à la mi-décembre; j'étais sorti de ma retraite philosophique pour me donner la jouissance de l'un de ces derniers beaux jours d'automne, si doux aux cœurs mélancoliques. Avant de me réfugier au coin

du feu et de me résigner aux causeries si sérieusement frivoles de nos salons, j'avais voulu jeter encore un regard sur la campagne, et lui faire mes adieux. Dans cette vie si courte et si mélangée, il faut tâcher de ne rien perdre, et ne pas laisser s'écouler en insouciance une belle journée qui fait nombre et ne fera pas retour. Prolonger les saisons autant que possible est, ce me semble, un assez bon calcul : nous cessons toujours assez tôt d'être jeunes, et souvent, bien longtemps avant que notre amour-propre veuille y consentir, nous sommes déjà vieux par notre faute. Il n'appartient qu'à quelques hommes privilégiés, ou plus sages, de conserver jusque dans un âge avancé, la bonne et aimable naïveté de la jeunesse, et d'avoir une vieillesse qui rappelle ces déserts où l'œil charmé découvre encore, çà et là, de beaux prolongements de végétation et de verdure.

Ma promenade fut délicieuse : je parcourus des prairies fraîches et ondoyantes comme au printemps ; je côtoyai la Seine, bordée çà et là de saules et de peupliers qui semblaient avoir des feuilles d'or. Un vent léger leur

faisait rendre un frémissement triste et mélodieux et en détachait quelques-unes qui voltigeaient devant moi comme autant de papillons. Tantôt je m'arrêtais sur une hauteur pour admirer un bel effet de soleil, ou suivre de l'œil un batelet qui glissait légèrement et disparaissait derrière des flots; tantôt je marchais au hasard, livré au charme de mes rêveries, ou comme si j'eusse voulu attirer du fond des eaux les naïades de ces bords, je déclamais quelques vers admirables de l'*Andromaque* de Racine, et mes longs éclats de voix ne servaient sans doute qu'à me faire prendre pour un fou par des femmes accroupies le long de la rivière, et qui, certes, n'étaient pas des naïades.

Cependant le soleil ne jetait plus qu'une clarté pâle et terne; je songeais à regagner la cité bruyante que j'avais totalement oubliée, et je me dirigeai, mais à pas bien lents, vers l'une de ses principales entrées. Quand l'hiver est proche, et que la société, avec ses devoirs puérils et ses plaisirs de convention, nous menace de son invasion annuelle, nous ne quittons point la campagne sans détourner triste-

ment la tête, et sans éprouver une certaine amertume de cœur indéfinissable. La raison en est peut-être qu'on sent tout le prix de ce qu'on abandonne, et que nul ne saurait prévoir ce que lui réserve cette vie du monde, si monotone, si incolore, ou bien si fertile en mécomptes et en misères.

Les tableaux gracieux des champs étaient déjà loin de moi ; un seul mur me séparait du fracas de Paris, et je parcourais d'un pas plus rapide, les belles allées d'arbres qui entourent d'une ceinture verdoyante la moderne Babylone, lorsque j'aperçus un jeune homme, dont la poitrine adolescente me parut cacher un cœur vieilli par la souffrance ; il marchait la tête baissée, et dans l'attitude de quelqu'un qui succombe sous le poids de ses peines. Je m'approche : je l'entends qui se parlait à lui-même ; je m'approche encore : ma curiosité s'est éveillée. Je prête une oreille attentive, et ces tristes plaintes, sorties de sa poitrine avec l'accent de la plus amère ironie, me remplissent pour le jeune homme d'une pitié profonde.

« Qui t'aime ? qui songe à toi ? qui en a le

temps ? Personne. — Parmi toute cette foule, oisive ou affairée, qui a passé et repassé bourdonnante près de toi sans discontinuer, y a-t-il un seul être qui t'ait cherché pour te serrer la main, et, te voyant triste, t'ait consolé ? Y en a-t-il un seul ? N'es-tu pas pour eux tous comme la pierre qu'on roule aux pieds dans la voie publique ? Il en est qui peut-être se rappellent ton nom, et qui ont cru reconnaître ta figure, car ils t'ont salué et souri en courant. Mais que te font ces saluts passagers et ces vains sourires de politesse ? N'aimes-tu pas mieux encore et la voix suppliante et le *merci* d'un pauvre aveugle isolé comme toi sur la terre ? »

Arrivé devant l'une des barrières, le malheureux jeune homme s'arrêta, et, les mains jointes, la tête penchée sur son épaule, il plongea dans la cité un regard sombre qui me fit frémir. Durant ce moment de silence, plus expressif encore que ses paroles, je l'observais de loin aux dernières lueurs du jour. Malgré son extrême pâleur et le désordre de ses cheveux, sa figure me parut noble et belle. Peu à peu ses traits, naturellement doux, repri-

rent une expression moins farouche, et j'aperçus dans ses yeux de grosses larmes qui brillaient sans pouvoir couler.

« Au milieu de ce tumulte, de toutes ces existences heureuses ou malheureuses, enchaînées les unes aux autres; parmi tant de joies et de douleurs partagées, qu'oisie vie triste et à l'abandon! s'écria-t-il d'une voix déchirante. Ah! ne serais-je pas mieux dans le fond d'un désert que perdu au milieu de tous ces humains qui me sont étrangers? Là, du moins, je tournerais sans distraction mes regards et mon amour vers celui qui seul m'aime encore, car Dieu seul a du baume pour mes blessures, et des paroles de paix qui font supporter la vie! — La vie!... hélas! il y a quelques mois encore, elle me semblait douce et belle: j'étais heureux, je croyais toujours l'être. Je ne m'informais point si les hommes savent aimer ou haïr, s'ils sont faux ou sincères; mais en si peu de temps, que de mécomptes! Quelle fatale expérience! et à l'entrée de cette vie qu'il me faut parcourir, quel affreux isolement!... »

Emporté par mon émotion, je m'avançai

pour lui peindre la touchante pitié qu'il m'inspirait. A cette voix inattendue, il se détourna vivement, et cependant avec dignité, et devant à l'expression de ma figure, plus encore qu'à mes paroles, que je l'avais surpris, il me lança un regard de mépris et de colère et s'enfuit avec précipitation. Affligé, jusqu'au fond de l'âme d'avoir ajouté à tant de douleur et d'amertume par mon indiscretion, je restai comme pétrifié à la même place, sans oser ni l'appeler ni le suivre, et bientôt je l'eus perdu de vue. Mais le souvenir de cette rencontre m'a si tristement préoccupé durant plusieurs jours, que l'image de cet infortuné jeune homme est désormais pour moi ce que sont, dans les tableaux des grands peintres d'Italie, ces figures si expressives, qu'il suffit de les avoir vues une seule fois pour ne les oublier jamais.

Ah ! ce n'est pas sous les haillons de l'indigence que sont cachées plus communément les grandes misères humaines, les affections morales. Aujourd'hui surtout que l'éducation s'est plus répandue, elle a créé pour une foule d'hommes une certaine faculté de sentir

plus délicate et plus relevée, qui ne se trouve pas en harmonie avec leur position sociale. Sans se faire l'apologiste de l'ignorance, un politique verrait dans cet état de choses une des principales causes du secret malaise qui travaille les sociétés modernes. Quels importants services pourraient rendre à l'humanité deux ou trois hommes riches et bienfaisants, qui sacrifieraient généreusement leur temps et une partie de leurs revenus à la recherche et au soulagement de ces infortunés de cœur et d'imagination, toujours si nombreux dans les grandes villes ! En aplanissant devant eux les obstacles, en leur fournissant le moyen de s'élever, par un travail conforme à leur vocation particulière, à une situation sociale en harmonie avec le développement de leur intelligence, malgré tous les ingrats qu'ils ne manqueraient pas de faire, j'ose dire que ces nobles bienfaiteurs arriveraient infailliblement à un résultat satisfaisant. Combien de jeunes gens arrachés à l'isolement et à l'abandon de soi-même, le plus cruel supplice du cœur humain ! Combien d'autres soustraits à la contagion du vice et aux brillantes et faciles séduc-

tions de l'esprit de parti, dans ces temps de révolution ! Que de malheureux de moins, et peut-être que de grands hommes de plus ! Mais, comme mon vieil ami, le bon abbé de Saint-Pierre, je bâtis des châteaux en Espagne qui ne tenteront personne. Nos riches d'aujourd'hui, à quelques honorables exceptions près, ne se sont pas contentés d'adopter les doctrines d'Helvétius ; ils agissent autrement que lui ; ils les mettent en pratique.

II.

HORACE.

Sans honte, je vous l'avouai,
Rosette à peine savait lire.

P.-J. DE BÉRANGER. — *Rosette.*

A Sparte, autrefois, on tenait une école de ruses. Chaque peuple, depuis, a modifié, suivant ses idées, cette institution lacédémonienne. En France, l'art de tromper s'est tellement étendu, — par l'enseignement mutuel, aurait dit la *Quotidienne*, avant que les frères

des écoles chrétiennes eussent adopté la méthode de Lancastre, — que, dans chaque état, chez les grands comme chez les petits, on fait assaut de ruses.

L'épicier, pour vendre son café indigène, prend pour enseigne : *Au bon moka !*

Le marchand de cachemires français : *Aux chèvres du Thibet !*

Le marchand de vin de Surène : *Aux sources de Bourgogne.*

Les amours ont aussi leurs ruses, à Paris surtout, qui est leur patrie d'adoption.

Au Marais, les amours se font bourgeoisement. — A la Chaussée-d'Antin, ils ont l'allure financière. — A Tivoli, les amours sont parés. — A la Chaumière Suisse, ils ont une tournure champêtre. — Aux Tuileries, les amours sont romantiques. — Ils sont classiques au Jardin-des-Plantes. Horace en fait les frais. O bon Horace, aurais-tu jamais pensé que le recueil de tes beaux vers eût pu servir de moyen de ruse aux belles de nos jours !

Dans l'une des allées les plus ombreuses du Jardin-des-Plantes, jardin qui ne sert pas seulement de théâtre à un grand nombre d'ani-

maux rares, tribut payé par les quatre parties du monde à l'avidité curieuse des Parisiens, mais qui est aussi l'Elysée de cette tribu de petits rentiers, classe passive d'individus qui se sont faits promeneurs par goût et par état, — une jeune personne, habituellement vêtue d'une modeste robe d'indienne de Mulhouse, avait coutume, l'été dernier, de se promener chaque soir, entre quatre et cinq heures, un livre à la main.

C'était une ravissante fille, sculptée dans les proportions les plus mignonnes, et dont la taille leste et prometteuse aurait suffi pour éveiller l'appétit le plus paresseux. Bien des fois je l'avais aperçue, et toujours avec son livre. Que de conjectures, grand Dieu ! plus ou moins folles, ne formai-je pas à l'endroit de cette jolie grisette ! — Serait-ce une actrice ? — Mais elle ne viendrait pas dans un si lointain quartier pour étudier ses rôles. — C'est peut-être une demoiselle bien sentimentale qui lit quelque roman fort intéressant. — Mais on ne peut pas lire toujours le même roman ; mais tout roman a une fin, jusqu'à *Clarisse Harlow* ! Curieux d'éclaircir mes

doutes, voilà qu'un beau jour je m'attache à ses pas. Je la suis de son allée favorite à l'ours-Martin, de l'ours-Martin au labyrinthe; je l'aurais suivie d'un pôle à l'autre. Enfin, elle vient s'asseoir sur un petit banc de bois, à peu près vers le milieu de la grande allée de tilleuls. Mon parti était pris, je me place à son côté, et après lui avoir fait un respectueux salut qu'elle me rend sans détacher les yeux de sa lecture :

— Il faut, lui dis-je, Mademoiselle, que ce livre soit pour vous d'un intérêt bien grand?...

— Oh ! oui, Monsieur, sa lecture est ma vie.

— Pourrait-on savoir, sans indiscretion, le sujet qu'il traite ?

— Peut-être auriez-vous de la peine, Monsieur, à le comprendre ; plusieurs déjà y ont échoué.

— Et sans doute vous leur avez expliqué...

— Oh ! non, Monsieur, je suis trop timide, je laisse deviner. — Et en disant ces mots son front se vermillonna.

— C'est peut-être un roman dont les situations dramatiques...

- Non, Monsieur, c'est un livre sérieux.
- De quel auteur ?
- L'auteur n'est pas Français.
- Vous êtes donc étrangère ?
- Non, Monsieur, je suis de ce quartier.
- Mais vous connaissez la langue dans laquelle ce livre est écrit ?
- Non, Monsieur, je ne m'en doute pas.
- La version est donc en regard ?
- Tenez, voilà le livre.
- Comment ! du latin ! et vous ne savez pas le latin !
- Pour les personnes qui ont l'esprit pénétrant...
- Cependant...
- Il suffit de lire...

Tout cela me paraissait une énigme. Enfin, en retournant, en feuilletant cet Horace, je vois sur la première page, ces mots écrits en gros caractères avec un crayon rouge :

MADemoiselle MALV NA, RUE CONTRESCARPE, 5, AU TROISIÈME ; FRAPPEZ TROIS COUPS.

Et tout de suite j'eus le mot de l'énigme.
Pauvre Horace, à quoi sers-tu ?

III.

CONNAUX.

Naitre, et ne pas savoir que l'enfance éphémère,
Ruisseau de lait qui fuit sur une goutte amère,
Est l'âge du bonheur et le plus beau moment
Que l'homme, ombre qui passe, ait sous le firmament!

VICTOR HUGO. — *Les Feuilles d'Automne.*

Sur la route de Nîmes à Lyon, après avoir passé le Gardon et traversé les gorges sinueuses et solitaires de Valiguière et de Gaujac, le voyageur, fatigué de la monotonie du désert qu'il vient de parcourir, s'arrête tout émerveillé à l'aspect d'un riant village, flanqué de quatre tours mignonnes qui rappellent son origine féodale, et coquettement posé sur une plate-forme de granit d'où la vue plonge dans le lointain sur une vallée toute diaprée de mûriers, d'oliviers, de vignes, de moissons, de prairies, et qui va toujours en s'élargissant jusques au Rhône, pour ne finir qu'au pied des Alpes. Ce village, c'est Connaux, qui voit avec un secret orgueil sa petite tribu

grandir de jour en jour, et prospérer à force d'intelligence et d'industrie. Eh ! qui pourrait voir sans amour et sans envie aussi, ces paysans gros et vigoureux qui vont et viennent, chantant ou sifflant, menant les bœufs au labour, les moutons au pâturage, charriant du charbon, des pierres, du fumier ; — et ces jeunes femmes qui se précipitent, béantes de curiosité, au seuil de leurs maisons, quand le fouet sonore du postillon se fait entendre dans la rue ; — et ces petits enfants qui tourbillonnent autour de la voiture pendant que l'on détèle et que l'on attèle les chevaux ; et ces réunions caucuses de jeunes filles, folles et rieuses, qui lavent aux fontaines... — Et puis, le soir, quand la nuit est venue avec ses ombres propices, ces causeries plus intimes des jeunes villageoises avec leurs galans, et le murmure lascif des désirs, et le frémissement des molles étreintes, et le pétilllement des chauds baisers, échangés à la face d'un ciel qui leur sourit avec amour !... Oh ! c'est un charmant village que Connaux.

Il n'en fut pas toujours ainsi.

Vers le milieu du XIII^e siècle, Connaux n'exis-

tait pas, et l'opulente plaine qu'il domine n'était alors qu'un immense marécage. A un mille de là, et au sud, sur le penchant de cette arête de montagne qui prend son origine à l'ouest de la Bastide, se prolonge jusques au Rhône et finit à Roquemaure, étaient éparpillées, çà et là, quelques sales masures, au milieu desquelles s'élevait un vieux manoir à larges tours et à fourches patibulaires. Il y a quelques années, on en voyait encore le donjon, géant délabré, couvert d'une large cuirasse de lierre et de lichen, et menaçant d'écraser dans sa chute les pins qui se balançaient à ses pieds. C'est là que, sous la verge de fer d'un seigneur puissant et dissolu, végétaient, souffreteux et misérables, les habitants d'Aton. Mais voilà qu'un beau jour, après toutes sortes d'excès, vols, rapines, exactions et brigandages, et autres petites aménités de cette nature, fruits naturels du gouvernement féodal, le seigneur d'Aton fut déclaré felon, son castel détruit et son fief réuni au domaine du roi. Cette exécution militaire ayant forcé les paysans épouvantés à chercher quelque part un asile, la religion le leur offrit. Les

religieux bénédictins, depuis deux siècles établis sur la montagne de Saint-Pierre-de-Castres, venaient de descendre dans la plaine, et, sur une petite éminence de granit, avaient bâti l'enceinte de Connaux, où les pauvres vassaux d'Aton, fuyant le glaive des soldats, trouvèrent, sous un toit hospitalier, tous les secours de la charité chrétienne. La plaine marécageuse et les coteaux environnants leur furent distribués sous des redevances, et bientôt ces bras reconnaissants, par des prodiges d'industrie agricole, changèrent en moissons opulentes la stérile fécondité du sol.

Eh bien ! c'est là, c'est dans ce petit village, si avenant au voyageur, qu'ils naquirent l'un et l'autre. — Philippe et Mariette ! — Philippe, ce jeune homme que j'avais vu déplorer en termes si amers son isolement au sein de la cité centrale de la civilisation. — Mariette, cette grisette pudique qui, avec de la fine fleur de poésie latine, engluait si modestement les libidineux flâneurs du Jardin-des-Plantes. Le même soleil avait brillé le jour de leur naissance, ils avaient dormi ensemble dans le même berceau, les mêmes ar-

bres avaient ombragé leurs jeux , et , quand était venu l'âge d'aimer, ils s'étaient fait mutuellement le don de leurs cœurs, et le temps volait, pour lui et pour elle, coloré, riant, chargé de fleurs et de parfums, lorsque tout-à-coup des divisions de famille vinrent élever entre leurs amours une barrière infranchissable.

IV.

PARIS.

Heureux celui qui ne s'éloigne point du toit de sa bien-aimée, et qui n'a jamais vu que les hommes de son enfance!

A. BARGINET.— *Les Montagnardes.*

Jacques Morin, le père de Philippe, était ce qu'on appelle un des gros bonnets de l'endroit. Après avoir administré pendant quelques années les biens d'un ci-devant des environs, il se voyait enfin à la tête d'un petit avoir qui lui permettait de donner carrière aux projets ambitieux que depuis longtemps il ca-

monument est orné d'un drapeau et muni d'une girouette. On peut connaître d'un coup-d'œil le vent qui souffle et la cause qui triomphe. Sur ce, mon enfant, tu peux partir; tu as de bonnes instructions, le gousset bien garni et la bénédiction de ton père.

On le voit, pour le père Morin, le beau n'était que dans l'utile, le vrai que dans le calcul, et la connaissance vulgaire de quelques règles de conduite, composait à ses yeux toute la destination de l'humanité. Mais ces arides doctrines de l'intérêt personnel, qui ne tendent à rien moins qu'à dessécher, à matérialiser le cœur de l'homme, pouvaient-elles germer dans un cœur comme celui de Philippe, qui nourrissait le plus chaleureux enthousiasme! Philippe n'avait point une de ces organisations infimes qui font consister le bonheur à faire de *moi* son tout, à se resserrer dans le cercle étroit de son égoïste individualité. Aussi, l'allocution de son père glissa-t-elle sur son âme sans y laisser la moindre trace. Philippe avait dix-neuf ans, et, n'ayant encore étudié la vie humaine que sous sa face la plus belle, il ne regardait l'a-

venir qu'à travers le prisme fantastique d'une imagination jeune et naïve. Elles sont si riantes et si belles ces illusions dorées dont nous excorte la jeunesse ! Que de châteaux d'or et d'émeraudes ! Mais au premier aspect de ce monde où tout est mesquin, corrompu, vil, intéressé, où rien ne s'adapte à votre façon de voir, où rien ne correspond à ce beau idéal que l'on a couvé dans les douces et heureuses années de l'enfance, en présence de tant de mensonges et de misères, quel dégoût profond ! Quelle consommation d'âme ! Falloir se rapetisser pour se mettre au niveau des autres ! De ces beaux idéalismes où l'on se baignait dans un éther d'ambrosie, falloir descendre dans le greffe d'un tribunal, l'autre d'un avoué ou l'amphithéâtre d'un hôpital ! Les viletés de la procédure ! La manipulation des chairs humaines ! O homme, image de l'Éternel, est-ce là ta vocation !

Et alors qui n'a pas désiré de s'aller perdre dans les solitudes vierges du Nouveau-Monde, qui n'a pas voulu aller vivre dans les cabanes des sauvages ou sous la tente nomade de labe du dés'Arert !

Rh Philippe vient à Paris.

L'imagination toute remplie de ce qu'on lui avait dit et de ce qu'il avait lu touchant l'amélioration chaque jour progressive de notre merveilleuse civilisation, il ne fut que trop tôt en mesure de trier ce qu'il y avait de réel au fond de toutes ces vanteries sophistiques. Et alors, quel immense découragement pour ce jeune homme dont l'enfance, nous l'avons dit, s'était écoulée au village et dans l'étude, bercée de fraîches illusions, de confiances audacieuses, d'insouciantes espérances ! Comme son cœur saigna douloureusement à l'aspect de tant d'infirmités morales !

— Voilà donc, se dit-il, cette fameuse métropole des arts, cette capitale du monde civilisé, ce superbe et unique Paris où se fabriquent tant et de si beaux discours, et de si beaux livres en matière d'économie politique, de sciences législatives et morales ! Non Dieu, quel horrible sarcasme ! Avoir rêvé la vie comme l'image d'un Océan sans limites qui conduit à des régions enchantées, pleines de forêts odorantes, d'oiseaux étincelants, de femmes douces et aimantes, à la peau velou-

tée, au regard chaste et mourant... et se sentir asphixier vivant au milieu de cette atmosphère saturée des infectes exhalaisons de l'envie, de la haine, de la sottise et de la prostitution!... Quelle abominable déception!... — Des rues grouillantes de fiacres et de tombereaux. — Des monuments emmaillotés d'échafaudages vermoulus. — Une population bipède, vêtue d'impertinence et de courtisanerie. — Un pêle-mêle d'habits brodés et de camisoles de forçats. — Des colliers d'or et des carcans de fer. — Des philanthropes de profession dont le cœur est plus caieux que la main du prolétaire. — Des femmes, toutes badigeonnées d'ocre et de plâtre qui, plus boueuses que la fange du ruisseau, vendent aux passants des baisers puant la pharmacie. — De crapuleux halachus tout caparaçonnés de clinquant, qui, le matin font officiellement de l'honneur, de la gloire, de la justice, et qui, la nuit venue, se traînent avec délices dans la débauche et se baignent dans la turpitude. — Et au milieu de cet étang croupi passe le peuple, misérable, souffrant, aminci, aplati par un reptile de bureaucratie,

par un dévorateur de la fortune publique, qui se bercent en des chars aux ressorts moelleux et plians!... Oh! que c'est bien là un spectacle flatteur de prospérité et d'opulence!

Et en face de tant de plaies honteuses, Philippe reportait douloureusement ses regrets et ses vœux sur le passé de notre histoire, redemandant, dans ses rêves d'utopie, cette frugalité, cette tempérance, cette simplicité de mœurs et cette égalité de fortunes, qu'avaient instituées les braves et vertueux fondateurs de la liberté municipale en Europe. Chez ces bourgeois intrépides, républicains de nom et de fait, point d'habits brodés et point de camisoles de forçats; point de mendiants de palais, et partant point de mendiants de carrefours. Ordre, sûreté, joies tranquilles, sentiment profond de la dignité d'homme et de citoyen, mœurs domestiques, sainte pudeur des femmes, il y avait de tout cela dans ces communes des xiii^e et xiv^e siècles qui nous ont enseigné la liberté. Mais écoutez nos habiles, tout cela ne pouvait produire qu'une civilisation obscure, étroite, mesquine et incomplète.

Il nous fallait quelque chose de plus large, et partant l'armée des sinécuristes.... valetaille dorée ! Des chambellans et des forçats, ce qui nous a valu la *liberté philosophique* !

La liberté philosophique !... C'est-à-dire l'art de prendre un peu de tout ; — un peu de ceci, — un peu de cela. — Art merveilleux que professent nos docteurs et qu'ils pratiquent encore mieux, et que, sur un moindre théâtre professait et pratiquait aussi maître Morin, le père du héros de cette véridique histoire.

V.

TRIBULATIONS.

Heureux celui qui ne survit pas à sa jeunesse, à ses illusions, et qui emporte dans la tombe tout son trésor.

ALFRED DE VIGNY.— *Cinq-Mars*.

C'est une triste et mélancolique histoire que celle de Philippe ! Elle est simple en ses détails, mais, quoique dépourvue d'incidents dra-

matiques, ceux-là à qui une éducation trop relevée a donné des goûts et des idées en désharmonie avec leur position sociale, y trouveront, je crois, quelques enseignements utiles. Peut-être y apprendront-ils à discipliner la fougue juvénile de leur imagination, sous peine de voir leurs présomptueuses espérances de gloire future s'évanouir misérablement au premier souffle du monde positif! Car de cette histoire ressort, hélas! cette vérité, que, dans une société vieillie, pétrifiée sous la verge d'une civilisation matérielle, l'enthousiasme est une vertu qui nous conduit inévitablement à d'irréremédiables calamités.

..... Studieux et timide, Philippe ne comptait que fort peu d'amis parmi ses condisciples. Aussi, vivait-il dans un isolement absolu au milieu de cette foule d'adeptes qui, de tous les coins du monde, viennent à Paris, comme une nuée d'oiseaux affamés, s'abattre bruyamment autour de l'arbre de science. Cette vie d'étudiant, frivole, insoucieuse, désordonnée, ne pouvait convenir à la gravité mélancolique de son caractère. Cette étude du

droit, si aride, si desséchante. n'avait aucun attrait pour son âme enthousiaste qui, loin du bruit et du tourbillon, aimait à remplir les vides de la vie, de rêves purs et radicaux, à se recueillir religieusement dans le sanctuaire de ses sentiments intimes, à se vouer avec amour au culte solitaire de la poésie.

Aussi lui furent-elles longues et pesantes les trois années de son noviciat ! Mais enfin arriva le jour où lui fut délivré sur parchemin le droit d'exercer la noble profession de *Défenseur de la veuve et de l'orphelin*. — Et ce fut un beau jour que celui-là pour le père Morin, qui avait toujours pensé que, dans un siècle éminemment parleur comme le nôtre, un jeune homme pouvait parvenir à tout, artistement drapé dans une robe d'avocat. Mais ici ses prévisions furent en défaut, car s'il jugeait sainement son époque, il s'abusait étrangement sur la nature tout exceptionnelle de Philippe. Aussi, à quelque temps de là, le père Morin mourut-il avec le regret de voir qu'un fils ne ferait jamais un pas dans cette carrière de l'ambition et des honneurs qu'il lui avait ouverte au prix de tant de sacrifices

Libre donc désormais de se livrer tout entier à ses études de prédilection, Philippe s'éloigne chaque jour davantage d'un monde où l'homme n'a de considération que proportionnellement à la place qu'il occupe dans le tarif des rangs et de la fortune. Mais l'image de Mariette vient peupler sa solitude de pensées riantes et légères. Calme, mélancolique, la tête penchée sur sa poitrine, voyez-le s'abandonner aux joyeuses et molles réminiscences de son jeune âge ! l'œil ardent, le front illuminé, voyez-le se plonger dans les rêves intuitifs d'un bonheur à venir ! — Et c'est ainsi que le souvenir et l'espérance l'arrachent aux ennuis de son isolement, car le souvenir et l'espérance, illusions décevantes, sont pour l'âme en souffrance comme ces aliments dont l'amertume déguisée réveille l'appétit des malades.

Mais ce fragile édifice de bonheur, un souffle le fit évanouir.

Philippe venait de terminer un opuscule dans lequel, soulevant hardiment les haillons qui couvrent la misère et le corps maladif du peuple, il mettait à nu tous les ulcères, toutes

les plaies de ce paupérisme rongeur qui dévore au cœur notre état social. C'était une œuvre de conscience, de philanthropie et de talent. Restait à la produire au jour. Philippe se mit donc à courir les libraires. Mais il avait cet air gauche et timide d'un auteur novice qui colporte de boutique en boutique sa virginité littéraire. Or, je vous le demande, le moyen d'être compris de ces suzerains de la haute et basse littérature, si vous n'êtes un **Nom** !... Repoussé de partout, il prend le parti de publier lui-même son ouvrage ; personne ne l'achète, car aucun journal ne l'avait annoncé. — Cependant, il advint qu'un homme du monde, bien répandu dans les salons de l'aristocratie financière, en parla avec éloge dans un petit comité composé d'hommes en état de l'apprécier ; dès le lendemain, vingt feuilletonistes qui n'avaient pas ouvert l'ouvrage, et auxquels Philippe n'avait point fait une visite préalable, proclamèrent d'un ton doctoral l'absurdité du livre et l'incapacité patente de l'auteur.

Philippe se le tint pour dit ; il jeta son opuscule aux flammes, et tous ses manuscrits

passèrent impitoyablement à la beurrière. Mais, voyez la destinée ! Ces manuscrits échurent à un beau fils qui, dans leur publication, trouva moyen de se faire une réputation d'esprit. C'était un grand niais qui ne savait pas l'orthographe, mais en revanche, il était plus habile qu'aucun à faire décrire le demi-cercle à son épine dorsale.

Le père Morin avait raison sur l'article des courbettes !

Cette amère déception ne fit point dévier Philippe de sa route, pour des sentiers tortueux et immondes. Il était condamné à voir tomber une à une toutes les feuilles de sa belle couronne d'illusions et de croyances, jusqu'à ce que, désabusé de tout, il ne lui restât plus un écu dans sa bourse, ni une espérance dans son cœur.

Et un soir que le sommeil caressait ses paupières alourdies par les larmes, voilà qu'une jeune fille se glissant mystérieusement dans sa chambre vient déposer lentement et avec amour un long baiser sur sa bouche... A ce contact, Philippe se réveille tremblant comme la feuille, tous ses membres frisson-

ment, ses lèvres ont pâli, et il n'a que la force de s'écrier : Mariette!...

O vous tous, qui avez vu la mer dans sa furie battre sans pitié votre esquif de voyage, qui sous un ciel noir de nuages et étourdissant de tonnerres, avez vogué, hélas! la mort dans l'âme, dites que se passait-il en vous, lorsqu'à l'horizon le plus lointain vous aperceviez un point blanc, lorsque des huniers le matelot vous criait : Une voile ! une voile !... Eh bien, dans le naufrage de toutes ses espérances, un regard de Mariette fut une voile amie au cœur en détresse de Philippe.

La nuit était venue, et quand reparut le jour, Mariette s'échappa, pâle et vermeille, des bras de son amant qu'elle venait de réconcilier avec les joies de la terre.

Le lendemain elle vint s'établir dans la mansarde qu'il occupait au haut du faubourg Saint-Jacques, et la vie pour Philippe recommença à deux belle et pleine. Elle était si jolie, Mariette ! Elle avait un de ces visages dont les regards sont si doux, le sourire si attrayant et la voix si suave ! C'était une de ces créatures façonnées pour l'amour, dont cha-

que geste est une grâce, chaque pose un voluptueux abandon.

Imprévoyants de l'avenir et s'enivrant de leur bonheur, les jours pour eux s'écoulaient rapides et joyeux.

— Miette, mon bel ange, m'aimeras-tu toujours? lui disait un soir Philippe, en la regardant avec des yeux humides de plaisir.

— Toujours!... lui répondit malicieusement la jeune fille, toujours! Philippe, c'est bien long!

Et comme à cette parole son front s'était plissé, elle l'étreignit de ses bras caressants, le pressa contre sa poitrine, baisa ses cheveux, son front, sourit et pleura tout ensemble. — Oh! oui, Philippe, lui dit-elle, toujours! toujours!...

Mariette était venue à Paris sous la conduite de sa marraine, M^{me} la comtesse de Pignerol, qui avait de l'amitié pour elle. Son père, le vieux Sorel, l'avait vue partir avec bien du chagrin, mais le pauvre homme pouvait-il résister à la volonté d'une aussi grande dame que madame la comtesse? Tombée comme du ciel au milieu d'un salon du faubourg Saint-

Honoré, bon Dieu ! de combien de séductions ne se vit-elle pas entourée cette belle jeune fille ! Mais son amour pour Philippe servait d'égide à sa vertu. Quand enfin vint le jour où elle se vit poursuivie sans fin ni cesse par le comte de Pignetot, vieux libertin dont les appas de la jeune villageoise avaient réveillé les appétits blasés, elle courut se réfugier bien vite au sein de son amant, heureuse de lui abandonner ce qu'elle eût rougi de livrer aux brutales caresses d'un vieillard.

VI.

L'ABANDON.

Montre-moi une femme, et je te
montrerai une artificieuse créature.

RICHARDSON. — *Clarisse Harlowe.*

Mariette trouvait la vie douce et heureuse. Elle ne formait pas un désir que Philippe ne s'appliquât à satisfaire. Cependant, les 1800 francs de rente qu'il tenait de son père commençaient à ne plus suffire à leurs besoins.

Philippe les capitalisa pour les faire prospérer dans des spéculations commerciales. Un agent de change lui proposa d'entrer dans des opérations de Bourse, mais sa délicatesse le reprouvant, il rejeta cette offre. L'agent de change, à défaut des siens, prit les fonds d'un de ses amis qui, par là, fit une fortune considérable. Philippe confia ses capitaux à une maison de commerce généralement estimée; une banqueroute le ruina.

Quelques mois auparavant, un camarade de collège lui avait parlé d'une entreprise qui ne pouvait manquer d'avoir la plus brillante réussite. Mais Philippe avait refusé de s'y associer par un sentiment de profonde délicatesse; il avait même sollicité son ami d'abandonner une entreprise qui, par sa nature peu honorable, devait lui faire perdre toute considération dans l'estime des hommes. Mais loin de perdre sa considération, l'ami était devenu électeur-éligible en vendant du vin falsifié en gros et en détail; il était député, en passe d'entrer au Conseil d'état, et, chaque jour, couché dans son carrosse, il jetait de la boue au visage de Philippe, sans même le re-

garder en passant.

Il fallait cependant se créer quelque ressource, la nécessité s'en faisait sentir plus impérieuse de jour en jour. Philippe se présenta au barreau, où il débuta par une cause dont on le chargea d'office. Il s'agissait de la tête d'un malheureux. Le ministère accusateur employa tous les moyens possibles, pour gagner à l'échafaud cette tête en litige. Mais tout l'échafaudage du sanglant réquisitoire s'écroula devant la parole noblement indignée de l'avocat. Il prouva par des faits qu'il y avait exagération dans les mouvements oratoires de l'organe de la loi. Cette argumentation victorieuse le fit rappeler à l'ordre; il voulut appeler de cette arbitraire décision, on le suspendit pendant trois mois.

L'éclat de cette plaidoirie l'avait mis en relation avec quelques avoués. L'un d'eux lui offrit son étude et une femme dont la dot, disait-il, paierait sa charge. Philippe repoussa cette proposition avec dédain. Un autre lui fit plaider quelques affaires civiles, dans lesquelles la modération de son langage ne parvint jamais à satisfaire ses clients. Cependant,

il gagnait au barreau de quoi vivre assez ché-
tivement, lorsqu'il se vit enlever cette der-
nière ressource par une circonstance qui
devait ajouter à ses peines morales tout ce
qu'il y a d'affreux dans les souffrances physi-
ques et dans leur effrayant cortège.

L'avoué qui lui avait donné quelques cau-
ses à plaider, vint un matin chez lui d'un air
rayonnant.

— J'ai une affaire capitale à vous confier,
lui dit-il; vous aurez pour adversaire l'un des
aigles du barreau. Il s'agit d'une captation de
testament, nous occupons pour le légataire.

L'avoué lui expliqua la cause. Les héritiers
du sang accusaient le légataire d'avoir séduit
le testateur par les moyens les plus infâmes et
les plus frauduleux. On voulait que l'avocat
du légataire répondît en accusant le fils d'a-
voir désiré la mort de son père, en déroulant
le tableau d'une famille désunie, en proie à
tous les vices et à la plus odieuse haine que
le délire de la cupidité puisse inventer. C'est
là tout le procès.

— Je ne me charge pas de cette cause, dit
Philippe à l'avoué.

— Et pourquoi ?

— Parce que la calomnie est la plus lâche de toutes les armes.

— Et qui vous dit que ces faits soient calomnieux ?

— Ils peuvent l'être ; cela suffit. Dès que l'un des plus célèbres avocats a cru votre client capable des infamies dont il l'accuse, puis-je, de bonne foi, sur les assertions de ce client qui m'est inconnu, consentir à appeler le déshonneur sur toute une famille ?

— La partie adverse emploie bien les mêmes moyens.

— Tant pis pour la partie adverse. Apportez-moi des causes que ma conscience puisse avouer.

— Votre conscience, Monsieur, est trop délicate pour la mienne. Je prévoyais bien depuis longtemps que je chercherais en vain à vous tirer de votre triste position. Soyez philosophe, Monsieur, si cela vous plaît, mais renoncez à être avocat. Quant à moi, je ne me soucie pas d'avoir affaire à un homme si scrupuleux.

Resté seul avec ses douleurs et sa pauvreté,

Philippe retomba dans cet abattement, ce vide du cœur, cette conviction de sa solitude et de son délaissement qui depuis longtemps était dans sa nature. Mais à un sourire de Mariette, toute cette mélancolie se dissipa comme un rêve trompeur. Car Dieu a voulu, dans sa miséricorde, qu'une femme, avec le prestige de sa voix, la fraîcheur de sa pensée, la suavité de son regard, pût transformer sans peine une mansarde en palais, un prolétaire en roi !...

— Je suis pauvre, Miette, lui disait-il, car je n'ai ni hôtel, ni chevaux, ni chasseur à te donner ; que dis-je, nous n'avons qu'un pain noir et qu'un méchant grabat à partager ensemble ; mais, je suis riche, oh ! bien riche, car j'ai ton amour si frais, ton âme si naïve, et ton cœur qui ne bat que pour moi, n'est-ce pas, mon cher ange ?...

Et elle lui répondait avec un de ces longs regards qui fascinent un homme, qui lui donnent des rêves d'or, qui lui dilatent délicieusement le cœur, qui lui versent dans tous les membres cette douce mollesse, cette langueur evivrante qu'on ressentirait à s'élever vers les

pures régions du ciel sur un char où brûlent des parfums, au son d'une vague et lointaine mélodie.

Vous le voyez, ils portaient gaiement leurs peines. Le jour comme la nuit, ces bienheureux ne faisaient qu'un corps et qu'une âme, tant ils étaient rapprochés. Ils n'avaient qu'un gobelet de cuivre, qu'ils remplissaient d'eau jusques aux bords, et chacun à son tour y apposait ses lèvres qu'ils s'essuyaient avec des baisers. Ils n'avaient qu'un morceau de pain, et y mordaient à belles dents l'un après l'autre, et à chaque bouchée, c'était une joie, un délire qui ne finissait qu'avec le pain noir.

Ainsi s'écoula tout un hiver; n'ayant peur se réchauffer que le feu de leur amour. Et quand le printemps vint s'abattre joyeux sur la campagne, alors que les arbres bourgeonnent, que l'oiseau chante, que le hanneton bourdonne, et que les lilas en fleurs jettent aux vents leurs grappes parfumées, ils couraient à travers la poussière ondoyante des boulevards, et ils allaient s'ébattre sur les vertes pelouses de la Glacière, dans cette molle vallée de Bièvre, si calme, si tranquille,

si abritée, et puis ils s'asseyaient sur le foin odorant; et au murmure des hauts peupliers qui lentement se balancent, ils se rappelaient le blanc clocher qui sonna leur baptême, les doux ébats de leur enfance à travers les champs de seigle, barriolés de bluets et de coquelicots, leurs danses joyeuses sous la fraîche tonnelle, et leurs rendez-vous mystérieux à la fontaine.

Et en entrant dans la mansarde :

— N'est-ce pas, Miette, lui disait Philippe, que nous aurons toujours assez pour vivre heureux et cachés ?

Mais la jeune fille commençait à devenir pensive et silencieuse. Elle avait pris goût à la parure et à la coquetterie, et elle voyait avec douleur que sa garde-robe était usée. Elle présentait avec une sagacité merveilleuse, que le moment était venu où Philippe ne pouvait plus fournir à ses frais de toilette. Adieu donc les frais chapeaux, les frais rubans et les robes nouvelles dont elle rêvait tout éveillée, et qui pailletaient incessamment dans son imagination !...

. Et un beau matin, Philippe se

trouva seul. Sa Mariette l'avait abandonné pour un cachemire. Quel nouveau coup, grand Dieu ! A l'homme malheureux, ôtez l'amour, ôtez-lui le cœur de celle qu'il aime, que lui restera-t-il ? Surtout s'il est prédestiné à la souffrance, s'il est sans sympathie pour un monde faux et trompeur ? — Rien... Une solitude plus effrayante que la pensée du néant.

Philippe retomba dans une mélancolie profonde. Au lieu de se donner une occupation active et matérielle qui l'eût sauvé de ces rêveries qui se tournent en poison, il s'endormit dans un engourdissement inexprimable, attendant le jour où cela devait finir. Si de temps à autre, quelques vellétés de gloire et d'avenir venaient briller à travers ce noir marasme, au moindre vent s'éparpillait ce courage d'une heure, et du haut de ces songes dorés il retombait dans son existence toute végétale.

VII.

LES CAPUCINS.

Dans ce monde tel que nous l'avons fait, c'est un lieu aussi fatal, aussi nécessaire, j'ai presque dit aussi inévitable que la Bourbe ou la Morgue.

JULES JANIN. — *L'Ane mort et la Femme guillotinée.*

Mariette faisait la grande dame ; elle avait échangé son nom, son joli nom de Mariette pour celui de Malvina. Son nouvel amant répandait autour d'elle l'or et les séductions, il flattait tous ses goûts, le moindre de ses caprices, lui adoucissant ainsi les chemins de la honte et de déshonneur. Mais cette fortune ne pouvait durer longtemps ; un caprice l'avait enrichie, un caprice la plongeait dans le néant. Son amant la quitta, et ses charmes furent mis à une enchère infâme. Elle se vendit, la misérable ! Elle apprit l'art des caresses mercenaires et des embrassements sans amour, l'art de se prêter par calcul aux caprices sul-

taniques du libertinage, et aux sales impuissances de la vieillesse. On la vit, l'air décent, le regard modeste et furtif, le bonnet rond et le tablier noir de la grisette, traîner après elle de barrière en barrière de banales amours et de perfides caresses. On la vit, cette belle fille, et c'était quelque chose de poignant et d'amer, n'ayant, pour s'attiffer, que quelques lambeaux de toilette, un cachemire troué sur ses épaules et des savates aux pieds, promener d'un boulevard à l'autre un sale éventaire et d'impudiques agaceries. Descendue au dernier degré de l'infamie et de l'avilissement, on la vit solliciter le vice dans les rues obscures ou les recoins fangeux de la cité. L'œil hardi, les joues couvertes d'un fard grossier, on la vit arrêter les passants du geste et de la voix. Enfin ses débordements attirèrent les regards de la justice; elle comparut sur le banc des criminels; le ciseau se promena sur sa tête dépouillée, et son nom figura dans les écrous ignominieux d'une prison.

Cependant, le ciel voulut, pour la punir sans doute, que cette âme dégradée éprouvât

encore le besoin d'aimer, et c'est au milieu des tortures fétides qui l'environnent, c'est sur le lit de misère des Capucins, en présence d'un opérateur qui vient de tailler impitoyablement dans ses chairs palpitantes, qu'elle désire, elle, fille de joie ! des amours honnêtes ; qu'elle aspire à un attachement vertueux ! Philippe est auprès d'elle... Oh ! si dans le cours de la vie un homme peut quelquefois désirer de s'abîmer dans le néant, pour Philippe le moment n'est-il pas venu ? Avoir aimé une femme avec toute la violence d'un cœur passionné, avoir chargé une femme du plus pur amour ; éloigné d'elle, l'avoir adorée dans son souvenir comme un ange ; avoir déposé dans son cœur son avenir, sa destinée ; n'avoir pas conçu une idée plus douce, plus délicieuse que celle de la revoir chaste, innocente, pudique, et de lui redire combien on l'aime... Et la retrouver gisante sur la couche de l'opprobre, la retrouver sale, lascive, immonde, flétrie par le contact de tout ce qu'il y a de plus fétide et de plus croupi dans la marre sociale !... Y a-t-il en enfer des tortures à celles-là pareilles ?...

Philippe se tenait immobile auprès d'elle, et tandis que le désespoir lui broyait l'âme, Mariette lui jetait de doux sourires et des paroles d'amour.

— C'est donc toi, mon chéri ! lui disait-elle ; c'est toi que je revois encore ! Oh ! béni soit Dieu qui l'a permis !... Mais voyez donc comme il est beau, mon Philipe !... Son visage n'est pas terne et flétri comme le mien ! Oh ! approche-toi, mon ange, que je te voie ! Mes yeux ne sont pas assez grands pour te regarder ainsi.

Et le front de la pauvre fille, stigmatisé par l'opprobre, s'épanouissait de joie, comme une fleur fanée se relustre sous la rosée du matin.

— Oh ! que je suis heureuse, bel ange, d'être ainsi près de toi ! Va, si tu connaissais mon amour !... Mais tu ne me dis rien, Philippel Oh ! la froideur d'un homme !... Eh bien ! monsieur, ne suis-je plus ta Mariette ?... Tu pleures, mon pauvre chéri, oh ! viens, que mes lèvres boivent tes larmes ! Va, mon âme t'est restée pure et fidèle ! Les hommes ont souillé mon corps, c'est vrai, mais mon amour

s'était réfugié tout entier dans mon âme, et mon âme est tout à toi. Eh bien ! Philippe, regarde-moi donc... Que dis-tu ? Si je veux te suivre ? Oh ! oui, partout, partout, où tu voudras, au bout du monde... je serai ta servante, ton esclave... tu me laisseras coucher à tes pieds, n'est-ce pas, et Mariette te dira merci... Tu ne me diras donc pas un mot, méchant ? Mais... oh ! m'y voilà.... malédiction ! Tu es pur et beau, toi, et tu crains de te salir... moi, je ne suis qu'une fille des rues... je me suis vendue comme une vile marchandise, et je te fais horreur !...

Et elle poussa un cri déchirant ; les muscles de son visage se contractèrent épouvantablement ; ses yeux étaient sanglants, ses lèvres toutes blanchies d'écume...

Philippe se tenait toujours immobile, sans pouvoir articuler une exclamation.

Elle finit par se calmer ; ses larmes coulèrent en abondance, et puis son teint se carmina légèrement. Elle étendit sa main droite sur son sein, comme pour dérober la vue de ses pulsations violentes et précipitées, et, promenant sur Philippe un long regard où se re-

flétait toute son âme purifiée par le repentir, elle lui dit avec un son de voix suave comme l'accent d'un luth :

— Oh ! Philippe, pardon ! pardon !

Toute l'énergie de Philippe se courba sous cette parole si pétrie de larmes et d'amour, qu'il lui semblait que son cœur se rafraîchissait, comme le sable calciné en recevant une pluie d'été. Il approcha ses lèvres du front de Mariette et le couvrit de baisers.

— Oh ! que je suis heureuse !... tu m'es donc rendu, mon bien-aimé ! Oh ! que les jours que nous allons passer ensemble seront purs et célestes !... Quelle éternité de vie et de bonheur !... Mais, Philippe, je t'en prie, mande le prêtre au moins... je veux que le prêtre bénisse notre union... Dieu ! que je vais être belle avec ma couronne de fiancée !...

Elle avait le délire, et quand la fièvre la quitta, elle se retrouva seule, entourée de quelques misérables prostituées, jetées comme elle par la débauche dans l'égout fangeux des Capucins.

VIII.

LE SUICIDE.

Nous sommes pleins de pitié pour
les maux physiques.

DE BALZAC. — *La Peau de Chagrin.*

Le surlendemain du jour de cette scène, un jeune homme parcourait d'un pas rapide les quais qui avoisinent le Pont-au-Change et le Pont-Neuf. Son sang bouillonnait dans son cerveau comme la mer pendant une tempête. Saisi d'une sorte de vertige, et dans un état de somnambulisme moral, la tête baissée, les yeux tout grands et fixes, s'avancant d'un pas saccadé et irrégulier, reprenant vingt fois la même route, il avait l'air d'un échappé de Charenton.

Ce jeune homme, c'était Philippe.

Le jour commençait à poindre. Quelques lumières brillaient encore aux fenêtres. Ici, dans un somptueux hôtel, on entendait le bruit expirant d'une fastueuse gaieté, et de

brillants équipages reconduisaient, en brûlant le pavé, la société qui s'y était réunie. Ici, à un septième étage, apparaissait la lampe vacillante du laborieux ouvrier.

— Parmi tant de malheureux, pensait Philippe, il n'en est pas un qui n'ait un gîte pour reposer sa tête, une famille pour partager ses peines, un ami pour le consoler...

Et il se dirige machinalement vers le Pont-au-Change, et là, s'appuyant sur le parapet, il mesure la profondeur de la Seine avec une sorte d'égarément stupide.

— Voilà donc mon unique ressource, dit-il, d'une voix sourde et sombre ! Quel contraste avec la destinée que j'avais entrevue dans mes rêves !... Ma seule ressource ! ... Oui, le suicide ou la mendicité !... La mendicité !... Demander son pain à la charité publique ou mourir !... Mourir ou se mêler à cette tourbe de spéculateurs faméliques qui agiotent sur la bienfaisance des passants !... Me voilà donc descendu au niveau de cette civilisation corrompue !... C'est vers un morceau de pain que se tourne toute l'ambition de celui qui n'a vécu que pour vous, amour, gloire, philoso-

phie, amour du bien, amour du beau !... Oui, cui, mendier ou mourir... Quelle affreuse alternative !...

Il demeura longtemps comme cloué sur place ; tout-à-coup il tressaillit de tous ses membres, et, les yeux égarés, les traits contractés, les lèvres empreintes d'un hideux sourire, il s'élança d'un bond dans la rivière.

Mais la cupidité était là qui veillait, guettant le moindre mouvement du malheureux. Un batelier s'est mis bien vite à sa poursuite ; il a fait jouer les avirons, et, au bout de quelques minutes, le pauvre noyé est amené au bureau de secours pour les asphyxiés, où, à force de fumigations, on le rendit à la vie. En rouvrant les yeux à la lumière, Philippe put admirer la jubilation avec laquelle son sauveur empochait la prime de 50 fr. de M. le préfet, aux acclamations des commères du quartier que son accident avait ameutées autour de lui.

Tout-à-coup un homme vêtu de noir perça la foule ; il se posa gravement en face de Philippe et lui fit subir un interrogatoire, à la suite duquel, vu qu'il ne pouvait justifier d'un

domicile , on le transporta dans un dépôt de mendicité.

O philanthropie !

IX.

LE RETOUR AU VILLAGE.

Le monde ne sait rien, Dieu seul sait tout.
EMILE DESCHAMPS.— *Double Confidence.*

D'où viens-tu , pauvre jeune fille , avec ce visage pâle et défleuri, ces yeux éteints, cette taille amaigrie ? Tu baisses tes regards vers la terre, tu regardes avec inquiétude cette chaumière que tu as abandonnée. Oui, sous cet humble toit étaient la paix, la vertu, l'innocence, la santé. Tu as perdu tout cela ; tu es allée te traîner dans la fange des villes ; ceux-là qui t'environnaient d'hommages et de séductions t'ont délaissée ; tu connais maintenant ce que c'est que l'amour trompeur des hommes , et le soir, à la veillée , tu auras plus d'une histoire à conter en versant des larmes.

La voilà dépourvue de ses parures élégan-

tes ; ses bras maigres sont nus , son pied délicat est recouvert d'un bas de laine grossier ; elle a chaussé le sabot du village. La mère pleure ; le père livre aux flammes du foyer sa livrée du monde. Elle a encore le corset qui faisait ressortir sa taille svelte et légère ; mais la maigreur de son corps ne lui permet plus d'en remplir les contours ; ses chairs sont tombantes et livides ; mais elle est jolie , et le séducteur qui a détourné cette brebis pouvait se vanter de sa proie.

C'est son père qui est allé la chercher ; il a pris le bâton ferré , ses gros souliers , et il a quitté le village , le cœur gros de soupirs. Il a parcouru les rues de la ville et des faubourgs , les quartiers les plus brillants et les carrefours les plus obscurs , il a frappé à la porte des hôtels et des hospices , et enfin il l'a ramenée dans sa chaumière. — Mais où était-elle ? Que faisait-elle ? Il ne le dit pas , il se garde d'en parler , il faut que les jeunes sœurs l'ignorent ; il faut que la mère elle-même n'en sache rien , à moins que la pauvre fille n'aille répandre ses douleurs dans le sein maternel.

Mais déjà elle a repris les soins du ménage ;

de nouveau elle va laver aux fontaines avec les autres filles. Ses compagnes lui disent : — Mais où étais-tu donc, Mariette ? — Où as-tu passé les deux saisons dernières ? — Comme te voilà maigre et défaite ! Et Mariette baisse la tête, elle rougit, et une larme furtive s'échappe de ses yeux.

Peu à peu cependant ses couleurs sont revenues, elle s'épanouit lentement fraîche et riante à la santé. Un jeune homme se présente : c'est le plus beau, le plus honnête et le plus riche des environs. Mariette est oublieuse, sa faute est déjà loin de sa mémoire ; elle accepte l'espérance du bonheur, mais son père l'arrête. — Il ne faut tromper personne, lui dit-il, et à ces mots le frisson du remords a fait pâlir le front de la jeune fille.

A quelques jours de là, le vieux Sorel mourut en bénissant la fille qui avait affligé ses cheveux blancs. Mariette pleura, sanglotta, poussa des cris ; mais il en fut de sa douleur comme de ces larmes de la rosée que l'on voit au matin sur les fleurs ; un seul rayon de soleil suffit pour les tarir, un souffle pour les secouer.

Redevenue fraîche comme un bouton de rose, vive comme un oiseau, son amant n'ayant plus d'obstacle devant lui, la conduisit tout radieux à l'autel, où elle prononça le *oui* sacramentel d'une voix faible et les yeux pudiquement baissés comme une vierge.

Heureuse créature ! après avoir été l'opprobre de son sexe, se voir l'orgueil de toute la contrée ! Si bien, qu'au temps ancien, on l'eût inévitablement couronnée rosière. Mais laissez faire le temps. Que pour elle vienne maintenant l'éclat de son second printemps, cette saison de la vie si propice à la beauté des femmes qui n'ont point reçu au cœur de blessure mortelle, et vous la verrez, rose et potelée, aimant le sommeil et l'église, s'endormir mollement dans l'oubli des souillures de son passé, et vous édifier tous par de beaux semblants de dévotion !

X.

CHARENTON.

On dit que la folie est un mal
on a tort, c'est un bien.

EUGÈNE SUE.— *La Coucaratcha.*

. On dirait d'une maison de
plaisance, toute palissadée de verdoyants bos-
quets de bouleaux et de peupliers. C'est l'hô-
pital des fous, c'est Charenton, posé là, sur
les bords de la Marne, au milieu des plus
riautes perspectives, pour le misérable, entre
la société qui le rejette et la tombe qui l'at-
tend.

A peine entré dans son enceinte, je me vis
entouré d'une foule d'aliénés. C'était le Père-
Suprême se promenant d'un air paterne au
milieu de ses élus; l'archange Saint-Michel
terrassant le démon avec une baguette de ro-
seau; un empereur qui gouverne le monde et
me demande deux sous pour du tabac; et
puis, de jeunes et ravissantes femmes, rêvant

tout haut d'amour, répétant les serments reçus et donnés, se toilettant pour aller au bal avec quelques chiffons souillés d'ordures.

Enfin, je l'aperçus, lui ! Oh ! comme il était rayonnant ! Certes , aussi loin que peut atteindre l'essor de la pensée , il étendait son empire imaginaire ! L'orgueil des dignités, les pompes du pouvoir, les hommages chers à la grandeur, s'offraient à ses yeux , échauffaient son imagination, et sa cellule déserte se remplissait de gardes et de courtisans ! Avec quelle solennité il traverse la foule ! De quel air majestueux il traîne derrière lui les lambeaux de sa robe royale ! Heureux à peu de frais, comme il jouit avec une innocente vanité de sa chère illusion ! Roi des rois , et souverain de la race humaine, rien, dans son étroite enceinte, ne borne ses désirs !

Docteur Esquirol , par pitié, faites-lui grâce de vos douches ! Rappelez-vous l'histoire de ce fou d'Athènes qui , gueusant sur la jetée, s'était imaginé que tous les vaisseaux abondant au Pyrée lui appartenaient. Le pauvre homme passait ses jours à compter ses richesses imaginaires, et vivait dans une continuelle

extase. Ses amis, à force de soins, parvinrent à rétablir son cerveau ; ils se félicitaient beaucoup de cette cure ; mais le malade , inconsolable de sa guérison, ne cessait de leur crier : « Vous m'avez ruiné, mes amis, vous ne m'avez pas guéri !

Par pitié, docteur, n'allez pas enlever ses millions à ce pauvre diable qui s'est jeté à l'eau pour ne pas mendier son pain ! Laissez son sceptre et sa couronne à ce malheureux qui n'a pas pu régner trois mois sur le cœur d'une jeune fille , ses premières et uniques amours ! Il n'est fou que parce qu'il n'a qu'un genre de folie , et que l'on ne donne le nom de sages qu'à ceux *qui*, comme disait Fontenelle, *sont fous de la folie commune*.

Par pitié donc , savant docteur, faites-lui grâce de vos douches !

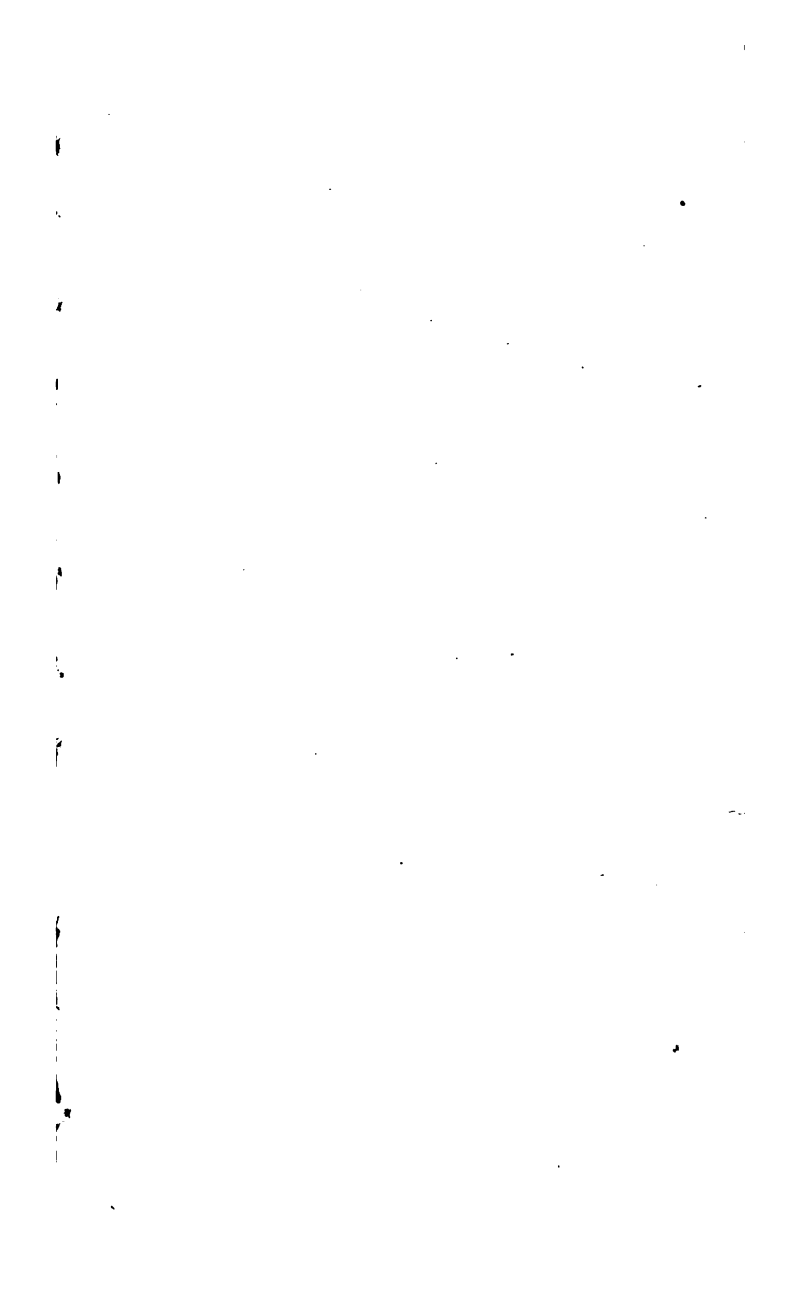
Compiègne, Septembre 1833.

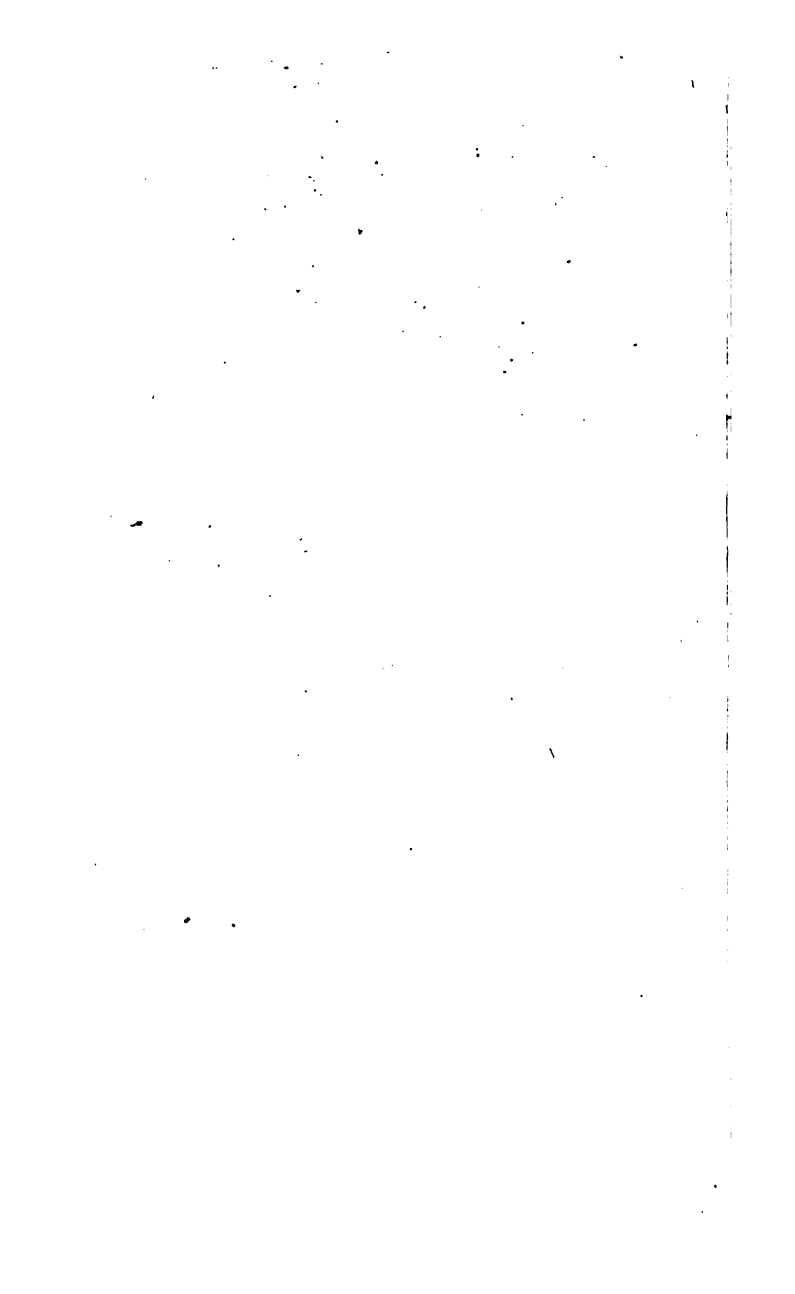
FIN.

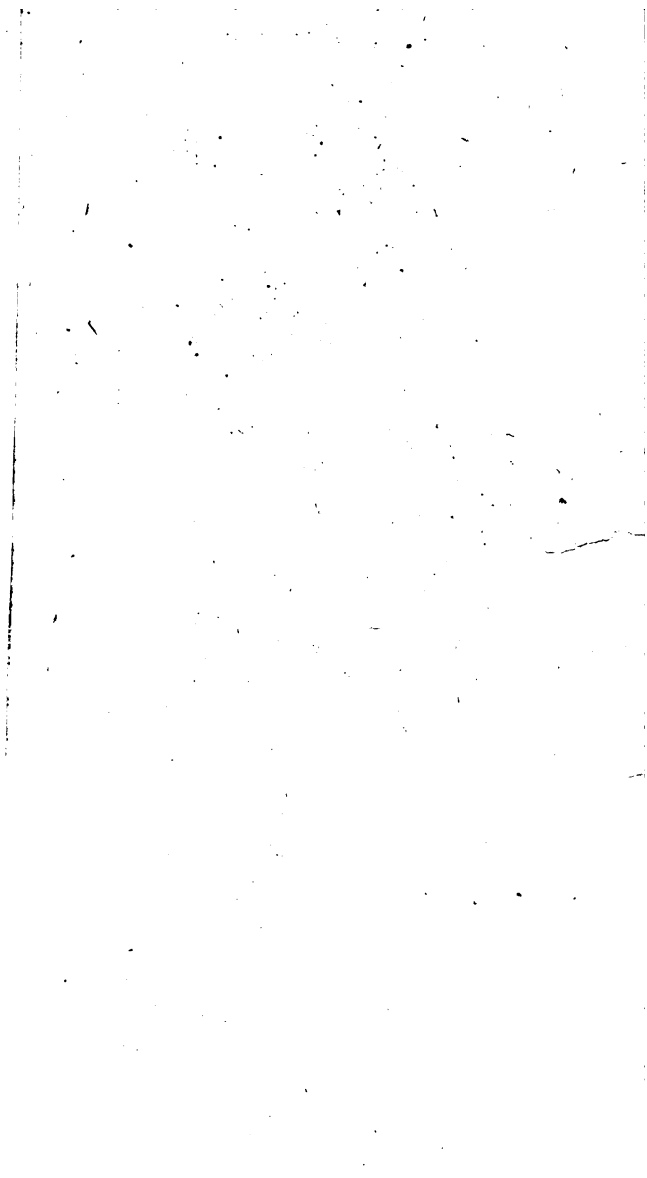
TABLE DES MATIÈRES.

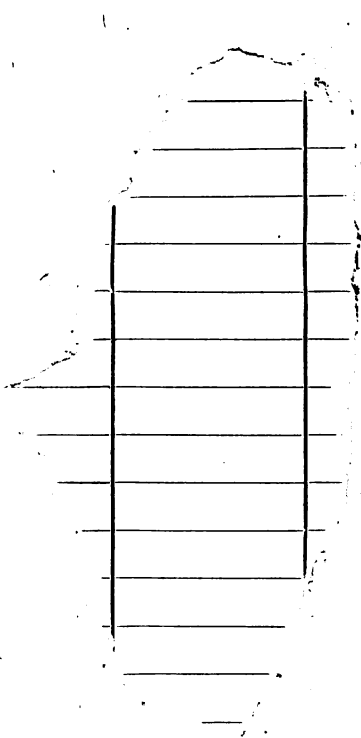
	Pages.
Dédicace.	3
Préface.	7
Le Cadet de Gascogne.	9
La Fontaine miraculeuse.	26
Carlo et Angélica.	58
Dolorès.	53
Rachel.	73
Jacques l'Innocent.	85
Béatrix.	102
Une Scène de bal masqué.	131
La Chartreuse de Valbonne.	163
Stabs.	191
Thérèse.	205
Le Vieux Pauvre.	245
Le Sire de Jicon.	255
Lou Coulobre.	270
Philippe et Mariette.	278

213
21









APR 25 1949